UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01450902 0
UNIV. OF
TORONTO
LIBRA

CHEFS-D'ŒUVRE

TRAGIQUES.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

F-C
5156

CHEFS-D'OEUVRE

TRAGIQUES

DE DUCIS,

CHÉNIER,

LEGOUVÉ, LUCE DE LANCIVAL,

LEMERCIER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1845.

PQ
1227
C5
t.2
11025
9/12/90

NOTICE SUR DUCIS.

Ducis (Jean-François) naquit à Versailles, le 22 août 1733. Quoique le goût des lettres se soit révélé en lui de très-bonne heure, ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'il donna son premier ouvrage, essai tragique malheureux, dans lequel on trouve cependant quelques scènes assez bien écrites. Cette tragédie, toute dans le goût des ouvrages où se trahit la plus vulgaire imitation de la manière de nos grands maîtres, fut une tentative à laquelle l'auteur ne donna pas de suite. Jusque là il n'avait étudié la tragédie que dans les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine; il ne connaissait point encore Shakespeare. La lecture de ce poëte audacieux et original l'émut profondément; trouvant dans son théâtre une foule de sujets heureux : il résolut de se les approprier, dans l'espoir qu'il pourrait, aussi bien que Voltaire, être créateur à la suite de Shakespeare. Quatre ans après *Amélise*, sa première tragédie, Ducis donna donc *Hamlet*, qui eut un succès prodigieux. Persévérer dans l'imitation du poëte à qui il était redevable de ce triomphe, c'est ce qu'il fit, et les tragédies de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth*, de *Jean-sans-Terre* et d'*Othello*, qui se succédèrent, furent presque toutes accueillies du public avec une égale faveur. La plupart de ces imitations, dans lesquelles Ducis a fait passer toutes les beautés originales que notre délicatesse pouvait admettre, et où se trouvent des beautés qui lui appartiennent en propre, sont encore applaudies aujourd'hui, malgré les violentes attaques dont elles ont été l'objet de la part d'une coterie ignorante, qui, dans son aveugle admiration anglaise, voudrait nous imposer Shakespeare *tout entier*, et forcer notre goût à s'accommoder de ce qui répugne aujourd'hui au goût britannique lui-même.

Abandonnant enfin les modèles qu'il avait choisis de préférence, Ducis emprunta à Sophocle et Euripide le sujet d'*Œdipe chez Admète*; mais comme il avait puisé à une double source, il en résulta une duplicité d'action qui nuisit à l'effet de son nouvel ouvrage, dont cependant le succès fut assez éclatant pour lui ouvrir les portes de l'Académie française, où la mort de Voltaire laissait une place vacante. Ducis termina sa carrière dramatique par deux tragédies dont le sujet est de son invention : la première, *Abufar* ou *la Famille Arabe*, est une œuvre pleine d'intérêt, où il a retracé de la manière la plus heureuse l'innocence des mœurs patriarcales; l'autre, *Fœdor et Wladimir* ou *la Famille de la Sibérie*, sorte de pendant de la première, est une conception malheureuse, qui fut traitée par le public avec une excessive sévérité. Ducis avait beaucoup fait pour la jouissance du parterre, mais il n'avait pas assez d'influence sur le public pour que le triomphe d'*Irène* pût se reproduire à son profit. On fait grâce à un grand écrivain en faveur de sa vieillesse, partout, excepté au théâtre.

Ducis vécut et mourut pauvre et libre; il résista à toutes les séductions dont Bonaparte chercha à l'entourer : il traversa tous les grands événements de la dernière moitié du dix-huitième siècle et des seize premières années du dix-neuvième sans y prendre la moindre part, et s'abandonna tout entier à sa passion pour la poésie et le théâtre. Il mourut en philosophe et en chrétien, le dimanche 30 mars 1816.

HAMLET,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, IMITÉE DE L'ANGLAIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1769.

PERSONNAGES.

HAMLET, roi de Danemark.
GERTRUDE, veuve du feu roi, mère d'Hamlet.
CLAUDIUS, premier prince du sang.
OPHÉLIE, fille de Claudius.
NORCESTE, seigneur danois.
POLONIUS, autre seigneur danois.
ELVIRE, confidente de Gertrude.
VOLTIMAND, capitaine des gardes.
GARDES.

La scène est à Elseneur, dans le palais des rois de Danemark.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLONIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Oui, cher Polonius, tout mon parti n'aspire,
En détrônant Hamlet, qu'à m'assurer l'empire.
Ce prince, seul, farouche, à ses langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il est dévoré.
Norceste, dont surtout je craignais la présence,
Semble aider mes desseins par son heureuse absence.
En vain des bruits confus semés en cette cour
Dans les murs d'Elseneur annonçaient son retour.
Tu connais pour Hamlet tout l'excès de son zèle;
Je craignais, je l'avoue, un sujet si fidèle :
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obstacle bientôt vont me nommer leur roi.

POLONIUS.

Je m'étais bien douté que leur valeur guerrière
Aux yeux de Claudius paraîtrait tout entière,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs
D'une ardeur aussi noble embraserait leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zèle.
« Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
« A ressenti l'État dans la mort de son roi!
« Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,
« Le Danemark troublé semble, avec la victoire,
« Pleurer sur un tombeau son bonheur et sa gloire.
« Combien, présente encore à notre souvenir,
« Sa mort nous menaça d'un funeste avenir!
« Le ciel, parlant soudain par la voix des orages,
« Étonna les esprits, et glaça les courages.
« On eût dit que les vents, que les mers en courroux,
« A son dernier soupir s'élevaient contre nous. »
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui signala du roi le trépas mémorable :
Je leur peins l'Océan prêt à franchir ses bords,
Ses gouffres entr'ouverts jusqu'au séjour des morts,
Nos mers s'enveloppant de ténèbres profondes,
La foudre à longs sillons éclatant sur les ondes,
Dans le détroit du Sund nos vaisseaux submergés,
Nos villes en tumulte, et nos champs ravagés;
Chez les Danois tremblants la terreur répandue;
Ceux-ci croyant des dieux voir la main suspendue;
Ceux-là, s'imaginant voir l'ombre de leur roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi;
Comme si, des enfers forçant la voûte obscure,
Ce spectre à main armée effrayait la nature;
Ou que les dieux, pour lui troublant les éléments,
Eussent du monde entier brisé les fondements.
A ces mots j'observais, empreints sur leurs visages,
De leur sombre frayeur d'assurés témoignages :
Tant sur l'esprit humain ont toujours de pouvoir
Les spectacles frappants qu'il ne peut concevoir!
J'ajoute donc : « Je sais de quel sinistre augure
« Fut ce désordre affreux qui troubla la nature.
« Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs soldats,

« Le Nord autour de nous respirant les combats
« Tout nous instruit assez, par cette triste marque,
« Combien perdit l'État en perdant son monarque :
« Car enfin sa vertu, je le dois avouer,
« Moi-même, après sa mort, me force à le louer.
« Combien de lui pourtant j'ai souffert d'injustices !
« C'était peu d'oublier mes travaux, mes services ;
« Le cruel, me portant les plus sensibles coups,
« Jusque sur Ophélie étendit son courroux :
« Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
« Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
« Jaloux d'anéantir, dans ce cher rejeton,
« L'unique et faible appui qui reste à ma maison.
« J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne.
« Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la couronne ?
« Un fils, un roi mourant, triste, morne, abattu,
« Faible, et dont rien encor n'a prouvé la vertu,
« Qui, loin des champs de Mars, dans ce palais tranquille,
« A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
« Sans connaître ou chercher d'exploits plus glorieux
« Que d'honorer en paix ou sa mère ou ses dieux.
« Que dis-je ! sa raison souvent est éclipsée :
« Tantôt, d'un seul objet occupant sa pensée,
« Immobile, interdit ; tantôt, saisi d'horreur,
« De son calme effrayant il passe à la fureur.
« D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre ?
« Autour de nous déjà voyez, pour nous surprendre,
« Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
« Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
« Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
« De tant de bras armés soutiendra la furie ?
« Et d'ailleurs que tenté-je en prétendant régner ?
« J'exclus un faible roi qui ne peut gouverner,
« Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'empire,
« Que consume l'ennui, que la mort va détruire,
« Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
« Me transmet la couronne et m'élève à son rang. »
Je dis, et tout à coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidèles ;
Et, déclarant Hamlet déchu du rang des rois,
M'en donnent hautement et le titre et les droits ;

Et je me flatte enfin que, dès ce jour peut-être,
Ces conjurés, ardents à me choisir pour maître,
M'immoleront leur prince, et m'oseront porter
Au trône d'où leurs bras vont le précipiter.
D'ailleurs, pour mes projets, d'un utile artifice
J'ai déjà su dans l'ombre employer le service.
Tu sais quels bruits heureux je fais courir tout bas
Pour tourner contre Hamlet le peuple et les soldats,
Pour prêter à ses cris, à sa fureur extrême,
Des couleurs qui perdraient jusqu'à la vertu même.
Ces bruits sourds et cachés, ces germes tout-puissants
Me donneront leurs fruits quand il en sera temps.

POLONIUS.

Peut-être qu'à ces bruits qui se font toujours croire,
Plus qu'à tous vos amis, vous devez la victoire.
Mais quels sont vos desseins? La reine veut en vous
Donner un successeur à son premier époux.
Sans doute elle attendait que notre antique usage
Eût des regrets publics borné le témoignage,
Et qu'enfin cet État, trop longtemps affligé,
Dans la nuit de son deuil cessât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter sa colère,
Si, refusant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous son amour dédaigné
Peut-être son esprit, furieux, indigné,
D'un trop juste soupçon recevant la lumière,
Va de tous nos complots pénétrer le mystère.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, seigneur?

CLAUDIUS.

C'est par là que ma prudente audace
De mes hardis projets doit lui cacher la trace :
Aussi bien j'ai cru voir, depuis la mort du roi,
Dans ses esprits troublés quelques marques d'effroi :
On dirait qu'à mes yeux elle craint de paraître...
Trop prompt à la juger, je m'abuse peut-être.
C'est à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la souplesse et d'art et de détour.

Docile à tous ses vœux, jusqu'à l'instant propice
Je retiendrai ses pas au bord du précipice;
Aucun de ses secrets ne pourra m'échapper :
Son cœur faible et crédule est facile à tromper.
Mais t'avouerai-je, ami, ce qui trouble mon âme?
Ce ne sont point ces mers, ces foudres, cette flamme,
Ce frappant appareil du céleste pouvoir,
Ni ce spectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penses-tu que des dieux l'éternelle puissance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'importance,
Et que leur paix profonde interrompe sa loi
Pour la douleur d'un peuple ou le trépas d'un roi?
Auteur, le croirais-tu? de ma terreur secrète,
Hamlet presque mourant m'alarme et m'inquiète.
Par lui quelque projet contre moi préparé...
Toi-même dans son cœur n'as-tu point pénétré?
Il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire.

POLONIUS.

Je tenterais en vain d'expliquer ce mystère :
Mais des langueurs d'Hamlet si je sais bien juger,
N'y voyez point, seigneur, un ennui passager.
Je connais trop cette âme et profonde et sensible :
Il cache un cœur de feu sous un dehors paisible;
Et tous ses sentiments, avec lenteur formés,
S'y gravent en silence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans sa mélancolie,
Fixer un œil mourant sur la jeune Ophélie;
Ou tantôt vers le ciel, muet dans ses douleurs,
Lever de longs regards obscurcis par ses pleurs :
J'y remarquais, empreint sous leur sombre lumière,
Des grandes passions le frappant caractère.
Ne vous y trompez pas : ses pareils outragés
Ne s'apaisent jamais que quand ils sont vengés.
D'ailleurs, si j'ai bien lu dans le cœur du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop su leur plaire.
« Oh combien, disent-ils, un roi si généreux
« Aurait par ses vertus rendu son peuple heureux!
« Bon, juste, courageux, aux seuls méchants sévère,
« Hélas! nous aurions cru vivre encor sous son père. »
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos desseins :
La lenteur est surtout le péril que je crains.

Je vais voir nos amis, affermir leur courage ;
Et, le moment venu d'achever notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout sacrifier,
Que c'est au succès seul à nous justifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit ; on vient. Laisse-moi : c'est la reine.
J'ignore en ce moment le motif qui l'amène ;
Mais ne t'éloigne point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu seras éclairci.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE ; GARDES.

CLAUDIUS.

Voici le jour, madame, où, libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'exprimer sans crainte.
Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'État avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse,
Pouvaient d'un fils mourant nous cacher la faiblesse :
Mais la guerre, madame, est prête à s'allumer :
Le soldat veut un chef ; vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre ;
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous deux,
Si cet espoir flatteur n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avouerai, seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendrait mieux l'ardeur de votre impatience.
Quand tout respire encor la tristesse et l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son roi,
Quand sa cendre, à nos yeux, dans une urne amassée,
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'État outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur?
Songez sous quel auspice un semblable hyménée
A votre sort, seigneur, joindrait ma destinée ;
Et n'autorisons point, par trop d'empressements,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugements.

CLAUDIUS.

Hé, madame ! est-ce à nous à craindre le vulgaire ?

Espérez-vous qu'enfin le censeur téméraire
Des actions des rois ne soit plus occupé?
De vos raisons sans doute il peut être frappé;
Mais, dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces règles communes.
L'intérêt de l'État, sacré dans tous les temps,
Seul de ces grands hymens doit fixer les instants.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole :
J'ai pour vous épouser reçu votre parole;
Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur :
La dégagerez-vous? Prononcez.

GERTRUDE.

Non, seigneur.
Il est temps, je le vois, de déposer la feinte,
Et je vais vous parler sans détour et sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir;
Le crime est assez grand pour nous en souvenir.
Toujours depuis ce temps son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée :
Car ne présumez pas que, brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste!
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est temps encor, fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste;
Je tremble, j'en fais gloire; et sans doute il est juste
Que le ciel, qui nous met au-dessus de nos lois,
Arme au moins les remords pour se venger des rois.

CLAUDIUS.

Si, malgré les terreurs dont votre âme est blessée,
Je puis, sans vous déplaire, expliquer ma pensée,
Ce crime dont encor nous gémissons tous deux,
Rappelez-vous les temps, paraîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévère
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire?
Qu'ai-je reçu du roi pour mes travaux guerriers?
Avec crainte en ces murs apportant mes lauriers,
Je tremblais qu'il n'osât, même après ma victoire,
Quand je sauvais l'État, me punir de ma gloire.
Déjà de noirs soupçons s'étaient fixés sur nous;

Déjà, cachant sa haine, il préparait ses coups :
Qui sait enfin, qui sait si sa sombre furie
Eût, en tranchant mes jours, respecté votre vie?
Vous l'avez craint cent fois : triste, inquiet, jaloux,
Le cruel...

GERTRUDE.

Arrêtez! il était mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire.
Et quel reproche encor ferais-je à sa mémoire?
De sa mort, Claudius, rien ne peut m'excuser :
C'est à vous de frémir, et non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire.
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire!
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau.
Croyez-m'en, je suis femme, et la plus intrépide
Hésiterait longtemps avant son parricide,
Si son cœur prévoyait, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, seigneur, mon âme toute nue :
Son crime la poursuit, les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je suis; et quand je tremble, hélas!
Ma fausse fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite :
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Eût-on pu m'empêcher, dès que j'aurais voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu?
Peut-être une autre femme et plus grande et plus fière
Voudrait, du Danemark reculant la barrière,
Et du Nord étonné se faisant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ai plus qu'un projet : seigneur, devant vous-même,
C'est de voir couronner un prince, un fils que j'aime;
De l'affranchir enfin de son pénible ennui;
De veiller, par mes soins, sur son peuple et sur lui;
De nourrir dans mon sein le remords que j'endure;
De mériter encor de sentir la nature;
De vous plaindre surtout. Après cela, jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, règne entre des complices :
De ces ménagements je hais les artifices;

Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins, et voudrais y souscrire.
Mais, madame, est-il temps de couronner un fils?
Songez quelle langueur accable ses esprits :
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance?
Et si partout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir...

GERTRUDE.

Qui l'osera, seigneur?
Près du trône placé, l'État, qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple;
Ou si quelque sujet osait s'en affranchir,
Je saurais, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin...

GERTRUDE.

C'est assez : bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va se montrer en maître.
J'espère que ces dieux qui lisent dans mon cœur
Vont calmer ses tourments, vont finir sa langueur.
Quand par un crime affreux je l'ai privé d'un père,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mère.
(Un garde paraît.)
Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Que pour l'entretenir la reine ici l'attend.
(Le garde sort.) (à Claudius.)
Allez. Et vous, seigneur, connaissez par vous-même
A quel prix je chéris l'éclat du diadème.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE, POLONIUS.

GERTRUDE.

Venez, Polonius : je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils sous les yeux de la cour.
Que tout dès ce moment se dispose, s'apprête.

(Polonius sort.)

Et vous, que je retiens pour cette illustre fête,
Ne croyez pas, seigneur, que, pour blesser vos yeux,
J'affecte d'étaler un spectacle odieux.
L'amour seul, je le sais, a produit notre crime.
Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos lois ; son sujet aujourd'hui,
C'est à vous, sans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui restant fidèle :
Songez que si jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'est ce soin généreux de défendre vos rois.
Allez, que l'on me laisse.

SCÈNE IV.

GERTRUDE.

Enfin donc détrompée,
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah ! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux !
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive...

SCÈNE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Dans ce moment, madame, ici Norceste arrive.

GERTRUDE.

Norceste ! ah, chère Elvire, est-il vrai qu'en ce jour
Ce prince vertueux revienne en notre cour ?
Quel motif l'a sitôt ramené d'Angleterre ?
Que sa présence, Elvire, a droit de m'être chère !

ELVIRE.

Au prince votre fils la plus tendre amitié
Même avant son départ l'avait déjà lié.
Jeune et né vertueux, Norceste eut, pour lui plaire,
Et les rapports de l'âge et ceux du caractère.
Vous ne l'ignorez pas : dans plus d'un entretien,
Le cœur de votre fils s'épancha dans le sien.
Norceste n'aura pas perdu sa confiance :

Et nous espérons tous que malgré, son absence,
Votre fils, qui l'aimait, voudra bien l'informer
De ce chagrin fatal qui vous doit alarmer.

GERTRUDE.

Tu le crois?

ELVIRE.

Et pourquoi craindrais-je le contraire?

GERTRUDE.

Ah! l'espoir ne meurt pas dans le cœur d'une mère;
Mais si mon fils périt sans lui rien découvrir,
Sur son cercueil, hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin, c'est trop vous en défendre:
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Ah! laisse-moi.

ELVIRE.

Mais songez dans ce jour
Que vous devez paraître aux yeux de votre cour;
Que ce couronnement, dont la pompe s'apprête...

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête?
Hélas! ce triste cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé!
A quel trouble mortel mon esprit s'abandonne!

ELVIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi! tu l'as remarqué? Comment? explique-toi.

ELVIRE.

Puisse-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi!

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Réponds moi, chère Elvire.

ELVIRE.

De ce mystère affreux dois-je, hélas! vous instruire?

GERTRUDE.

C'en est trop. Qu'as-tu vu?

ELVIRE.

Madame, votre sein
N'aurait jamais conçu de coupable dessein?

GERTRUDE.

Ah! de ce doute horrible il est temps que je sorte :
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémissez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'est vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le roi fut surpris,
Vous voulûtes, madame, écartant tout le monde,
Exhaler sans témoins votre douleur profonde.
J'en redoutais pour vous les premiers mouvements :
J'osai vous observer dans ces cruels moments.
Que vis-je, juste ciel? de soudaines alarmes,
D'effroyables transports se mêlaient à vos larmes;
Un grand remords semblait égarer vos esprits;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.
« Ai-je pu, disiez-vous, sur un roi, sur mon maître...»

GERTRUDE.

J'ai parlé!

ELVIRE.

Dans vos sens quel trouble vient de naître?
Vous frémissez...

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit?

GERTRUDE.

Laisse-moi.

ELVIRE.

Quoi! c'est vous dont les mains...

GERTRUDE.

Ont fait périr ton roi.

ELVIRE.

Votre époux! vous! grands dieux!

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire.
Fuis mon aspect fatal, crains l'air que je respire;
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie! ô détestable cour!
Quel monstre à ce forfait vous conduisit?

GERTRUDE.

L'amour.
Écoute; et plût au ciel, puisqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon sexe ici fût présent pour m'entendre!
Dès nos plus jeunes ans, hélas! le ciel voulut,
En voyant Claudius, que Claudius me plût.
Nous cachions avec soin notre ardeur mutuelle.
L'intérêt de l'État, nécessité cruelle!
Troubla nos premiers feux, et me fit une loi
De mon obéissance et de l'hymen du roi :
Je formai cet hymen, chaîne auguste et sacrée,
Que devait rompre un jour son épouse égarée.
Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degrés vers un forfait si grand :
Loin de moi toute excuse injuste, illégitime!
Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime;
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, et qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor, tranquille et sans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtais tous les charmes.
Je devais toujours fuir : je revis mon vainqueur;
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata sa disgrâce;
D'un reste de devoir le dépit prit la place;
Je plaignis mon amant, j'approuvai son courroux;
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Hé quoi! me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever sa vengeance.

Pour prévenir ce coup tout me parut permis ;
Le roi, dans ces moments, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissants breuvages
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma faible main.
J'entrai chez mon époux : étonnée à sa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur imprévue.
Mais, soit qu'en le voyant pour la dernière fois
Mon cœur de la pitié connût encor la voix ;
Soit que, prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide ;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords, tout à coup m'éclairant,
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le roi sans soupçon
N'eût déjà dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui ; je courais éperdue
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être, d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Apaiser par ma mort la nature et les cieux.
J'entrai : pour me punir, ce ciel impitoyable
Avait déjà rendu mon crime irréparable,
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

ELVIRE.

Oh, ciel !

GERTRUDE.

Dans ma terreur, je pris soudain la fuite ;
Je rejetai d'abord une importune suite :
Dans mon appartement, seule avec mes remords,
Je croyais sans témoins céder à mes transports ;
Mes sanglots, mes discours t'en ont appris la cause.
Mon cœur d'un tel secret sur ta foi se repose.
Je n'en murmure point ; j'accepte, je le doi,
Le supplice nouveau de rougir devant toi.

Hélas ! depuis l'instant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh ! quel bonheur puis-je encore espérer,
Quand mon fils sous mes yeux est tout près d'expirer ?
Plus d'époux, plus de fils ! De mon hymen funeste
L'horreur d'un parricide est le fruit qui me reste.
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Jusqu'en mon propre sein s'est cherché son vengeur.

ELVIRE.

Ce fils respire encor ; c'est à vous de connaître
De quel sujet caché ses douleurs ont pu naître.
Rien d'un si juste soin ne peut vous dispenser ;
Car je ne croirai pas que, prompte à l'épouser,
Claudius...

GERTRUDE.

Nous, grands dieux ! que l'hymen nous unisse !
Que du soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse,
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés, unis par leurs forfaits !
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendrait des dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah ! si ces dieux vengeurs, me dérobant leurs bras,
Avaient dès ce jour même ordonné mon trépas !
Si par la main du fils ils punissaient la mère !
S'ils voulaient d'un exemple épouvanter la terre...
Moi, je craindrais, ô ciel, de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage et les fruits de mon sang !
Mais que dis-tu, barbare, et quel est ton murmure ?
N'as-tu pas la première étouffé la nature ?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour ;
Crains ton fils, malheureuse, et frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah ! dissipez, madame, une crainte funeste.
Vous connaîtrez bientôt... Mais j'aperçois Norceste.

SCÈNE II.

ELVIRE, GERTRUDE, NORCESTE.

GERTRUDE, allant à Norceste.

Ah, seigneur! c'est à vous qu'une mère a recours.
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours;
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause:
C'est sur vous, sur vos soins que mon cœur s'en repose.
Peut-être que le sien, toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos succès bientôt je reviendrai m'instruire.
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'empire,
De votre ami surtout. C'est de vous seul, seigneur,
Que dépend désormais ma vie et mon bonheur.

NORCESTE.

Je voudrais vous servir: ah! puisse-t-il, madame,
M'instruire du chagrin qu'il renferme en son âme!

(Gertrude et Elvire sortent.)

SCÈNE III.

NORCESTE.

Mais d'où vient donc qu'Hamlet, dans sa sombre langueur,
A sa mère en secret n'a pas ouvert son cœur?
Sur le bruit répandu de la mort de son père,
Soudain pour le revoir j'ai quitté l'Angleterre,
Cette île où des complots, peut-être en ces moments,
Vont amener le trouble et de grands changements.
Mais des ennuis d'Hamlet que faut-il que je pense?
Qui peut de ses transports aigrir la violence?
Son cœur est vertueux, il n'a pas dû changer.
Mais Claudius... la reine... ah! comment les juger?
Le soupçon dans les cours n'est que trop légitime;
C'est là qu'un grand secret n'est souvent qu'un grand crime.

SCÈNE IV.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND, sur le haut de la scène.

N'avancez pas, seigneur: le prince furieux

De ses cris effrayants fait retentir ces lieux.
Jamais dans ses transports il ne fut plus terrible :
On dirait que d'un dieu la vengeance invisible
Pour quelque grand forfait l'accable et le poursuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit !
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténèbres,
Tremblant, pâle, égaré, poussant des cris funèbres.
Dans l'état déplorable où le destin l'a mis,
Son œil peut-il encor distinguer ses amis !

NORCESTE.

N'importe, permettez...

SCÈNE V.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, dans la coulisse.

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND.

Vous l'entendez.

HAMLET.

Hé quoi ! vous ne le voyez pas ?
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas :
Je me meurs.

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste ;
Ouvrez les yeux, seigneur, reconnaissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Ah ! Norceste, c'est toi ! Que cet instant m'est doux !
O toi, le compagnon, l'ami de mon enfance,
Combien mon cœur troublé désirait ta présence !
Je sens qu'à ton aspect ce cœur moins agité
Retrouve un peu de force et de tranquillité.
Que pour moi, mon ami, ton retour a de charmes !

NORCESTE.

Ah ! calmez, cher Hamlet, ces mortelles alarmes.
Quelle mélancolie au printemps de vos jours
Vers leur terme à grands pas précipite leur cours !
Je prends part aux regrets que la nature inspire ;

C'est de la voix du sang le légitime empire;
Mais à ce saint devoir c'est donner trop de pleurs.

HAMLET.

Sur des bords étrangers, hélas! de mes malheurs
Tu fus donc informé?

NORCESTE.

Oui, cher prince.

HAMLET.

Mon père,
Que du soleil encor ne voit-il la lumière!

NORCESTE.

Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse!
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gênait ses désirs,
Je vois déjà ma cour revoler aux plaisirs:
Et moi dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.
Mais toi, par quel bienfait, par quel heureux retour,
Le ciel t'a-t-il sitôt ramené dans ma cour?
Quand j'appris par tes soins la mort inattendue
Du roi que pleure encor l'Angleterre éperdue,
Mort, hélas! trop semblable au douloureux trépas
De mon malheureux père expiré dans mes bras!
J'ai cru que tes desseins te retiendraient encore
Éloigné pour longtemps de ces murs que j'abhorre.

NORCESTE.

Seigneur, au moment même où je vous ai mandé
Que le roi d'Angleterre, en son lit poignardé,
Avait fini trop tôt son illustre carrière;
Quand le peuple, alarmé d'un si triste mystère,
Cherchait à pénétrer dans d'horribles secrets
Retenus avec soin dans les murs du palais;
Quand nos mers vous portaient cette affreuse nouvelle,

Aux bords de la Tamise un récit trop fidèle
M'apprend que votre père avait fini ses jours :
Je crois que votre cœur demande mes secours ;
Je revole vers vous pour tâcher de suspendre
Ou d'essuyer les pleurs que vous deviez répandre ;
Je m'attendais sans doute à vos justes regrets.
Mais comment expliquer ces lugubres accès,
Ce dégoût des humains, cette pâleur mortelle,
Cette obstination d'un désespoir rebelle,
Qui ne veut, tour à tour ou morne ou furieux,
Ni croire la raison, ni se soumettre aux dieux ?
Est-ce là le tableau, la déplorable image
Qu'Hamlet devait m'offrir sur ce triste rivage ?
Cher prince ! ah, mon ami, si je plains vos douleurs,
Daignez me confier vos secrets et vos pleurs.

HAMLET.

Hé bien ! quand tu m'appris qu'une main meurtrière
Avait d'un parricide affligé l'Angleterre ;
Lisant ta lettre encor, de cette horreur surpris,
Une clarté soudaine a frappé mes esprits.
Me traçant le tableau d'une action si noire,
De mon père immolé tu me traçais l'histoire :
Je le vis succombant sous de pareils complots.
Que dis-je ! ici dans l'ombre, et troublant mon repos,
Mon père a reparu, poussant des cris funèbres ;
La vérité terrible, au milieu des ténèbres,
Vint ici m'apparaître, et passer son flambeau
Sur ces noirs attentats cachés dans le tombeau.

NORCESTE.

Ah ! n'allez pas, trompé par une erreur extrême...

HAMLET.

Les effets sont pareils, quand la cause est la même.
Va, mon ami, crois-moi, j'ai toute ma raison :
Mon père en ce palais est mort par le poison.
Le ciel et les enfers m'en donnent l'assurance.
Par un chemin sacré je marche à ma vengeance ;
Et je ne lis partout sur ces murs odieux
Que les ordres sanglants que j'ai reçus des cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, seigneur, quel est donc le mystère ?
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire ?

Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.
Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde,
Quel est ton sort ? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse ?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas !
« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
« Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
« Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »

NORCESTE.

Grands dieux !

HAMLET.

Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu ?
Je t'écoute en tremblant : réponds; que me veux-tu ?
« O mon fils ! m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre.
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours :
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère, qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide ;

« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Il dit, et disparaît.

NORCESTE.

Un tel discours sans doute
A dû troubler votre âme; et je conçois...

HAMLET.

Écoute.
Ne crois pas qu'à ces mots mon esprit éperdu
Sans de cruels combats se soit d'abord rendu;
Je résistai longtemps. Le ciel, que je révère,
A vu si sans frémir j'osai juger ma mère.
Sans cesse à l'excuser mon cœur ingénieux
Trouvait quelque plaisir à démentir les dieux.
Mais cette nuit enfin, revenu plus terrible :
« Mon fils, m'a dit ce spectre, es-tu donc insensible?
« Aux douceurs du sommeil ton œil a pu céder,
« Et ton père en ces lieux est encore à venger!
« Prends un poignard; prends l'urne où ma cendre repose :
« Par des pleurs impuissants suffit-il qu'on l'arrose?
« Tire-la de sa tombe, et, courant m'apaiser,
« Frappe, et fumante encor reviens l'y déposer. »
Je m'éveille à ces cris : hélas! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite.
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Sans doute mes récits, égarant vos pensées,
Ont produit ces erreurs dans le sommeil tracées.
Un roi meurt par un crime; et pourquoi pensez-vous
Que votre père est mort par de semblables coups?
Plus votre esprit le jour s'attache à ses mensonges,
Plus leur aspect la nuit vient consterner vos songes.
De là ces visions, ce spectre, ces accents,
Déplorables effets du trouble de vos sens.
Il faudra donc enfin, sur une vaine image
Qu'aurait dû loin de vous chasser votre courage,

Qu'un prince, qu'une mère, immolés par vos coups ..

HAMLET.

Ah ! c'est ce qui me trouble et retient mon courroux.
J'enhardis, en tremblant, mon âme encor flottante;
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein,
C'est la tuer moi-même : ainsi, mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.
Je verrai donc ma mère embrassant mes genoux,
Suspendant par ses pleurs mes parricides coups,
Me dire : « Cher Hamlet, daigne encor me connaître :
« Épargne au moins, mon fils, le sang qui t'a fait naître,
« Le sein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté !... »
Et je pourrais, d'un bras par la rage agité...
Tu m'as séduit, ô ciel ! non, jamais ta justice
Ne m'aurait commandé cet affreux sacrifice.
Qui ! moi ! j'accomplirais ce décret inhumain !
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon père,
Mais je n'attente point sur les jours de ma mère.

NORCESTE.

Ah ! comment ce palais plein de votre douleur
A-t-il repris sitôt sa joie et sa splendeur?

HAMLET.

Hélas ! des rois bientôt la mémoire est éteinte.
Sur un bûcher fatal, non loin de cette enceinte,
Les restes paternels, ces restes précieux,
Ont été promptement portés loin de mes yeux.
L'urne qui les contient ne s'est pas fait attendre,
Et l'on n'a pas tardé d'y renfermer sa cendre.
Ah, dieux ! si je pouvais...

NORCESTE.

Hé bien ! seigneur, parlez.
Qui peut rendre le calme à vos esprits troublés?
Pour servir vos desseins il n'est rien que je n'ose.

HAMLET.

La cendre de mon père auprès de nous repose;
Dans une urne vulgaire on l'a, sans monument,
Laissé, loin de mes pleurs, gémir impunément.
Mais j'ai reçu son ordre. Osons tirer sa cendre

De la tombe où le crime, hélas ! l'a fait descendre.
Je veux qu'à chaque instant cette cendre en ces lieux
De ses empoisonneurs fatigue au moins les yeux.
Que je te doive enfin cette douceur si chère
De presser sur mon cœur l'urne sainte d'un père !

NORCESTE.

Je vais vous obéir.

HAMLET.

Écoute, je veux plus.
Viens trouver avec moi la reine et Claudius.
Raconte devant eux, pour démêler leur crime,
L'attentat dont un roi dans Londres fut victime;
Emprunte à mes soupçons des rapports et des traits
Qui contraignent leurs fronts à trahir leurs forfaits.
Dis que l'ambition, que l'amour, l'adultère,
Ont causé le malheur dont gémit l'Angleterre :
Si je vois leurs regards s'entendre ou se troubler,
Leur crime est vrai, je puis les punir sans trembler.
Maîtres de nos secrets, découvrons ce mystère,
Et nous verrons après ce qu'il nous faudra faire.
Grands dieux ! pardonnez-moi si, trop lent à frapper,
Ce bras hésite encore, et craint de se tromper.
Hélas ! sur des complots que tout mon cœur abhorre,
Permettez que ma voix vous interroge encore;
Que des signes certains et qu'un effroi vengeur
Dénoncent le coupable à ma juste fureur :
Pour rendre enfin la force à mes esprits timides,
Montrez-moi le forfait sur le front des perfides.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

POLONIUS.

Seigneur, qu'en dites-vous ? quoi ! l'ordre en est donné !
C'est sous vos yeux qu'Hamlet doit être couronné !
Qu'allez-vous faire enfin, lorsque la reine ordonne

Qu'un fantôme de roi porte ici la couronne ?
Voilà dans ce palais vos ennemis armés,
Et nos projets détruits aussitôt que formés.

CLAUDIUS.

A son couronnement je n'ai pas dû m'attendre :
Par quelque obstacle au moins je saurai le suspendre.
La reine veut par là (c'est du moins son espoir)
Aux yeux de ses sujets consacrer son pouvoir.
Mais, tout prêt à priver Hamlet du diadème,
Craignons dans ce complot de paraître moi-même.
Je dois avec prudence agir dans nos projets,
Par d'invincibles mains et des ressorts secrets.
Il faut de ce moment saisir les avantages.
Cours partout en secret acheter des suffrages.
Les soldats et leurs chefs, à prix d'or entraînés,
A me servir déjà sont tous déterminés.
Mes amis sont tout prêts à tenir leurs promesses ;
Les faibles sont séduits par l'espoir des richesses ;
Et ce riche butin dont ils vont me charger,
S'ils brûlent de l'offrir, c'est pour le partager :
Ils verront dans mes mains, comme une proie immense,
Ce pouvoir souverain qu'ils dévorent d'avance.
J'ai sondé tous les cœurs, ils m'ont tous entendu :
Tout est prêt, tout m'attend, me sert, et m'est vendu.

POLONIUS.

Mais à vos grands desseins si la cour s'intéresse,
Si vous avez pour vous le soldat, la noblesse,
Il faut encor le peuple.

CLAUDIUS.

Oui ; mes agents secrets
Le tournent contre Hamlet ; sèment qu'en ce palais,
Avide de régner et fatigué d'un père,
Il força dans son cœur la nature à se taire ;
Qu'un poison, préparé par ce fils criminel,
Fut versé de ses mains dans le flanc paternel ;
Et que les noirs transports dont son âme est saisie
Sont les effets vengeurs du crime qu'il expie.
Ces bruits sourds, dans le peuple avec art répétés,
Par la haine aisément seront tous adoptés ;
Il concevra sans peine une action si noire :
Plus les forfaits sont grands, plus il aime à les croire.

POLONIUS.

Mais surveillons Norceste, et sachons tout prévoir.
De retour sur nos bords à peine il se fait voir,
Que les amis d'Hamlet découvrent leur audace.
De leurs desseins secrets je recherche la trace;
J'aurai les yeux ouverts sur ce pressant danger.

CLAUDIUS.

Informe-toi de tout, rien n'est à négliger.
Songe aux grands intérêts que je livre à ton zèle;
Sors, va tout disposer pour ma grandeur nouvelle.
Mais Hamlet et la reine approchent de ces lieux.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE.

GERTRUDE.

Mon fils, toujours des pleurs mouilleront-ils vos yeux?
De ce front obscurci de nuages si sombres,
Que la voix d'une mère éclaircisse les ombres.
Songez, en repoussant ces ténébreux soucis,
A ce trône éclatant où vous serez assis.
Oui, tout vous est garant de la faveur céleste :
L'appui de Claudius, l'amitié de Norceste,
Mon amour et mes vœux doivent vous rassurer.
Un jour plus pur se lève, et vient nous éclairer.
Le peuple rassemblé frémit d'impatience,
Et demande à grands cris votre auguste présence;
Paraissez à leurs yeux comme un astre qui luit,
Pâle encor, mais vainqueur des ombres de la nuit.
Vous ne répondez point. Toujours à votre mère
De vos profonds chagrins vous cachez le mystère.
Parlez : un mot de vous, dissipant mon ennui...

CLAUDIUS, à Gertrude.

Pourquoi presser Hamlet? ses secrets sont à lui.
Déjà pourtant son front me paraît moins sévère.
Prince, vous ne pouvez trop regretter un père;
Votre deuil justement lui prodigue ses pleurs;
Mais le temps doit calmer les plus vives douleurs.
L'homme de sa raison doit toujours faire usage,
Il doit faire céder la souffrance au courage.
C'est un bonheur pour vous que, par un prompt retour,

Le ciel ait rappelé Norceste à votre cour.
Dans nos ennuis du moins l'amitié nous soulage.

HAMLET.

J'en ai déjà senti le charme et l'avantage.
Vous avez vu Norceste?

CLAUDIUS.

Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous.

HAMLET.

Il vous eût raconté
La triste mort du roi que pleure l'Angleterre.

CLAUDIUS.

Oui, le bruit s'en répand : ce n'est plus un mystère.

HAMLET.

Dit-on par quelle main...

NORCESTE.

Vous savez quels discours
Souvent la mort des rois fait naître dans les cours.
Parmi tous ces faux bruits, malaisés à comprendre,
Qu'au trépas de ce roi l'on se plut à répandre,
On dit que le poison... mais je ne le crois pas.

CLAUDIUS.

Hé! comment supposer de pareils attentats?

HAMLET.

Mais qui soupçonne-t-on de cet énorme crime?

NORCESTE.

Un mortel honoré de la publique estime.

HAMLET.

Enfin qui nomme-t-on?

NORCESTE.

Un prince de son sang,
Qu'après lui la naissance appelait à son rang.

GERTRUDE.

Vous a-t-on informé qu'il eût quelque complice?

NORCESTE.

Oui ..

HAMLET.

La reine peut-être?

GERTRUDE.

Oh! ciel!... par quel indice
A-t-on pu découvrir...

NORCESTE.

Je l'ignore.

GERTRUDE.

En secret
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait?

NORCESTE.

L'amour du diadème, une flamme adultère.
(bas à Hamlet.)
Il n'est point troublé.

HAMLET, bas à Norceste.

Non; mais regarde ma mère!

CLAUDIUS.

Prince, on l'a vu souvent: l'ambition, l'amour,
Par de fatals excès ont troublé cette cour.
Mais, prince, loin de vous de si tristes images!
Sans accuser de loin ces dangereux rivages,
N'avons-nous pas assez de nos propres malheurs?
Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs.
L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde.

HAMLET.

Les forfaits en tout temps sont l'histoire du monde.
Sortons, Norceste.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Hé bien, que pensez-vous?

CLAUDIUS.

Madame,
Le prince ignore tout.

GERTRUDE.

Le trouble est dans mon âme.

CLAUDIUS.

Vain effroi.

GERTRUDE.

Mais qui sait si son œil curieux
Ne cherchait pas, seigneur, nos secrets dans nos yeux?
Quels tourments j'ai soufferts, hélas! pour me contraindre!

CLAUDIUS.

Votre cœur vous parlait: voilà ce qu'il faut craindre.

Négligeons ces discours, et laissons-les passer
Sans remarquer le mot qui pourrait nous blesser.
Dissimulons toujours ; et, dans un calme extrême,
Que notre esprit surtout soit maître de lui-même.
Mais de tout avec soin je me veux informer.
Quoique jamais Hamlet ne puisse m'alarmer,
Cherchons si ces discours, que le hasard fit naître,
N'ont point un but secret, quelque motif peut-être.
C'est pour ne craindre rien, qu'il faut toujours songer
Que tout peut être à craindre et cacher un danger.

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS, GERTRUDE.

POLONIUS.

Madame, tout est prêt. Vous fixerez vous-même
L'instant où votre fils ceindra le diadème :
Le peuple n'attend plus que son couronnement.
Les grands de votre cour, dans leur empressement,
Vont, en plaçant Hamlet au rang de leurs monarques,
De son pouvoir sacré lui présenter les marques.
Mais, prince, montrez-vous : le peuple est agité ;
Des périls de la guerre il semble épouvanté ;
On parle de complots, du retour de Norceste,
D'Hamlet prêt à mourir, d'un avenir funeste :
Paraissez, et bientôt vous aurez dissipé
Le bruit et les frayeurs dont le peuple est frappé.

CLAUDIUS.

Allons, je suis tes pas. Sur cet avis fidèle,
Je cours où la prudence, où le devoir m'appelle.
Vous, madame, à l'instant revoyez votre fils ;
Pénétrez dans son cœur, sondez-en les replis ;
Que sa tristesse enfin ne soit plus un mystère :
S'il est si vertueux, il doit chérir sa mère.
Faites enfin parler vos soupirs et vos pleurs.
Je soupçonne à mon tour ces étranges douleurs.
C'est trop tarder, marchons.

SCÈNE V.

GERTRUDE.

D'où naissent mes alarmes?
Claudius brave tout : moi, je verse des larmes.
Dans quel asile, ô ciel, puis-je encor me cacher?
Est-ce auprès de mon fils que je dois le chercher?
Ah! c'est là que pour moi l'avait mis la nature :
Ce n'est pas Claudius, hélas! qui me rassure.
Je ne sais, mais je tremble; une secrète horreur
Ajoute à mes soupçons, ajoute à ma terreur...
Mais que vois-je? Ophélie!

SCÈNE VI.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah! permettez, madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon âme...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez?

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oubliera mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis?
Claudius .. Mais plutôt parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystère?
Ah! qui sont-ils? Parlez, éclairez une mère.

OPHÉLIE.

Madame...

GERTRUDE.

C'en est trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connaissez du roi les ordres rigoureux :

Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis sans crime ou le voir ou l'entendre.
Le prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment...

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais hélas! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles;
Mais c'est moi dont les feux, trop prompts à me trahir,
Ont aux regards du prince osé se découvrir.
Ainsi jusqu'à l'excès sa flamme est parvenue.
De là ce sombre ennui dont la cause inconnue
Sur son sort tant de fois alarma votre cour;
Son désespoir, ses maux sont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge, et punisse mon crime.
A ce tourment, hélas! je me livre en victime;
Heureuse si ma mort, en croissant son ennui,
Ne vous en prive pas quand je m'arrache à lui!

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux : ô moment plein de charmes!
Je pourrai donc, mon fils, sécher enfin tes larmes!
Ses feux seuls ont produit sa secrète langueur.
Hélas! est-on toujours le maître de son cœur?
Je conçois de vos maux quelle est la violence :
Sans doute il est affreux d'aimer sans espérance;
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos vœux;
Je n'ai qu'à dire un mot : j'y consens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez; je n'aspire moi-même
Qu'à placer sur vos fronts l'éclat du diadème.
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déjà de son consentement.
Quel ennui si mortel, quelle mélancolie
Tiendrait contre l'espoir d'obtenir Ophélie?
Embrassez-moi, ma fille; allez : que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus et d'amour!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET.

En vain j'ai donc voulu, m'armant d'un stratagème,
Surprendre un criminel maître et sûr de lui-même.
Ma mère ainsi que lui n'a pu dissimuler;
J'ai vu son front pâlir, ses regards se troubler.
Quoi! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger!
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer.
S'ils étaient innocents! Non : l'ombre de mon père,
Exprès pour m'égarer, n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant, par lui-même enfanté!
Si mes sens m'abusaient, si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente...
Je ne sais que résoudre... immobile et troublé...
C'est rester trop longtemps de mon doute accablé,
C'est trop souffrir la vie, et le poids qui me tue.
Hé! qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants, qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!

Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
Mais je vois Ophélie. Oh! si des traits si doux
Suspendaient mes tourments!

SCÈNE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Hamlet, je viens à vous.
Cher prince, de nos feux j'ai trahi le mystère;
Vous n'outragerez point les volontés d'un père.
La reine, qui vous aime, a tout appris par moi.
Et comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause?
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embrassement
M'a confirmé sa joie et son consentement!
Tant d'amour l'a touchée : elle veut elle-même
Placer sur notre front le sacré diadème.
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés,
Et ces sombres regards à la terre attachés?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense.

OPHÉLIE.

Qu'entends-je? quel discours... Seigneur, vous vous troublez!
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Hé quoi! déjà pour moi votre ardeur affaiblie...

HAMLET.

Que tu me connais mal, ô ma chère Ophélie,
Si tu crois que mon cœur, épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puisse changer jamais!
Ce cœur jusqu'au tombeau brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes;
Qu'un profond désespoir, peint dans tes tristes yeux,

Ne semble m'annoncer que d'éternels adieux ?
N'expliqueras-tu pas quel poison te consume ?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeste amertume.

OPHÉLIE.

Ainsi ces nœuds charmants, cet autel fortuné,
Où mon sort sous tes lois allait être enchaîné...
Hélas !... je me trompais, ce n'était qu'un vain songe.

HAMLET.

Notre amour seul fut vrai, le reste est un mensonge.

OPHÉLIE.

Cruel ! ton cœur aussi s'est donc fermé pour moi ?

HAMLET

Que ne peut-il, hélas ! s'épancher devant toi !
Un obstacle invincible à ce désir s'oppose.
Tu verras mon trépas sans en savoir la cause.
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt s'il ne t'obtient, et ne peut t'accepter.
Si le sort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur sur la terre eût égalé le nôtre !
Douces conformités et d'âge et de désirs !
Le ciel autour de nous rassemblait les plaisirs.
Je ne te parle point de la grandeur suprême ;
Ton cœur, je le sais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant... ô regrets... !

OPHÉLIE.

Achève.

HAMLET.

Je ne puis.

OPHÉLIE.

Pourquoi ?

HAMLET.

C'est à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie ?

HAMLET.

Il est temps que j'en sorte.
Sur toi, sur mon amour, mon désespoir l'emporte.
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs et sereins
Rarement sur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorants que de sources fécondes !
Des plaisirs si trompeurs, des douleurs si profondes !

Et que faire, Ophélie, en ce séjour affreux?
Traîner dans les soupçons mon destin malheureux;
Écouter les mortels sans croire à leur langage;
De leurs divisions voir l'affligeante image;
Pas un sincère ami dont la fidélité
Conduise jusqu'à nous l'auguste vérité;
La vérité, grands dieux! qui, si noble et si belle,
Devrait être des rois la compagne éternelle!
Des guerres, des traités, d'infructueux projets;
Des lauriers toujours teints du sang de nos sujets;
Au dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides;
Du poison préparé par des mains parricides!
Ah! puisqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autorise à terminer leur cours.
Et qu'importe à ce dieu qu'abrégeant ma misère,
J'aie un instant de moins à gémir sur la terre?
Languissant, abattu, souffrant, prêt à périr,
Mon malheur est de vivre, et non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oses-tu dire, oh ciel! quel désespoir t'égare?
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare?
Hélas! je nourrissais cet espoir si charmant
D'essuyer quelque jour les pleurs de mon amant:
L'hymen va, me disais-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi;
Mais pour oser mourir, ta vie est-elle à toi?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta patrie;
Entends à tes côtés le Danois qui te crie:
« J'ai remis dans tes mains mon sort, ma liberté:
« Entre ton peuple et toi n'est-il plus de traité?
« C'est à toi que le faible a commis sa défense.
« Punir les oppresseurs, soutenir l'innocence,
« Protéger tes sujets contre leurs ennemis,
« Voilà les droits sacrés que le ciel t'a remis.
« De leurs malheurs cachés prévieus, détruis les causes;
« Ce sont là tes devoirs: meurs après, si tu l'oses. »

HAMLET.

Hélas!

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais règne.

HAMLET.

Que dis-tu ?
Garde-toi bien surtout d'outrager ma vertu.
Vous le savez, grands dieux ! ma plus douce espérance
Était de voir mon peuple heureux sous ma puissance :
Sans doute, en m'accablant, vous m'imposez la loi
De descendre d'un rang qui n'est plus fait pour moi.
(à Ophélie.)
Et toi, de qui l'amant et t'offense et t'adore,
Renonçons à l'espoir de nous revoir encore.
Adieu... je vais bientôt...

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir ;
Ton cœur se trouble, hésite, et cherche à s'affermir ;
Tu caches un dessein.

HAMLET.

Qui ? moi !

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre,
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'osez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'est trop souffrir. Cruel ! quels sont donc tes malheurs ?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs !

HAMLET.

Leur poids t'accablerait.

OPHÉLIE.

Connais mieux mon courage :
Penses-tu que les pleurs fassent seuls mon partage ?
Pour te sauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer, et t'apprendre à souffrir.

HAMLET.

Malheureuse !... et sais-tu jusqu'où va ma constance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Vois-tu soudain les morts se montrer à tes yeux ?
Errer sous ces lambris des spectres odieux ?
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funèbres ?
La nuit, des feux sanglants sillonner les ténèbres ?
Sens-tu par les enfers ton esprit agité ?
Dans ton cœur expirant tout ton sang arrêté ?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô ciel? N'importe, il faut me satisfaire :
Parle, achève, éclaircis cet horrible mystère.

HAMLET.

Laisse-moi mourir seul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je suis tes pas.

SCÈNE III.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, à Gertrude qui entre.

Ah, madame! parlez, et secondez mes larmes;
Mes efforts contre Hamlet sont d'impuissantes armes.
Arrachez son secret : peut-être qu'en ce jour
La nature sur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours, le front morne et sévère,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards sur la terre?
De sinistres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi serez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des jours nouveaux nos jours sont un passage?
Que tout homme ici-bas n'est né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le sais.

GERTRUDE.

Eh! pourquoi donc souffrir
Qu'à des ennuis secrets votre force succombe?
Vous tairez-vous, mon fils, sur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs sont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelques crimes ?

HAMLET.

Ce bras n'est pas souillé; mes vœux sont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air sombre, abattu ?
Cette triste langueur sied mal à la vertu.
De vous, sur ces dehors, que voulez-vous qu'on pense?

HAMLET.

Mais si mon cœur est pur, que me fait l'apparence?

GERTRUDE.

Eh! quel est donc, mon fils, ce secret important?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque instant.
Au nom de ma tendresse, au nom de ta naissance,
Par ces soins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi... Tu pâlis, tous tes sens sont glacés;
Tes cheveux sur ton front d'horreur sont hérissés.
Qui te rend tout à coup immobile, insensible?
Tes yeux semblent fixés sur quelque objet terrible.

HAMLET voyant l'ombre de son père.

C'est sur lui... le voilà; ne le voyez-vous pas?
Parle, que me veux-tu?

GERTRUDE.

Sors de ce trouble, hélas!

HAMLET voyant encore l'ombre

Regardez, c'est lui-même : il menace, il s'avance.
Où me cacher? où fuir sa fatale présence?
Je ne puis.

GERTRUDE.

Hé, mon fils!

HAMLET.

Je ne pourrai jamais...

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé?

HAMLET.

Non; de pareils forfaits
Ne nous sont point prescrits par la bonté céleste.
Que croire à ton aspect, ombre chère et funeste?
Viens-tu pour me troubler d'un prestige odieux?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux?
Si tu n'es des enfers qu'une noire imposture,

Qui t'a donné le droit d'affliger la nature?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ses lois.

GERTRUDE.

Quelles lois, ô mon fils?

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes sens prévenus vous paraît un mensonge.

GERTRUDE.

En pourrais-tu douter? ne vois-tu point, hélas!
Que c'est ta seule erreur...

HAMLET.

Ne vous y trompez pas;
Tout est réel, madame!

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels secrets combats son âme est déchirée!

HAMLET, à sa mère.

C'est vous, hélas! sur moi qui vous attendrissez!
(à Ophélie.)
Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez?

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, OPHÉLIE.

HAMLET, continuant.

Ciel! je vois Claudius!

GERTRUDE, à Claudius.

Seigneur, qui vous amène?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine...

CLAUDIUS.

Hé quoi! de leur hymen le moment souhaité...

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'était flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son sort cruel m'étonne, et j'en plains la rigueur;
Mais puisqu'enfin l'amour ne peut fléchir son cœur,
Vous savez quelle loi, funeste à ma famille,
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille :

Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux ;
Permettez que ma main lui choisisse un époux ;
Que des nœuds moins brillants...

HAMLET, se réveillant tout à coup de son espèce d'assoupissement, et se levant.

Il n'en est plus pour elle.
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vous oublié que je suis votre roi ?
J'aime, je suis aimé, votre fille a ma foi ;
Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en souverain me faire assez entendre.
Ce cœur, que vous jugez sans force et sans vertu,
N'est pas peut-être encor tout à fait abattu.
(Regardant Claudius.)
Sans doute ici mon sceptre excite quelque envie ;
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas, que ce bras furieux
(à Claudius.)
N'ait assouvi ma haine et satisfait les dieux.

SCÈNE V.

CLAUDIUS, GERTRUDE, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, seigneur, je dois me rendre.
(à Ophélie.)
Suivez mes pas, ma fille, il le faut secourir ;
Et je vais avec vous le sauver, ou mourir.

SCÈNE VI.

CLAUDIUS.

A quel trouble inouï ce palais est en proie !
D'où naît cette fureur que le prince déploie ?
Saurait-il mes projets? aurait-il soupçonné
Par quel complot son père est mort empoisonné ?
Aurait-il pénétré.. Polonius s'avance.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Le prince vient enfin de rompre le silence;
Il me quitte à l'instant; sans pouvoir se dompter,
Sa fureur à mes yeux vient enfin d'éclater.
Il en veut à mes jours, et déjà sa colère
S'apprête à me punir du trépas de son père :
Il prévoit ses périls; mais dans son vain courroux,
Sans pouvoir s'y soustraire, il sentira mes coups.
Ah! je n'attendrai pas que ses sanglants caprices
Me livrent sans défense à l'horreur des supplices.
Ne perdons point de temps, il faut le prévenir.
Le conseil, tous les grands vont-ils se réunir?

POLONIUS.

On n'attend plus que vous; rendez ce jour funeste
A cette ombre de prince, au parti qui lui reste.
Vous verrez en ce jour vos destins décidés;
Mais vous êtes perdu, si vous ne le perdez.
Norceste dans la ville a jeté les alarmes;
Aux partisans d'Hamlet il fait prendre les armes.
Je n'en saurais douter, vos périls sont affreux :
Ils vont fondre sur vous; marchez au-devant d'eux.

CLAUDIUS.

Oh ciel! autour de moi que de périls ensemble!
Le trône est sous mes yeux; je le touche, et je tremble!
Tantôt j'étais tranquille, et tout vient m'agiter.
Quel pas je vais franchir! quel coup je vais tenter!

POLONIUS.

Hésiter, c'est vous perdre : et si bientôt vous-même
Ne ramenez le sort par votre audace extrême;
Si, prompt à vous trahir, lent à vous protéger,
Vous tardez d'un moment...

CLAUDIUS.

Hé bien! tout va changer.
Agissons, il est temps.

POLONIUS.

Seigneur, daignez m'en croire,
C'est un instant bien pris qui donne la victoire.
Pour vous tous vos amis vont voler au trépas.

Osez, je réponds d'eux.

CLAUDIUS.

Je suis sûr des soldats.
Le conseil...

POLONIUS.

Vous attend; une garde fidèle
En protége l'enceinte, et je vous réponds d'elle.

CLAUDIUS.

Entrons donc au conseil... Surtout que mes amis
Songent bien aux discours qui m'ont été promis.
Dès que j'annoncerai que la reine elle-même
Ordonne que son fils se place au rang suprême,
A peine aurai-je feint par mes empressements
D'appeler sur Hamlet vos vœux et vos serments,
Que les uns aussitôt, m'opposant son délire,
Présagent les malheurs qui menacent l'empire,
Si par ses noirs accès, autant que par ses lois,
Ce monarque en démence insultait aux Danois;
Que d'autres, pour Hamlet se parant d'un faux zèle,
Le perdent en feignant de prendre sa querelle;
Et qu'enfin réunis, d'une commune voix
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des rois.
Alors, que le conseil, d'une ardeur empressée,
Retrouvant dans le cours de ma gloire passée
La vertu d'un monarque et le cœur d'un soldat,
Me force d'accepter les rênes de l'État.
Et moi, comme étonné de ces nombreux suffrages,
Me refusant d'abord à ce concours d'hommages,
Tu me verras enfin céder à ce torrent.
Je plaindrai même Hamlet : d'un œil indifférent
Je feindrai d'accepter ce pesant diadème,
Ce rang d'où je l'aurai précipité moi-même.

POLONIUS.

Quand le conseil, soumis à vos ordres sacrés,
Vous aura de ce trône aplani les degrés,
Maître du sort d'Hamlet, que ferez-vous encore?
Redoutons les transports d'un peuple qui l'honore :
Il peut s'armer pour lui.

CLAUDIUS.

Ses efforts seront vains;
Au sortir du conseil j'achève mes desseins.

De grands et de soldats une nombreuse élite
En foule sur mes pas vole et se précipite :
Ils me proclament roi. Ce coup inattendu
Étonne et me soumet ce peuple confondu :
J'entre dans le palais; tout frémit à ma vue.
Je ne crains plus les cris d'une mère éperdue;
Je fais saisir Hamlet : qu'il aille sans retour
Achever ses destins dans l'ombre d'une tour.

POLONIUS.

Mais ne craignez-vous pas que cette violence
Des Danois tôt ou tard n'éveille la vengeance?
De là, que de périls cachés ou menaçants,
De partis pour Hamlet sans cesse renaissants!
Mais si jamais le sort entre ses mains vous livre...

CLAUDIUS.

Un roi dépossédé n'a pas longtemps à vivre :
Il est perdu surtout si l'on s'arme en son nom,
Et son tombeau jamais n'est loin de sa prison.
A ma fille avec soin cachons ce noir mystère :
Elle irait à l'amant sacrifier le père.
Mais le conseil s'assemble : il en est temps; suis-moi,
Et viens dans ton ami reconnaître ton roi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET, NORCESTE, avec l'urne.

NORCESTE.

La voilà donc, seigneur, cette urne redoutable
Qui contient d'un héros la cendre déplorable!
Donnez un libre cours à vos justes douleurs;
Sur cette urne un moment laissez couler vos pleurs.
Mais contre Claudius armez-vous de courage :
Opposons nos efforts aux efforts de sa rage.
Un parti qui se cache, et qui lui sert d'appui,
Va, dit-on, au conseil, se déclarer pour lui.
Son audace peut tout; en cet instant peut-être

Vous n'êtes qu'un sujet, et Claudius est maître.
Ophélie et la reine ignorent des projets
Dont il sait avec art dérober les secrets.
Il feint de vous servir; son adresse prudente
Par là sait mieux tromper une mère, une amante.
Habile à déguiser ses noires trahisons,
Il écarte de lui leurs yeux et leurs soupçons :
Il faut les éclairer sur ses complots perfides.
Prince, il vous reste encor des sujets intrépides :
Je cours les réunir, enflammer leur courroux,
Et tous, ainsi que moi, sauront mourir pour vous.

HAMLET.

Que m'importent le trône et ce jour qui m'éclaire?
Si je respire encor, c'est pour venger mon père.

(Norceste sort.)

SCÈNE II.

OPHÉLIE, HAMLET.

OPHÉLIE.

Seigneur, souffrez qu'ici, pour la dernière fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon père tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspirait, hélas! qu'à vous voir mon époux :
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous;
Il voudrait, s'il se peut, vous tenir lieu de père.

HAMLET.

Lui! ce barbare!

OPHÉLIE.

Oh ciel! quelle ardente colère
A son nom seulement étincelle en vos yeux!
S'il excitait lui seul vos transports furieux!
Si c'était lui... je tremble... hélas!

HAMLET.

Qu'osez-vous dire?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire.
Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné, par l'amour retenu...
J'entrevois... oui, seigneur, le soin qui vous anime

Cherche à frapper ici quelque grande victime :
Vous prétendez en vain me le dissimuler :
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'est mon père ; oui, seigneur, c'est lui-même.
Tantôt, à son aspect, votre surprise extrême,
Votre horreur, vos discours, vos funestes transports,
Cette ombre tout à coup quittant le sein des morts...
Non, je n'en doute plus, votre sombre furie
Du sang de Claudius brûle d'être assouvie.
Mais pourquoi l'accuser? quel forfait est le sien?
Vous, massacrer mon père!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te séduit!

HAMLET.

Je sais ce qu'il faut croire ;
Le ciel s'est expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas souiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire est d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne, à mon tour,
Est au devoir du sang d'immoler mon amour.
Je n'examine point si mon père est coupable;
De complots, d'attentats, je le crois incapable :
Mais eût-il sous mes yeux sacrifié son roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'est pas pour moi;
Il est mon père enfin : je prendrai sa défense.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance?
Je vois quel trouble horrible a séduit ta raison :
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahison;
Ton cœur avec plaisir, pour venger la nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'imposture.
D'un sang qui m'est si cher rougiras-tu ta main?
Quoi! tu connais l'amour, et tu n'es pas humain!
Hélas! combien le ciel trompait mon espérance!

Aux autels de l'hymen mon cœur volait d'avance ;
C'est là que j'espérais t'accepter pour époux :
Ton erreur pour jamais romprait des nœuds si doux !
Il en est temps encor ; prends pitié de toi-même :
Ne perce pas ce cœur, qui t'accuse et qui t'aime.
C'est ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux :
Sur l'auteur de mes jours suspends du moins tes coups.
Songe, si quelque erreur t'entraînait dans le crime,
Combien tes longs remords vengeraient ta victime !
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au supplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, et que sais-je ? peut-être
De trahir, en t'aimant, le sang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Ah ! dans ce cœur plaintif, indigné, furieux,
Vois l'amour balancer et mon père et les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puissance
Charge un simple mortel du soin de sa vengeance.
J'ai voulu cependant, les accusant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colère,
M'a crié tout à coup : « As-tu vengé ton père ? »
Je tirais ce poignard, l'amour m'a retenu :
Le ciel enfin l'emporte, et l'instant est venu.
Enfin mon père est mort, il faut que je le venge.
Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour ;
Mais à mon père, hélas ! qui peut rendre le jour ?
Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet... écoute encore.

HAMLET.

Épargne-moi tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur et tes charmes ;
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels, malgré moi, me rendrait ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colère,
De cette main bientôt j'irais venger mon père,

Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la nature en outrageant l'amour.

(Il s'assied.)

OPHÉLIE.

Ah! tu m'as fait frémir. Va, tigre impitoyable,
Conserve, si tu peux, ta fureur implacable!
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien :
Tu cours venger ton père, et moi, sauver le mien.
Je ne le quitte plus; de tes desseins instruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à sa suite,
Jusqu'au dernier soupir lui prêter mon appui,
Et, s'il meurt, l'embrasser, et périr près de lui.
Non, je ne croirai point qu'Hamlet impitoyable
Nourrisse avec plaisir un transport si coupable.
Le temps, l'amour, le ciel, vont bientôt t'éclairer;
Mais si de ton erreur rien ne te peut tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du sang qui m'a donné la vie.

SCÈNE III.

HAMLET.

Ah! je respire enfin, j'ai su dompter l'amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.

(en regardant l'urne.)

Gage de mes serments, urne terrible et sainte,
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crainte,
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux père? Ah, prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né?
Hé quoi! ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage!
Les cruels... ils ont pu... Tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de son trépas.
Je crois déjà, je crois, dans ma vengeance avide,
Presser ton cœur sanglant dans ton sein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel, ces mains vont t'immoler :
Voici l'autel terrible où ton sang va couler.

Mais de mon père, ô ciel! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils fait entendre?
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter?
Est-ce pour m'affermir, ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive et chère, oui, j'entends ton murmure;
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure :
C'était pour te venger que j'ai souffert le jour;
C'en est fait, je te venge, et je meurs à mon tour.
Mais que vois-je?

SCÈNE IV.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils, quel est ce front sévère,
Ce regard menaçant, cet air farouche, austère?

HAMLET.

Ma mère...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui? moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher!

GERTRUDE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice?

GERTRUDE.

Dieux!

HAMLET.

Où mon père est-il? d'où part la trahison?
Qui forma le complot? qui versa le poison?

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit des tombeaux retiendrait la vengeance;

Elle est sortie.

GERTRUDE.

Oh ciel!

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi! j'aurais pu commettre une action si noire!

HAMLET.

Démentez donc le ciel, qui me force à le croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser...

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrais me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus faible apparence
Un moment dans mon cœur avait pris sa naissance;
Mais c'est le ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois, du sein des morts à mes yeux présenté,
Mon père a fait monter la vérité terrible :
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible;
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses lois.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides;
Mais si des dieux partout l'œil suit les parricides,
Si d'eux, morts ou vivants, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monuments sont sourds?
Et qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver la vengeance;
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir :

Il verra tout à coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime;
Et ce flambeau du jour, allumé par les dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, madame!

GERTRUDE.

Eh! puis-je, hélas! l'entendre,
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre?
Ah! laisse-moi, mon fils; ou ce comble d'horreur...

HAMLET.

Dans ce cœur innocent d'où naît cette terreur?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante...

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire?

HAMLET.

Il faut... C'est à vous de songer
Par quel nouveau serment je vais vous engager...

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET, lui présentant l'urne.

Prenez cette urne, et jurez-moi sur elle :
« Non, ta mère, mon fils, ne fut point criminelle. »
L'osez-vous? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah! pardonne à mes sens encor trop agités...

HAMLET.

Attestez maintenant...

(Il lui met l'urne entre les mains.)

GERTRUDE.

Hé bien .. oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.

(Elle tombe sans connaissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.)

HAMLET.

Ma mère!

GERTRUDE.

Je me meurs!

HAMLET.

Ah! revenez à vous;
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux!
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.
Chère ombre, enfin tes vœux n'ont plus rien à prétendre;
L'excès de ses douleurs doit apaiser ta cendre.

SCÈNE V.

GERTRUDE, HAMLET, ELVIRE.

ELVIRE.

Ah, madame, tremblez! consommant ses forfaits,
Claudius en fureur assiége le palais.
Norceste et ses amis en défendent la porte;
Mais Claudius, suivi d'une effroyable escorte,
Renverse tout obstacle, et peut-être à vos yeux
Va d'un combat funeste ensanglanter ces lieux.

HAMLET.

Claudius! (Elvire sort.)

SCÈNE VI.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah, mon fils!

HAMLET.

Lui! ce monstre! Qu'il vienne,
Qu'il vienne, je l'attends; ma vengeance est certaine;
C'est le ciel sous mes coups qui l'amène aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

(Le spectre reparaît.)

La voyez-vous, cette ombre menaçante,
Qui vient pour affermir ma fureur chancelante?

GERTRUDE.

Où suis-je?

HAMLET, s'adressant au spectre.

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.

(à sa mère.)

Oui, tous deux dans leur sang... Que faites-vous ici?

GERTRUDE.

Grands dieux!

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême,
Je puis dans cet instant attenter sur vous-même?

GERTRUDE, se laissant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.

Ah, ciel!

HAMLET.

Qu'ordonnes-tu? de frapper? J'obéis.
Mon père, tu la vois : grâce... je suis son fils.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Hé bien! ma mère... Ah, dieux! mon cœur peut-être
D'un transport renaissant ne serait plus le maître.
Fuyez, sortez, vous dis-je : ou plutôt je vous fuis :
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

SCÈNE VII.

GERTRUDE, HAMLET, CLAUDIUS, POLONIUS, NORCESTE, VOLTIMAND, GRANDS DE L'ÉTAT, SOLDATS, PEUPLE, etc.

NORCESTE, entrant l'épée à la main, et courant vers Hamlet.

Peuple, sauvez Hamlet.

CLAUDIUS.

Soldats, qu'on le saisisse.

HAMLET.

Monstre, tu viens toi-même au-devant du supplice.
Vois cette cendre.

CLAUDIUS.

Hé bien?

HAMLET.

C'est celle de ton roi :
Tu fus son assassin; songe à mourir.

CLAUDIUS.

Qui? moi?

HAMLET, frappant Claudius, et s'adressant ensuite aux conjurés.

Oui, toi-même, barbare! Et vous, amis d'un traître,
Frappez, si vous l'osez; immolez votre maître!
Que ce corps expirant, étendu sous vos yeux,
Vous montre en traits de sang la justice des dieux.

(Voltimand sort avec le corps de Claudius, environné de Polonius et de quelques autres conjurés.)

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE, GRANDS DE L'ÉTAT, etc.

HAMLET.

Rentrez dans le devoir, réparez votre offense :
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

NORCESTE.

Qu'Hamlet vive à jamais, et qu'il règne sur nous!

HAMLET.

Allez des dieux au temple apaiser le courroux.
Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père!

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.
A leur juste fureur il manque une victime :
Le monstre conseilla, mais je permis le crime.
Qu'ai-je dit! je fis plus : ce bras, ce bras cruel
Offrit à mon époux le breuvage mortel.
De la nuit du tombeau, sa grande ombre irritée
Sollicitait ma mort, que j'ai tant méritée.
Ce fils trop généreux, par un reste d'amour,
Désobéit au ciel en me laissant le jour :
Puisqu'il n'ose venger un père déplorable,
C'est à moi maintenant de punir la coupable.

(Elle se tue.)

HAMLET.

Que faites-vous, ma mère, en ces cruels moments?
Tout allait s'expier.

GERTRUDE.

J'acquitte tes serments,
J'expire : règne heureux.

HAMLET.

Moi, j'aimerais la vie
Ma mère, pour jamais, hélas ! tu m'es ravie !

SCÈNE IX.

HAMLET, NORCESTE, GRANDS DE L'ÉTAT, etc.

HAMLET.

Que tes remords sur toi fassent du haut des cieux
Descendre et les regards et le pardon des dieux.
Privé de tous les miens dans ce palais funeste,
Mes malheurs sont comblés; mais ma vertu me reste,
Mais je suis homme et roi : réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor; je fais plus que mourir.

FIN D'HAMLET.

OEDIPE CHEZ ADMÈTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1778.

PERSONNAGES.

ADMÈTE, roi de Thessalie.
ALCESTE, son épouse.
OEDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
ARCAS, confident d'Admète.
PHÉNIX, officier d'Admète.
LE GRAND PRÊTRE du temple des Euménides
UN PRINCIPAL HABITANT } de la ville de Phère.
UN SECOND HABITANT }
UN TROISIÈME HABITANT }
PRÊTRES de la suite du grand Prêtre. } Personnages muets.
GARDES d'Admète. }
PEUPLE. }

La scène se passe en Thessalie, dans la ville de Phère. L'action se passe dans le palais d'Admète pendant le premier, le second et le quatrième acte; et, pendant le troisième et le cinquième, elle se passe devant et dans le temple des Euménides.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, POLYNICE.

ADMÈTE.

Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel sort injurieux,
Sans suite et sans éclat vous amène à mes yeux?
Dans vos sombres regards la fureur étincelle.
Aux champs thessaliens quel sujet vous appelle?
Expliquez-vous, seigneur.

POLYNICE.

Admète, qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père.

ADMÈTE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère,
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas?
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Hier, avec Phénix, notre douleur commune
Plaignait encor les maux de sa longue infortune.
Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré.

POLYNICE.

(à part.)

De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!

(haut.)

Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asile, et le ciel sans flambeau!
L'univers dès longtemps n'est pour lui qu'un tombeau :
Il n'a pour tout secours, privé de la couronne,
Que ses pleurs, ses destins, et le bras d'Antigone.
Que ma sœur est heureuse! elle aura pu, du moins,
Guider ses pas tremblants, lui prodiguer ses soins.
Mais j'entrevois le jour (il n'est pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître,
Et dans Thèbe à mon tour, rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai soulevé la Grèce;
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Étéocle et défendre mes droits;
Et pour eux ma querelle est la cause des rois.
De vos exploits, seigneur, je sais ce qu'on publie :
Il me manquait encor d'armer la Thessalie.
Si j'obtiens vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMÈTE.

Je n'examine point si votre cause est juste;
Je songe à mes devoirs : et dans mon rang auguste
Il ne m'est point permis, pour servir vos projets,
D'exposer le bonheur, les jours de mes sujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon père

N'ont que trop épuisé ses États par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers ;
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer rouvrir encor son flanc :
Et dans quel temps surtout ! lorsque les Euménides,
Ces déesses, de meurtre et de vengeance avides,
Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets ;
Lorsque de toutes parts, étrangers et sujets,
Accourus sur nos bords, frémissent dans l'attente ;
Quand mon peuple est troublé, quand ma cour s'épouvante ;
Quand déjà leur ministre est tout prêt à céder
Au souffle impérieux qui le doit posséder !
Quoique par le remords leur active justice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le supplice,
Il vient, il vient un temps où leur sévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'est là plus d'une fois que la triste innocence
Vint contre l'oppresseur évoquer la vengeance ;
Et puisque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible :
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes,
On eût dit que loin d'eux ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présents criminels.
« O déesses ! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
« Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire ? »
Tysiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent ;
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent,
Notre encens s'éteignit, on n'osa plus monter ;
Une sourde fureur semblait la tourmenter :
Mais à peine au dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpents se dresser pour l'entendre.

« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi !
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes ?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux ;
« Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux :
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer :
« Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes ;
Et, par tous les témoins à cet oracle admis,
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas ! depuis ce temps quelle est sa destinée !
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Éloigné de ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire ;
Il craint surtout, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous !

POLYNICE.

Ainsi les souverains, si fiers du diadème,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême :
Ils n'auront plus le droit, contre le crime heureux,
De demander justice et de s'unir entre eux.
Que dis-je ! si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause ?
Ma cause cependant paraît juste à ses yeux :
On peut venger les rois sans offenser les dieux.
En armant vos sujets contre un prince perfide,
Vous serez magnanime, et non pas homicide ;
Vous soutiendrez l'éclat de votre dignité,
L'honneur de vos pareils, leur rang, leur sûreté.
Leurs intérêts enfin sont tous unis aux vôtres :
Braver un souverain, c'est braver tous les autres.

Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux?

ADMÈTE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu...

ADMÈTE.

Plairait à mon courage:
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père affaiblir mes États.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes :
C'est lui qui m'enseigna que les rois étaient nés
Pour offrir un asile aux rois infortunés.
Ah! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, vos droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage :
Il me reste mon bras, ma haine, et mon courage.
Adieu, seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp, je sors de votre cour.

SCÈNE II.

ADMÈTE.

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Hélas! son nom fatal m'a rappelé son père.
Quel état! le remords avec l'adversité!
Mais je le plains surtout de l'avoir mérité.

SCÈNE III.

ALCESTE, ADMÈTE.

ALCESTE, derrière le théâtre.

Hélas!

ADMÈTE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'est vous, chère Alceste!

D'où naît dans votre sein ce désespoir funeste?
Mon cœur auprès de vous, de votre aspect charmé,
A respirer la paix était accoutumé.
Je ne vous connais plus. Pourquoi votre visage
D'un calme si touchant n'offre-t-il plus l'image?
Tout votre corps frémit, vous pâlissez d'effroi.
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admète, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus sombres
Redoublent le sommeil, épaississent les ombres,
Le trépas de mon père (ô ciel! puis-je y penser!)
A mes esprits tremblants s'est venu retracer.
De son pouvoir Médée, étalant les merveilles,
De mes crédules sœurs enchantait les oreilles;
Et, pour les mieux tromper, leur rappelait Éson
Rendu, par un prodige, à sa jeune saison.
Par un prodige égal, déjà chacune espère
Remplir d'un sang nouveau les veines de son père.
Le bain fatal est prêt, les feux sont allumés;
Des rayons de l'espoir leurs yeux sont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine et timide,
Leur main semble un moment prévoir le parricide:
Médée exhorte; on marche, on s'avance sans bruit;
On rend grâce au silence, aux horreurs de la nuit;
On entre dans la chambre, où de ses traits funèbres
Un jour pâle et mourant éclairait les ténèbres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laissait entrevoir le forfait qu'à demi.
On dirait qu'à l'aspect de l'auguste victime
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime.
La piété l'emporte, et leurs couteaux pressés
S'entrechoquent soudain, dans son cœur enfoncés:
Leur parricide zèle, innocemment impie,
En déchirant son sein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur détestable erreur.
Médée, en s'échappant, insulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus, couvrent le lit funeste.
Le crime est consommé, le désespoir leur reste.
Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encor sous mes yeux.

ADMÈTE.

Le ciel voulut alors qu'Alceste fût absente;
Du meurtre paternel ta main fut innocente.
Tes sœurs...

ALCESTE.

Ce n'est pas tout : j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asile.
Déjà la paix rentrait dans mon sein plus tranquille;
Déjà je respirais ce calme heureux et doux
Que retrouve une femme auprès de son époux :
Sous tes pas à l'instant s'est ouvert le Ténare,
Une invisible main t'entraînait au Tartare;
Tu me criais : « Adieu. » J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfants ont paru;
Ils élevaient vers nous leurs voix attendrissantes;
Ils enchaînaient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a souvent retenti.
Alors tout s'est calmé, tout s'est anéanti;
De ces objets divers l'effrayant assemblage
De ses périls surtout me laisse encor l'image;
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux sortir enfin de l'horreur où je suis.

ADMÈTE.

Dans ce songe confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien distingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton père souvent ton esprit occupé
A pu de son trépas être aisément frappé.
Quant au Ténare ouvert, ta tendresse inquiète
A seule imaginé tous ces périls d'Admète :
Pour trembler sur mes jours, craintive au moindre bruit,
Tu n'avais pas besoin des erreurs de la nuit.
Va, sans interpréter de bizarres mensonges,
Remplissons nos devoirs, et dédaignons les songes.
Sur sa propre innocence un mortel affermi
A sa vertu pour juge, et le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes présages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le sort à leurs regards aime à se découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMÈTE.

Mais connais-tu, dis-moi, ces déesses horribles,
Ces sœurs que leur justice a fait nommer terribles?
Leur grand prêtre a souvent, de sa sinistre voix,
Sous leur dais orgueilleux épouvanté les rois:
Sous leur sceptre sanglant tout pouvoir s'humilie;
Leur nom seul prononcé trouble la Thessalie;
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe, et ferme les yeux:
Il semble, à leur menace, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aspect est un tourment moins rude
Que le supplice affreux de mon incertitude.
Me refuserais-tu de les interroger?

ADMÈTE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je sens que dans mes vœux c'est le ciel qui m'inspire.

ADMÈTE.

Sur le cœur d'un époux tu connais ton empire;
Mais si tu m'en croyais, ton esprit curieux
Sur nos communs destins s'en remettrait aux dieux.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, dans ce moment le redoutable temple
Que l'innocence même avec effroi contemple
Vient d'ouvrir son enceinte aux regards des mortels;
Un feu sombre et sacré brûle sur les autels:
Des trois divinités les funèbres images
De vos sujets tremblants reçoivent les hommages.
Le grand prêtre a paru. L'oracle va parler.
Voici l'heure où sa bouche enfin doit révéler
Les décrets réservés pour ce jour formidable.

ADMÈTE.

Chère Alceste, le ciel nous sera favorable.

Raffermis à ma voix ton courage abattu.
Quel cœur plus que le tien doit croire à sa vertu?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiète!

ALCESTE.

Je la sens expirer en écoutant Admète :
Je sens que, par degré modérant son effroi,
Mon âme avec plaisir s'affermit près de toi.
Consulte seul l'oracle; et moi, je vais encore
Dans ta fille et ton fils voir l'époux que j'adore;
Et, perdant auprès d'eux mes vains pressentiments,
Leur prodiguer pour toi mes doux embrassements.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'est un prince juste, un héros magnanime,
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admète est réservé!
A l'amour de son peuple Admète est enlevé!
O rigoureuse loi d'un oracle inflexible!
Le ciel, dans son courroux, est-il donc insensible
Aux vertus d'un monarque, aux larmes des sujets?

ADMÈTE.

Respectons, cher Arcas, ses terribles décrets.
Mais quand l'autel est prêt, quand ma mort est prochaine,
As-tu dans son erreur entretenu la reine?
Avec des soins prudents lui cache-t-on toujours
Que l'oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, seigneur : de son trouble enfin son cœur respire;
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'empire.
Autour d'elle empressés, vos fidèles sujets
Font taire leurs douleurs, leurs soupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ses yeux la vérité funeste.

ADMÈTE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuse Alceste!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours?
Pourquoi les dieux sitôt en bornent-ils le cours?
Ah! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie,

ADMÈTE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachaient à la vie!
Ces sujets pleins d'amour, dont l'œil fixé sur moi
Ne pouvait se lasser de contempler leur roi;
Leurs transports d'allégresse empreints sur leur visage;
Leurs flots tumultueux inondant mon passage;
Tous ces cris répétés, leurs regards satisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits;
Ce plaisir de me dire : « Ils vivent sans alarmes;
« Le bonheur de me voir fait seul couler leurs larmes;
« Il n'en est pas un seul, dans ce peuple nombreux,
« Qui pour moi dans son cœur ne forme mille vœux;
« Par les lois, par les mœurs, je rends mon sceptre auguste :
« Ma joie est d'être aimé, ma gloire est d'être juste. »
Ah! de mon peuple, Arcas, faut-il me séparer!

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer :
Fallait-il que la mort...

ADMÈTE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôte mes enfants, mes sujets, mon épouse...
Et quelle épouse, ô ciel! Ami, si quelquefois
Ces soucis importuns, qu'on lit au front des rois,
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot, un mot d'Alceste, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité :
Son œil s'ouvrait, Arcas; j'étais moins agité.
Que dis-je! en ces moments où notre âme plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs;
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle;
Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle :
Et quand mon sort heureux a passé mes désirs,
Quand le trône et l'hymen, m'offrant tous leurs plaisirs,

Ont versé sur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets pour qui j'espérais vivre,
C'est la nuit du trépas qui va m'environner!
Je perds tout le bonheur que j'allais leur donner!

ARCAS.

De ces vains mouvements suspendez la tendresse.

ADMÈTE.

Je consume avec toi mes pleurs et ma faiblesse...
Mais j'aperçois Alceste.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas! quel est son sort?

ADMÈTE.

Il suffit : laisse-nous.

(Arcas sort.)

SCÈNE II.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Cher époux, je te vois : les fières Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides?
Le ciel protége Admète. Oh! combien j'ai tremblé
Jusqu'au moment terrible où l'oracle a parlé!
Je te demande encore à la nature entière.
Chacun de tes enfants m'a présenté son père,
Chacun de tes sujets m'a présenté son roi,
Et mon époux partout s'est offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple observé la tendresse?
O moment pour ton cœur plein de charme et d'ivresse!
Comme il craint pour tes jours! comme il chérit tes lois!
Ah! c'est dans leurs périls qu'on peut juger les rois!
Du coup dont je tremblais ils frémissent encore.

ADMÈTE.

Trop juste sentiment d'un peuple qui t'adore!
Ah! puisse-t-il longtemps, heureux dans l'avenir,
De mes faibles bienfaits garder le souvenir!

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer ma tendresse inquiète.
Que devenais-je, hélas! s'il eût proscrit Admète?
Moi te perdre? grands dieux! Admète, ah! tu crois bien

Que mon trépas d'abord aurait suivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurais-je supporté, moi dont le cœur sensible
Au seul son de ta voix est prêt à s'émouvoir,
Qui cesserais de vivre en cessant de te voir,
Qui ne saurais une heure endurer ton absence,
Qui craindrais moins la mort que ton indifférence;
Moi qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puisse nous désunir?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMÈTE.

Ma chère Alceste... ah, dieux!

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces moments
Je fasse à tes regards amener nos enfants?
Veux-tu...

ADMÈTE.

Non... garde-leur ce cœur sensible et tendre.
A tes secours, Alceste, ils ont droit de prétendre;
Et si leur père un jour...

ALCESTE.

Que me dis-tu?

ADMÈTE.

Je croi
Que leur âge encor faible aurait besoin de toi.
Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes,
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages!
Mes soins ne sont-ils pas leurs plus doux héritages?

ADMÈTE.

Tu promis à leur père et ton cœur et ta foi.

ALCESTE.

Est-ce Admète qui craint d'être oublié de moi?

Va, ce léger soupçon doit outrager ma flamme.
Doutes-tu qu'à jamais tu règnes sur mon âme?
J'en atteste l'autel qui reçut nos serments,
Où mon cœur te voua ses premiers sentiments;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des rois tu parais ta conquête.
Quel bonheur nous attend! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera sur tes pas.
Il a déjà ta grâce, il aura ton courage;
Déjà ses traits naissants m'ont offert ton image;
Et, tandis que sans moi tu courais aux autels
Interroger du sort les décrets éternels,
Comme si ton péril eût accru mes tendresses,
Ma main lui prodiguait les plus douces caresses;
Mes regards de le voir ne pouvaient se lasser;
Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser:
Et s'il faut sans détour t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrassant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admète!

ADMÈTE.

Oui, mon cœur transporté...

ALCESTE.

Livre-toi sans réserve à ta félicité.

ADMÈTE.

Je te vois... je t'entends.. O moments pleins de charmes!
Tant de bonheur m'accable et fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais senti jusqu'à ce jour
Avec plus de transport le prix de ton amour.
Par ces noms si touchants et d'épouse et de mère,
A l'État, comme à moi, que tu dois être chère!
Va, crois-moi, le destin n'a point droit sur les cœurs;
Va, l'amour ne meurt point: ses sentiments vainqueurs
Du sort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu sacré, qu'un tendre hymen inspire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'assoupir,
Qu'il doit survivre encore à mon dernier soupir.

SCÈNE III.

PHÉNIX, ADMÈTE, ALCESTE.

PHÉNIX.

Seigneur, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif, qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

ADMÈTE.

Il suffit, cher Phénix.

(Phénix sort.)

SCÈNE IV.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel est donc ce mystère?
Un vieillard inconnu! Parlez : que veut-il faire?
Je crains... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMÈTE.

Peut-être vainement c'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence est extrême.
Ah! son secret souvent n'est que son malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît son sort affreux.

ADMÈTE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ses destins, seigneur, vous avez connaissance.

Ainsi sur vos secrets vous gardez le silence;
Ils ne sont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMÈTE.

Crois-tu...

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une âme commune
Qu'on doit peu consulter, qu'un secret importune?

ADMÈTE.

Tu me fais cet outrage?

ALCESTE.

Et depuis quand, pourquoi
N'osez-vous sans détour vous fier à ma foi?

ADMÈTE.

Hé bien! c'est...

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMÈTE.

Ce vieillard sans asile,
Ce noble fugitif, dans ses maux si tranquille,
C'est Œdipe.

ALCESTE.

Qui? lui, seigneur! Ah! dans ces lieux
Son aspect contre nous va susciter les dieux!

ADMÈTE.

Que dis-tu, téméraire?

ALCESTE.

Oui, voilà mon présage;
Il ne m'a point trompée.

ADMÈTE.

Et c'est là ton courage?

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter : tout un peuple en fureur
Va chasser un vieillard qui lui doit faire horreur.

ADMÈTE.

Que crains-tu?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,
Leurs serpents, leurs flambeaux, vengeurs des parricides;
Je crains Laïus, Œdipe, et Jocaste en courroux :
Ils vont du sein des morts s'élever contre nous.

ADMÈTE.

Quel excès de faiblesse !

ALCESTE.

Ah, ciel ! si ta vengeance...

ADMÈTE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'assurance ?

ALCESTE.

Eh ! qu'avait fait Œdipe ?

ADMÈTE.

Hé bien, si c'est mon sort
J'accepte sans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare !

ADMÈTE.

De nos dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous consulter pour nommer leur victime ?
Si leur bras suspendu s'apprête à la frapper,
Prince ou sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du sang, que leurs bouches timides
Aient pour le demander besoin des Euménides ?
Va, tu n'as désormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur faible et tremblant n'est plus digne de toi.
Des noirs destins d'Œdipe, ah ! voilà donc l'empire !
Il souille autour de lui jusqu'à l'air qu'il respire.
Nous vivions trop heureux : c'est lui seul qui nous nuit ;
Il va verser sur toi le malheur qui le suit.

ADMÈTE.

Va, le malheur pour nous est de fermer notre âme
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit un jour que le roi des Thébains
Mendierait les secours du dernier des humains ?
Chère Alceste, offrons-lui ce palais pour asile ;
Qu'il fixe auprès de toi sa vieillesse tranquille.
Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir près du trône un port aux malheureux ?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE.

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire?
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher?
(regardant le temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les Furies,
Ces déesses qu'Œdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois!
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère:
Accumulez sur lui des tourments mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Égalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je! de quel front m'élever contre lui,
Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui?
Lorsqu'Admète périt, comment votre justice
Laisse-t-elle un moment respirer Polynice?
Malgré tant de vertus, Admète est condamné!
Malgré tant de forfaits m'auriez-vous épargné?
Je veux les consulter... Que pourrais-je en apprendre?
L'oracle est dans mon cœur; c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort, sans trône, sans patrie?
Je ne sais, mais je sens dans mon âme flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie: « Ingrat, voilà ton père!
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère? »
Est-il vivant... Quel temple et quel désert affreux!

Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux ?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... Avançons... C'est mon père ! c'est lui :
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes !
Fuyons... En les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il s'échappe à travers le bois de cyprès.)

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, tenant le bras d'Antigone.

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.

(s'asseyant sur un débris de rocher.)

Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

ŒDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

Oh, ciel ! que dites-vous ?

ŒDIPE.

O ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages.
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Hé bien ?

ŒDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis Œdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage?

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Pensez qu'Admète ici va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes.
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.

Il lui faut d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous, plus que jamais, la tristesse s'empare.

ŒDIPE.

Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare ;
C'est un arrêt du sort : nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah ! vous m'allez quitter

ŒDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père :
Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

ŒDIPE.

Ah ! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

ŒDIPE.

Ma vie est un supplice ; et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné ?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh ! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.

Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes ;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage :
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux !
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous ?

ANTIGONE.

Sous des cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

ŒDIPE.

Les Euménides ! ciel ! Ah ! je crois les entendre ;
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE, à part.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
(haut.)
Rassurez-vous, mon père.

ŒDIPE.

Ô supplice ! ô tourments !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
Hélas ! dans ces déserts quels secours puis-je attendre ?

ŒDIPE.

O filles des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière!

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père!

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel terrible état mes forfaits m'ont réduit!

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

ŒDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide.
Cachez-moi, par pitié, ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux;
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des Furies,
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste!

ANTIGONE.

Mon père!

ŒDIPE.

O ma patrie! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière?

ANTIGONE.

Dieux!

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi:
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Eh, seigneur!

ŒDIPE.

O Jocaste! ô mère malheureuse!
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse!
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,

Rocher du Cythéron, je viens ici mourir.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Es-tu content? J'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère :
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres !

ANTIGONE.

Oh, ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer.
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

ŒDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice;
Souffrez...

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice!
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE.

Les cruels!.. On m'entraîne... Et toi, ma fille aussi,

Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude :
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi;
Je vous tiens dans mes bras : détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris, c'est moi, qui vis pour vous.

ŒDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes!
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

ŒDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment le ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer?

ŒDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême;
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même :
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?

Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité,
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah! je vois qu'on s'avance!

OEDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.

OEDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah! nous sommes perdus!

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE; UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHÈRE, UN SECOND, UN TROISIÈME HABITANT; PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable;
Vos cris nous ont frappés : quel revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir ses malheurs?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Partout on nous rejette :
Poursuivis par le sort, nous venons chez Admète :
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT, à Œdipe.

Votre origine est-elle éclatante ou commune?

ANTIGONE.

Il se plaît à cacher son obscure infortune.

LE PRINCIPAL HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE, à part.

O ciel!

LE PRINCIPAL HABITANT, à Œdipe.

Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour?

ŒDIPE.

A Thèbes.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance?

ŒDIPE.

Un désert.

LE PRINCIPAL HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance?

ŒDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Son nom?

ŒDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas! doit-il être nommé?
Un mortel inconnu...

LE PRINCIPAL HABITANT.

Mais quelle était sa mère?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangère?

LE PRINCIPAL HABITANT, à Antigone.

Quelle est la vôtre, vous?

ANTIGONE.

La mienne?

LE PRINCIPAL HABITANT.

Oui : vous tremblez!

ŒDIPE.

C'en est fait... Ah, ma fille!

ANTIGONE.

Hélas!

LE PRINCIPAL HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

OEDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Je reconnais Œdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Œdipe, vous! Sortez, abandonnez ces lieux.

LE TROISIÈME HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE TROISIÈME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PRINCIPAL HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.

Nous maudissons Laïus, Œdipe et sa famille.

OEDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille!

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

OEDIPE.

Antigone, ah! ne me quitte pas;

Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.

(Antigone tient son père étroitement embrassé.)

LE TROISIÈME HABITANT, arrachant Œdipe des bras de sa fille.

Notre religion...

OEDIPE.

Quoi, monstre! quoi, parjure!

Tu peux parler des dieux en bravant la nature!

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop.

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.

Il souffre, il est aigri; c'est l'effet du malheur :

Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme?
C'est un infortuné, c'est un roi, c'est un homme.

(Œdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.)

SCÈNE IV.

ŒDIPE, ADMÈTE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Admète! Ah! défendez un roi
Qu'un peuple entier poursuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, songez à votre père.

ADMÈTE, au peuple.

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère!

ANTIGONE.

(à Œdipe.)

Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois.
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille.
J'expire, si tu meurs.

OEDIPE.

J'embrasse encor ma fille!

ANTIGONE, à Œdipe.

Ah! revenez à vous! Admète est en ces lieux;
Il contient les transports d'un peuple furieux :
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMÈTE, prenant et serrant la main d'Œdipe.

Ma main est le garant qui vous répond d'Admète.

OEDIPE.

Admète, est-il bien vrai? quoi donc! votre bonté
Nous accorde un asile et l'hospitalité!

ADMÈTE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

OEDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

ADMÈTE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! prince trop généreux?
Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence;
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez : que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

ADMÈTE.

Non, restez; pour patrie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

ADMÈTE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

ŒDIPE.

Hé bien! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux!
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accents lamentables.)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez!
Qui peut dans ce moment armer votre colère?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANTS.

Œdipe.

ADMÈTE.

(L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.)

Où suis-je? ô ciel! je sens trembler la terre!

ŒDIPE.

Répondez, répondez.

(Le bruit des tonnerres et des cris monte au dernier degré.)

SCÈNE V.

ŒDIPE, ANTIGONE; LE GRAND PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE; ADMÈTE; LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit ses pas
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout à coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire.
Le monde y portera son encens et ses vœux.

ADMÈTE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Peuples, écoutez-moi : Je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardents à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de dernier culte à la Divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.

Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.
(Ils sortent tous.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque dans ce palais une douleur muette
Cache le deuil public et le malheur d'Admète,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes moments,
De goûter la douceur de vos embrassements?
Par quel motif secret le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone?
Je sens moins mes remords et mes adversités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frère, est pour Œdipe un secret qu'il ignore :
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc sans témoins vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel! s'offre à moi Polynice!

POLYNICE.

Se peut il que sur moi votre cœur s'attendrisse!
Quoi! vous m'osez revoir! Quoi! j'entends cette voix
Qui dans Thèbes jadis me charma tant de fois!
Ma sœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ses revers a bien rempli le monde!
Dans vos malheurs du moins, pour supporter leurs coups,
La paix, la douce paix, n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devait un autre frère :
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités :
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,

Confondra les deux noms d'Œdipe et d'Antigone :
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différents on nous rendra justice !
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh, mon frère ! oubliez...

POLYNICE.

Ah ! ce sont vos secours
Qui d'Œdipe souffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez pas quitté notre malheureux père.

ANTIGONE.

La mort d'Admète, hélas ! va combler sa misère :
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble ;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante ; il ne s'est point, hélas !
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras :
Immobile, et plongé dans une horreur muette,
Il murmure les noms de Laïus et d'Admète :
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ses douleurs, qu'étouffent ses sanglots.
Pour calmer ses tourments ma voix n'a plus de charmes ;
De ses yeux desséchés j'ai vu sortir des larmes :
Jamais ennui plus sombre et chagrin plus profond,
Depuis qu'il est errant, n'a pesé sur son front.
En vain les dieux ici marquent notre retraite ;
Il ne voudra point vivre où doit mourir Admète.
Que dis-je, vivre ? hélas ! (l'instant n'en est pas loin)
De son trépas bientôt je vais être témoin :
Ou, s'il respire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes !
Je vois partout la mort, le péril, la douleur ;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur.
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux ! pour Œdipe encor ranimez Antigone !
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui :
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse ;

Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Dans un commun sommeil l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, dans ce palais vous n'avez plus d'asile :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile;
Il croit que, leur portant le désastre et l'effroi,
Œdipe est seul auteur de la mort de leur roi.
S'ils allaient, juste ciel, s'immoler notre père!
Ne délibérons plus : tandis que leur colère
Ne porte point sur vous de sacriléges mains,
De Thèbes tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grèce déjà mes drapeaux vous attendent;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais vous, par quels revers, si loin de vos États,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder :
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel? vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon père à nos vœux résistera peut-être :
Tâchons par nos discours de l'aigrir contre un traître,
D'attendrir sa vieillesse en faveur de son sang,
D'un fils infortuné, digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Mais j'aperçois Œdipe... Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCÈNE II.

ANTIGONE, ŒDIPE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Roi, dont l'affreux destin, l'âme forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde;
Criminel vertueux, dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Croirai-je qu'à ma cour acceptant un asile,
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux, par un oracle, en protégent le cours.

ŒDIPE.

Je n'accepterai point leurs funestes secours.

ADMÈTE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

ŒDIPE.

Mais ils ont sur Admète étendu leur vengeance.

ADMÈTE.

Longtemps le trait fatal a resté suspendu.

ŒDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége?
De rivage en rivage, avec moi pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas;
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre cour...

ADMÈTE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asile où le ciel vous amène.

ŒDIPE.

Quel asile! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des sujets en pleurs me demandent leur roi;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où les sanglots d'Alceste... Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire;
Par les plus sages lois vous réglez votre empire;
Alceste plaît sans crime à vos yeux innocents;
Vous pouvez sans remords embrasser vos enfants;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:

Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Admète, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMÈTE.

Cédez moins aux douleurs de votre âme abattue.

OEDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

ADMÈTE.

Non, le crime est connu; l'oracle a prononcé.

OEDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chassé?

ADMÈTE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

OEDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMÈTE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir Œdipe au moins j'aurai vécu.

OEDIPE.

Œdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMÈTE.

Vous vivrez, je le veux : c'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste :
Souffrez, mais comme Œdipe; et, pour dernier effort,
Mettez votre constance à supporter ma mort.
Alceste est dans l'erreur, elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
Œdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant :
Éloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas..
Que mes enfants aussi trouvent en vous un père!
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour :
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;

Qu'esclave du destin au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux! vous qui m'immolez lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime,
Regardez ces climats avec un œil plus doux :
Que mon Alceste au moins survive à son époux;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse;
De ce roi malheureux protégez la vieillesse.
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instants,
Œdipe, mes sujets, ma femme, mes enfants.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.
Mais Alceste paraît.

ŒDIPE.

Ah! fuyons sa présence;
Je tremble d'éclairer son heureuse ignorance :
Mon trouble et ma douleur pourraient tout découvrir.
Sortons.

ADMÈTE.

Cher prince... adieu.

ŒDIPE.

Ma fille... allons mourir.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il est enfin connu ce terrible mystère,
Cet oracle effrayant que tu voulais me taire.
Je sors, je sors du temple.

ADMÈTE.

Ah! qu'entends-je?

ALCESTE.

Grands dieux!
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide, écartant mes alarmes,

Tu déguisais ton trouble et dévorais tes larmes!
Tu me trompais, barbare! et moi, dans ce moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement!
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête;
Et, quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels!
Hélas! j'étais en paix sur le bord de l'abîme!

ADMÈTE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMÈTE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras;
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.

ADMÈTE.

Veux-tu que nos enfants, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces dieux par leur père irrités?
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse
Marche avec le courage, et proscrit la faiblesse.
Vois-moi dans ces moments d'un œil religieux;
Songe que ton époux est sous la main des dieux:
Je ne m'appartiens plus; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime:
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMÈTE.

Pour nos enfants souffre encor la lumière:
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur père:
De notre chaste hymen entretiens le flambeau.
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal: que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Écoute: mes enfants pourraient frapper mes yeux,
Éloigne-les. Approche, et reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste :
Quoi qu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras...

ADMÈTE.

Mon devoir parle : adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous?

ADMÈTE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare!
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous sépare?
Je verrai donc, ô ciel! mes enfants malheureux,
Inquiets, incertains, se regarder entre eux,
Et, soupçonnant leur perte aux sanglots de leur mère,
Par leurs cris innocents me demander leur père!
Le ciel, ce juste ciel, daignera m'exaucer :
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer :
Si le trône est souillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les dieux, leur transport qui m'anime.
Puisque le sang des rois doit calmer leur courroux,
La majesté du trône est égale entre nous.
Appelez mes enfants, je suis épouse et mère :
Il faudra que le ciel s'entr'ouvre à ma prière.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, PHÉNIX.

ALCESTE.

Phénix vient. Ah! calmez mon esprit éperdu!
Parlez ; un autre oracle est-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avait rempli le temple, en assiégeait l'entrée.
Tous, comme une famille, embrassant les autels,
Redemandaient leur roi, leur père, aux immortels.
L'oracle a répondu : « Séchez, séchez vos larmes ;
« Vos cris des mains des dieux ont fait tomber les armes.
« Votre prince vivra ; mais pourvu qu'aujourd'hui

« Quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui.
« Les dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnaissance ;
Mais leurs cris, mais leur joie, en de si doux moments,
S'étouffent à demi sous leurs gémissements.
Tous voudraient vous sauver, tous offriraient leur vie ;
Aux princes dans leur cœur ils portent tous envie :
Ils ne comprennent pas que ces princes jaloux
Ne se disputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux sont exaucés.

(Elle fait signe à Phénix de sortir. — Phénix sort.)

SCÈNE V.

ALCESTE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Nul autre que moi-même
N'apaisera, grands dieux, votre équité suprême.
Pourrai-je me flatter, en tombant sous vos coups,
Que la victime au moins sera digne de vous ?
Quelle honte, en effet, qu'un prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place !
Que son trépas...

ALCESTE.

Et moi, je rends grâce, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMÈTE.

Que dis-tu ?

ALCESTE.

Le voici, ce moment désirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort sans effroi,
Te prouver ma tendresse en expirant pour toi.

ADMÈTE.

Je souffrirais... grands dieux !

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime :
Ton trépas était juste, il deviendrait un crime.

ADMÈTE.

Tu prétends...

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux?
Va, j'ai craint ta tendresse, et non pas ton courroux.
As-tu cru posséder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidèle ou plus sûr que moi-même?
Si je m'offre à ta place, eh! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre et de mourir pour toi?
L'amour de tes parents t'eût conservé la vie :
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une si noble envie?
Le trépas à choisir n'est plus qu'entre nous deux;
Je le prends pour moi seule, et n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avaient accepté, j'irais avec justice
Leur disputer l'honneur d'un si grand sacrifice.

ADMÈTE.

Ta générosité, tes vœux sont superflus;
C'est par mon trépas seul...

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me sont acquis; c'est le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfants, de ton peuple en alarmes,
De l'État tout entier, qui, pour sauver son roi,
S'est placé par ses cris entre les dieux et toi.

ADMÈTE.

Des princes de ma race ils ont éteint le zèle.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort aussi belle.

ADMÈTE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner sur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les rois qu'on chérit sont des dons assez rares
Pour que d'un tel bienfait les destins soient avares.
J'en peux juger sans doute. Eh! qui connaîtrait mieux
Les vertus de l'époux que j'ai reçu des dieux?
Tu ne peux faire un pas que la patrie entière,
Que mille cris confus ne te nomment leur père;
Qu'ils n'élèvent au ciel leurs innombrables mains;
Que les fleurs sous tes pas ne couvrent les chemins.
Vois leur zèle éclatant, vois la publique ivresse,
Ce concours, ces transports témoins de leur tendresse;

Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé...
Tu le sens, cher Admète, il est doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs, si dignes d'un monarque;
Ils sont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels sont sur les cœurs ton empire et tes droits!
L'amour du peuple, Admète, est le trésor des rois.

ADMÈTE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceste.
Je rends à mes sujets leurs vœux que je déteste;
Si ce sont tes soupirs qui m'ont sauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMÈTE.

Reviens ici, cruelle!
Descends-tu sans frémir dans la nuit éternelle?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux,
Un cœur juste est partout sous la garde des dieux.
C'en est assez, sortons.

ADMÈTE.

Mes soldats, mes cohortes,
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrais en vain t'arracher de ces lieux.

ADMÈTE.

Marchons...

ALCESTE, se saisissant du poignard d'Admète.

Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, ALCESTE, ŒDIPE, ANTIGONE.

(Œdipe paraît de loin dans l'enfoncement du théâtre. Admète s'efforce d'arracher le poignard des mains d'Alceste.)

ŒDIPE.

Qu'entends-je?

ALCESTE.

Où suis-je? hélas!

ADMÈTE.

Alceste!

ALCESTE, laissant tomber son poignard.

Ah! je succombe!

ŒDIPE.

Et c'est vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe!
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux!
C'est vous qui, me voyant, vous jugez malheureux!
Et votre esprit aveugle a méconnu le crime!
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abîme!
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile, oublié par les dieux?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire?
En brisant sa prison, pensez-vous le détruire?
Le malheur vous accable! étais-je donc heureux
Quand Jocaste, attachée à d'exécrables nœuds...
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile et survit au tombeau.
Je sais par quels tourments la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance :
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.

ALCESTE.

Les princes de son sang souffrent tous qu'il périsse;
Et quand je cours pour lui m'offrir en sacrifice...

ŒDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui! comment?

ŒDIPE.

Oui; nos dieux en courroux
Vont s'apaiser.

ALCESTE.

Par qui?

ŒDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un prince issu des rois sera seul leur victime;
Ils agréeront sa mort, elle expiera le crime.
Le ciel, j'ose en répondre, exaucera ces vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux...

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il?

ŒDIPE.

Sécher ces pleurs timides;

Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens solennel;
De vos enfants suivie, y rendre grâce au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conserve un père;
Lever sur leur autel votre main meurtrière,
Pour y promettre aux dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.
(à Admète.)
Et vous, que tout l'État et chérit et contemple :
Trouvez-vous (j'y serai) sur les marches du temple,
Tous vos maux finiront; dissipez votre effroi;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.
(Ils sortent tous.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE devant le temple des Euménides.

ŒDIPE.

Alceste est-elle admise au pied du sanctuaire?
Ses enfants y sont-ils à côté de leur mère?

ANTIGONE.

Oui, seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez;
De festons par ses mains ses enfants sont ornés.
Le peuple est accouru. Tout est prêt : l'encens fume;
Sur l'autel redouté le feu sacré s'allume...
Puis-je espérer, mon père, une grâce de vous?

ŒDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

ŒDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon père, (quel secret vais-je lui révéler!)

Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

ŒDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

ŒDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers nous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous

ŒDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Vous le plaignez! parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

ŒDIPE.

Et, si jeune, avec joie il aspire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

ŒDIPE, à part.

Quel doute en mon esprit soudain s'est élevé?
(haut.)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie?

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort je sais ce que je veux :
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce souhait fatal vous dit qu'il est mon frère :
C'est Polynice.

ŒDIPE.

O ciel !

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

ŒDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille ?

ŒDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourments,
Que l'approche d'un traître à mes derniers moments.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

ŒDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux, vaincu par son noble retour...

ŒDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah ! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

ŒDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

ŒDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

ŒDIPE.

L'ingrat !

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

ŒDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,

Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir mon père !
(apercevant ŒEdipe.)
C'est donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux !
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux !

ANTIGONE, à Polynice.

Ose avancer.

POLYNICE, à Antigone.

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage !
Mais voudra-t-il m'entendre?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, à ŒEdipe.

Permettez qu'un remords véritable,
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez point... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! seriez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?
(Il se jette aux pieds de son père, qui le repousse.)
Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux...
Vous le voyez, ma sœur, son âme est inflexible :
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure,

POLYNICE.

Hé quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est fermé pour moi !

Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grâce avant que de mourir.

OEDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en ta faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide? et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire.
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts :
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille :
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival;
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes;
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse : ils vont tous l'accabler;
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe, et vous nommer leur roi.

OEDIPE.

Moi, leur roi! moi, te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Hé! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire?

Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner?
Va tenter loin de moi tes combats ou tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidèle:
Hé! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare! il te chasse à ton tour.
Et dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques!
Quand mon âme, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie.
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils: seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi? Viens, mon sang, viens, ma fille;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux:
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice.
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice!
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir

M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui? toi!

POLYNICE.

Non.

OEDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi! tu veux...

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,

Suscitez contre moi les enfers et les cieux ;
Du fond de ces enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs serpents, leurs feux, leurs barbaries.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret, je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux ;
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je ! Ah ! ces dieux, je les retrouve en vous ;
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable ;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes :
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes.
Mon père...

ŒDIPE.

Hé bien !

POLYNICE.

Je meurs.

ŒDIPE.

Polynice, est-ce toi ?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur ; joignez-vous avec moi.

ŒDIPE.

Que dis-tu ?

ANTIGONE.

Permettez...

ŒDIPE, à Antigone.

Ah ! soutiens ma colère ;

Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

ŒDIPE.

Qu'entends-je? où suis-je?... O ciel! si c'était la vertu!
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu?
Ne me trompes-tu pas? Puis-je te croire encore?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

ŒDIPE.

Dieux puissants que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père;
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! quoi! déjà votre haine...

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine?...
Mais dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère;
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asile :
Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas :
Et puisque, grâce au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure ;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi ! seigneur...

ŒDIPE.

Mes enfants,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur... c'est la mienne... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père et le bruit des torrents.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah ! ne me parlez plus de ses soins magnanimes !
En peignant ses vertus, vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti !

ŒDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti ?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux ! quel espoir me luit ! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime
Même au sein du remords ne me rengage au crime ;
Et voici, pour mon cœur si longtemps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.
Adieu, mon père; adieu.

ANTIGONE.

Ciel! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Dans quel calme effrayant il a quitté ce lieu!
Un grand projet sans doute et l'occupe et l'enflamme.

ŒDIPE.

Puisse un remords durable habiter dans son âme!

ANTIGONE.

Vous-même quel dessein paraît vous agiter?

ŒDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon père?
Vous me faites frémir.

ŒDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Ou serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux :
Marchons. (Ils entrent dans le temple.)

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, à la porte du temple; POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admète, acceptez Polynice;

Fières divinités, que ma voix vous fléchisse!
O vous, qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux.
Quels que soient mes forfaits devant votre colère,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher;
Ne me refusez pas le seul bien qui me reste,
Et daignez par ma mort sauver l'époux d'Alceste.

LE GRAND PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu.
A remplacer Admète as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur, où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies :
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé; les dieux ne le sont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande;
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Hé bien! j'accomplirai mon terrible destin.
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

(Il s'échappe.)

SCÈNE V.

LE GRAND-PRÊTRE, à la porte du temple; ADMÈTE.

ADMÈTE.

Dieux! j'implore vos coups, ils vont tomber sur moi :
Vous devez accepter une tête innocente.

(Il entre dans le temple.)

SCÈNE VI.

ADMÈTE; ALCESTE, dans le temple, sentant déjà les atteintes de la mort, par suite de l'offre qu'elle a faite de ses jours; LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, leurs enfants.

ADMÈTE, en entrant dans le temple.

Je veux... Que vois-je! ô ciel? c'est Alceste expirante.

ALCESTE

Où suis-je ? oh, ciel ! Admète !

ADMÈTE.

Alceste ! Alceste ! ô dieux !

ALCESTE.

La mort est dans mon sein ; le Styx est sous mes yeux.

ADMÈTE.

Non, tu ne mourras point : la bonté souveraine...

ALCESTE.

Admète, c'en est fait : cher Admète, on m'entraîne.

SCÈNE VII.

ADMÈTE, ALCESTE; LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE; ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS; LES TROIS HABITANTS, LE GRAND PRÊTRE, SUITE DU GRAND PRÊTRE, GARDES D'ADMÈTE, PEUPLE.

(La porte de l'intérieur du temple s'ouvre, l'encens fume ; on y voit les figures des Euménides, les instruments nécessaires aux sacrifices, et en général tout ce qui peut caractériser le temple des Furies. L'autel est au centre, la flamme y brille, et sa clarté illumine le visage d'OEdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un suppliant. Le grand prêtre et sa suite forment un cercle autour de lui. Les gardes d'Admète, le peuple et les autres personnages garnissent le fond.)

ŒDIPE, tenant l'autel embrassé.

O mort, entends ma voix ! Grands dieux, apaisez-vous ?
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense ;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon, descendu sur ces autels funèbres,
Me luit confusément à travers les ténèbres ?
Grands dieux ! par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir !
L'ouvrage est accompli ; je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière ;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.

Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois; vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi;
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grâce au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
Œdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, tu sais si mon cœur te regrette!
Enfin le ciel m'inspire. Approchez-vous, Admète.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille, et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissants, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;
Consumez dans ses feux votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il est digne de vous:
Soixante ans de malheurs ont paré la victime...
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

(L'éclair brille, la foudre gronde, et renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.)

FIN D'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE.

MACBETH,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1784, ET REMISE AU THÉATRE AVEC DES CHANGEMENTS EN 1790.

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne.
GLAMIS, premier prince du sang.
MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan.
RÉDÉGONDE, femme de Macbeth.
LOCLIN, SÉTON, } guerriers sous les ordres de Macbeth.
SÉVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome.
LE JEUNE FILS DE MACBETH, personnage muet.
UN SOLDAT.
GRANDS d'Écosse, PEUPLE, GUERRIERS, MONTAGNARDS, } personnages muets.

La scène est en Écosse, dans la province et dans le palais d'Inverness. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une forêt antique, des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le ciel est menaçant et ténébreux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres! quels rochers! j'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur :

Ici les seuls torrents ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage
Par son terrible aspect afflige moins mes yeux
Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais quels desseins, seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, et de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Écosse et le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, seigneur, dont la prudence
Mérita de son roi l'auguste confidence?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité;
Qui près de leurs enfants, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt; et, certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi :
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de cette confiance :
Vous ne l'ignorez pas. Que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs ;
Quand Donalbain périt, et dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges !
Fallait-il que Malcome, hélas! à peine né,
Fut sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné?
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,
Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre en sa maison.
Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice!
Comme il sut, par l'éclat de ses droits captieux,
Égarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre et la couronne,
Et tourner contre vous des sujets révoltés,

Trop aisément, hélas ! vers un traître emportés !
Alors l'Écosse entière, alors notre patrie
Devint un champ d'horreurs, de meurtre et de furie,
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp,
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas ! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'empire ;
Et vainement encor, dans le trouble et l'effroi,
Le roi cherche son peuple, et le peuple son roi.

DUNCAN.

Que j'étais loin, ami, de prévoir un tel crime !
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime !
Il méditait alors ce qu'il voulait oser.
Qui l'eût cru, que le ciel dût le favoriser ;
Que, suivant ses drapeaux, la coupable victoire
Dût lui prostituer ses lauriers et sa gloire !
Glamis, j'ai vu ma cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh ! voilà donc, grands dieux, les droits de la couronne
Au moment où la force, hélas ! nous abandonne !
Ainsi de ses succès cet oppresseur souillé,
De mes États bientôt m'aura donc dépouillé !
Encore une victoire, et devant ce perfide
Tu me verras bientôt, sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah, seigneur ! dissipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déjà du sort craignant moins le courroux,
Que c'est Macbeth qui veille et qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, sûr de sa renommée,
Il observe Cador, il contient son armée ;
Il presse avec lenteur le jour où ses exploits
Feront bientôt rentrer tout l'État sous vos lois.
C'est l'intrépide Herford qui seconde son zèle :
Craignez-vous qu'un des deux ne vous soit infidèle ?
Ces deux princes, seigneur, vous chérissent tous deux.

DUNCAN.

Hélas ! j'ai cru Menteth aussi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable

Va peut-être bientôt le déclarer coupable;
On dit que ses complots, que je ne connais pas,
A l'insolent Cador promettaient mon trépas.
Ainsi vers un abîme entraîné par un traître,
Ce n'est qu'en y tombant qu'on peut se reconnaître;
Ainsi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un scélérat qu'on doit haïr un jour!

GLAMIS.

Un mortel généreux connaît mal l'imposture;
Aisément dans un autre il croit voir sa droiture;
Des piéges qu'on lui dresse il n'est point occupé;
Et, ne trompant jamais, il est toujours trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute justement votre âme prévenue,
Après tant de forfaits et tant de trahisons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux soupçons;
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble espérance,
Qu'à votre auguste sang attache la naissance,
Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux, pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre et retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur serait-il abattu?

DUNCAN.

Si le ciel n'eût à l'homme accordé la vertu,
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassait du moins sa consolante image,
Comment dans ses langueurs pourrait-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir?
Mon âme, cher Glamis, s'ouvre à toi tout entière:
Je crois, en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,
Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un si triste flambeau,
Apercevoir dans l'ombre et toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;
Mais que sert de combattre, et pourquoi se défendre?
Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire au sort, et qu'à mourir en roi.

Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime ;
Du lieu fatal sans crainte on la voit s'approcher,
Et, fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où natt dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plus tôt qu'on ne pense.
Crois-moi, de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons... Ah! je sens que des terreurs plus vives...
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si telle est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que...

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentiments!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus? Les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris,
Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone,
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ces trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnaît ses furies,
Ces trois sœurs qui, d'Odin ranimant les soldats,
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats,

Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage;
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts,
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accents du tonnerre,
Parmi des corps flétris et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout-puissants, des cris mystérieux,
Ébranlent la nature, et l'enfer, et les cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCÈNE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi qui joins aux vertus l'âge et l'expérience,
Respectable vieillard, à qui j'ai confié
Le seul bien que du ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant?

GLAMIS, avec joie.

Ciel, qu'entends-je?

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre et de mon diadème,
Malcome.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon roi.

DUNCAN.

Va, je connais ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi.

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance;
J'ai veillé sur Malcome et gardé son enfance.
Cru mort et cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,
Que c'est le sang des rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenait, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât surtout sa naissance et son rang.

L'orgueil l'aurait perdu. Votre sagesse insigne
Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous?
On dit (si nous devons croire la renommée)
Que Macbeth de Cador va combattre l'armée;
Qu'il le presse, l'obsède, et peut-être aujourd'hui
Que le trône et l'État seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir et mon zèle
Ne me forçaient toujours d'ouvrir un œil fidèle,
De quelle ardeur... ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, seigneur, n'est pas encor glacé...
J'irais contre Cador, j'irais contre un perfide....

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide :
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador et moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;
Que pour armer ses droits, des massacres nouveaux
Ne changent plus l'Écosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un roi sans diadème?
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!
Mais si le ciel donnait la victoire à nos armes,
Si mon fils sur le trône, heureux et sans alarmes...
(à part.)
Que dis-je! Eh, si ce fils n'était qu'un mauvais roi!
(à Sévar.)
Si, trompant mes désirs... Mon ami, réponds-moi.

SÉVAR.

Expliquez-vous, seigneur : quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez. Hé bien?

DUNCAN (à part.)

Que va-t-il dire, ô cieux!
(haut.)
Réponds-moi comme ici tu répondrais aux dieux.

Quel est mon fils ?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,
Aux mœurs de la nature, à la simple équité,
A voir avec respect, dans leur simplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au seul honneur sensibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant dans leurs foyers, après de longs services,
Montrer à leurs enfants leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ses jeux qu'ennemi du repos
Il imitât surtout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés aux bords des torrents, plus fougueux que leurs ondes ;
Votre peuple en un mot, suçant tout à la fois
Et l'instinct du courage et l'amour de ses rois.
Voilà de quels amis j'entourai sa jeunesse :
Ce fut là tout mon art, mon secret, mon adresse ;
Je dus en faire un homme, et ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Sévar, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en souviens, seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage ?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu son âge.
Enfin dans ses regards j'aperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace et la fierté.
Je le vis tout à coup, hardi dans ses caprices,
Dompter les flots émus, franchir les précipices,
Le jour sur des rochers braver les noirs frimas,
La nuit me demander des récits de combats.
Oh ! combien de Cador il détestait les crimes !
Mais comme il gémissait sur ses tristes victimes !
« Viens, lui disais-je un jour, viens avec moi, mon fils,
« Combattre pour ton roi, mourir pour ton pays. »
A ces deux noms si chers il a versé des larmes ;
Et ses cris dans l'instant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils!

GLAMIS.

Ah, mon prince! ah! rendez grâce aux dieux
De laisser à l'Écosse un roi si précieux!
Il sera bienfaisant, populaire, sensible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui; mais il faut au crime inspirer de l'effroi.
(d'une voix ferme, et en fixant sur Sévar un œil attentif.)
Sera-t-il juste?

SÉVAR.

Oui, prince.

DUNCAN.

Il sera donc un roi.
C'est ce mot, mon ami, qui lui seul le couronne.
Si Macbeth est vainqueur, si le destin l'ordonne,
Mon fils prendra mon sceptre, et je veux qu'aujourd'hui
Tu me jures, Sévar, de rester près de lui.
Oui, je sais que du jour il me doit la lumière;
Mais tu formas ses mœurs, mais toi seul es son père.
O mon peuple, tes maux vont donc enfin finir!
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.
(On entend des gémissements douloureux.)
Quel long gémissement!

GLAMIS.

Tout mon cœur se déchire.

DUNCAN.

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interpréter ce présage odieux?

DUNCAN.

(à Sévar.) (à Glamis.)
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.
(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

NOTA. On peut finir cet acte en y ajoutant la scène suivante, qui servirait peut-être à augmenter la terreur du sujet. Après ce vers :

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

GLAMIS.

Si c'étaient ces trois sœurs...

(Les trois furies ou magiciennes sont cachées derrière les rochers. La première tient un sceptre, la seconde un poignard, et la troisième un serpent.)

LA MAGICIENNE qui tient un poignard

Le charme a réussi :
Le sang coule, on combat. Resterons-nous ici?

LA MAGICIENNE qui tient un sceptre.

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE qui tient un poignard.

Et moi, frapper la mienne.

LA MAGICIENNE qui tient un serpent.

Et moi, venger ton crime.

LA PREMIÈRE.

Du sang!

LA SECONDE.

Du sang!

LA TROISIÈME

Du sang!

(Elles sortent toutes ensemble du milieu des rochers, et ne se laissent apercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper sans être vues du spectateur.)

SÉVAR.

Quel présage odieux!

DUCAN.

(à Sévar,) (à Glamis.)
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR; TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDÉGONDE.

Macbeth triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédégonde, ô ciel, que ce jour a de charmes!

Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes :
Il poursuit en héros ce succès éclatant;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout à coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un antre écarté,
A suivi ses soldats, par leur fuite emporté :
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats.
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.
De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCÈNE II.

FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR; TROUPE DE MONTAGNARDS; LOCLIN.

FRÉDÉGONDE.

C'est toi, brave Loclin!
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN.

Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
« Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
« Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins?
« Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
« Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,
« Sauver notre pays. Mais, sans trop nous flatter,
« Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
« Eh! ne seriez-vous plus ces Écossais terribles,
« Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,
« Les amis de Macbeth, et volant aux combats
« Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats? »
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière

Déjà de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant : « Vive Macbeth ! » combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage :
On se cherche, on s'attaque, et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclats font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattants.
On perce, on est percé sur des corps palpitants;
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déjà, déjà Cador semait partout l'effroi :
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due. »
La victoire un moment à peine est suspendue :
Il fait tomber sa tête, et son bras furieux
La saisit dégouttante, et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors, et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrents de Malmor, les échos de Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse :
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDÉGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire ?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire :
On l'en tira mourant; mais, blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.
Il n'est point d'Écossais qui, de la gloire épris,
Ne désire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDÉGONDE.

Ah! Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ouvrage;
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même et m'ôtaient un héros.
Dans l'Écosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir.
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes;
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grâce et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage;
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards.
Voilà par quels attraits il charme nos regards:
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'une autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDÉGONDE.

A ce noble discours, guerrier fier et terrible,
Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au-devant de ses pas.

(Loclin sort d'un côté, Frédégonde et les montagnards sortent de l'autre.)

SCÈNE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment vous ne les suivez pas ?

SÉVAR.

(à part.)

Non, mon fils. Il est loin de percer ce mystère.
Ce nom lui cache encor que Duncan est son père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monstre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Inverness a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan !

SÉVAR.

Mon fils, le noir soupçon
Sans doute à son bonheur doit mêler son poison.
Hélas ! sans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth sur son front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort si le bras l'a servi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi,
Que ses juges bientôt, et dès ce jour peut-être,
Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité le traître.
Que de funestes bruits me viennent accabler !

MALCOME.

Il en est un surtout qui nous a fait trembler.
O mon père ! est-il vrai, quand nos monts s'obscurcissent,
Qu'au jour faible et douteux des astres qui pâlissent,
De noirs enchantements aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts de revivre indignés ?
Est-il vrai qu'on a vu des déesses livides
Dans nos sombres forêts cacher leurs pas perfides,
En sortir tout à coup, et les mères soudain
Emporter en fuyant leurs enfants dans leur sein ;
Les pasteurs, les troupeaux, pleins d'une horreur subite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite ;
Des guerriers, à l'aspect de ces monstres nouveaux,
Se renverser d'effroi, cachés dans leurs drapeaux ?
Est-il vrai que les vents, les rapides nuages

Sur ce palais antique ont poussé leurs orages ;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats dans l'air ensanglanter ses tours?
Que peuvent annoncer ces terribles présages ?

SÉVAR.

De votre âme, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, songez qu'au gré de nos souhaits
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel! avec quel plaisir, après sa longue absence,
Il va revoir son fils, caresser son enfance!
Que n'ai-je pu, mon père, ayant servi mon roi,
Sur ses pas aujourd'hui me montrer devant toi?
Mais je t'aurais quitté. Mon sort, digne d'envie,
Enchaîne à ton destin mon bonheur et ma vie.

SÉVAR.

Ainsi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle désir de gloire et de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendresse ?

MALCOME.

Pourrais-je abandonner mon père en sa vieillesse?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc sans ennuis?

MALCOME.

Je rends grâce au destin qui me place où je suis.

SÉVAR.

Tu ne l'accuses pas d'être injuste et sévère?

MALCOME.

Eh! quel prince pourrais-je envier sur la terre?
Qu'on lui donne mon arc : nous verrons si sa main
Aux monstres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre et caché ; mon âme est calme et pure :
Connais-tu quelque sort plus doux dans la nature?

SÉVAR.

Le sceptre de l'Écosse, avec tous ses appas,
S'il pouvait t'être offert, ne t'éblouirait pas?

MALCOME.

Qui suis-je pour régner? grâce au ciel, ma naissance
Me sauve des dangers de la toute-puissance.
Hélas! si Donalbain fût né dans ce séjour,
Donalbain, plus heureux, verrait encor le jour.

O toi qui me fis naître, et de qui la sagesse
Par le plus digne exemple instruisit ma jeunesse,
J'en atteste les dieux, oui, selon mon désir,
S'ils me laissaient un père et mon sort à choisir,
S'ils m'offraient à l'instant, avec le diadème,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même :
Rendez-moi, leur dirais-je, à mes déserts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, à part.

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre !

(On entend un bruit d'instruments de guerre.)

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici se fait entendre ?

SÉVAR.

C'est Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ses guerriers.

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR, MACBETH, FRÉDÉGONDE, LEUR FILS, âgé de quatre à cinq ans : OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

(Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Inverness.)

MACBETH, d'un air distrait, à l'un de ses officiers.

Posez là ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice ;
Et quand sa trahison l'aura fait condamner,
Si le roi l'abandonne, ou veut lui pardonner.
(à part.) (à un autre de ses officiers.)
Sa mort serait trop juste. Et vous, que l'on m'assure
Si le péril d'Herfort s'accroît par sa blessure,
Et si nos soins pourront, par des secours heureux,
Conserver à l'État ce guerrier généreux.
(Aux montagnards.)
Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques,
Rentrez avec plaisir dans vos foyers rustiques ;
Revoyez vos enfants, et goûtez entre vous
Des destins moins brillants, et peut-être plus doux.

(à tous.)
Que l'on me laisse ; allez.
(Ils sortent tous, excepté Frédegonde et son fils.)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, LEUR FILS.

FRÉDÉGONDE.

En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.

Oui, ses grâces, ses traits,
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDÉGONDE.

D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.

Moi! je n'ai point frémi.

FRÉDÉGONDE.

Cependant entre nous
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous.
(appelant.) (à part.)
Qu'on vienne. Il est troublé.
(à une de ses femmes qui se présente, en lui montrant son fils que cette femme emmène.)
Laissez-nous : qu'on l'emmène.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Macbeth, vous me cachez une secrète peine.
Craignez-vous près du roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offensé les yeux?

MACBETH.

Il en est un. Nolfock a déjà su m'instruire
Que dans le cœur du roi sans doute il veut me nuire.

FRÉDÉGONDE.

Et quel est-il?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDÉGONDE.

Faut-il s'en étonner?
Déjà depuis longtemps j'ai dû le soupçonner.
Quoi ! ne voyez-vous pas comment sa lâche adresse
Du facile Duncan gouverne la vieillesse?
Je sais que, le roi mort, le droit sacré du sang
L'appelle à la couronne, et l'élève à son rang.
Mais cet espoir prochain, dont son âme est ravie,
Ne l'a point préservé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth, illustré par tant d'heureux combats,
Il cherche à se venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence actif dans la mollesse,
Sa vile ambition s'aigrit par la paresse.
Il porte, en s'agitant, le poids de sa langueur,
Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment soutiendra-t-il la trop vive lumière
Du jour qui vient dans l'ombre accabler sa paupière?
Oublierai-je qu'ici (souvenir plein d'horreur!)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaste embrasement, du meurtre et du pillage
Partout à mon réveil je rencontrai l'image?
J'étais mère, Macbeth : dans son berceau brûlant
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le serrai tremblant de mes bras intrépides.
Il était temps encore. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eut ramené la paix,
Je songeai, cher Macbeth, que j'étais encor mère;
Quand revoyant enfin mon fils et la lumière,
Lorsque je crus, hélas! au doux son de sa voix,
Le faire naître encore une seconde fois,
Dans ce trouble confus de mon âme oppressée,
Glamis vint tout à coup s'offrir à ma pensée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, sans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDÉGONDE.

Je saurai par Nolfock éclaircir ce mystère.
Il t'aime, il a des yeux, il est juste et sincère.

Nous connaîtrons bientôt quels sont nos ennemis.
Mais quoi! je vois errer vos yeux mal affermis!
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la tristesse est empreinte.
De quel ennui profond seriez-vous occupé?

MACBETH.

Quel est donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé?
Dans les bois d'Inverness, au milieu de ces roches
Qui de ce palais sombre attristent les approches,
Une femme a paru, fuyant sur mon chemin,
Un diadème au front, et le sceptre à la main :
Son regard m'a troublé; son air, son port terrible,
M'ont saisi tout à coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être?

FRÉDÉGONDE.

Hé quoi! la méconnaissez-vous?
Le grand nom d'Iphyctone est-il nouveau pour nous?
Les dieux dans leurs secrets lui permettent de lire :
Elle y voit les États se heurter, se détruire,
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et semble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la consulter du fond de l'Hibernie,
Des îles de Fero, de la Scandinavie.
Dans ses augustes mains un sceptre révéré
De ses prédictions est le garant sacré :
Tantôt, au bruit des vents, sous des pins solitaires,
Elle aime à consommer ses sauvages mystères;
Tantôt dans les palais sa formidable voix
Éclate, et sur leur trône épouvante les rois;
Quelquefois dans la nuit, sous ces voûtes antiques,
Elle recueille en paix ses esprits prophétiques,
Élevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la Divinité.
Elle est ici.

MACBETH.

Grands dieux!

FRÉDÉGONDE.

Hé bien, que crains-tu d'elle?
C'est sans doute en ces lieux ton destin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux et vengeur de nos rois,

L'audace de Cador, nos discordes, nos guerres,
Donalbain expirant sous des mains meurtrières?
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'espoir de Duncan reposait tout entier,
De ce faible Malcome, emporté dès l'enfance,
Dont la mort de si près a suivi la naissance,
Dont le père, à nos yeux, a pleuré le trépas.
Si mes pressentiments ne m'éblouissent pas,
Qui sont donc, entre nous (regarde près du trône)
Ceux qu'avant toi le sang appelle à la couronne?
Menteth, qui, par Cador dans sa brigue entraîné,
Par ses juges peut-être est déjà condamné;
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'assure,
Malgré nos vains secours, mourir de sa blessure;
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du roi,
Il n'est plus que Glamis entre le trône et toi.
On pourrait se flatter... Excuse ma faiblesse;
D'un désir curieux je ne suis point maîtresse :
Iphyctone entretient commerce avec les dieux :
Je voudrais... Qu'elle est lente à paraître à mes yeux!
Oui, du plus grand bonheur sa présence est le gage...
Elle vient, cher Macbeth, achever son ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un présage flatteur.
Vois jusqu'où t'ont porté ta gloire et ta valeur!
Le peuple, le soldat, la noblesse t'adore :
Le sort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire! arrêtez.

FRÉDÉGONDE.

Pourquoi, pourquoi mes yeux
Craindraient-ils de s'ouvrir sur les décrets des dieux?
Les destins sont pour nous; leurs promesses célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaissir leurs ténèbres.

FRÉDÉGONDE.

Mais d'où vient qu'Iphyctone a cherché nos forêts?
D'où vient qu'à l'instant même elle est dans ce palais?
Si sa bouche à nos vœux promettant la couronne...

MACBETH.

Malheureuse!... Fuyons.

FRÉDÉGONDE.

Ton corps tremble, il frissonne.

MACBETH.

Vaine erreur du sommeil, triste enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point; ma raison t'a détruit.

FRÉDÉGONDE.

Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre âme.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédégonde.
D'où naissent vos chagrins? ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?
Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe.

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyais traverser, dans sa profonde erreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
« Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.

Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »

FRÉDÉGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir?
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, sans appareil, sans garde qui le suive,
Le roi dans ce palais à l'instant même arrive.

MACBETH, pâlissant.

Ciel!

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDÉGONDE, à part, avec joie.

Sitôt!

SÉTON.

Glamis le suit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Près du roi, sans tarder, seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH, avec trouble.

Allons.

FRÉDÉGONDE.

Ce n'est pas là le chemin qu'il faut prendre;
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH, se rassurant.

Je connais mon devoir.
Allons, avec respect, tous deux le recevoir.

(Tous deux vont au-devant du roi : Macbeth marche le premier; Frédégonde le suit, et continue de l'observer.)

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, à Macbeth.

Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.
Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH.

Ah! croyez qu'à jamais
Tout mon sang...

DUNCAN, à Frédégonde.

Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDÉGONDE.

A cet excès d'honneur il n'a point dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN.

Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassements
Recevoir et ma joie et mes remercîments?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,
Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.

Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH.

Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN.

Ah ! tu dois être heureux.

MACBETH.

J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN.

Les méchants quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant, sans doute il est chéri.

FRÉDÉGONDE.

C'est le fruit de mon sein ; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH.

Seigneur, vous soupirez !

DUNCAN.

Hélas ! il me rappelle...
Mon cher fils... Donalbain, qu'une main trop cruelle...
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau :
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau ?

MACBETH.

Ah, dieux !

FRÉDÉGONDE.

Venez, seigneur ; par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous, venez vous reposer.

DUNCAN.

La fatigue et la nuit semblent m'y disposer.
(à part.)
Pour moi d'un long sommeil l'heure à grands pas s'avance.

MACBETH.

Il est terrible au crime, et doux à l'innocence.

DUNCAN.

Ah ! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.
(en s'arrêtant.)
Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats !
Ils ont coûté du sang...

GLAMIS.

Ils prouvent sa victoire.

MACBETH.

Je rends grâce à Glamis, il prend part à ma gloire.

DUNCAN.

Il t'aime, cher Macbeth... A mon réveil, demain,

J'ai d'importants secrets à verser dans ton sein.

MACBETH.

Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.

DUNCAN.

Mon bonheur est bien grand. Que faut-il que j'augure?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.

FRÉDÉGONDE.

Il n'est plus d'ennemis pour vous en ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.

DUNCAN.

Non, ce n'est point ici; mais le ciel est le maître.

(Macbeth et Frédégonde conduisent Duncan dans son appartement.)

ACTE TROISIÈME.

Il est une heure ou deux après minuit. Le théâtre n'est éclairé que par la faible lueur d'une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉGONDE.

Pourquoi, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur et d'exploits fait palpiter son sein?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah! si l'ambition avait pu l'entraîner!
S'il brûlait comme moi de la soif de régner!
S'il osait... Mais que dis-je! il est né trop timide;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatterait son désir;
Il ne sait que l'attendre, et non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,

L'inflexibilité qui convient aux grands crimes.
Tantôt je l'observais : il a frémi soudain
A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main ;
Il l'a repris ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire?
A ces mots seuls, « Le roi se rend auprès de vous, »
J'ai vu pâlir son front et fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme.
Il rejette un espoir qui s'attache à son âme.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidents indiscrets.
Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre est déjà l'avoir fait ;
Et, criminel en songe, on peut l'être en effet.
Ne désespérons point. Sachons de quel mystère
Ce billet qu'il redoute est le dépositaire.
On marche : c'est Macbeth ; dans son cœur agité,
D'un œil tranquille et froid cherchons la vérité.

SCÈNE II.

FRÉDÉGONDE, MACBETH.

FRÉDÉGONDE.

C'est vous, mon cher Macbeth ! Quelle étonnante cause
Égare ici vos pas, quand le palais repose?
Quoi ! me cacheriez-vous vos secrets déplaisirs?

MACBETH.

Ah, dieux !

FRÉDÉGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos soupirs.
Le perfide Glamis près de Duncan sommeille :
Voilà pourquoi Macbeth et s'agite et s'éveille.
Il vous est dur de voir qu'un sombre ambitieux,
Dont vos exploits brillants ont fatigué les yeux,
Un courtisan flatteur jouisse sans alarmes
De la faveur d'un roi qu'ont défendu vos armes ;
Qu'il insulte...

MACBETH, montrant la chambre où couche Glamis.

Il est là. Duncan, dans ses bontés,
Permet que l'insolent repose à ses côtés.

Je devrais...

FRÉDÉGONDE.

Je le sais : oui, sa coupable envie,
Sans votre sang, Macbeth, ne peut être assouvie;
Sa fureur quelque jour sur votre fils et moi...

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup, il n'est pas encor roi.

FRÉDÉGONDE.

Il le sera bientôt...

MACBETH.

Frédégonde... peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il allait m'informer par quels adroits discours
Il rend suspects au roi mon zèle et mes secours;
Interrompu soudain...

FRÉDÉGONDE.

Va, je peux t'en instruire;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je saurai te le dire.
Macbeth, ton cœur se trouble; il a peine à porter
Le poids d'un grand dessein qui semble t'agiter.
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, vous dis-je!

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDÉGONDE.

Quelque soin vous afflige :
Peut-être votre songe occupe votre esprit.

MACBETH.

Je pense quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDÉGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeste nouvelle?

MACBETH.

Une lettre est venue.

FRÉDÉGONDE.

Hé bien, qu'annonce-t-elle?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDÉGONDE.

Par quels motifs secrets
Négligez-vous, seigneur, de si grands intérêts?

MACBETH.

Il est des jours d'ennuis, d'abattement extrême,

Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,
Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous!
De noirs pressentiments notre âme embarrassée
Soulève un poids fatal dont elle est oppressée.
Que cette nuit est longue!

FRÉDÉGONDE.

Eh! que ne songez-vous
A tout ce que le sort a déjà fait pour vous?
Il a de vous pourtant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'est contraire encore à l'espoir qu'il me donne.
Le reste m'est caché.

FRÉDÉGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois princes, Macbeth, entre vous et le roi.
Qui sait si le destin...

MACBETH.

Vain doute où je me plonge!
Si l'avenir pourtant justifiait mon songe!
Je ne sais quel espoir me flatte et m'en répond.

FRÉDÉGONDE.

A ce premier oracle ose en joindre un second.

MACBETH.

Et quel est-il?

FRÉDÉGONDE.

Macbeth, ma faute est excusable.
Ah! j'ai voulu sortir d'un doute insupportable.
Iphyctone découvre et précit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurais consultée? Oh, ciel!

FRÉDÉGONDE.

Pourquoi frémir?
Je la quitte à l'instant. Sur tout ce qui te touche,
La vérité, Macbeth, a parlé par sa bouche:
Elle semblait te voir. On eût dit que les dieux,
Ainsi que tes destins, te montraient à ses yeux;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivaient dans ton vol au faite de la gloire.
« Écoute, a-t-elle dit: dans le champ des guerriers,
« Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.

« Il ne te manque plus que le rang de ton maître :
« Sur cet illustre rang, qui t'éblouit peut-être,
« Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix :
« A l'Écosse bientôt tu donneras des lois.
« Mon sceptre n'est point fait pour sceller un mensonge.
« La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
« Règne, règne, Macbeth ! »

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
« Souviens-toi de ton songe. » O ciel ! quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connaissance?

FRÉDÉGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend,
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire ;
Et de tout aussitôt je reviendrai t'instruire.
(à part en s'en allant.)
« La couronne t'attend. »

SCÈNE III.

FRÉDÉGONDE.

Enfin je l'ai séduit.
Il court, dans son ivresse, où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du désir son sang est allumé,
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel ! si de Mentetht le trépas légitime
Déjà par son supplice eût expié son crime !
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé...
Le roi ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons-lui le trépas.
Non, Glamis, non, Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce palais funeste ;
Le sort a commencé, j'achèverai le reste.

Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.
Le sceptre... ah ! ce bien seul pouvait remplir mon âme.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme;
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe, et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse !
S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils, quel espoir pour l'orgueil d'une mère !
Un jour tu seras roi !

SCÈNE IV.

FRÉDÉGONDE, MACBETH.

FRÉDÉGONDE.

Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?

MACBETH.

Menteth n'est plus.

FRÉDÉGONDE.

Qu'entends-je !

MACBETH.

Il trahissait son roi;
Il secondait Cador, la preuve en était prête :
Il a subi sa peine, et payé de sa tête.

FRÉDÉGONDE.

Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?

MACBETH.

Dans le dernier combat tu sais qu'il fut blessé;
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.

FRÉDÉGONDE.

Tous deux, en même temps?

MACBETH.

Tous deux.

FRÉDÉGONDE.

Puis-je le croire?
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.

MACBETH.

Sortons... Mon sang se glace.

FRÉDÉGONDE.

Hé bien, que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDÉGONDE.

Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe... tu m'entends.

MACBETH.

Oui.

FRÉDÉGONDE.

Macbeth!

MACBETH.

Frédégonde!

FRÉDÉGONDE.

Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils?

MACBETH.

Avec le jour.

FRÉDÉGONDE.

Jamais.
Voici l'instant, Macbeth; ne vois que la couronne
Le sort te la promet; que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès longtemps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos désirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth : roi quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un sujet, si Duncan se réveille.
Élève, élève au ciel ton vol ambitieux;
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi!
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah! ne fais plus languir ma superbe espérance!
Il est temps...

MACBETH.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,

Ici dans mon palais, sous ma garde endormi;
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crierait d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre!

FRÉDÉGONDE, à part.

Quoi! déjà le remords...

MACBETH.

Frédégonde, crois-moi;
J'ai pitié de ton fils, de moi-même, et de toi.
Non, ce n'est point en vain que notre cœur frissonne :
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadème:
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune; il est barbare et traître :
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour;
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.

FRÉDÉGONDE.

Glamis sera donc roi.

MACBETH.

Grands dieux, qu'allions-nous faire?
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.
Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi;
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi.
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDÉGONDE.

D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur :
On le hait; et, du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH.

Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé?

FRÉDÉGONDE.

Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Iphyctone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne
Et surtout, de Glamis en prévenant les coups,

J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais je te l'avouerai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais, « Je veux le diadème,
« Je veux que dans ce jour mon front en soit orné; »
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné;
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide,
J'eusse eu de vingt Macbeths la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé;
Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH.

O ciel! tu frapperais le coup que je redoute?
Sans terreur?

FRÉDÉGONDE.

Sans terreur?

MACBETH.

Et sans remords?

FRÉDÉGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remords, sans remords... Dans ces moments affreux
Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux.

(Frédégonde sort.)

SCÈNE V.

MACBETH.

Que vais-je faire, ô dieux? je frémis! je frissonne!
Je sens que ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois malgré moi qu'au meurtre destiné,
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreille, sans yeux!
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres;
Ne sentez point mes pas glisser dans les ténèbres.
Voici l'instant.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé?

FRÉDÉGONDE.

C'est moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du roi?

FRÉDÉGONDE.

Oui : j'ai tout disposé; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets, tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur sommeil?

FRÉDÉGONDE.

Est profond.

MACBETH.

Ciel! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit?

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.
Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer :
Tout près de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise;
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise,
A Glamis, à Duncan va donner le trépas.
Venez, le péril presse.

MACBETH.

Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous.

(Séton sort.)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

MACBETH.

Ce sont eux qui se chargent des crimes.

FRÉDÉGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDÉGONDE; UN SOLDAT qui n'est point vu.

LE SOLDAT.

Aux armes!

FRÉDÉGONDE.

L'on attaque; allons, sans plus attendre,
Il faut... Vous balancez!

MACBETH.

Non, je cours le défendre!

FRÉDÉGONDE, à part.

O ciel! suivons ses pas, et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.

(Elle marche sur les pas de Macbeth.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH, croyant voir le corps de Duncan.

Il est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons le voir encore! Il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! Où fuir? où m'éviter?
(avec terreur.)
J'entends du bruit... On vient... O supplice! ô prodige!

Quoi! de sa mort partout j'aperçois le vestige!
Il avait bien du sang... Si je pouvais pleurer!
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir... Prions : « Ciel, qui.. » Tais-toi, perfide,
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons... Il est des dieux; je n'échapperai pas.
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah! dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords.

SCÈNE II.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi!
Qu'as-tu fait de Duncan?

FRÉDÉGONDE.

Quels regards!

MACBETH.

Réponds-moi...
(s'interrompant avec surprise et terreur.)
Quoi! le jour ne luit point! quoi! cette voûte obscure...
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.

FRÉDÉGONDE.

Ah! rappelez vos sens; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant : c'est à lui de m'instruire.

FRÉDÉGONDE.

A l'instant même ici je venais te le dire;
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avais fait parler.
Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrais par ta mort...

FRÉDÉGONDE.

Hé bien, frappe, barbare!
Éteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas, si, revenant à toi...

MACBETH.

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi;
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur!

SCÈNE III.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, SÉTON; GUERRIERS ET MONTAGNARDS.

SÉTON.

Le désordre est partout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
De Glamis, de Duncan, les gémissantes ombres :
Mais, en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déjà prêt à vous reconnaître;
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Macbeth, Duncan n'est plus : j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi.
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance.
Des dieux, dont tout mortel brave en vain la puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,

Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDÉGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice!

LOCLIN.

Le ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.
(en lui présentant la couronne.)
Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux.
Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadème!

MACBETH, à part.

Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDÉGONDE.

Que dis-tu?

LOCLIN.

Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur et la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire;
Qu'un roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre;
Que ce livre surtout qu'ici je te remets
Te défend d'accorder le pardon aux forfaits;
Qu'il n'en existe point pour le mortel perfide
Qui trahit son pays, jamais pour l'homicide.
Songe qu'en ce moment l'Écosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des lois;
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Nous aimons la valeur, mais surtout la justice.

MACBETH.

Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,
(croyant voir l'ombre de Duncan.)
Croyez que c'est Macbeth, croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivants quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur?

FRÉDÉGONDE.

Son trouble est excusable.
Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé;
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.
(bas, à Macbeth.)
Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige?
Un guerrier... Se peut-il...

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FRÉDÉGONDE.

Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu;
Votre effroi vous abuse.

MACBETH.

Hé quoi! n'as-tu pas lu
Écrit en traits de sang : « Point de grâce au perfide,
« Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide? »

FRÉDÉGONDE.

(bas.) (haut.)
Songez qu'on vous observe. Ah! revenez à vous!
Macbeth, mon cher Macbeth... Ah! Loclin, fuyez-nous!
Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.

MACBETH, les regardant tous deux avec étonnement.

Vous n'avez point pâli!

FRÉDÉGONDE, bas.

Suivez-moi.

MACBETH.

Non; je sens
Que ma raison renaît, et vient calmer mes sens.

LOCLIN.

Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'État ton cœur sera sensible;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,
Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.
Jure qu'en ce palais encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH, avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.

Je le jure... sa mort... Fantôme horrible, arrête!
(avec audace.)
Arrête! Hé! depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelants,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglants...

LOCLIN, avec étonnement.

Ciel!

MACBETH.

L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes;
La tombe était fidèle : aujourd'hui révoltés,
Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDÉGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes désirs.

LOCLIN, aux guerriers de sa suite et aux montagnards.

Amis, retirons-nous :
La reine ainsi l'ordonne.

(Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Ah, Macbeth! est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs...

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être?

FRÉDÉGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi?

FRÉDÉGONDE.

J'ai de vous, par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, avec joie et un peu bas.

Ils n'ont donc point appris que je suis parricide ?

FRÉDÉGONDE.

On l'ignore.

MACBETH.

Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé?

FRÉDÉGONDE.

Non.

MACBETH, en lui montrant la couronne.

Je respire. Ah! voilà
L'objet de tous tes vœux !

FRÉDÉGONDE.

Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH, à part.

O ciel !

FRÉDÉGONDE, à part.

Comment, par quel mystère?..

MACBETH, à Sévar, après avoir lu le billet.

C'est la main de Duncan.

FRÉDÉGONDE.

Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'âme de Macbeth est digne de la tienne.
(bas au garde qui vient.)
Garde, qu'auprès de nous tous deux on les retienne;
Vous m'entendez. (Le garde sort.)
(à Sévar.)
Macbeth n'est point ambitieux.

Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux.
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne le presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains, et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es pas trompé : je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière ;
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris :
Les dieux, dans les enfants, récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour.
(à Frédégonde.)
Compagne d'un héros, pour ce fils en ton âme
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

(Il sort avec Malcome.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉGONDE, MACBETH.

FRÉDÉGONDE.

Hé bien, que ferons-nous?
Le sceptre te plaît-il? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre?

MACBETH.

Déjà!

FRÉDÉGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.
Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment? explique-toi.

FRÉDÉGONDE.

Ce billet est son titre;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre;
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉDÉGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, et garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDÉGONDE.

Tu verras, tranquille et sans regrets,
Malcome trop heureux rentrer dans ses forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrais du moins... Duncan n'avait-il pas
Avec Glamis, dis-moi, résolu mon trépas?

FRÉDÉGONDE.

Va, Nolfock me l'a dit : notre mort était sûre.
Tu sens donc dans ton cœur toujours quelque murmure?

MACBETH.

Ces souvenirs souvent reviendront me troubler.

FRÉDÉGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Ah! je le crois. Vois-tu ma main trembler?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDÉGONDE.

Ah! tout peut aisément en réveiller l'atteinte
Si tu cédais encore à des remords soudains!
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH, après avoir douté pendant un instant.

Non : je veux le garder. Sans oser davantage,

De nos esprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous consulterons dans un autre entretien.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉGONDE.

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.
Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir :
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner;
Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadème.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah! si mon fils... Grands dieux! quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots : « Va, le ciel te fit mère? »
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur...
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrais la couronne!
Allons, que le coup parte avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver;
Et, s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH.

Où suis-je? qu'ai-je fait? Seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth... Ce n'est plus lui.
Tel il était hier, tel il est aujourd'hui!
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'État, défenseur de son roi:
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi!
Allons, délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même...
Jamais... D'un poids fatal mon cœur est oppressé.
Voilà d'horribles mains... Hé quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les furies.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière;
Et je l'invoquerais par des vœux superflus!
Duncan m'a dit tout bas : « Tu ne dormiras plus. »
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.
O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance étendaient leur courroux...
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.
Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des dieux vengeurs, dont l'œil partout le suit.
En vain, nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille.
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais, soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparaît terrible, et le glaive à la main.

Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudrait mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi;
Il n'est plus de Cador ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie.
Le croirais-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie.
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.
Allons, à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne;
J'ai caché mon dessein j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin, ici, le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, prince, c'est vous! dans ce profond silence,
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener?

MALCOME.

Hélas!

MACBETH.

Où courez-vous?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Hé bien! je le déteste.
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?

MALCOME.

Le vertueux Sévar, qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remords?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire...
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre âme est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs?

MALCOME.

La paix, la liberté;
Parmi mes compagnons la douce égalité;
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue;
L'innocence en danger par mes mains défendue;
Quelquefois un mortel de sa route écarté,
A qui j'offrais l'asile et l'hospitalité

MACBETH, à part.

Ah, dieux!

MALCOME.

Dans nos déserts qu'importe la richesse?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur, sous l'humble toit où je fus apporté,
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers; et ces tristes palais
A mes yeux, sans douleur, ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.

Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.
Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste.
Hé bien! est-il emploi plus touchant et plus beau?
Écoutez vos penchants, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir;
Moi-même je vous veux forcer à le servir.

(à part, avec transport.)

Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes!
Je te rends grâce, ô ciel! tu m'as rendu les larmes!

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs;
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah, prince! croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde :
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédégonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MALCOME.

Que veut-il dire? Allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter!
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter?
Mais, mon père, est-ce vous? que venez-vous m'apprendre?

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Macbeth va revenir ; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche : allons, Malcome, observons tout sans bruit.
(Malcome sort.)

SCÈNE V.

SÉVAR.

Mais que prétend Macbeth ? rendra-t-il la couronne ?
Un effrayant pouvoir partout nous environne ;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O mon père !

SÉVAR.

Hé bien, qu'est-ce ?

MALCOME.

Ah, grands dieux ! Frédégonde...
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est, quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

(Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil. Levant les yeux au ciel avec l'expression d'une crainte douloureuse :)
Dieux vengeurs !

(Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.)

SÉVAR, bas.

Un forfait la poursuit.

Écoutons.

FRÉDÉGONDE, avec joie et un air de mystère.

Ce grand coup fut caché dans la nuit.

La couronne est à nous. Macbeth, pourquoi la rendre?

(avec le geste d'une femme qui porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.)

Sur le fils à son tour...

SÉVAR.

Ciel, que viens-je d'entendre!

FRÉDÉGONDE en s'applaudissant, et avec la joie de l'ambition satisfaite.

Oui, tout est consommé, mes enfants régneront.

(avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.)

Que j'essaye, ô mon fils, ce bandeau sur ton front!

(tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.)

Qui m'a donc dit ces mots : « Va, le ciel te fit mère? »

(avec serrement de cœur.

S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!

(très-tendrement.)

O ciel!

(portant sa main à son nez avec répugnance.)

Toujours ce sang!

(très-tendrement.)

Je verrais leur trépas!

(avec larmes.)

Moi, leur mère!

(avec terreur, se grattant la main.)

Ce sang ne s'effacera pas!

(avec la plus grande douleur.)

O dieux!

(en se grattant la main vivement.)

Disparais donc, misérable vestige!

(avec la plus tendre compassion.)

Mon fils! mon cher enfant!

(se grattant la main plus vivement encore.)

Disparais donc, te dis-je!

(se grattant la main avec un dépit furieux.)

Jamais, jamais, jamais!

(comme si elle sentait un poignard dans son sein.)

Mon cœur est déchiré.

(avec de longs soupirs, les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.)

Oh! oh! oh!

(Son front s'éclaircit par degrés, et passe insensiblement de la plus profonde douleur à la joie et à la plus vive espérance.)

Quel espoir dans mon sein est rentré?

(tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcome qu'elle croit voir.)

Macbeth! Malcome est là.

(avec ardeur.)

Viens.

(croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.)

Comme il s'intimide!

(décidée à agir seule.)

Allons.

(avec joie.)

Il dort.

(avec la confiance de la certitude, et dans le plus profond sommeil.)

Je veille.

(Elle regarde le flambeau d'un œil fixe; elle le prend et se lève.)

Et ce flambeau me guide.

(Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir. S'arrêtant tout à coup avec l'air du désir et de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.)

Sa mort sonne.

(avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, et marquant chaque heure avec ses doigts.)

Une... Deux.

(croyant marcher droit au lit de Malcome.)

C'est l'instant de frapper.

(Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voutes.)

SCÈNE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel, tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut sa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel est le poids du crime!

MALCOME.

J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MACBETH, LOCLIN; GUERRIERS, SOLDATS ET PEUPLE.

(Il fait jour.)

MACBETH.

Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance:
Le voilà; de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis;
Ce billet est ma preuve; et, signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère:
Sévar ainsi que moi peut encor l'attester.
Oui, ce sceptre est à lui; oui, je dois le quitter.

SÉVAR.

O grandeur! ô noblesse!

LOCLIN.

O sentiment auguste!

MACBETH.

Pourquoi s'en étonner? je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor... vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger.
Vous connaissez le crime; à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime
J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime.
O quel plaisir pour vous que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux!
Je vais dans un instant vous montrer le coupable.
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable...

SÉVAR.

Achève: quel est-il?

LOCLIN.

Quel est son assassin ?

MACBETH.

C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.

LOCLIN.

Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; FRÉDÉGONDE, égarée, échevelée.

FRÉDÉGONDE.

O crime ! ô meurtre ! ô rage !
Oui, j'ai tué mon fils, sa mort est mon ouvrage !

MACBETH.

Mon fils ? ah, malheureuse !

FRÉDÉGONDE.

Oui, j'ai versé son sang.
Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc.
(apercevant Malcome.)
Le mien me manque ! O ciel ! c'est Malcome ! ô surprise !

SÉVAR.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN.

Va, Malcome est vivant ; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan ; connais, connais son fils !

FRÉDÉGONDE.

Je vois tout ; mon sommeil... Le ciel, dans sa colère,
A massacré mon fils par la main de sa mère !
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh ! donnez-moi la mort !

LOCLIN.

Non, tu vivras, cruelle ;
Ce sera ton tourment : qu'on se saisisse d'elle.
(Elle tombe sur un fauteuil, des gardes l'entourent.)
Ciel ! fais que ce berceau, devant ses yeux fumant,
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment !
Que ce fils, tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle ;
Que ce fils, tant de fois pressé dans son berceau,
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau ;

Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore !

MACBETH.

Guerriers, je l'avouerai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser, j'ai longtemps combattu ;
Enfin j'ai triomphé. Compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire !
Je sens que malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux :
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore ;
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence ;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel ! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi ;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi ;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime ;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter mon sang qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler.

(Il se tue.)

FIN DE MACBETH.

ABUFAR.

PERSONNAGES.

ABUFAR, vieillard arabe.
FARHAN, son fils.
SALÉMA, ODÉIDE, } ses filles.
TÉNAIM, sa sœur.
PHARASMIN, Persan.
GEMMA, jeune fille arabe.
SOBED, KÉBIR, SALID, } jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar.

Personnages muets.

PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés aussi à la famille d'Abufar.

La scène est dans l'Arabie déserte, sous les tentes d'Abufar.

ABUFAR,

OU

LA FAMILLE ARABE,

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1795.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente dans le désert les tentes éparses d'une tribu, les tentes d'Abufar et de sa famille, celle qui est destinée pour recevoir les étrangers, et un autel domestique. Une partie du désert est assez fertile; on y voit quelques pâturages, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des brebis qui paissent en liberté; des fleurs, quelques ruches à miel, des palmiers, des arbres qui distillent l'encens, et autres productions du pays. L'autre partie du désert est stérile; on n'y voit que des sables, quelques citernes, des puits à fleur de terre, fermés avec de grosses pierres, quelques hauteurs frappées d'un soleil brûlant; sur la plus élevée de ces hauteurs, deux palmiers qui naissent leurs rameaux et dominent sur un espace immense, des tombeaux formant la sépulture de la tribu; dans le lointain, quelques cèdres, quelques ruines aperçues à peine, et, aux extrémités de l'horizon, un ciel qui se confond avec les sables.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE.

(Elles ne travaillent point encore, mais elles ont chacune une corbeille à leur portée : celle de Ténaïm renferme des cotonniers qu'elle doit dépouiller; celle de Saléma des fuseaux et des laines, et celle d'Odéide des aiguilles et des tissus. Le jour est au moment de se lever.)

SALÉMA.

Ma sœur, qu'avec plaisir ton récit plein de charmes
Sur ce vieillard souffrant me fait verser des larmes!
Si nous eussions déjà commencé nos travaux,
Il aurait de mes mains fait tomber les fuseaux.
Heureux qui peut ainsi secourir la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honorer le malheur par des soins consolants,

Et rendre, comme au ciel hommage, aux cheveux blancs!

ODÉIDE.

Écoutez-moi, ma sœur; si mon récit vous touche,
Un autre, à votre tour, doit ouvrir votre bouche :
Si l'on plaint d'un vieillard le sort infortuné,
On plaint également l'enfant abandonné.
Ma sœur, de cet enfant racontez-nous l'histoire.

SALÉMA.

Je la voudrais plutôt bannir de ma mémoire.

ODÉIDE.

Pourquoi gémir? l'enfance a des charmes si doux!
Elle en a pour tout homme, et plus encor pour nous.
C'est à nous que d'abord la nature confie
Ces chers fruits de l'hymen qui nous doivent la vie.
Mais ce trait de vertu, ce trait d'humanité,
Ma sœur, en mon absence on vous l'a donc conté?

SALÉMA.

Oui, ma sœur.

ODÉIDE.

Et qui donc?

SALÉMA.

Hélas! ce fut ma mère :
Ce souvenir pour moi la rend encor plus chère.
Nous sortions de l'enfance, et ses yeux vigilants,
Toujours ouverts sur nous, observaient nos penchants.
Pour un infortuné, son cœur avec tristesse
Un jour au fond du mien crut voir moins de tendresse.
Pour m'instruire avec fruit, seule, elle me conta
Un trait noble et touchant que la pitié dicta.
« Ma mère, nommez-moi, lui dis-je avec instance,
« Ce mortel généreux qui secourut l'enfance.
« Non, me dit-elle, non, ma fille : un tel secret
« Souvent du bienfaiteur est un second bienfait;
« S'il faut s'envelopper des ombres du mystère,
« C'est lorsqu'on craint surtout d'offenser la misère.
« Hélas! les malheureux sont des objets sacrés
« Vers lesquels sans effort nos cœurs sont attirés :
« C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire;
« Pour prix d'avoir bien fait, on veut encor bien faire :
« Par un nouveau désir ce désir est accru,
« Et voilà le bonheur que produit la vertu. »

Ma sœur, ce fut ainsi que me parla ma mère.

ODÉIDE.

Ah ! ce trait si touchant, c'est trop longtemps le taire :
Ensemble nous plaindrons cet enfant malheureux.

SALÉMA.

Oui ; mais je crains, hélas ! ce plaisir douloureux ;
Et d'attendrissement mon âme est trop remplie.

TÉNAÏM.

La voilà donc toujours, cette mélancolie
Dont rien jusqu'à présent n'a pu rompre le cours,
Qui fait pâlir ton front et ternit tes beaux jours !
C'est assez que Farhan, que ton coupable frère,
Ait quitté la tribu, la tente de son père ;
Qu'il ait pu, d'Abufar oubliant les vieux ans,
Laisser de Samaël les généreux enfants.
Abufar l'a perdu. Faudra-t-il que sa fille
Mette à son tour le deuil, le trouble en sa famille,
Et que mon frère, hélas ! par un tourment nouveau,
Pleure son fils errant et sa fille au tombeau !
Saléma, tu le sais, quand tu perdis ta mère,
Je voulus t'en servir : j'accourus chez mon frère.
Songe, avant qu'Abufar revienne ici bénir
Le cours de nos travaux tout prêts à se rouvrir
(Car c'est ainsi chez nous, selon l'antique usage
Transmis par nos aïeux, consacré d'âge en âge,
Qu'un père à ses enfants annonce le retour
Et du travail de l'homme et du flambeau du jour) ;
Songe au moins de tes traits à faire disparaître
Ces traces d'un chagrin qui l'ont frappé peut-être,
Ce nuage d'ennui, cette sombre langueur
Qui cache trop souvent les orages du cœur.

SCÈNE II.

TÉNAÏM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN, à Odéide.

Quand du jour renaissant la brillante lumière
Vient pour moi des travaux commencer la carrière,
Prisonnier d'Abufar par le droit des combats,
Au sein de ces déserts emmené sur ses pas,

Échappé, jeune encore, aux fureurs de la guerre,
A vos ordres soumis par les ordres d'un père,
Je viens vous demander ceux que je dois remplir.

ODÉIDE.

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir?
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi longtemps sous vos coups redoublés!
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes.
Faites-vous, Pharasmin, aider dans vos travaux.

PHARASMIN.

Vos égards, dès longtemps, ont adouci mes maux.
Éloigné de la Perse, au sein de l'Arabie,
Votre pitié pour moi m'a rendu ma patrie;
Votre père me voit, me traite avec bonté;
Je ne m'aperçois point de ma captivité.
Il daigne comme un fils m'admettre en sa famille.
J'obéis par son ordre aux ordres de sa fille.
Ces tentes, ces chameaux, ce désert m'est sacré
Ce cœur, le ciel m'entend, n'a jamais murmuré.
Je rends grâce à mon sort. La peine que j'endure
N'est qu'un bienfait de plus, et non pas une injure.
Ah! malgré sa rigueur, sans doute il m'est trop doux
De remplir des devoirs qui sont prescrits par vous.

SALÉMA.

Quel discours! Sa douceur, sa fierté, son courage,
Mais surtout sa vertu, sont peints sur son visage.
Ah! le cœur le plus tendre et le plus généreux
Ne nous préserve pas d'un destin malheureux.

SCÈNE III.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN, ABUFAR.

(Dès qu'Abufar paraît devant l'autel, ses filles, sa sœur, Pharasmin, et tous les habitants du désert, se mettent à genoux.)

ABUFAR.

Soleil, dont la lumière et la chaleur féconde

Sont l'œil, l'âme, la règle et la splendeur du monde;
Qui, sous l'abri des mœurs, vois l'Arabe indompté
Dans ce vaste désert marcher en liberté;
(Il brûle de l'encens sur l'autel.)
Sur nous, sur tes enfants, sur ta famille immense,
Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence;
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.
(à sa famille et à tous les habitants du désert.)
Levez-vous, mes enfants.
(Ses filles et sa sœur s'apprêtent chacune pour leur ouvrage. Pharasmin apporte un siége pour Abufar, sort et rentre, occupé de différents travaux de la maison.) (à ses deux filles.)
Mais d'où vient qu'à ma vue
D'un trouble encor récent votre âme semble émue?
Ténaïm, dans leurs yeux j'aperçois quelques pleurs.

TÉNAÏM.

L'histoire d'un vieillard a causé leurs douleurs.
Leur âge à ces récits ouvre une oreille avide;
Et même, en cet instant, votre jeune Odéide
Conjurait Saléma de lui conter comment
Le ciel, par un vieillard, eut pitié d'un enfant.
Mais sa sœur Saléma craignait de nous l'apprendre,
D'en être trop émue.

ABUFAR.

Et pourquoi s'en défendre?
Hélas! sans la pitié, sans ce don précieux,
Le plus cher, le plus doux que nous tenions des cieux,
Dans ces climats brûlants, sur ce sable où nous sommes,
Que deviendrions-nous, si nous n'étions des hommes?
N'est-ce pas elle ici qui, dans leur pauvreté,
Consacre nos déserts par l'hospitalité?
Malheur au peuple ingrat, abhorré sur la terre,
A qui cette pitié pourrait être étrangère!
Mais le cœur d'un Arabe a toujours palpité
Aux traits de la valeur et de l'humanité.
(à Saléma.)
Hé bien, dis : cet enfant... Cet âge a tant de charmes!
Parle, apprends-moi son sort, et fais couler mes larmes.

SALÉMA.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant

Embrasait de ses feux le sable étincelant,
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père!)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'aperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
« O mes enfants, dit-il, vous reverrai-je encore? »
Déjà l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a pour l'apaiser qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronnier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur! ô surprise!
Il voit... ciel! une femme auprès d'un roc assise;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour.
« Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire
« J'expire avec l'enfant que la soif va détruire.
« Le voilà, le voilà, lui répond le vieillard;
« Vivez tous deux. » Au ciel il adresse un regard,
Il le prie, il le presse; et ce ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.
L'enfant au moment même est reçu dans ses bras.
« Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
« Ta femme et tes enfants. Vieillard, sers-lui de père;
« Par toi qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
« Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent. »
Et prenant tout à coup un prophétique accent :
« Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
« Que la soif, que la mort, l'espace, le silence.
« Tiens, voilà ton chemin. C'est l'Éternel, c'est moi,
« C'est ce fruit de mon sein qui va veiller sur toi.
« Vieillard, de cet enfant tu soutiens la faiblesse;
« Cet enfant, à son tour, soutiendra ta vieillesse.
« Emporte avec ses pleurs, pour les jours malheureux,
« La céleste faveur qui vous suivra tous deux. »
Elle expire.

ABUFAR.

Et du ciel, un jour, sans qu'elle y pense
Tu crois que la vertu reçoit sa récompense?

SALÉMA.

Mon père, seriez-vous surpris de ses bienfaits?

ABUFAR.

La vertu, mes enfants, ne m'étonne jamais.

SALÉMA.

Et cet enfant, mon père, existe-t-il encore?

ABUFAR.

Oui.

SALÉMA.

Quel est son destin?

ABUFAR.

Le ciel veut qu'on l'ignore.
Du sort de l'orphelin il daigne se charger.
Je n'en puis dire plus, c'est trop m'interroger.

ODÉIDE.

Vous pleuriez comme nous.

ABUFAR.

Oui, croyez-moi, mes filles
Les bonnes actions protégent les familles.
Heureux qui peut, au faible accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le ciel et lui!
Un appui! J'eus un fils; j'ai nourri son enfance;
Sur un si cher soutien j'avais compté d'avance.
Comment croire, en effet, que des enfants jamais
Perdent le souvenir de nos premiers bienfaits?
Qu'ils oublieraient un père? Hélas! dans ma jeunesse,
J'ai du mien saintement honoré la vieillesse.
S'il m'a fallu le perdre, il a reçu du moins
Jusqu'à son dernier jour ma tendresse et mes soins.
Mes filles, de sa fuite expliquant le mystère,
Peut-être avez-vous lu dans le secret d'un frère.
Dites : pourquoi Farhan, non moins prompt que l'éclair,
Sur nos ardents coursiers traversant le désert,
Des bords féconds du Nil passant dans la Syrie,
Courant, cherchant, fuyant la Perse et la Médie,
Par un tourment secret sans relâche agité,
Trop serré dans l'espace et dans l'immensité,
De déserts en déserts changeant de solitude,
Promène-t-il partout sa vague inquiétude?
Le vice auprès des mœurs n'est jamais sans effroi.
Sans doute il n'a pas cru pouvoir vivre avec moi.
Comment m'a-t-il quitté? Sans escorte, sans suite,
Comme un vil criminel précipitant sa fuite.
Pourquoi? pour échapper à son coupable ennui;
Pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop sur lui;

Pour acheter bien cher, trompé par ses caprices,
Le tourment des remords, des besoins et des vices.
Qu'il ne revienne point, je ne veux plus le voir.

TÉNAÏM.

Mais s'il rentrait un jour, mon frère, en son devoir?

SALÉMA.

A vos genoux bientôt s'il accourait se rendre?

ODÉIDE.

S'il vous forçait enfin à le voir et l'entendre?

TÉNAÏM.

Mon frère, écoutez-nous.

SALÉMA.

Mon père!

ABUFAR.

Non, jamais.
L'ingrat a trop longtemps oublié mes bienfaits.
Puisque ta fuite enfin m'a fait à ton absence,
Loin de moi, malheureux, va porter ta présence.
Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours,
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grâce au ciel qui m'a donné des filles.
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux!
Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre, et nous aide à mourir.
Le ciel vous fit exprès pour consoler les pères.
Mais dis : par quels ennuis, à la raison contraires,
D'une morne langueur les rapides progrès
Accablent-ils ton âme, altèrent-ils tes traits?
Pourquoi dans le désert, avec un regard sombre,
Seule, et le front baissé, vas-tu chercher dans l'ombre
Des ravages du temps quelques débris nouveaux,
Et t'asseoir en pleurant sur de tristes tombeaux?
Pourquoi, lorsque la nuit sur ses immenses voiles
De leur rayon tremblant fait briller les étoiles,
Pourquoi vois-je tes yeux, trop souvent attristés,
Regarder, pleins de pleurs, leurs rapides clartés;
Ta main presser ton cœur, et ton regard austère

Du ciel avec lenteur retomber sur la terre?
Qui donc consterne ainsi ton courage abattu?
Ce n'est point le remords qui pèse à la vertu :
Le remords naît du crime; il est fait pour ton frère,
Qui méprisa mes pleurs, qui brava ma prière.

SALÉMA.

Il est bien loin de nous.

ABUFAR.

Pourquoi m'a-t-il quitté?

SALÉMA.

S'il est dans le malheur?

ABUFAR.

Il l'aura mérité.
C'est à vous, mes enfants, de fermer ma paupière.
Voici bientôt l'instant qui, bornant ma carrière,
De mes jours pâlissants éteindra le flambeau;
Mais la vertu nous suit au delà du tombeau.
J'ai vécu libre, en paix, caché dans l'Arabie,
Chérissant mes enfants, ma femme, ma patrie,
Content de mes égaux, content aussi de moi,
N'ayant jamais connu le remords ni l'effroi :
J'ai borné tous mes vœux à ces champs de verdure
Que sur nos mers de sable a jetés la nature,
Trouvant dans mon travail, secondé par vos soins,
Trop peu pour la richesse, assez pour nos besoins.
J'achèverai de vivre entre des mains si chères,
Bénissant la nature et le dieu de mes pères;
Heureux dans mon matin, plus heureux vers le soir,
De faire encor le bien qui reste en mon pouvoir.

(Pharasmin est revenu auprès de la famille.)

Écoute, Pharasmin : mon captif par la guerre,
Tu vis depuis cinq ans sur notre aride terre.
Passant par nos tribus de Nasser, de Sajir,
Des voyageurs nombreux, bientôt prêts à partir,
Vont regagner la Perse et quitter l'Arabie :
Pars avec eux, sois libre, et revois ta patrie.
C'est un plaisir, du moins, que j'emporte au tombeau.
Je te donne des fruits, une tente, un chameau.
Voilà tous nos trésors, c'est là notre richesse :
Et si la Perse, un jour, t'inspirait la mollesse,
Souviens-toi, Pharasmin, de notre pauvreté,

Et des jours innocents de ta captivité.
Je sens que, de t'aimer m'étant fait l'habitude,
Mes yeux te chercheront dans cette solitude :
Nous allons nous quitter; mon cœur souffre, et je croi
Que le tien quelquefois se souviendra de moi.
(à Saléma.)
Et vous, ma fille, allez, dissipez le nuage
De cet ennui profond qui sied mal à votre âge.
Pour goûter le bonheur, pour trouver près de nous
Et nos plaisirs plus purs, et nos travaux plus doux;
Pour calmer sans effort votre mélancolie,
Donnez par vos vertus du charme à votre vie.
Toi, toujours à ma fille obéis, Pharasmin,
Jusqu'au moment marqué pour ton départ prochain.
(Ils sortent tous, excepté Odéide.)

SCÈNE IV.

ODEIDE.

Pharasmin va partir : de son triste silence,
De son air abattu que faut-il que je pense?
Ah! lorsqu'il est tout prêt à nous abandonner,
De quel œil à mon tour le vois-je s'éloigner?
Hélas! pourrai-je bien me faire à son absence?
J'y songerai longtemps. Avec quelle constance
Il volait le matin vers ses mâles travaux!
Comme il venait, le soir, oublier tous ses maux!
Mais il n'est point parti. Quelque trouble l'agite.
Il regarde ma sœur; il soupire, il me quitte,
Il la cherche, il s'afflige, il observe ces lieux;
Et c'est toujours vers moi qu'il ramène ses yeux.
Mais je le vois. Mon cœur déjà craint sa présence.

SCÈNE V.

ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN.

Quand il faut vous quitter, quand mon départ s'avance,
Souffrez que Pharasmin goûte au moins le plaisir
Et de vous voir encore et de vous obéir.

Mais, quels que soient les lieux où mon destin me guide,
Je n'oublierai jamais les bontés d'Odéide.
Fait aux mœurs du désert, heureux de l'habiter,
Je vois avec douleur ce que je dois quitter.
Mêmes goûts, mêmes soins, la commune habitude,
Tout semble m'enchaîner dans cette solitude.
J'y laisse des objets si chers, si précieux,
Que je ne puis les voir et croire à nos adieux.
Comment, errant au gré de son âme inquiète,
Pouvant goûter en paix les biens que je regrette,
Farhan, si loin d'un père et si loin de ses sœurs,
D'une vie aussi pure a-t-il fui les douceurs?
Pour lui que de malheurs, de périls sont à craindre!
Je gémis sur son sort.

ODÉIDE.

Est-ce à vous de le plaindre?
Vous ne l'ignorez pas, il fut votre ennemi.

PHARASMIN.

J'ai voulu vainement devenir son ami.
Soit qu'en moi, comme Arabe, il détestât peut-être
Un Persan toujours prêt à ramper sous un maître
Soit que, de passions sans cesse tourmenté,
Il m'enviât mon calme et ma tranquillité;
Soit qu'en secret jaloux, son œil avec colère
Vît pour moi l'amitié, l'estime de son père;
Soit caprice, fureur, ou qu'il trouvât trop doux
Le sort et les travaux qui m'attachaient à vous;
J'ai toujours remarqué, dans son regard terrible,
Que son cœur me gardait une haine invincible.
J'en ai gémi tout bas. Mais quelquefois, enfin,
Dans nos amitiés même il entre du destin.
Il m'est cher cependant, puisqu'il est votre frère.

ODÉIDE.

Toujours l'inquiétude a fait son caractère,
Toujours vers les excès je le vis entraîné;
Mais c'est pour la vertu que son cœur était né.
O malheureux Farhan!

PHARASMIN.

Votre douleur me touche,
Je gémis du soupir qui sort de votre bouche.

ODÉIDE.

Cependant (car la Perse a des charmes pour vous)

Vous n'aurez pas longtemps à gémir avec nous.
Vous ne reverrez plus la tribu de mon père,
Les fils de Samaël, la tente hospitalière,
Le sol où croît pour nous le doux fruit du dattier,
Le vallon du chameau, le désert du palmier,
Le chemin du pasteur. Dans l'éclat et la gloire,
De ces songes bientôt vous perdrez la mémoire.
La faveur de Cambyse, un palais...

PHARASMIN.

Je l'ai fui.
Combien j'en ai connu la splendeur et l'ennui!
Las de voir de trop près l'éclat du diadème,
De me chercher toujours sans me trouver moi-même,
Mais sans perdre jamais tous ces vains préjugés,
Ces besoins de l'orgueil dont les grands sont chargés,
Entraîné vers les camps par le droit de la guerre,
Sous ce ciel embrasé j'ai suivi votre père.
C'est là que, sous ses lois, privé de tout secours,
J'ai désappris l'orgueil et le faste des cours;
Que, loin du vice heureux, de l'oisive opulence,
Soumis à mes travaux, aimant ma dépendance,
A l'école des mœurs et de la pauvreté
J'ai senti le bienfait de mon adversité.
Je fus un homme enfin. Mon épaule tremblante
Se courba fièrement sous la hache pesante.
J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux,
Que pour l'Arabe exprès la nature a fait naître,
L'ami, le compagnon, le trésor de son maître,
A toute heure, en tout lieu lui prêtant son appui,
Qui couche sous sa tente, et combat avec lui.
Oh! comme avec plaisir, retrouvant ma jeunesse,
De la cour sous mes pieds je foulais la mollesse!
Dans cette cour servile, hélas! qu'eussé-je été?
J'aurais compté des jours sans avoir existé.
Que mon cœur d'un autre œil vit ici la nature!
A mes regards bientôt une volupté pure
Enchanta le désert où paissent nos chameaux,
Les puits où vont le soir s'abreuver nos troupeaux,
Les lieux où croît l'encens, où murmure l'abeille,
Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille,
Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé,

Tout ce que j'aperçois. Vous seule avez peuple
Ces montagnes, ces rocs, ces prés, ce sol aride ;
Tout l'univers pour moi s'est rempli d'Odéide.
Je n'ai connu, senti qu'une captivité.
Tranquille auprès de vous, loin de vous agité ;
Quand vous charmiez mes yeux, ils vous cherchaient encore;
J'appelais dans la nuit les rayons de l'aurore ;
J'appelais dans le jour les doux rayons du soir.
Enfin, je vous voyais sans avoir cru vous voir;
Je vous suivais partout dans le désert errante ;
Je recueillais, avide, et d'une bouche ardente,
Votre souffle perdu dans les airs enflammés;
Mes pas pressaient vos pas sur le sable imprimés.
Vous ignoriez mes feux, mes soupirs, et mes larmes.
C'est moi qui vous apprends le pouvoir de vos charmes.
Le ciel a mis pour moi dans le même séjour
La beauté, le bonheur, l'innocence, et l'amour.
On dirait que le ciel tous deux nous y rassemble
Pour nous voir, nous aimer, pour y mourir ensemble.
Je ne sais, et je cherche, en des transports si doux,
Si je vis dans moi-même, ou si je vis dans vous.
Oui, j'obtiendrai la main d'Odéide attendrie,
Ou je cours dans la Perse oublier l'Arabie.
L'oublier! non, jamais. Un mot peut m'avertir
Si je dois maintenant ou rester ou partir.

ODÉIDE.

Vous savez, Pharasmin, par quelle obéissance
Nous devons de mon père honorer la puissance.
Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins sur nous descend du haut des cieux.
Il aime avec transport la terre qu'il habite;
Et Pharasmin, hélas! n'est point Samaélite.
Je crains... mais cependant...

PHARASMIN.

Les moments sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi! les chameaux sont prêts?

PHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.

Mais j'entends quelque bruit. On approche, je tremble
Qu'en ce moment tous deux on ne nous voie ensemble.
C'est toi, Gemma ?

SCÈNE VI.

ODÉIDE, PHARASMIN, GEMMA.

Faut-il que, causant vos douleurs,
Je vous vienne annoncer le sujet de vos pleurs !

ODÉIDE.

Quoi donc ?

GEMMA.

Farhan n'est plus. Votre malheureux frère
Dans ses destins errants a fini sa carrière.

ODÉIDE.

O ciel !

GEMMA.

Un voyageur vient de m'en informer ;
Mais c'est un bruit fatal qu'il a craint de semer.
Il sait que nos tribus, à Farhan attachées,
Seraient de son trépas trop vivement touchées.

ODÉIDE.

Mon cher Farhan ! mon frère ! Hélas ! tes sœurs en vain
Espéraient ton retour. C'est donc là ton destin !
Tu péris, et si jeune ! Ah ! nos sables peut-être,
Ou les gouffres des mers, t'auront vu disparaître.

PHARASMIN.

Dissimulez vos pleurs, cachez bien son trépas.
Pleurez, pleurez sa perte, et ne l'annoncez pas :
Abufar n'en pourrait soutenir la nouvelle.
Craignons de déchirer son âme paternelle :
Il aime encor Farhan. Des pères attendris
Tout le courroux s'éteint sur la tombe d'un fils ;
Et celui qui s'armait d'un front inexorable
Dans l'enfant qui n'est plus ne voit plus un coupable.

(Il sort avec Odéide et Gemma.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARASMIN.

Farhan, tu n'es donc plus! le sort a pour toujours
Terminé tes tourments, tes périls, et tes jours.
J'avais lu dans ton âme; en vain tu voulus taire
De ton fatal amour le terrible mystère.
Je ne me trompais pas : oui, je crois que son cœur
Brûlait pour Saléma d'une coupable ardeur.
Sans doute il aura fui, dans son désordre extrême
Pour étouffer un feu qu'il abhorrait lui-même.
Au fond de son tombeau trop heureux le mortel
Qu'un jour de plus peut-être eût rendu criminel!
Mais Saléma s'approche, et la jeune Odéide :
Le trouble est sur leur front, leur démarche est timide.
Allons, retirons-nous. Qu'elles goûtent du moins
La triste liberté de pleurer sans témoins!

(Il sort.)

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

SALÉMA.

Tu ne le sauras point...

ODÉIDE.

Ma sœur, je vous conjure...

SALÉMA.

O songe trop funeste! ô trop funeste augure!

ODÉIDE.

Votre cœur n'ose-t-il se fier à ma foi?

SALÉMA.

Ma sœur, tu vas frémir!

ODÉIDE.

N'importe, instruisez-moi :
Vos ennuis sont les miens : pouvez-vous me les taire?

SALÉMA.

Écoute quel récit, ma sœur, je te vais faire :
Et, puisque tu le veux, vois sous quelles couleurs
Les cieux m'ont annoncé le plus grand des malheurs.
Pour vaincre mes ennuis, par le conseil d'un père,
Ce matin vers nos champs je marchais solitaire,
Voulant y recueillir par d'utiles travaux
Le fruit de nos palmiers, le lait de nos troupeaux.
Aux plus doux sentiments, à la paix disposée,
Je ne sais quelle erreur égarait ma pensée :
J'allais, je regardais, mon œil ne voyait pas;
Un charme inexprimable entraînait tous mes pas :
Mon esprit enivré, plein de son propre ouvrage,
Se cherchait un bonheur, s'en composait l'image.
Pour mieux goûter, ma sœur, ce plaisir si profond
D'un cœur qui s'entretient, se parle, se répond,
Qui s'écoute, et surtout qui craint de se distraire,
Je me suis recueillie à l'ombre solitaire
D'un arbre du désert, où mes esprits charmés,
Séduits par la fraîcheur, par le repos calmés,
Quand déjà le soleil de feux couvrait sa route,
Aux douceurs du sommeil se sont livrés sans doute;
J'ai cru que dans la Perse, et sous des cieux si beaux,
J'errais parmi les fleurs, les moissons, les ruisseaux,
Les ombrages, les fruits, mille autres dons encore
Que le Persan reçoit de l'astre qu'il adore.
Tandis qu'à mes esprits vivement enchantés
Tant de riches trésors s'offraient de tous côtés,
Un jeune homme charmant sembla frapper ma vue;
Son front était pensif, son âme était émue;
Dans ses yeux pleins de flamme, où régnait la pudeur,
Je ne sais quoi de tendre en modérait l'ardeur.
Parmi ces fleurs, ces fruits, ces eaux, cette verdure
Il semblait s'embellir de toute la nature;
Et la nature aussi, dont il était l'amour,
Semblait de son aspect s'embellir à son tour.
Mais lorsqu'avec transport observant son visage,
De quelques traits chéris j'y démêlais l'image,
A mon bonheur à peine osant ajouter foi,
Tout cet enchantement s'est enfui loin de moi.
Dans un vaste désert je me crois transportée,

Sur une terre aride, inculte, inhabitée,
Meurtrière, brûlante, où des cieux enflammés
Dévoraient jusqu'aux rocs de leurs feux consumés.
Un jeune voyageur devant moi se présente;
Il me semblait mourant. Éperdue et tremblante,
Je cours, dans ma pitié, le sauver du trépas;
Du sable, en gémissant, j'arrache tous mes pas;
Je m'arrête, et je marche, et je tremble, et j'espère;
Je m'efforce, j'approche : hélas! c'était mon frère.

ODÉIDE.

Lui!

SALÉMA.

Lui-même, Farhan. « Ma sœur, dit-il, c'est toi!
« Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi?
« Hélas! la même ardeur dans notre sein s'allume;
« Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
« Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant,
« Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
« Semble expirer au loin dans ce rayon funeste :
« C'est son dernier pour nous, c'est le seul qui nous reste. »
Nos pieds alors, nos pieds cherchent à s'affermir
Sur un sable tremblant, prêt à nous engloutir :
Nous pâlissons tous deux, nos cheveux se hérissent;
Nous nous tendons les bras, nos corps glacés fléchissent;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux,
S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.
Ma sœur, j'étouffe encor. Mais tu verses des larmes;
Juste ciel! tu frémis... D'où naissent tes alarmes?

ODÉIDE.

Ma sœur, vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
Ce songe... hélas! Farhan...

SALÉMA.

Quoi! ma sœur...

ODÉIDE.

Il est mort.

SALÉMA.

Grâce au ciel, la douleur reste seule à mon âme!
Je ne crains plus enfin ma détestable flamme.

ODÉIDE.

Qu'entends-je? quels forfaits! ô déplorable jour!
Se peut-il...

SALÉMA.

Eh ! ma sœur, connaissez-vous l'amour?
La voilà cette ardeur que ma bouche a trahie,
Que cachaient les langueurs de ma mélancolie;
Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu,
Qui troublait ma raison, qu'en vain j'ai combattu.
Oui, je vis pour Farhan, je l'aime, je l'adore;
C'est là cet air, ce ciel, ce feu qui me dévore,
Ce vent de nos déserts, terrible, envenimé,
Moins brûlant que l'amour dans mes sens allumé.
Voilà Farhan, c'est lui : c'était là son visage,
Lorsqu'une douce erreur m'en présentait l'image;
Jeune, sensible, ardent, tel qu'il frappa mes yeux
Quand seul il enchantait et la terre et les cieux.
Que dis-je? Ah! dans la tombe où j'ai troublé ta cendre,
Sans doute avec horreur, Farhan, tu dois m'entendre!
J'ai donc tout profané : ce vertueux séjour,
L'honneur, les nœuds du sang, la nature et l'amour!
Ma sœur, venge sur moi ce ciel qui me déteste;
Arrache-moi ce cœur, ce cœur né pour l'inceste.
Frappe, voilà mon sein.

SCÈNE III.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED.

SOBED.

Brûlé d'un ciel ardent,
Farhan, qu'on a cru mort, arrive en cet instant :
Un pasteur du désert vient de le reconnaître
Sur le même coursier qui le fit disparaître,
Sur son coursier chéri, qui, par sa voix flatté,
Marquait en bondissant sa joie et sa fierté.
Vous l'allez voir bientôt; mais, redoutant son père,
A son premier courroux il voudra se soustraire.
Agité, tout poudreux, et prompt à vous chercher,
C'est près de vous d'abord qu'il viendra se cacher.
Le voici.

SCÈNE IV.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED, FARHAN.

FARHAN, à Sobed.

Laissez-nous.

(Sobed se retire.)

SCÈNE V.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN.

FARHAN.

Mes sœurs, c'est votre frère.
Embrassez-moi.

(Il les embrasse.)

SALÉMA.

Farhan!

ODÉIDE.

O ciel!

FARHAN.

Que fait mon père?
(à part.)
Je tremble.

ODÉIDE.

En ce moment la tribu de Sajir
Le retient.

FARHAN.

Je respire. Oh! je puis donc jouir,
Mes sœurs, mes tendres sœurs, après ma longue absence,
Du plaisir de vous voir! Combien votre présence
Enchante mes regards... Ce soleil dévorant...
Ces sables... des ennuis... le vent, ce cruel vent
Du désert... tout m'accable... Ah! je suis plus tranquille.
Ces tentes, ces chameaux, cet innocent asile,
L'aspect de Samaël, de ma tribu... je croi
Que le bonheur enfin va s'approcher de moi.
Mais pourquoi, Saléma, vois-je sur ton visage
Des traces de langueur? Pourquoi donc un nuage
Obscurcit-il sitôt les jours de ton printemps?
Ton cœur paraît souffrir.

ODÉIDE.

Ma sœur, dans tous les temps,

Ne fut que trop portée à la mélancolie.

FARHAN.

Eh! laissez-la répondre.

SALÉMA.

Ah! notre triste vie,
Ainsi que ces déserts, nous offre peu de fleurs;
Mais une main prodigue y sema les douleurs.

FARHAN.

(à Odéide.)

Ah, Saléma! Ma sœur, tu revois donc ton frère
Avec plaisir?

ODÉIDE.

Sans doute.

FARHAN.

(à Odéide.) (à toutes deux.)

Oh viens! que je vous serre
Toutes deux sur mon cœur! Chère Odéide!

ODÉIDE.

Hélas!
Combien j'ai dans l'instant pleuré votre trépas!

FARHAN.

(à Saléma.) (à Odéide.)

Et tu pleurais aussi? Cette nouvelle encore
Ne s'est pas répandue, et mon père l'ignore?

ODÉIDE.

Je le crois.

FARHAN.

Si j'étais mort avec son courroux!
Ici, pour le fléchir, mes sœurs, je n'ai que vous.
Peut-être Ténaïm autant que lui m'abhorre?

ODÉIDE.

Son cœur vous chérissait, il vous chérit encore.

FARHAN.

(à toutes deux.)

Et toi, Saléma, toi? Vous que j'aimai toujours,
Avec mon père ici, mes sœurs, dans vos discours
Vous avez quelquefois parlé de mon absence?

ODÉIDE.

Il condamna sur vous notre bouche au silence.

FARHAN.

Son cœur pour moi de haine est donc bien pénétré?

ODÉIDE.

La nuit, en vous nommant, hier il a pleuré.

FARHAN.

Pleuré, pleuré! dis-tu... Saléma, ta tristesse
Et mes erreurs, sans doute, ont troublé sa vieillesse.

ODÉIDE.

Vous soupirez, mon frère?

FARHAN, à Odéide.

Ah! ma sœur, c'est à toi
D'adoucir les chagrins qu'il a reçus de moi :
Dans mon absence, au moins, tes accents pleins de charmes,
Tes innocentes mains auront séché ses larmes.
Oui, ton aspect lui seul console mes douleurs!
Viens, oh! viens dans mes bras.

(Il la serre tendrement dans ses bras.)

SCÈNE VI.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN, ABUFAR.

ABUFAR, sans être aperçu, regardant Farhan lorsqu'il presse tendrement sa sœur contre son sein.

Que vois-je, ô ciel!

FARHAN.

Je meurs.

(à ses sœurs.)

Oui, c'est lui; cachez-moi. Dieu, quelle est sa colère!
Mes sœurs! mes sœurs!

ODÉIDE; elle disparaît avec Saléma.

Sortons.

FARHAN.

Où fuirai-je?

SCÈNE VII.

FARHAN, ABUFAR.

FARHAN.

Mon père...

ABUFAR.

Moi! je n'ai point de fils. Je me souviens qu'un jour
J'en crus posséder un, bien cher à mon amour.

On le nommait Farhan. J'élevai sa jeunesse ;
J'avais fondé sur lui l'espoir de ma vieillesse ;
Mais j'ignore en quels lieux il a porté ses pas.

FARHAN.

S'il était devant vous ?

ABUFAR.

Je ne l'aperçois pas :
Mais le nouvel objet qui frappe ici ma vue
M'a saisi tout à coup d'une horreur imprévue.
En cherchant dans ton cœur, me dirais-tu pourquoi,
Quand j'observe ton front, je frémis malgré moi ?
N'est-ce pas (ton maintien, ton œil, tout m'en assure)
Que l'aspect d'un ingrat fait souffrir la nature ?
Ton père, réponds-moi, lorsque tu l'as quitté,
T'accablait-il du poids de son autorité ?
Était-il un tyran ? fuyais-tu ses caprices,
L'excès de sa rigueur, l'exemple de ses vices ?
Mais s'il sentait pour toi ce vif et tendre amour
Que tu devais, ingrat, si mal payer un jour,
Comment à ses regards oses-tu reparaître ?
Non, ce n'est point ici que le ciel t'a fait naître.
Va revoir ces climats, ces palais enchantés,
Où règnent les tyrans, l'or et les voluptés ;
Où le mépris des mœurs, où d'horribles maximes
Ont de leurs traits hideux dépouillé tous les crimes.
Que t'ont fait nos déserts ? De quel front reviens-tu
Y mêler l'air du crime à l'air de la vertu ?
Ne t'ai-je pas surpris parlant avec mes filles ?
Il faut dès ce moment avertir les familles,
Leur annoncer... Que dis-je ! il n'en est pas besoin,
Et je me dois ici charger d'un autre soin.
Va-t'en, fuis ; pour te voir mon horreur est trop forte :
Va-t'en chez des méchants, où tu voudras, n'importe !
Ce même sol tous deux ne peut plus nous souffrir.
Va, fuis, sors de ma tente, ou je vais en sortir.

FARHAN.

J'obéis, il le faut, à la voix paternelle,
Sans doute avec douleur, mais sans me plaindre d'elle.
Le voyageur pourtant, le mortel égaré,
Consumé par la faim, par la soif dévoré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,

Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère
Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.
Pour moi dans l'univers il n'est plus qu'un asile.
Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos
Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du juge incorruptible
Qui lit seul dans les cœurs, et n'est pas inflexible.
Peut-être à mes raisons, s'il m'avait entendu,
Le sévère Abufar se serait-il rendu.
Je perdrai peu de chose en perdant la lumière;
Mais j'emporte au tombeau la haine de mon père :
Voilà le dernier coup pour ce cœur abattu.
Adieu, je vais mourir.

ABUFAR.

Hé bien! que diras-tu?

FARHAN.

Je dis que le destin, que le ciel dans mon âme
Versa de nos climats et l'ardeur et la flamme,
Qu'un besoin fatigant, un désir furieux
De sortir de moi-même et de voir d'autres cieux,
Un de ces mouvements qui commandent en maître,
Que l'instinct nous inspire, ou la raison peut-être,
M'ont emporté partout dans ces champs fécondés
Par les trésors du Nil dont ils sont inondés,
Sous ces affreux rochers battus par la tempête,
Où ce fleuve s'enfonce et cache encor sa tête.
J'ai couru les déserts et le palais des rois,
Observé chaque peuple, et leur culte, et leurs lois,
Leurs trésors, leurs soldats, leurs mœurs, les origines;
Visité des tombeaux, des temples, des ruines;
Quelquefois sur l'Atlas médité près des cieux
L'éternité du temps, l'immensité des lieux.
C'est là que, m'emparant de la nature entière...

ABUFAR.

Et tu n'avais donc pas de famille et de père?
Tu n'as donc rien aimé? Qui dans ton cœur, hélas!
Porta cette fureur que je ne conçois pas?
Le bonheur est le but où tout mortel aspire,
Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.

Mais ce but, ce bonheur, où donc le cherchais-tu ?
Faut il aller si loin pour trouver la vertu?
Hé quoi! n'avais-tu pas, dès ta plus tendre enfance,
Goûté de nos travaux le charme et l'innocence,
Cette paix des déserts, ces doux, ces nobles soins
Qui parmi nous du pauvre ont prévu les besoins?
N'avais-tu pas connu nos heureuses familles,
Vu nos chastes hymens, la pudeur de nos filles,
Tes sœurs, dont le soupçon n'oserait approcher?
Au bout de l'univers qu'allais-tu donc chercher?
Des lois? Grâce à nos mœurs nous n'en avons aucune.
Des trésors? Nos troupeaux font seuls notre fortune.
Des tombeaux ? C'est ici que dorment nos aïeux.
Des temples? Vois la terre, et regarde les cieux.
Tout ici, mon enfant, sous une image pure,
Offre à nos yeux charmés l'auteur de la nature :
Partout dans ses bienfaits nous voyons son amour;
Sa grandeur resplendit dans le flambeau du jour.
La nuit, quand nous levons nos mains vers les étoiles,
Dieu n'est-il pas présent sous ces augustes voiles,
Dirigeant d'un coup d'œil le cours silencieux
De ces globes brillants dispersés dans les cieux?
Cet air, ce sol natal, cette douce patrie
N'a donc rien dit, hélas! à ton âme attendrie?
Rien donc auprès de nous n'a pu te retenir?
Avais-tu donc sitôt perdu le souvenir
De Ténaïm, l'appui de ton âge timide,
De ta sœur Saléma, de ta sœur Odéide,
De moi? car à mon tour je puis être compté.
Ton cœur, en me quittant, n'a donc point palpité?
Non, je ne croirai point que mon fils inflexible
Sous des dehors heureux cache un cœur insensible;
Mon fils n'est point barbare, il n'est point échappé
Aux premiers mouvements dont tout homme est frappé.
Il faut de toi, mon fils, il faut que je m'assure,
Qu'un hymen vertueux t'enchaîne à la nature.

FARHAN.

Quoi! l'hymen...

ABUFAR.

J'ai vieilli, je sais ce que je veux.
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux :

J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen pourrait-il te déplaire?
Regarde autour de nous. Ah! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs;
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlants
Sur les pas égarés des voyageurs tremblants,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête;
Sans braver le péril, sage, et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie;
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah! tremble d'outrager l'implacable nature!
On ne la vit jamais pardonner son injure.
L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.
Choisis dans nos tribus une épouse fidèle,
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle.
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité!
Crois-moi, suis mes conseils. Va, je suis sans colère :
Rends-moi mon fils, Farhan; je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen jamais rien ne peut m'entraîner;
Rien ne peut m'y contraindre ou m'y déterminer.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats; l'hymen, je le déteste.
Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits! Et la vertu?

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Eh! malheureux, l'es-tu?

FARHAN.

Je crois l'être du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage

A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.
Ne te souvient-il plus que quitter sa patrie
Est, pour tous nos enfants, un crime en Arabie?
La malédiction des pères furieux
S'attache sur leurs pas avec celle des cieux.
Irions-nous oublier aux rives étrangères
La pudeur, le travail, les vertus de nos pères,
Pour rapporter chez nous les vices corrupteurs
De cent peuples nourris dans le mépris des mœurs?
Et voilà tes forfaits. Rebelle à la nature,
Rebelle à ton pays, barbare, ingrat, parjure...

FARHAN.

Barbare! ingrat!

ABUFAR.

Tu l'es. Par les mœurs consacrés,
Ces murs n'avaient point vu d'enfants dénaturés;
Le ciel jusqu'à ce jour n'en avait point fait naître :
Un seul, un seul parut; et mon fils devait l'être!

FARHAN.

Savez-vous, savez-vous pourquoi je vous ai fui?
Je vous quittais alors, je vous quitte aujourd'hui :
Un ascendant fatal, terrible, que j'abhorre,
M'a ramené vers vous, et m'en éloigne encore.
Adieu.

ABUFAR.

Tu resteras.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

Je t'en fais la loi.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

J'aurai les moyens de m'assurer de toi.

FARHAN.

C'est la fuite, la fuite, ou la mort, que j'espère
Adieu.

(Il va pour s'échapper.)

ABUFAR, courant à lui, le saisissant et le serrant sur son sein.

Tu resteras dans les bras de ton père;
Oui, dans mes bras, cruel! tu n'en sortiras plus :
Tu ferais, pour me fuir, des efforts superflus.

FARHAN, étonné, hors de lui.

Qui me retient?

ABUFAR.

C'est moi. Ta résistance est vaine;
Mon cœur presse ton cœur, mes bras forment ta chaîne :
Voilà le seul lien qui t'arrête avec nous.
Veux-tu partir, Farhan?

FARHAN.

Je mourrai près de vous.

ABUFAR.

Va, tout est oublié. Séchons tous deux nos larmes.
Si le joug de l'hymen a pour toi peu de charmes,
Diffère, j'y consens, mon fils, à t'en charger;
Peut-être ce dégoût n'est-il que passager;
Mais calme auprès de moi cette fougue orageuse
D'une âme trop ardente et trop impétueuse.
Reste avec Ténaïm, près de moi, de tes sœurs,
Qui t'ont, même en ce jour, servi de défenseurs.
Nous perdons Pharasmin : tu l'estimes, je l'aime;
Je viens de l'affranchir, de le rendre à lui-même.
Mais c'est avec douleur que je le vois partir,
Et parmi nous peut-être on peut le retenir.

FARHAN.

Comment? sous quel prétexte?

ABUFAR.

A lui, par l'hyménée,
Si l'une de tes sœurs joignait sa destinée?

FARHAN.

Laquelle?

ABUFAR.

Saléma.

FARHAN.

Saléma! vous comptez
Qu'à cet hymen déjà ses désirs sont portés?

ABUFAR.

Et quel serait l'obstacle à ce nœud que j'espère?
Son âme est libre encore, et Pharasmin peut plaire :

Leur âge les rapproche; une douce langueur
De Saléma d'avance a préparé le cœur
A ce charme si pur, à ce bonheur suprême
Que doit l'épouse aimée au tendre époux qu'elle aime.
Unissons-nous tous deux pour la persuader.
Toi, qui veux son bonheur, tu dois me seconder.
Vante-lui Pharasmin, ses vertus, sa jeunesse;
Dis-lui que cet hymen, consolant ma vieillesse...
Mais j'observe en tes yeux des marques de douleurs :
Tu gémis, je le vois, d'avoir causé mes pleurs :
La source en est tarie. En quittant la lumière,
A tes deux sœurs dans toi je laisse un second père :
C'est mon plus doux espoir, c'est mon dernier plaisir;
Et tu m'ouvres des bras où je pourrai mourir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARHAN.

Saléma va venir. Farhan, que vas-tu faire?
Pourras-tu t'acquitter des ordres de ton père?
Quoi! c'est l'hymen, l'hymen, qu'il lui faut proposer!
Et c'est moi, Saléma, qui dois t'y disposer!
Que viens-je ici chercher? Quelle est mon espérance?
Qu'ont de commun entre eux le crime et l'innocence?
Serait-il un instinct dont l'horrible pouvoir
Formât l'attrait du crime et l'ennui du devoir?
Quoi! je brûle! et pour qui? pour ma sœur, oui, pour elle!
Je cache, en l'abhorrant, ma flamme criminelle...
Quel est donc, Saléma, ce chagrin si profond
Qui trouble ton esprit, l'accable, le confond?
Mais si le long ennui que ton front fait paraître
Était né de l'amour... Il le cache peut-être.
Qui sait si sa langueur... Non, non, ce Pharasmin
De la Perse jamais ne prendra le chemin.
N'ai-je pas observé ses yeux pleins de tendresse
Dans ceux de Saléma confondre leur tristesse,
La rechercher, la suivre, à regret la quitter?

Saléma le retient, je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards, dans son âme inquiète,
Les signes trop certains d'une flamme secrète.
Se pourrait-il!... O ciel! je sens que mon courroux...
Est-ce à toi, malheureux, à toi d'être jaloux?
Je ne m'étonne plus si le ciel me déteste,
Si mon père a frémi de mon aspect funeste.
Ciel! venge la nature : arrache-moi le jour,
Avant que je déclare un si coupable amour.
Que je crains le moment de nous trouver ensemble!

SCÈNE II.

FARHAN, SALÉMA.

FARHAN, à part.

La voilà : je frémis.

SALÉMA, à part.

Je l'aperçois : je tremble.
Ciel! sous tes feux vengeurs que j'expire soudain,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon sein!

FARHAN.

Je vous vois donc... je puis...

SALÉMA.

Farhan, c'est vous, mon frère...
Hé bien... vous l'avez vu?

FARHAN.

Qui donc, ma sœur?

SALÉMA.

Mon père...
Hélas! avez-vous pu soutenir son courroux?

FARHAN.

Ma sœur, je l'ai fléchi.

SALÉMA.

J'avais tremblé pour vous.
Des pères irrités la menace est terrible;
Mais leur cœur, grâce au ciel, n'est jamais inflexible.
Quels que soient leurs enfants, leur colère envers eux
Est souvent la douleur de les voir malheureux.

FARHAN.

De quel mortel, ma sœur, le ciel nous a fait naître!
C'est la vertu, je crois, qui vient de m'apparaître.

Quels traits et quels discours ! Mais comment l'imiter ?

SALÉMA.

Ah ! vous ne voudrez plus, mon frère, le quitter.
Quand vous êtes parti pour ces lointains rivages,
Votre esprit de nos traits emporta les images :
Ces souvenirs pourtant, avec tous leurs appas,
N'ont pas toujours, mon frère, accompagné vos pas.
Mais nous, dans ces déserts, au calme, à la constance,
Au doux recueillement instruits dès notre enfance,
Dans nos cœurs, avec soin, nous gardons imprimés
Les premiers sentiments qui les ont animés :
Leur tendre affection ne meurt point par l'absence ;
Elle vit de regrets, de douleur, de silence.
Ils ne vous ont point dit, ces rivages jaloux,
Que nos cœurs vous suivaient, qu'ils volaient près de vous.
Eh ! comment de si loin concevoir nos alarmes,
Entendre nos soupirs, se figurer nos larmes ?
Vous n'avez pas songé, mon frère, à nos douleurs.

FARHAN.

Hélas ! peut-être alors versais-je aussi des pleurs.

SALÉMA.

Tu vois sur ce sommet ces deux palmiers fidèles
Qui confondent entre eux leurs ombres fraternelles.

FARHAN.

Hé bien ?

SALÉMA.

C'est à leur pied, le jour, le triste jour
Où pour d'autres climats tu quittas ce séjour,
C'est à leur pied, Farhan, qu'immobile, interdite,
De mes regards au loin j'accompagnai ta fuite.
Au bout de l'horizon mes désirs et mes yeux
Reculaient, pour te suivre, et la terre et les cieux ;
Je volais sur tes pas aux portes de l'aurore.
Je ne te voyais plus, je regardais encore.
Quel fut mon désespoir, quand mon œil égaré
N'apercevant plus rien...

FARHAN.

Qu'as-tu fait ?

SALÉMA.

J'ai pleuré.

FARHAN.

Est-il vrai, Saléma ? Tu répandis des larmes ?

Des pleurs pour moi versés ont pu ternir tes charmes ?
Hélas ! qu'en cet instant n'étais-je auprès de toi !

SALÉMA.

Hélas ! qu'en cet instant vous étiez loin de moi !

FARHAN.

Je te vois donc enfin ! Mais que ton front paisible
Nous cache un cœur ardent, pur, fidèle, sensible,
Capable du plus doux, du plus tendre retour !
Quel bonheur l'attendait, s'il eût connu l'amour !
Mais dis : dans nos tribus tes yeux ont pu, sans crime,
Distinguer quelque objet digne de ton estime,
Quelque fils de nos chefs...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Quelque étranger...
Soit Mède, soit Persan...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Pour t'engager
Sous les lois de l'hymen, si les vœux de mon père
M'avaient prescrit...

SALÉMA.

Grand dieu ! N'achève pas, mon frère.

FARHAN.

(à part.) (haut.)
Je respire : ô bonheur ! Jamais donc, je le voi,
Les flambeaux de l'hymen ne brilleront pour toi ?

SALÉMA.

Jamais. Mais vous, Farhan, dans votre longue absence,
(Si pourtant j'ose entrer dans cette confidence)
Vous n'avez pas senti votre cœur arrêté
Par un charme plus doux que votre liberté ?

FARHAN.

J'en atteste ce jour qui pour moi luit encore,
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais !

SALÉMA.

Mon frère, je vous crois... D'où naissent tes alarmes ?

Pourquoi fixer sur moi tes yeux remplis de larmes?

FARHAN.

Ah, Saléma!

SALÉMA.

Farhan!

FARHAN; il la serre sur son sein.

Viens dans mes bras, je meurs.
Comme ton cœur gémit!

SALÉMA.

Il s'est rempli de pleurs;
Je crains de le presser.

FARHAN.

Ma sœur!

SALÉMA.

Que veux-tu dire?
Ah! parle.

FARHAN.

Écoute.

SALÉMA.

Hé bien?

FARHAN.

Je me tais, et j'expire.

SALÉMA.

Ah! quels que soient tes maux, c'est trop être abattu.
Du courageux Farhan où donc est la vertu?
Que ta sœur te console. Eh! quels noms sur la terre
Sont plus doux que ces noms et de sœur et de frère?
Qui nous empêchera, dans nos tendres discours,
D'épancher nos douleurs, de nous voir tous les jours?
La nuit de tes chagrins deviendra moins profonde :
Heureux dans ces déserts, oubliés, loin du monde,
Nous dirons : « Pour s'aimer, le ciel y renferma
« Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma. »
Allons, n'attendons pas qu'une langueur obscure
De nos cœurs accablés ait éteint la nature...

FARHAN.

Hé bien! j'en vais sentir le charme et la douceur.
Je cède à Saléma, j'obéis à ma sœur.
C'est ma sœur qui le veut, c'est l'amour qui me guide,
L'amour, le tendre amour que j'ai... pour Odéide,
Pour mon père, pour toi, pour Ténaïm. Je sens

Que déjà ce bonheur a ravi tous mes sens...

SALÉMA.

Et moi, je goûterai sous les yeux de mon père
Ce plaisir si touchant de consoler un frère.

FARHAN.

Je vois mon père, ô ciel! Sortons de ce côté.
(à part, avec joie.)
Allons je n'ai rien dit.

SALÉMA, à part, avec joie.

Mon secret m'est resté.

SCÈNE III.

SALÉMA, ABUFAR; UN ARABE.

ABUFAR.

Farhan t'a-t-il parlé ?

SALÉMA.

De quoi ?

ABUFAR.

De mon envie
De fixer Pharasmin au sein de ma patrie,
Et d'obtenir de lui, par un hymen heureux,
Les soins d'un ami tendre et d'un fils généreux.

SALÉMA.

Il ne m'en a rien dit. Mais ce projet d'un père
N'a rien pour vos enfants qui puisse leur déplaire.
Le bonheur qu'en ces lieux nous goûtons près de vous
Va s'augmenter encor par des liens si doux.
Puisque pour Pharasmin votre choix se décide,
Vous comblerez ses vœux, car il aime Odéide.

ABUFAR, avec étonnement.

Il aime Odéide!

SALÉMA.

Oui.

ABUFAR.

Quel bonheur!

SALÉMA.

Je le croi.
Je vis près de ma sœur : sans lui manquer de foi,
Je puis vous assurer que son penchant d'avance
Prêtera quelque charme à son obéissance.
Cet hymen peut ainsi s'accomplir dans ce jour.

ABUFAR.

Et le ciel par mes mains bénira leur amour.
Que l'on cherche mon fils, Pharasmin, Odéide.

(L'Arabe sort.)

Oh! du ciel à mes vœux si la bonté préside,
Je vais donc, au déclin de mes jours pâlissants,
Du bonheur de ma race entourer mes vieux ans!

SCÈNE IV.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN FARHAN.

ABUFAR, à Pharasmin.

Tu ne l'ignores pas, je t'estime, je t'aime,
Et tu peux désormais disposer de toi-même.
De vivre auprès de moi ton cœur est-il jaloux?
Réponds; veux-tu partir, ou rester près de nous?
Tu n'as qu'à dire un mot.

PHARASMIN.

Je reste.

(Il tend la main à Abufar, et Abufar la lui touche.)

FARHAN.

Ciel! qu'entends-je?
D'où peut naître pour lui cette faveur étrange?
Un Persan! un Persan!

ABUFAR.

N'a-t-il pas adopté
Nos climats, et nos mœurs, et notre liberté?

FARHAN.

Qui? lui!

PHARASMIN.

J'eus le besoin d'avoir une patrie;
Tu la reçus du ciel, je me la suis choisie.

ABUFAR.

Sur lui lorsque tantôt je t'ai dit mes desseins,
Tu n'as pas témoigné ces injustes dédains.

FARHAN.

Hé bien! je dévorais une haine funeste.
Malheur à l'ennemi que ma rage déteste!

ABUFAR.

Songe que dès l'instant qu'il a touché ma main

Il est pour nous un frère, et non plus Pharasmin.

FARHAN.

Il ne vous reste plus qu'à l'accepter pour gendre.

ABUFAR.

S'il désirait ce nom, s'il cherchait à me rendre
Le respect et les soins d'un fils respectueux ;
Si, brûlant en secret d'un amour vertueux...

FARHAN.

Je ne souffrirai point qu'un étranger s'allie
A ce sang généreux qui m'a donné la vie,
A ce sang de ma race, à ce sang de ma sœur,
Ce sang qui la fit naître, et qui coule en son cœur.
J'ai droit de soutenir l'honneur de ma famille.
D'Abufar, en un mot, tu n'auras point la fille.

ABUFAR.

De quel front sous tes lois me croyant enchaîner....

FARHAN.

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

ABUFAR.

Moi seul je peux ici disposer de ma fille;
Moi seul je parle en maître au sein de ma famille.
(à Pharasmin.)
Ton secret m'est connu : je te donne en ce jour,
Avec le nom de fils, l'objet de ton amour.

FARHAN, tirant son sabre.

Ah! plutôt dans son sang que ce fer se rougisse!

ABUFAR.

Arrête, malheureux!

FARHAN.

Qu'il meure, qu'il périsse!
Défends, défends tes jours.

PHARASMIN, tirant son épée.

Hé bien! dans mon courroux...
(il remet son épée à Abufar.)
C'est le sang d'Abufar que je respecte en vous.

FARHAN.

Va, de ce vain respect ma fureur te dégage.
Quoi! je verrais ma sœur en proie à cet outrage!
Ne crois pas m'échapper par ce lâche détour.
Viens mourir de ma main, ou m'arracher le jour.
O mes sœurs!... Odéide, ayez pitié d'un frère :

Point d'hymen, ou mon sang .. Mais que dis-je? O mon père!
Me taire, m'abhorrer, vous fuir, voilà mon sort,
Voilà mon seul espoir; je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN, SOBED, KÉBIR; PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés à la famille d'Abufar, qui le suivent.

ABUFAR, à Sobed et Kébir, et aux jeunes Arabes de leur suite.

Sobed, Kébir, amis, qu'une garde sévère
M'assure de Farhan. Allez, servez un père.
(à part.)
Quels soupçons! Ah! d'horreur mes sens sont pénétrés!
(Sobed et Kébir, et les jeunes Arabes, emmènent Farhan.)
Se peut-il...
(à ses filles et à sa sœur.)
Laissez-moi; Pharasmin, demeurez.

SCÈNE VI.

ABUFAR, PHARASMIN.

ABUFAR.

As-tu vu, mon ami, son crime et mon outrage,
L'excès, l'horrible excès de son aveugle rage?

PHARASMIN.

Cet excès dans Farhan ne m'a point étonné.
Sa haine est un malheur qui m'était destiné.
J'en ai vu dès longtemps les signes manifestes;
Elle éclatait partout, dans ses yeux, dans ses gestes;
Elle a dû s'exhaler par un transport soudain,
Surtout quand vos bontés honoraient Pharasmin.

ABUFAR.

Mais pourquoi ce transport a-t-il saisi son âme,
Lorsqu'accueillant tes feux, lorsqu'approuvant ta flamme,
De l'une de ses sœurs je t'ai promis la foi?

PHARASMIN.

C'est un Persan captif qu'il voit toujours en moi.
Arabe du désert, libre, et fier de sa race,
Aspirer à sa sœur lui paraît une audace.
Il pense que sa sœur ne se peut allier

Qu'avec l'Arabe seul dans l'univers entier.
Né superbe et bouillant...

ABUFAR.

Toujours, quand je l'accuse,
Ta générosité me présente une excuse.
Cependant je suis père, et je dois le premier
Chercher à le défendre, à le justifier.
Mais j'interprète mal cette horrible furie.
Je crois...

PHARASMIN.

Que pensez-vous?

ABUFAR.

O crime! ô flamme impie!
Tout s'explique à mes yeux; voilà, voilà pourquoi
Ce monstre si longtemps s'est éloigné de moi.
J'ai découvert enfin le secret du perfide :
L'exécrable Farhan brûle pour Odéide.

PHARASMIN.

Odéide!

ABUFAR.

Oui, lui-même; oui, son infâme ardeur
Dans son éclat naissant dévorait la pudeur.
Je l'ai vu, je l'ai vu d'une main frémissante
Presser entre ses bras une sœur innocente :
Il ne saurait souffrir que, t'assurant sa foi,
Je prépare un hymen entre Odéide et toi.
Il nourrit, il nourrit cette ardeur criminelle,
Ce détestable feu qui l'embrasa pour elle.
Je sens frémir mon cœur, se troubler ma raison.
L'inceste...

PHARASMIN.

Hé bien! l'inceste...

ABUFAR.

Il est dans ma maison.
Crois-moi, jeune Persan, cherche une autre famille,
Un père plus heureux qui te donne sa fille.

PHARASMIN.

Je perdrais Odéide, Odéide! et pourquoi?

ABUFAR.

Ma race maintenant n'est plus digne de toi.

PHARASMIN.

Je pourrais vous quitter!

ABUFAR.

Telle est mon infortune :
O douleur ! ô regret ! ô vieillesse importune !
Au lieu d'un fils soumis, et tendre, et vertueux,
J'ai donc fait naître un monstre, un vil incestueux !
Et son opprobre, ô ciel, deviendrait mon partage !
Je m'instruirais si tard à dévorer l'outrage !
Nos antiques tribus verraient dorénavant
Abufar avili dans Abufar vivant ;
Et ces cheveux sans tache, aux yeux de ma patrie,
Se montrer sur ma tête avec ignominie !
Malheureux, dont le crime a produit mon affront,
Quand tu ne rougis plus, viens voir rougir mon front !

PHARASMIN.

Juste ciel ! vous pleurez !

ABUFAR.

Où vois-tu donc mes larmes ?
Mon courroux contre lui va me donner des armes.
Oui, je jure, soleil, par ton sacré flambeau,
Témoin dans nos climats de ce forfait nouveau ;
Je jure que mon bras, que ma juste furie,
Vengeant le ciel, les mœurs, ma race, ma patrie,
Pour épurer les airs, et cet éclat du jour
Qu'un monstre a trop souillé par son profane amour,
Dans les flots de son sang, l'horreur de la nature,
Étoufferont ses feux, laveront mon injure,
Et priveront bientôt de ton aspect sacré
Le fils, l'indigne fils qui m'a déshonoré !

PHARASMIN.

Je tombe à vos genoux.

ABUFAR.

Voudrais-tu le défendre ?

PHARASMIN.

Ne précipitez rien ; daignez au moins m'entendre.
Vous vous repentiriez bientôt de son trépas.

ABUFAR.

Un monstre ! un criminel !

PHARASMIN.

Non, non, il ne l'est pas.
Croyez-moi, j'en réponds. J'ose excuser sa flamme,
L'amour innocemment est entré dans son âme.

Comment fuir en effet, vers le piége entraîné,
Le plus doux des périls qu'on n'a point soupçonné?
Nourri près d'Odéide, il aura sans alarmes
Laissé son jeune cœur se tourner vers ses charmes;
Il aura cru la voir, sensible impunément,
Avec les yeux d'un frère, et non pas d'un amant.
Il n'aura pas prévu qu'une amitié si pure
Lui cachait un penchant proscrit par la nature;
Qu'il connaîtrait un jour, mais trop tard éclairé,
De quel poison fatal il s'était enivré.
Oui, souvent ces déserts, dans leur vaste silence,
Auront de ses remords reçu la confidence.
Son amour vit encor dans son cœur combattu;
Mais il gémit du moins, dompté par la vertu.
Moi, plus heureux que lui, plein d'une douce attente,
Je n'ai point rencontré ma sœur dans une amante;
Et le destin pour moi, dans ce nouveau séjour,
N'avait point séparé l'innocence et l'amour.
Plaignez, plaignez plutôt sa flamme involontaire,
Les efforts qu'il a faits, les efforts qu'il doit faire.
L'amour le poursuivait; il l'a craint, il l'a fui.
Le bonheur est pour moi, mais la gloire est pour lui.

ABUFAR.

Non, tu ne vaincras point le courroux qui m'anime.
J'ai lu dans tous ses traits la preuve de son crime.
Vois comme dans ton sang il voulait se plonger!
Il bravait mon pouvoir, il m'osait outrager;
Il suspend ton hymen, ton bonheur qu'il abhorre.

PHARASMIN.

Je l'attendis longtemps, je veux l'attendre encore.
J'étais, je suis encore heureux de vous servir,
Et d'aimer Odéide, et de vous obéir.
Pour murmurer jamais, ma tendresse est trop forte.
Je reprendrai mes fers dix ans, vingt ans, n'importe;
L'amour embellit tout, le présent, l'avenir.
L'on possède déjà ce qu'on croit obtenir.
Mais rendez-nous Farhan; oui, bientôt, je l'espère,
Son respect, ses remords vont désarmer son père.
Des cœurs tels que le sien les combats sont affreux;
Mais leurs efforts sont grands, sont prompts, sont généreux;
Farhan est votre fils : non, jamais, quoi qu'il fasse

Il ne démentira son sang ni votre race :
Non, je ne croirai point que le ciel en courroux
Laisse flétrir un sang transmis pur jusqu'à vous.
Vous l'avez dit cent fois à moi-même, à vos filles :
Les bonnes actions protégent les familles.
Dans des besoins cruels, et pauvre, et généreux,
Vous réserviez toujours la part du malheureux.
Le bien qu'on croit caché sort de la nuit obscure,
Et le ciel tôt ou tard le paye avec usure.

ABUFAR.

Tu connais mal mon fils.

PHARASMIN.

Vous l'accusez en vain.
Le repentir, le calme est déjà dans son sein :
Farhan n'est point coupable, inhumain, ni perfide.

ABUFAR.

Tu le crois, Pharasmin?

PHARASMIN.

Entendez Odéide,
Entendez Ténaïm. Venez, je suis vos pas.
Vous lui rendrez son père, ou je meurs dans vos bras
(Ils sortent ensemble.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABUFAR, TÉNAIM.

ABUFAR.

J'ai suivi vos conseils ; il fallait vous complaire :
Ils sont libres tous deux. Mais d'un fils téméraire
Répondez-vous, ma sœur?

TÉNAÏM.

Votre fils arrêté
Aurait perdu la vie avec la liberté.
Terrible, et l'œil farouche, en sa fureur extrême
J'ai tremblé que sa main n'attentât sur lui-même.

Mais de sa garde à peine il s'est vu délivré,
Que sans bruit sous sa tente il est soudain rentré.
Dans ses sombres regards, surtout dans son silence,
De ses sourdes douleurs j'ai vu la violence.
De son calme orageux rien ne peut le tirer,
Et même sa raison m'a paru s'altérer.

ABUFAR.

Et quels témoins plus sûrs demandez-vous encore
De l'exécrable feu dont l'horreur le dévore?
C'est ainsi que le crime, à lui-même odieux,
Jusque dans son repos se trahit à nos yeux.

TÉNAÏM.

Non, mon frère, jamais Farhan n'a dans son âme
Senti pour Odéide une coupable flamme.
Elle le justifie; et si de Pharasmin
Pour sa sœur il rejette et l'amour et la main,
Ce n'est point qu'à nos vœux sa passion s'oppose :
C'est la haine, l'orgueil qui seul en est la cause.
Oui, l'orgueil seul, mon frère, a produit sa fureur.
La raison et le temps détruiront son erreur.
Odéide vous peut prouver son innocence.

ABUFAR.

Je veux que Pharasmin lui parle en ma présence.
Oh! si j'ai, dans leurs mœurs imitant mes aïeux,
Peut-être mérité quelque grâce à tes yeux,
O ciel! fais qu'il soit pur d'un amour que j'abhorre!
Rends-moi le doux plaisir de l'estimer encore!
Que je puisse bientôt, le serrant sur mon cœur,
Par des pleurs d'allégresse abjurer ma fureur!

(Il sort.)

SCÈNE II.

TÉNAÏM.

Oui, bientôt Odéide, en défendant son frère,
Saura le disculper dans l'esprit de son père!
Il verra son erreur.

SCÈNE III.

TÉNAIM, PHARASMIN.

TÉNAÏM.

C'est vous, cher Pharasmin?
Ah! rendez grâce au ciel qui vous a fait humain!
Votre amour fut constant, pur, patient, timide :
L'amour va tout payer par l'hymen d'Odéide.
Farhan s'est apaisé. Puisse enfin son courroux
Ne pas jeter encor la terreur parmi nous!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHARASMIN.

Oui, Farhan nourrissait une haine cachée,
Sur moi depuis longtemps en secret attachée;
Mais je n'ai pas prévu qu'un jour, dans sa fureur,
Il dût en s'oubliant me marquer tant d'horreur.
Hé quoi! ce n'est donc pas Saléma qui l'enflamme?
Odéide est l'objet qui captive son âme!
Je m'étais donc mépris! C'est dans Farhan, ô cieux;
Que vous deviez m'offrir un rival odieux!
Je ne m'étonne plus de sa rage homicide :
Je conçois cependant ses feux pour Odéide.
Plein d'un amour fatal, longtemps dissimulé,
Pour sa sœur quelquefois plus d'un frère a brûlé.
Farhan, qu'à tous les deux ton ardeur est contraire!
Pourquoi ne puis-je pas te chérir comme un frère?
Tu me hais; je te plains. Hélas! dans ma pitié,
Je fais du moins pour toi les vœux de l'amitié.

SCÈNE V.

PHARASMIN, FARHAN.

FARHAN, avec un grand calme.

Ah! c'est toi, Pharasmin! Mon père sans alarmes
Avec la liberté m'a fait rendre mes armes.
Plus calme maintenant, je confesse entre nous

Que tantôt j'ai trop cru mon aveugle courroux
Hélas! pour mon malheur le ciel me fit extrême.
Il est de ces moments où l'on n'est plus soi-même :
Devant mes propres yeux je suis humilié.
J'eus tort : pardonne-moi.

PHARASMIN.

Va, tout est oublié.
Ta main, Farhan!

FARHAN.

Ami, ta flamme est légitime.
Ma sœur peut te chérir, tu peux l'aimer sans crime;
Et mon père, crois-moi, s'il écoute mes vœux,
Ne retardera pas le bonheur de vos feux.

PHARASMIN.

Pour son gendre Abufar voudra me reconnaître!

FARHAN.

Tu deviendras son fils... son fils... le seul peut être...
Adieu, cher Pharasmin.

PHARASMIN.

Où vas-tu donc, Farhan?

FARHAN.

Retrouver près d'ici mon coursier qui m'attend,
Cet ami généreux qui va, loin de ta vue,
Prêter tous ses secours à ma fuite imprévue,
Sans appareil, sans bruit, plus prompt que les éclairs,
M'emporter pour jamais au fond de nos déserts.
Il est certains moments à saisir dans la vie.
A mes vœux pour jamais je sais qu'elle est ravie,
Je ne la verrai plus. Oh! non; jamais ces lieux
Ne m'offriront sa grâce, et ses traits, et ses yeux;
Non, jamais : c'en est fait.

PHARASMIN, à part.

Dieu! quelle horrible flamme!
Quoi! sa sœur!

FARHAN.

Que dis-tu?

PHARASMIN.

Le trouble est dans ton âme.
Tu parais méditer quelque projet affreux?

FARHAN.

Je n'ai plus qu'un moment pour être vertueux.

Ce coursier... il est prêt... ma sœur... Tous deux peut-être
Dans un instant... un seul, nous pouvons disparaître.

PHARASMIN.

Avec qui? Quelle horreur!

FARHAN, égaré, à part.

Oh! non; je n'ai rien dit.
Une idée a pourtant occupé mon esprit.
(haut.)
Dis-moi donc... que voulais-je? Ah! dans mon trouble ex-
Je veux... je crains... j'ai froid. [trême,

PHARASMIN.

Rentre, hélas! dans toi-même.

FARHAN.

Je me sens affaissé. N'es-tu pas averti
D'un changement dans l'air?

PHARASMIN.

Non.

FARHAN.

Tu n'as pas senti
De ces vents du désert la dévorante haleine?
Mon ami, mon cœur souffre, et je respire à peine.
(très-vivement, après un silence.)
Je veux la voir.

PHARASMIN.

(à part, avec douleur.)
Qui donc? C'est Odéide : ô cieux!
(haut.)
Qui donc?

FARHAN.

Je veux la voir, et mourir à ses yeux.

PHARASMIN.

Tu ne la verras pas.

FARHAN.

Quelle âme assez hardie
Pourrait m'en empêcher?

PHARASMIN.

Moi, moi.

FARHAN.

Je t'en défie...
Mon bras...

PHARASMIN, l'arrêtant sans violence et avec amitié.

Ton bras, Farhan, ne peut rien contre moi.

FARHAN.

Est-il possible? ô ciel! il s'est levé sur toi!

PHARASMIN.

Farhan, dans ton état quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent, et n'en prends point vengeance.

FARHAN.

Tu ne méprises pas un si lâche ennemi?

PHARASMIN.

J'embrasse, en le plaignant, mon frère et mon ami.
Allons, reprends tes sens; sois homme, allons.

FARHAN.

Écoute :
Mon amour me consume; il est affreux, sans doute.
Je l'étouffe, il renaît : il cède, il est vainqueur.
Quels feux! Ah! Pharasmin, mets ta main sur mon cœur.
La pointe du rocher que le soleil dévore
De ce cœur embrasé n'approche point encore.
Ah! Saléma!

PHARASMIN, à part, avec joie et surprise.

C'est elle!

FARHAN.

Ah! mon ami, je meurs!
Je ne la verrai plus. Tu vois mes feux, mes pleurs,
Mon trouble, mon tourment. Mais, malgré leur atteinte,
Ma raison, grâce au ciel, ne s'est jamais éteinte.
Oui, je peux l'attester; oui, jusques à ce jour,
J'ai haï, détesté mon exécrable amour.
Le ciel, le ciel m'entend; je ne suis point coupable :
Non, je ne le suis point. Ce juge redoutable,
Ce rempart si sacré, je ne l'ai point franchi.
Ma volonté du moins n'a pas encor fléchi.
Mais, hélas! ma vertu peut bientôt disparaître;
Il ne faut qu'un instant, un seul instant peut-être.
Je te conjure, ami...

PHARASMIN.

Parle, parle : de quoi?

FARHAN.

D'être homme, d'être humain, de t'emparer de moi,
De ne point me quitter : je suis près de l'abîme.
Si j'allais l'enlever, me souiller par un crime!
Mon ami, tu m'entends? Tiens, brave ma fureur,

Accable-moi de fers, ou me perce le cœur;
Poignarde-moi plutôt.

PHARASMIN.

Ciel!

FARHAN.

Mon ami, mon frère,
Ne me perds pas des yeux; sois mon guide sévère,
Mon témoin, mon garant.

PHARASMIN.

Je le suis.

FARHAN.

Entends-tu?
Te voilà maintenant chargé de ma vertu.
Je ne suis plus à moi : grâce au ciel, je respire;
Ma raison sur mes sens a repris son empire;
Et je t'assure même, en des moments si doux,
Que de toi, Pharasmin, je ne suis plus jaloux.
Puisses-tu, vers l'hymen en entraînant son âme,
Engager Saléma de répondre à ta flamme!

PHARASMIN.

Saléma... De sa sœur je recherche la main.

FARHAN.

Quoi! sa sœur? Odéide?

PHARASMIN.

Oui, sa sœur.

FARHAN.

Pharasmin!
Tu ne me trompes pas?

PHARASMIN.

Non, non, c'est elle-même.

FARHAN, après un long silence.

Quelle était mon erreur!

PHARASMIN.

Depuis longtemps je l'aime.

FARHAN.

Et tu peux l'épouser : rends grâce à ton destin.
Moi, je cède à mon sort. Adieu, cher Pharasmin.
Que l'amour le plus doux, l'amour pur et timide,
Charme à jamais ton cœur, et le cœur d'Odéide.
Vivez longtemps heureux dans ces déserts sacrés,
De vous-mêmes connus, et du monde ignorés!

De ton bonheur du moins j'emporterai l'image.
A ta vertu bien tard, hélas! je rends hommage ;
Mais, Pharasmin, pardonne à la fatalité
De ce cruel amour dont je fus tourmenté.
Quand je n'y serai plus, ami, sous cette tente
Prends pitié d'Abufar, de Saléma mourante.
Qu'elle ignore à jamais qu'un frère malheureux
Puisa dans ses regards ces détestables feux.
C'est l'amour qui t'a fait adopter l'Arabie :
Honore par tes mœurs ma race et ma patrie.
Et moi, loin de ces lieux, je vais dans les combats,
Non chercher des lauriers, mais chercher le trépas.
Je ne cours qu'à la mort, et non pas à la gloire.
Cher Pharasmin, adieu ; ne hais pas ma mémoire.
Souviens-toi de Farhan, longtemps ton ennemi,
Mais qui connut ton âme, et qui meurt ton ami.
Je pars en l'adorant, pur, et digne encor d'elle.

SCÈNE VI.

PHARASMIN, FARHAN, KÉBIR.

KÉBIR.

Pharasmin, sous sa tente Abufar vous appelle.
Il écoute Odéide, il écoute sa sœur.
Il voudrait vous parler.

PHARASMIN.

(à part.)

Je te suis. Quel bonheur!

(à Farhan.)

Je te laisse un moment. Je vais trouver ton père.
Mais je le sens, ami, ta fuite est nécessaire.
Hélas! c'est le conseil, Farhan, que je te doi.
Il le faut, je le veux : tu m'as donné sur toi
D'un garant, d'un ami le pouvoir sans mesure :
Garant, je te l'ordonne; ami, je t'en conjure.
Attends-moi. Je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FARHAN.

Oui, je l'ai résolu.
Le devoir me l'ordonne, et le ciel l'a voulu.
Adieu, de Samaël tribu paisible et chère,
Ténaïm, Odéide... adieu surtout, mon père!
Et toi que j'aime en sœur, que je tremble d'aimer,
Mais que d'un autre nom j'aurais voulu nommer,
Hélas! déjà privé de sa fraîcheur première,
Ton front, bientôt flétri, penchera vers la terre.
Il existera donc, si loin de nos berceaux,
Un intervalle immense entre nos deux tombeaux!
Allons, vainqueur d'un feu que du moins j'ai pu taire,
Souffrant, mais sans remords, j'embrasserai mon père;
Et, hâtant aussitôt mon départ imprévu,
Je fuirai, mais si loin...

SCÈNE VIII.

FARHAN, SALÉMA.

SALÉMA.

Quels apprêts! qu'ai-je vu?
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, mon frère.
Vous ne nous quittez pas? vous aimez votre père?
Vos sœurs, votre patrie, ont quelque droit sur vous?

FARHAN.

Je sais ce que je dois.

SALÉMA.

Hé quoi! si loin de nous,
Farhan, mon cher Farhan, voudrais-tu vivre encore?

FARHAN.

Ne m'interroge pas.

SALÉMA.

Où vas-tu?

FARHAN.

Je l'ignore.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné.

FARHAN.

Mon sort en tous les lieux est d'être infortuné.
O Saléma! ma sœur!

SALÉMA.

Que ce nom a de charmes!

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes;
Je succombe et je meurs sous l'excès de mes maux.
Ah! nos pasteurs errants, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan!

FARHAN.

O que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau!
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appelle Pharasmin sur les pas d'Odéide;
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.
Oh! si j'avais trouvé dans l'antique Assyrie,
Dans la féconde Égypte ou la riche Médie,
Quelque objet vertueux qui me dût enflammer,
Qui fût né pour l'amour, et qui craignît d'aimer,
Qui portât dans son sein, modeste et recueillie,
Le doux, l'heureux trésor de la mélancolie,
Ce bonheur douloureux, cette tendre langueur,
L'aliment, le plaisir et le charme du cœur;
Oh! comme à ses genoux, soumis, tendre et fidèle,
Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle,
Oubliant l'univers, et vivant sous sa loi...

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah, Saléma! c'est toi!

SALÉMA.

Que me dis-tu, Farhan?

FARHAN.

C'est toi! Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourments, les transports de mon âme.
Tu vois dans ces déserts l'image de mes feux,
Muets, brûlants sans borne, et terribles comme eux.

De mon aspect errant j'ai fatigué l'Asie,
Et le Nil et l'Atlas, et la triple Arabie.
J'aurais voulu, courant, m'élançant loin de toi,
Sortir de cet amour qui fuyait avec moi.
Vains efforts! j'emportais ton image et tes charmes.
J'ai retenu mes cris, j'ai dévoré mes larmes;
Mais pourtant quelquefois, laissant couler mes pleurs,
Les échos étonnés m'ont rendu mes douleurs.
Enfin je suis venu, te cachant ton ouvrage,
Rapporter à tes pieds ma flamme et ton image.
J'ai tout fait pour me vaincre; ici même, en ce jour,
J'ai craint de t'avertir de mon fatal amour.
J'enchaînais, mais en vain, cet aveu qui te touche;
Il sortait par mes yeux, il errait sur ma bouche.
Je souffrais, je brûlais, j'adorais tes appas;
Je te parlais d'amour, tu ne m'entendais pas.
Non, tu n'as pas su lire en mon âme éperdue ..

SALÉMA.

Et toi-même, à ton tour, ne m'as pas entendue.
Quoi! n'as-tu pas compris, dans tout notre entretien,
Tout l'excès d'un amour qui répondait au tien?
Dans mes regards au moins n'as-tu donc pas su lire?
Mon air, mes yeux, ma voix, tout devait t'en instruire.
Oui, sous ces deux palmiers d'où je t'ai vu partir,
J'allais chercher l'espoir de te voir revenir.
Je regardais au loin, j'interrogeais l'espace;
De tes pas vers mes pas je rappelais la trace.
Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour;
Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour.
Je te disais tout bas : « Oui, ta vie est la mienne;
« Viens me rendre mon âme errante avec la tienne. »
Mes vœux sont exaucés; enfin je te revoi,
Mon cher Farhan, mon frère! O cieux, écrasez-moi!

FARHAN.

Anéantissez-nous! c'est ma sœur!

SALÉMA.

C'est mon frère!
O cieux! cachez ma honte au centre de la terre!
Un moment, malgré moi, mon cœur s'est égaré.

FARHAN.

La vertu, le devoir dans le mien est rentré.

SALÉMA.

Notre crime est horrible.

FARHAN.

Il est involontaire.

SALÉMA.

Où fuir?

FARHAN.

J'entends du bruit.

SALÉMA.

On vient.

FARHAN.

Dieu! c'est mon père!

SCÈNE IX.

FARHAN, SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN.

ABUFAR, à Odéide.

Ma fille, grâce à toi je suis désabusé;
Mon malheur est fini, mon courroux apaisé.
Mais il faut avant tout que mon cœur se soulage.
Mon fils, je l'avouerai, je t'ai fait un outrage.
Oui, j'ai cru que ton âme avait, dans sa fureur,
Conçu pour Odéide un amour plein d'horreur.
Je t'accusais à tort de cet énorme crime.
Je te rends ton bonheur, mon amour, mon estime.
Confondons nos transports et nos embrassements.

FARHAN, interdit, et se détournant.

Mon père...

ABUFAR.

A quel effroi sont livrés tous ses sens?
(à Saléma.)
Ma fille!

SALÉMA, interdite et se détournant.

Hé bien... Mon père.

ABUFAR.

O ciel! quel trouble extrême!
Que me faut-il penser? M'abusé-je moi-même?
(à Saléma.)
Ma fille, parle.

SALÉMA.

Hélas!

ABUFAR.

Vous frémissez tous deux.
Quel secret cachez-vous?

FARHAN.

Connaissez donc nos feux.
N'estimez plus un monstre, un coupable, un perfide.
Non, je ne brûle point pour ma sœur Odéide.
Mais...

ABUFAR.

Va, ce mot suffit pour calmer mon courroux.
Nomme, nomme l'objet.

SALÉMA.

Il est à vos genoux.
Dans notre indigne sang étouffez notre flamme.

ABUFAR.

Avez-vous accueilli cette ardeur dans votre âme?

FARHAN.

Abandonnés du ciel, nous nous sommes tous deux
Avoué, dans l'instant, nos exécrables feux.

ABUFAR.

Sans craindre que le ciel, pour vous réduire en poudre...

FARHAN.

Le remords a sur nous tombé comme la foudre.

SALÉMA.

Il a mis dans mon cœur ses plus cruels tourments.

FARHAN.

Il m'accable à vos pieds.

SALÉMA, tombant à ses pieds.

Punissez vos enfants:
Je ne mérite plus le nom de votre fille.

ABUFAR.

Tu ne l'es pas.

FARHAN, avec joie.

O ciel!

SALÉMA.

Quelle est donc ma famille?

ABUFAR, en montrant Saléma.

Voilà, voilà l'enfant que d'une faible main
Sa mère, en expirant, a remis dans mon sein.

SALÉMA.

Quoi ! je suis cet enfant ? Quoi ! pouvais-je le croire ?
De mes propres malheurs j'ai raconté l'histoire !

ABUFAR.

Oui, mon cœur t'écoutait, palpitant de plaisir :
De mes faibles bienfaits tu me faisais jouir.
C'est moi qui t'ai cachée au sein de ma famille.
On ignora ton sort ; je t'appelai ma fille.
J'entendais tous les jours, par une heureuse erreur,
Odéide et Farhan qui te nommaient leur sœur.
J'aurais craint à leurs yeux que tu fusses moins chère,
S'ils avaient à mon sang pu te croire étrangère.
Ce nom de mes enfants par tous les trois porté
Conserva parmi vous la sainte égalité.
Quand Dieu m'appellera, je pourrai, sans alarmes,
Vers lui lever mes yeux remplis de douces larmes,
Finir comme mon père, et dans mon dernier jour,
Ainsi qu'il m'a béni, vous bénir à mon tour.
Oui, vos pieuses mains fermeront ma paupière ;
Voilà ce qu'en mourant m'avait prédit ta mère :
J'ai secouru l'enfance, et j'en reçois le prix.
(à Farhan et à Saléma.) (à Saléma.)
Vos feux sont innocents. Je te donne mon fils.

SALÉMA.

Je ne quitterai point votre heureuse famille.

ABUFAR.

Dans l'épouse d'un fils j'embrasse encor ma fille.

FARHAN.

Pour vous aimer, tous deux nous voilà dans vos bras.
Ah ! quand je vous quittai, je ne vous fuyais pas !
J'obtiens donc sans remords une épouse si chère !
Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

PHARASMIN.

De Pharasmin aussi vous comblez tous les vœux.

ABUFAR.

Ah ! ne me quittez plus, et soyez tous heureux.

ODÉIDE.

Ah, Pharasmin !

SALÉMA.

Farhan !

ABUFAR.

Vivez longtemps ensemble.
Songez que sous sa main c'est Dieu qui vous rassemble,
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu ;
Que c'est par le remords qu'il vous sauve du crime ;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime ;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

FIN D'ABUFAR.

CHÉNIER.

NOTICE SUR CHÉNIER.

Marie-Joseph Chénier naquit, le 28 août 1764, à Constantinople, où son père était consul général. Dès son enfance, on l'amena à Paris. Après y avoir fait toutes ses études avec succès, il entra dans la carrière militaire, que sa passion pour les lettres, et particulièrement pour la tragédie, lui fit bientôt abandonner.

Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il donna *Azémire*, pièce assez insignifiante, que les comédiens jouèrent, sans l'avoir annoncée ni affichée, un jour où une représentation de *Zaïre* ne pouvait avoir lieu. Ce ne fut que trois ans plus tard que Chénier se révéla véritablement; il fit jouer alors *Charles IX*, œuvre doublement mémorable en ce qu'elle fournit à un jeune artiste l'occasion de se révéler aussi : ce fut dans le rôle du roi que Talma déploya pour la première fois l'intelligence profonde et l'énergie puissante qui ont fait de lui le plus grand de tous nos tragédiens. Un plaidoyer chaleureux contre le fanatisme et la tyrannie ne pouvait qu'être vivement applaudi quelques mois après la prise de la Bastille. Dans *Charles IX*, la passion politique grandissait nécessairement le mérite littéraire; mais il ne faut pas croire, comme on l'a dit depuis, que l'esprit de parti ait fait tout le succès de cette tragédie. Le style est ardent, énergique; elle est pleine de beaux sentiments, exprimés avec noblesse, quoique le plus souvent dans une forme sentencieuse, qui rappelle trop la manière de Voltaire, dont Chénier chercha toujours à s'inspirer.

La vie politique venait de saisir Marie-Joseph Chénier. Il fut nommé député à la convention nationale; et il fut successivement membre de toutes les assemblées législatives qui se succédèrent depuis 1792 jusqu'en 1802. Dans cette nouvelle carrière, la haine des partis lui réservait un des coups les plus cruels. Elle osa lui demander compte du sang de son frère André, qui mourut sur l'échafaud révolutionnaire; et, même aux yeux de beaucoup de gens, que révoltait une accusation si violente et si invraisemblable, Marie-Joseph fut longtemps soupçonné d'une indifférence qui certes n'eût pas été moins coupable que la participation directe à un crime dont sa mémoire est absoute. On ne voit pas d'ailleurs que Marie-Joseph Chénier ait jamais exercé un ascendant notable sur nos assemblées politiques. Dans ses rapports, qui n'eurent presque tous pour objet que l'instruction publique, il se montra plutôt homme de lettres qu'homme de parti; s'il se fait l'interprète des passions de l'époque, c'est au dehors et dans ses œuvres dramatiques. Ce qu'il a commencé dans *Charles IX*, il le continue dans *Fénelon*, *Cyrus*, *Caïus Gracchus*; et un hémistiche fameux de cette dernière tragédie, *des lois et non du sang*, était applaudi avec d'autant plus de transport, que le public y trouvait nettement formulée la profession de foi de Marie-Joseph, qui ne voulait dans la révolution que ce qu'elle avait de juste et de généreux.

Chénier cultiva presque tous les genres de littérature; mais il doit sa plus grande gloire à ses tragédies. Il faut ajouter à celles que nous avons nommées *Henri VIII* et *Tibère*. Celle-ci, achevée en 1810, et arrêtée par la censure impériale, a été jouée pour la première fois en 1843, au Théâtre-Français, et a obtenu un fort beau succès.

Marie-Joseph Chénier mourut à Paris, le 10 janvier 1811.

CHARLES IX,

OU

LA SAINT BARTHÉLEMY,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA NATION, LE 4 NOVEMBRE 1789.

PERSONNAGES.

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, mère de Charles IX.
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.
LE CARDINAL DE LORRAINE.
LE DUC DE GUISE.
L'AMIRAL DE COLIGNI.
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.
MEMBRES DU CONSEIL.
PROTESTANTS de la suite de Coligni.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est dans Paris, au château du Louvre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNI, HENRI.

COLIGNI.

Oui, j'ai quitté pour vous les bords de la Charente :
Ainsi le désira votre mère expirante;
Ses désirs sont mes lois ; ses ordres sont suivis :
Par zèle et par devoir je m'attache à son fils.
Parmi les courtisans je viens sans confiance ;
De leur génie affreux j'ai trop l'expérience ;
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé :

Par un assassinat la paix a commencé.
N'importe : Coligni, défiant, mais sincère,
Va signer aujourd'hui cette paix nécessaire :
J'oublierai mes périls pour vos félicités.
Mais vous qui, sur ces bords si longtemps attristés,
Ramenez les plaisirs et la douce allégresse,
Vous, mon héros... mon fils, dont l'heureuse jeunesse
N'a point acquis le droit de craindre les humains,
Lorsqu'un hymen brillant sourit à vos destins,
Lorsque vous paraissez, dans la pompe des fêtes,
Un astre bienfaisant qui calme les tempêtes,
Quel chagrin, de vos jeux interrompant le cours,
Vient obscurcir l'éclat répandu sur vos jours?

HENRI.

Il est de ces instants où l'âme anéantie
D'un sinistre avenir paraît être avertie;
Et souvent en effet ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes;
Au milieu de ces jeux dont vous vantez les charmes,
Dans l'épaisseur des nuits, aux moments du repos,
Dans le lit nuptial, je me peins des complots,
Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être au tombeau précipitant ma mère;
Des crimes, des malheurs, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux;
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes lorrains les intrigues sanglantes;
Vos amis et les miens, victimes des traités,
Au milieu de la paix proscrits, persécutés,
Dans les murs de Vassy massacrés sans défense,
Accusant leur trépas, inutile à la France.
Le dirai-je? un prodige augmente mon effroi :
Hier nous commencions, d'Alençon, Guise, et moi,
Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan, consumant son loisir,
Perd ses biens et le temps, sans trouver le plaisir.
Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
Ce que j'ai vu sans doute, ou ce que j'ai cru voir.

Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,
Ce qui s'offre sans cesse à mon âme éperdue :
Trois fois les dés sanglants ont effrayé ma vue.

COLIGNI.

Sire, l'aspect d'un Guise a fasciné vos yeux :
Les Guises ont toujours ensanglanté ces lieux,
Et, sans vous alarmer d'un sang imaginaire,
Maurevel a commis un crime mercenaire :
A des piéges mortels ils ont déjà recours,
Au sein du Louvre même ils achètent mes jours.
Ils règnent. Vous savez si je dois les connaître.
Croyez-moi cependant ; Bourbon ne doit pas être
Un de ces rois sujets des superstitions,
Enfants qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent, à leur réveil, le destin d'un empire.
D'ailleurs, auprès du roi vos amis et les miens
Ont, même avant ce jour, trouvé quelques soutiens ;
Du prudent l'Hôpital souvent la voix propice
Fit au sein des combats respecter la justice ;
De l'orgueilleux Lorraine il est vrai que le choix
L'a proclamé jadis ministre de nos lois :
Ce choix fut commandé par l'estime publique ;
Mais des Guises bientôt lorsque la politique
Souillait de sang français un glaive ambitieux,
L'Hôpital opposait aux cris séditieux
Des desseins toujours purs, des conseils toujours sages ;
Et ce reste imposant des vertus des vieux âges
S'élevait, au milieu des courtisans surpris,
Comme un grand monument planant sur des débris.
Si Médicis, fidèle aux mœurs de ses ancêtres,
Rassemble auprès du roi des flatteurs et des prêtres,
Si d'une cour perfide il est environné,
Si de nos ennemis le souffle empoisonné
Voulut, dès le berceau, corrompre son enfance ;
Je crois, j'aime à penser que, pour notre défense,
Son cœur mieux averti lui parlera toujours.
Du moins quand Maurevel attenta sur mes jours,
Charles vint s'affliger sous mon toit solitaire ;
Ainsi que vous, mon fils, il me nomma son père
Sa pitié consolante adoucit mes douleurs,

Et mes cheveux blanchis sont mouillés de ses pleurs.
Peut-être je n'ai point fléchi ma destinée.
L'âme de Coligni n'en est pas étonnée;
Mon courage est à moi ; le reste est au hasard.
Je ne puis opposer à la fraude, au poignard,
Qu'un cœur inébranlable et quelque renommée ;
Ce Louvre me verra tel que m'a vu l'armée :
Bravant les assassins jusqu'à mon dernier jour,
Et servant la patrie en méprisant la cour.

HENRI.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance!
Et combien je rends grâce aux généreux humains
Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins!
Je ne ressemblais point à ces princes vulgaires,
Confiés en naissant à des mains mercenaires,
Enivrés de respects, d'hommages séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyais près de moi des égaux, des amis;
Au travail, au courage, à la franchise altière,
On exerçait alors notre élite guerrière :
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs;
Là, gravissant les monts, et les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon père au milieu des combats.
Enfin je suis entré dans une autre carrière.
A mes yeux tout à coup quelle image étrangère!
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés;
Des femmes gouvernant des princes trop faciles,
Aux passions d'un roi des courtisans dociles;
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.
En voyant leurs plaisirs, et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis, voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,

Nos monts et nos rochers de frimas revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès, pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où, parmi des guerriers,
Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

SCÈNE II.

COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL.

L'HÔPITAL.

Sire, et vous, Coligni, c'est Charles qui m'envoie.
Ouvrez tous deux vos cœurs à la publique joie :
Lorraine à l'instant même arrive en ce palais,
Et selon vos désirs il a réglé la paix.
Tout le peuple à grands cris bénit cette journée :
C'est peu que d'un saint nœud la pompe fortunée,
Faisant cesser la haine entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois;
Cette douce union doit être cimentée
Par les liens communs d'une paix respectée.
On respire; un jour pur se lève enfin sur nous;
Le bonheur des Français sera signé par vous;
Les arts consolateurs vont embellir nos villes;
Ils feront oublier ces discordes civiles
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens.
A remplir cet espoir le jeune roi s'empresse :
Sa mère en a versé des larmes d'allégresse;
Tous deux avec la cour vont se rendre en ces lieux.
Pour moi, dont cette cour a fatigué les yeux,
Moi, témoin trop tardif de quelques jours prospères,
Si proche du cercueil où m'attendent mes pères,
J'aurai vu le bonheur de la France et de vous,
Et mes derniers soupirs m'en paraîtront plus doux.

COLIGNI.

O vertueux vieillard dont la gloire est chérie,
Vivez longtemps pour nous; vivez pour la patrie;
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français!
C'est à vous, l'Hôpital, que nous devons la paix;
Sans vous nous périssions; votre prudence active

Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive.
Hélas! bien loin de vous, dans les jours du malheur,
Votre nom prononcé calmait notre douleur :
Votre image aux soldats était toujours présente.
Lorsqu'on leur annonçait une loi bienfaisante,
Ils disaient : L'Hôpital a dicté cette loi.
Mais quand ils apprenaient par le public effroi
Quelque édit révoltant, quelque grande injustice,
Ils disaient : L'Hôpital n'en est point le complice.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, HENRI, COLIGNI, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE; PROTESTANTS DE LA SUITE DE COLIGNI, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CATHERINE, bas à Lorraine.

Flattons nos ennemis; ne nous trahissons pas :
Ce jour verra la paix, cette nuit leur trépas.

CHARLES.

Vous tous qui m'écoutez, soutiens de mon empire,
Dont le cœur généreux pour la France respire,
Un grand événement doit signaler ce jour :
L'olive dans la main, la Paix est de retour.
Fixons-la désormais par un traité durable.
Je signe le premier cet acte vénérable
Qui par tous les partis fut longtemps désiré :
Gage de nos serments, qu'il soit toujours sacré;
A nos champs dévastés qu'il rende l'abondance;
Et qu'entre les enfants son heureuse influence
Fasse renaître encore, en ce jour précieux,
L'amitié qui jadis unissait leurs aïeux!

L'HÔPITAL.

Sire, d'un vieux Français laissez couler les larmes.
Hélas! quand vos édits répandaient tant d'alarmes,
Contraint de les signer, j'ai maudit mon emploi :
Il m'est cher aujourd'hui; je signe, après mon roi,
Une paix que mes vœux sollicitaient sans cesse.
Heureux de voir ce jour, je bénis ma vieillesse.
Après dix ans de guerre, ô France, ô mon pays,
J'ai vu finir tes maux : mes destins sont remplis.

CATHERINE.

En signant cette paix j'achève mon ouvrage.
Bourbon, jeune héros dont le noble courage
Presque dès le berceau promit de grands destins,
Avec soin j'écoutai ces présages certains;
Mon cœur vous désigna pour l'époux de ma fille.
Et vous, digne héritier d'une illustre famille,
Vous qui, des Châtillons surpassant les exploits,
Défendîtes longtemps le trône des Valois,
Soyez encor l'appui, non l'effroi de vos maîtres.
Le rang, les dignités, les biens de vos ancêtres,
Tout vous est aujourd'hui rendu par ce traité :
Rendez-nous votre cœur, votre bras indompté.
L'étranger, nourrissant nos guerres intestines,
A grossi son pouvoir, fondé sur nos ruines :
Que ses lâches complots soient promptement punis,
Et que Philippe tremble en nous voyant unis!

LORRAINE.

Je signe avec transport. Coligni, daignez lire
Cet important traité qui doit sauver l'empire.
Les articles d'avance étaient réglés par vous :
J'ai respecté vos vœux, je les ai suivis tous.
Nos débats éternels affligeaient le ministre;
Ils offraient au prélat un aspect plus sinistre;
D'un scandale trop long mes yeux étaient lassés.
Que Dieu cesse de voir ses enfants dispersés
Perpétuer entre eux le crime de la guerre;
Que leur douce union console enfin la terre!
Français, chrétiens, pour nous la paix est un devoir.

GUISE.

La paix! à ce nom seul tout se livre à l'espoir.
Je n'examine point si mon cœur la désire;
Elle est le vœu du roi, c'est à moi d'y souscrire.
Marguerite, en passant sous les lois d'un époux,
Aurait pu m'inspirer des sentiments jaloux;
Seul peut-être aujourd'hui j'aurais droit de me plaindre.
Mais c'est la paix : je signe, et, sachant me contraindre,
Pour l'intérêt public laissant mes intérêts,
Oubliant, dévorant mes déplaisirs secrets,
C'est au bien de l'État que je me sacrifie.

HENRI.

J'obéis au désir d'une mère chérie.

Son fils, la paix prochaine, et des nœuds éclatants,
Adoucissaient l'horreur de ses derniers instants.
Ma main n'a pu fermer ses mourantes paupières.
C'est au feu pâlissant des torches funéraires
Que j'ai de mon hymen allumé le flambeau;
Et l'autel m'attendait auprès de son tombeau.
Mais Coligni me reste; et du moins elle laisse
Un guide à ma vaillance, un père à ma jeunesse.
Coligni m'a comblé de ses soins assidus;
Avec ses intérêts les miens sont confondus.
De son cœur généreux si l'attente est remplie,
Je signe aveuglément, et sans peine j'oublie
Ces jours, ces temps affreux, où nos calamités
Croissaient à chaque instant, même par des traités.

COLIGNI.

Laissons ces souvenirs : Coligni les déteste.
Ombres des Châtillons, c'est vous que j'en atteste,
Héros dont la franchise égalait la valeur,
Et qui m'avez frayé les routes de l'honneur;
Vrais chevaliers français, mes aïeux, mes modèles,
Dont les lèvres, du cœur interprètes fidèles,
Ont fait au sein des cours parler la vérité;
Vous, grands dans le bonheur, grands dans l'adversité :
C'est par vous, devant vous, que je jure à la France
De remplir de mon roi la sublime espérance.
Dans nos derniers combats plus d'un laurier cueilli
Avait longtemps orné mon front enorgueilli :
J'en rougis maintenant. Vous voyez cette épée?
Sire, le sang français l'a trop souvent trempée :
Que ce sang précieux s'efface avec mes pleurs!
J'ai bravé vos édits, mes dangers, mes malheurs :
En vain sur tout l'État votre trône s'élève;
Nul pouvoir de mes mains n'eût arraché ce glaive;
Il tombe : Coligni, vaincu par vos bienfaits,
Le dépose à vos pieds, et signe enfin la paix.

CHARLES.

Acceptez cette épée : à l'étranger fatale,
Elle a de mon aïeul armé la main royale;
Les soutiens de l'Autriche ont éprouvé ses coups;
Pure de sang français, elle est digne de vous.
Aux mains de Coligni qu'elle reste invincible!
Mon aïeul la portait dans ce combat terrible

Qui, sous le long effort de nos preux chevaliers,
Des monts helvétiens vit tomber les guerriers.
Quittons ces lieux, madame, et préparons des fêtes,
Non telles qu'on en voit au moment des conquêtes,
Dans ces malheurs brillants qu'on nomme des succès;
Non ces jeux sans plaisir, ennemis de la paix,
Que célèbre l'orgueil, et non pas l'allégresse;
Mais des jeux embellis par la publique ivresse!
Et d'un peuple enchanté que l'innocente voix
Calme le noir souci qui veille au cœur des rois!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CATHERINE.

CATHERINE.

Mon fils, ce coup d'État nous est trop nécessaire.

CHARLES.

Mais le jour de la paix!

CATHERINE.

La croyez-vous sincère?

CHARLES.

Immoler tout un peuple!

CATHERINE.

Il s'agit de régner.

CHARLES.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

CATHERINE.

Frappons cette nuit même.

CHARLES.

Ah! ma pitié l'emporte.

CATHERINE.

Vous aviez consenti.

CHARLES.

Je le sais, mais n'importe.
Ce n'était point, madame, à l'instant de frapper;

Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper;
Je m'abusais, vous dis-je : il n'est plus temps de feindre.
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre?
Ne précipitons rien : je veux que les esprits,
Égarés tant de fois, soient toujours plus aigris;
Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable;
Que des chefs protestants l'ambition coupable
De la France à mes yeux prétende disposer :
Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis...

CATHERINE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils :
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales;
Mais de vingt nations parcourez les annales;
Vous trouverez partout d'infidèles sujets,
Rampant et frémissant sous le joug des bienfaits,
Ardents à trafiquer de la honte et du crime,
Prêts à vendre l'État et leur roi légitime
A changer de devoir sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.
Sans remonter bien loin, le roi François premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier;
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire.
Bourbon devait sans doute en garder la mémoire;
Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,
Et qui dans ses cités répandait la terreur,
Flétrissant tout à coup le nom de connétable,
Devint pour l'empereur un appui redoutable,
Et, contre les Français guidant leurs ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous : connaissez leur faiblesse,
Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Surtout (vous êtes jeune et sans expérience)
Craignez des protestants traités, paix, alliance.

Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter :
Ils respirent, le mal ne peut plus s'augmenter :
Vous régnez.

CHARLES.

J'aurais dû, si le mal est extrême,
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
Vous avez cependant condamné ma jeunesse.
Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Il règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore ;
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore ;
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.
Français comme mon frère, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me fallait atteindre :
Mais l'avez-vous permis ?

CATHERINE.

Et vous osez vous plaindre !
J'aurais pu pardonner des sentiments jaloux
Au jeune infortuné qui régnait avant vous !
Hélas ! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui.
Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui :
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur, plein d'une noble audace,
A pour les grands exploits un penchant glorieux ;
Je sais que trop souvent on a vu vos aïeux,
Entourés au combat de sang et de poussière,
Dans leur propre péril jeter la France entière :
Pour moi, je les condamne, et le chef de l'État
Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire ;
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
L'esprit qui les forma fut aussi mon partage ;
Et j'ai su (les Français m'en rendront témoignage)
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,

L'orgueil séditieux de vos premiers sujets,
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance
Renverser tout à coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour à tour;
Et contre eux tous enfin, m'armant de leur faiblesse,
Régner par la discorde, et diviser sans cesse.
Quand, durant votre enfance, on vit les protestants
S'unir contre la cour aux princes mécontents,
De Guise et de son frère élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance;
Mais, devenus tous deux trop grands par mes bienfaits,
Ils régnaient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorency je vis enfin s'éteindre
Le nom des triumvirs, qui n'était plus à craindre
Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,
Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existait encor des ligues insolentes :
Contraints de recourir à des trêves sanglantes,
Nous avons trop connu les différents partis;
Longtemps de leur pouvoir ils nous ont avertis,
Mon fils; et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

CHARLES.

Qui? lui?

CATHERINE.

J'ai dit le mot : c'est à vous de penser
Si vous avez encor le temps de balancer.
Devant vous à l'instant ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même, et dominer sur vous?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche;
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer;
Ses avis sont d'un maître, et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,

Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

CHARLES.

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le croi.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE.

CATHERINE.

Ministre des autels, venez vous joindre à moi.
Vous savez que, le jour où la paix fut conclue,
La mort des protestants fut aussi résolue;
Et ce coup nécessaire au salut de l'État,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance
Devait purifier les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
Mon fils craint de régner, il veut, et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LORRAINE.

Quoi ! sire, est-il bien vrai ? quoi ! votre âme flottante
Refuse d'obéir au vœu de l'Éternel !

CHARLES.

Si telle est en effet la volonté du ciel,
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le Roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout à coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LORRAINE.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

CHARLES.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LORRAINE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté;
Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,
Il commande souvent la guerre et la vengeance.
Sur le mont Sinaï (l'avez-vous oublié?),

Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfants de Lévi, ministres sanguinaires,
Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères ;
Et la faveur du ciel, apaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
Il emprunte aujourd'hui la voix de son Église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous de tant de saints rois noble postérité,
De leur zèle héroïque avez-vous hérité?
Fils aîné de l'Église, en vous l'Église espère :
Éveillez-vous, frappez, et vengez votre mère.
Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom, vainement imploré.
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres;
Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'Église et de tous vos malheurs.

CHARLES.

Arrêtez! loin de moi cet avenir horrible!
Arrêtez! De mon Dieu j'entends la voix terrible;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens :
Eh bien! j'obéirai ; c'en est fait, j'y consens;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide!
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide :
Je voudrais me venger; mais, ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours sont-ils en sûreté?

CATHERINE.

Ils y seront alors.

CHARLES.

Vous avez ma promesse;
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse,
J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles,
Interdit aux Français ces croyances nouvelles;
Je comptais rétablir les antiques édits;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

LORRAINE.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, surtout le chancelier.
Mais tout dissimuler serait une imprudence;
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Que l'amiral trompé...

CHARLES.

Je le jure, et sans peine
Je pourrais le tromper; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

CATHERINE.

Oui, de projets, dit-il, importants, glorieux.

LORRAINE

Quels que soient ces projets, il faut vous y soumettre.

CATHERINE.

Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.

LORRAINE.

Enivrez-le d'espoir; qu'il ne puisse un instant
Ou voir ou deviner le piége qui l'attend.

CATHERINE.

Il vient, retirons-nous.

SCÈNE III.

CHARLES, COLIGNI.

CHARLES.

Assez longtemps peut-être
Vous avez, Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dus à votre maison :
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage,
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

COLIGNI.

O mon maître! ô mon roi!

CHARLES.

D'écouter vos conseils je me fais une loi.

Oui, mon cœur les attend avec impatience.

COLIGNI.

Si j'ai repris mes droits à votre confiance,
Si ce glaive royal est remis à mon bras,
Je veux le mériter par de justes combats;
J'augmenterai sa gloire en vengeant nos misères.
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires.
De l'univers entier Philippe détesté
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes;
Jusque dans sa famille il a pris des victimes :
Carlos, avant le temps au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.
Le sang de votre sœur réclame la vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance?
Déjà dans sa pensée il combat les Français,
Sur nos divisions il bâtit ses succès;
Le cruel dissimule; il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie;
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui frayer des chemins...
Quelques moments encore... et nous pourrions l'attendre!
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends, surtout afin de le punir;
Dans ces affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie.
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie,
Retz, et Guise, et Tavanne, et tous ces courtisans
Des malheurs de la France odieux artisans :
Recherchez un guerrier... (faut-il que je le nomme?)
Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme.
Aux champs de la Belgique envoyez des soldats :
Henri sera leur chef; et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscayen les villes consternées.
Là jusques à l'hiver je bornerai mes coups;
Je veux m'y retrancher, et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisolles
Ces restes si vantés des bandes espagnoles;
Puis au sein de Madrid, cherchant un furieux,
Venger de votre aïeul les fers injurieux,

Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

CHARLES.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter;
Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire?
Ou bien de mes États ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin?
Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
Et leurs communs aïeux et leur double alliance?

COLIGNI.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
Malgré tant de liens, est étranger pour lui.
On sait depuis longtemps leur mésintelligence;
Et nous devons sans doute en fixer la naissance
Aux temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque et son frère empereur,
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe, il n'a que des soldats :
L'amour de ses sujets ne le défendra pas;
Le Vatican sera son unique refuge.
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge?
Ah! si Rome oubliait qu'un roi de votre nom
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux;
Et ces temps ne sont plus où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

CHARLES.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands :
Vous avez tout prévu; c'est assez, je me rends.
Courez venger l'État, l'honneur de mes ancêtres,
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres;
Montrez aux Castillans un nouveau Duguesclin;
Éteignez leur splendeur, déjà sur son déclin;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire.

Par l'époux de ma sœur ils seront secondés :
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

COLIGNI.

Sire, votre indulgence encourage mon zèle :
Oui, combattons l'Espagne et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler;
Pour l'effacer un jour, il la faut égaler.
Sachons, il en est temps, tout oser, tout connaître,
Et qu'à la voix d'un roi vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts, trop longtemps négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes :
Les chemins sont frayés, et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers
Va tout à coup changer l'Europe et l'univers.
Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
De nouveaux intérêts, une autre politique.
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux ;
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'Océan réglera le destin de la terre :
Le paisible commerce enfantera la guerre;
Mais, ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin du commerce enfantera la paix ;
Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,
Unis et rapprochés, n'auront qu'une patrie.
Le plaisir, instruisant par la voix des beaux-arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah ! de cet heureux jour, qui ne luit pas encore,
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
Déjà de tous côtés disperse la lumière;
L'audace enfin succède à la timidité,
Le désir de connaître à la crédulité :
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous pas à pas la raison s'achemine.
La voix des préjugés se fait moins écouter;
L'esprit humain s'éclaire : il commence à douter.
C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,

Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

CHARLES.

Si tels sont, Coligni, vos désirs magnanimes;
Si ces nobles projets, ces sentiments sublimes
Soutenaient votre espoir au milieu des combats,
Quel ascendant funeste a retenu vos pas
Sous des drapeaux français qui combattaient la France?
Ah! souvent j'ai maudit jusqu'à votre vaillance.
Votre nom tous les jours arrivait jusqu'à moi,
Prononcé par la haine et le public effroi.
Les pleurs de mes sujets empoisonnaient ma vie :
Fatigué de grandeurs, tel inspire l'envie,
Dont les secrets ennuis méritent la pitié.
Qu'importe le pouvoir sans la douce amitié?
Coligni, si mon cœur avait su vous connaître,
Ce cœur infortuné la sentirait peut-être;
Près de vos cheveux blancs elle aurait pu remplir
Mes inutiles jours, perdus à vous haïr.
Que n'avez-vous franchi la barrière importune
Qui du sort d'un héros séparait ma fortune!
Qu'aisément mon courroux eût été désarmé!

COLIGNI.

Ce palais, votre cœur, tout nous était fermé.
Excusez ma franchise, à la cour étrangère :
Vous n'en redoutez point le langage sévère.
Eh bien! souffrez encore un avis généreux :
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
A vous, à votre État, mon dévouement sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé; vos édils inconstants,
Scellés presque toujours du sang des protestants,
Ont annoncé chez vous un cœur faible et mobile,
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisants;
Ne laissez point sans cesse au gré des courtisans
Errer de main en main l'autorité suprême;
Ne croyez que votre âme, et régnez par vous-même;
Et si de vos sujets vous désirez l'amour,
Soyez roi de la France, et non de votre cour.
Que sous de justes lois le peuple enfin respire :

Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire,
Il cultive nos champs, il défend nos remparts;
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards;
Mais, tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.

CHARLES.

Croyez que désormais ils seront écoutés :
Je saurai mettre un terme à nos calamités.
Allez; à vos amis portez-en la nouvelle;
Gardez cette franchise et ce vertueux zèle.
Régner par vos avis est mon vœu le plus doux.

COLIGNI.

Le mien est de mourir pour le peuple et pour vous.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE; COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

N'éprouvez point, mon fils, d'effroi pusillanime.
Vous voyez devant vous les ennemis du crime;
Oubliez auprès d'eux les discours d'un pervers.

CHARLES.

De l'État déchiré finir les longs revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

CATHERINE.

Ou son prétexte au moins.

CHARLES.

Il semble aimer la France;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible
Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense;
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix;
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne;

Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

CATHERINE.

Oui, c'est la voix du ciel; c'est la voix de la gloire :
Si vous voulez régner, c'est à vous de les croire.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit;
Et vous verrez ce peuple inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille;
Rentrer par la frayeur sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Mais les moments sont chers; le jour fuit, le temps presse.
Amis, nous n'exigeons ni serment ni promesse :
Votre haine suffit.

LORRAINE.

Dieu parle; c'est assez.

GUISE.

Désignez les proscrits.

CATHERINE.

Ah! vous les connaissez.

LORRAINE.

Coligni.

GUISE.

Cette main punira le rebelle.

LORRAINE.

Téligny.

CATHERINE.

C'est son gendre, et son appui fidèle.

GUISE.

Le Navarrois.

CHARLES.

Jamais! Vous m'en répondez tous.

CATHERINE.

Non, Guise.

CHARLES.

De ma sœur songez qu'il est l'époux.

CATHERINE.

Attenter à ses jours, c'est immoler ma fille.

CHARLES.

De saint Louis du moins épargnez la famille.

LORRAINE.

Sire, aucun n'agira contre vos volontés.

GUISE.

Meurent les protestants, les princes exceptés !

CATHERINE.

Des gardes toutefois veilleront sur les princes

GUISE.

Les ordres souverains pour toutes les provinces...

CATHERINE.

Sont prêts, et vont partir.

GUISE.

Où nous rassemblons-nous?

CATHERINE.

Dans le Louvre, en ce lieu.

LORRAINE.

L'heure du rendez-vous?

CATHERINE.

Minuit.

GUISE, à voix haute.

Minuit.

LORRAINE.

Les chefs?

CATHERINE.

Guise, vous, et les prêtres.

LORRAINE.

Le signal?

CATHERINE.

Un tocsin sonnant la mort des traîtres.

GUISE.

Les mots de ralliement?

CATHERINE.

Dieu, Charles, Médicis.

GUISE.

Aurons-nous quelque signe empreint sur nos habits?

CATHERINE.

La croix, couleur de sang.

CHARLES, dans le plus grand trouble.

Sortons.

CATHERINE, aux conjurés.

Zèle et silence.

Retirez-vous; le roi chérit votre vaillance.

(à Charles.)
Ne calmerez-vous point cette secrète horreur?

CHARLES.

Ah! si j'étais proscrit, j'aurais moins de terreur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORRAINE, L'HOPITAL.

LORRAINE.

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler;
Au nom du bien public je voudrais vous parler :
Un discours libre et franc n'aura rien qui vous blesse :
Qui dit la vérité l'écoute sans faiblesse.
J'aime votre vertu; mais vous devez savoir
Qu'on peut, sans s'abaisser, respecter le pouvoir.
Le sort, vous opposant une injuste barrière,
Semblait des dignités vous fermer la carrière :
Vos talents par mon zèle ont été bien servis.

L'HÔPITAL.

Puisque le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche ni plainte :
Je veux même y répondre, et m'expliquer sans feinte.
Quels ministres placés auprès d'un potentat
L'aideront à porter le fardeau de l'État,
Des sujets vertueux, éclairés, équitables,
Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables
D'une auguste famille enfants dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés?
Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire;
Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
Par dix siècles d'honneurs dispensé de vertu;
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés

Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,
Fut-ce par leur naissance? et dois-je vous apprendre
Que, s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux,
Ils comptaient des vertus, et non pas des aïeux?
Je ne me place point parmi ces grands modèles;
Mais s'il est dans l'État des citoyens fidèles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LORRAINE.

Il est vrai : je l'ai dit, je le redis encore,
Votre vertu m'est chère, et la France l'honore.
On pourrait toutefois... pardonnez cet aveu;
Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu :
Vos amis, qui comptaient sur votre expérience,
Osent vous accuser de quelque imprévoyance.
Depuis qu'en un tournoi l'ardent Montgommery
Blessa d'un coup mortel l'infortuné Henri,
Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtre et de ruines;
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et, toujours étouffés, ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides;
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides;
Complaire tour à tour aux partis opposés,
Voilà dans tous les temps ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique;
Et vous ne songez pas que votre politique
Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'État, qu'elle insulte aux autels!
Ce projet trouverait un obstacle invincible :
On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre et les combats,
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les États
Il faut (et c'est à vous, monsieur, que j'en appelle)
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
D'un peuple qui toujours se plut au changement.
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,

Et tous les protestants sont ennemis des lois.

L'HÔPITAL.

Ministre des autels, quelle est votre espérance ?
Eh quoi ! prétendez-vous renouveler en France
Les sanglants tribunaux à Madrid révérés?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance,
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
Nous imposeraient-ils un joug religieux ?
Comment déterminer la borne des pensées ?
N'allez pas recourir à des lois insensées,
Qu'une ignorante haine a pu seule établir :
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LORRAINE.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire :
Il a mieux profité des leçons de sa mère.
Tous deux sont fatigués de nos dissensions
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Le roi peut ce qu'il veut.

L'HÔPITAL.

Quelle horrible maxime!
C'est ainsi qu'un monarque est traîné dans l'abîme.
Si Charles vous croyait... Juste ciel ! j'en frémis !
Quoi ! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Entre les mains des rois placer le despotisme !
Non, non ; connaissez mieux leur puissance et nos droits :
Nous sommes leurs sujets, ils sont sujets des lois.
Il est, il est, monsieur, de ces princes sinistres,
Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres ;
Mais lorsque tout à coup dissipant leurs flatteurs,
Faisant évanouir les songes corrupteurs,
Le jour est arrivé, le jour de la vengeance,
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
Un éternel affront les attend au cercueil ;
L'horrible solitude accompagne le deuil ;
Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi que parmi ses aïeux
Il est des noms sacrés et des noms odieux.

Louis neuf à jamais laisse un modèle auguste :
Il fut brave et pieux, et surtout il fut juste ;
Ses fautes sont du temps, ses vertus sont de lui :
La voix du monde entier le révère aujourd'hui.
Le fils de Charles sept n'aima que les supplices :
Il redoutait son peuple, et jusqu'à ses complices ;
Fils et sujet rebelle, et roi dénaturé,
Il vécut de flatteurs, de bourreaux entouré ;
Sa sombre tyrannie entassait les victimes,
Et des prisons d'État il peuplait les abîmes.
Il fut craint ; mais l'histoire a dans tout l'avenir
De haine et de mépris chargé son souvenir.

LORRAINE.

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime :
On reconnaît toujours l'esprit qui vous anime,
Cet orgueil de sagesse, et ce langage outré
D'un fougueux magistrat par le zèle égaré,
Qui, résistant au fils et jugeant les ancêtres,
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finissons. Mais je veux ne vous déguiser rien :
Le crédit qui vous reste est peut-être le mien ;
Enfin vous me devez votre fortune entière :
Et lorsque Médicis, exauçant ma prière,
Remit sous le feu roi les sceaux entre vos mains,
Je suis, disais-je alors, garant de ses desseins ;
Du seul bien de l'État son âme est occupée.
Elle m'a cru, monsieur.

L'HÔPITAL.

Et l'avez-vous trompée?

LORRAINE.

Peut-être, puisqu'enfin vous osez aujourd'hui
Vous armer contre nous, et braver votre appui.

L'HÔPITAL.

Non, vous ne croyez pas qu'en effet je vous brave.
Mais j'étais un ami : vous vouliez un esclave.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français.
Il fallait enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles,
Et, quand tous les partis ont méconnu les lois,
Faire entendre partout leur inflexible voix.

Pour appui, dès longtemps, n'ayant que mon courage,
Partout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l orage;
J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, monsieur, mais d'être citoyen;
D'éclairer le monarque, et non pas de lui plaire.

LORRAINE.

(à part.)

Le roi vient. Je crains peu cette vertu sévère.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE; AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

(Les gardes et les pages accompagnent le roi au conseil, et se retirent.)

CHARLES.

Prenez place, messieurs; parlez, éclairez-moi :
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi;
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime;
Songez à mon empire, et non pas à moi-même.
Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes États le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :
Vous le savez, madame; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu : qu'il nous soit moins funeste!
On se repent; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni;
Je vois l'homme d'État, et non plus le rebelle;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle :
Condé me sera cher, et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous alarmez pas; mes bontés, je l'espère,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est temps de cimenter la paix;
Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'Église éternelle,
A cette auguste loi s'il est quelque infidèle,
Par son juste trépas c'est à moi de venger

Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

CATHERINE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
A la religion sa majesté chérie.
Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant :
Non, jusques aux bienfaits, tout lui paraît à craindre;
Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre.
Ses cris vous parviendront; c'est à vous d'achever :
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LORRAINE.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose;
C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause :
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

GUISE.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse,
J'oserai demander pourquoi tant de faiblesse,
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
Un poison dangereux infecte vos États;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah ! si l'on eût daigné leur imposer des lois !
Votre frère à mes yeux les a vaincus deux fois :
Sire, je lui connais des rivaux en courage;
Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir.
Il faudrait les dompter, et non les convertir.

LORRAINE.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre, où le sang coule en vain.
Sire, un mal violent veut un remède extrême :
L'État, trop divisé, s'est affaibli lui-même;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère;
Montrez-vous à la fois indulgent et sévère;
Avec le châtiment présentez le pardon :
Dans vos devoirs sacrés le zèle et l'abandon,

Les soins reconnaissants, la piété soumise,
Sauront vous acquitter des bienfaits de l'Église.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel :
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pepin jusqu'à vous, Rome et les rois de France
Conservèrent toujours une étroite alliance ;
Ainsi, de jour en jour, votre puissant État
A vu par le saint-siége augmenter son éclat.
Il est temps de calmer sa longue inquiétude :
Dieu, jusque dans les rois, punit l'ingratitude.

CHARLES, au chancelier.

Vous vous taisez, monsieur?

L'HOPITAL.

Sire, permettez-moi...

CHARLES.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi?

L'HÔPITAL.

Eh bien! vous le voulez, je romprai le silence.
On parle du saint-siége et de reconnaissance.
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats :
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
Ces pontifes, cachés à l'ombre de l'autel,
Longtemps n'avaient ouvert que les portes du ciel :
Ils n'étaient que sujets. Qui les a rendus maîtres?
Ils doivent leurs États à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés?
Accumulant les biens, vendant les dignités,
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadèmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois.
Vos aïeux l'ont souffert; mais voyez à sa voix
Jean-sans-Terre quittant, reprenant la couronne;
Sept empereurs chassés de l'Église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Et dans Rome, à genoux, courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance :
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs;

Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naple et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,
Périt sur l'échafaud en demandant son crime,
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ce vertige affreux trois siècles sont livrés :
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse
Bientôt dans la réforme ardents à se jeter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter ?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance
Le schisme d'un moment puisa quelque importance;
Ainsi que des prélats l'indiscrète fureur
Conquit trente ans de guerre et la publique horreur;
C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle,
Établit aisément sa doctrine nouvelle :
Après lui, c'est ainsi que l'austère Calvin
Dans Genève eut encore un plus brillant destin.
Il n'est qu'une raison de tant de frénésie.
Les crimes du saint-siége ont produit l'hérésie
L'Évangile a-t-il dit : « Prêtres, écoutez-moi,
« Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
« Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre?
« Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre;
« Armez et divisez, pour vos opinions,
« Les pères, les enfants, les rois, les nations? »
Voilà ce qu'ils ont fait.

LORRAINE.

Osez-vous, téméraire...

CHARLES.

Ne l'interrompez pas; continuez, mon père.

L'HÔPITAL.

Si Genève s'abuse, il la faut excuser :
Les yeux fixés sur Rome, on pouvait s'abuser.
Genève, récusant ce tribunal suprême,

Aura cru que le code inspiré par Dieu même,
Toujours cité dans Rome et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance;
Et parmi vos sujets le poison répandu
Jusque dans votre cour déjà s'est étendu.
Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre;
Le dernier des mortels est maître de son cœur.
Le temps amène tout, et ce n'est qu'une erreur;
Et si quelques instants elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire.
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper
Commander aux esprits de ne pas se tromper!
Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.
En lisant votre édit, tout va courir aux armes;
Et vous verrez encor dans vos champs désolés
Par la main des Français les Français immolés;
Après tant de traités les Français implacables,
Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous, ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;
Elle est chère à mon cœur depuis soixante années.
Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité;
Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
Par cette âme encor jeune et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler?
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler:
Rendez-lui sa splendeur, qui dut être immortelle!
Votre vieux chancelier vous implore pour elle:
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice:
Avant les protestants qu'on me mène au supplice.
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit;
Je ne puis le sceller; punissez-moi. J'ai dit.

CHARLES.

Moi, je vous punirais! Non, non, des traits de flamme,

Tandis que vous parliez, ont pénétré mon âme.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous :
Oui, je veux adopter des sentiments plus doux ;
Oui, c'est la vérité ; je dois la reconnaître.
Oui, j'ai pu me tromper : on m'égarait peut-être.

CATHERINE.

Vous croyez...

CHARLES.

Tout, madame. Écoutez, chancelier.
(Il lui parle à l'oreille.)

LORRAINE, bas à Catherine.

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer.
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige.

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien.

GUISE, bas.

Le roi...

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien, vous dis-je.

CHARLES.

Adieu, madame ; et vous, chancelier, suivez-moi :
Le passé, l'avenir, tout me remplit d'effroi.
J'ai besoin d'un ami, dont l'austère sagesse
Sur le penchant du crime arrête ma jeunesse ;
Et, fixant mon esprit trop souvent combattu,
Par son exemple au moins me force à la vertu.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, PAGES, GARDES, dans l'enfoncement.

CHARLES.

Ou rester vertueux, ou devenir coupable !
Il est temps de choisir. C'est un choix redoutable :
Vertueux, c'est risquer et mon trône et mes jours ;
Coupable un seul moment, je le serai toujours.
Moi coupable ! quel mot ! L'humanité me touche :

Auprès du chancelier j'ai senti sur ma bouche
Voler l'aveu fatal d'un mystère d'horreur ;
Mais le secret terrible est rentré dans mon cœur.
Que me conseille-t-on ? d'exterminer des traîtres.
Je balance ! A-t-on vu balancer mes ancêtres ?
N'entends-je pas encor vanter avec éclat
Leurs forfaits illustrés du nom de coups d'État ?
Mon trône est cimenté du sang de leurs victimes ;
Avec ce bel empire ils m'ont légué des crimes,
Et mon œil voit partout leurs attentats écrits
Sur l'or ensanglanté qui couvre ces lambris.
On m'apprit avec soin leurs vengeances utiles,
Mais on ne m'apprit pas s'ils vécurent tranquilles ;
Et mon cœur me répond, par un cri douloureux :
Ils étaient criminels, ils furent malheureux.
Oui, je prends à témoin tout ce qui m'environne :
Le crime et le malheur sont assis sur le trône.
Coupable, c'est souffrir, souffrir plus que la mort.
Même avant le forfait on connaît le remord !
Et que souffriras-tu lorsque ta main fumante
Vers le ciel indigné se lèvera sanglante ?
Ah ! je verrai le sang me poursuivre en tout lieu :
N'osant plus contempler ni les hommes ni Dieu,
Je verrai l'avenir, vengeur des parricides,
L'avenir, soulevé contre les rois perfides,
Prononçant tous les jours son arrêt souverain,
Graver mon nom flétri sur des tables d'airain.
Non, point de repentir ! c'est un poids qui m'accable ;
Je ne porterai point l'affreux nom de coupable :
Laissons mon intérêt, résistons aux avis
D'une mère aux abois qui tremble pour son fils.
Je sens que la justice est un besoin de l'âme ;
La défense est de droit, la vengeance est infâme ;
On ne fait point la paix un poignard à la main,
Et l'intérêt d'un homme est toujours d'être humain.

(Il s'assied, et tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE; PAGES, GARDES.

CATHERINE.

(A part.) (Haut.)
Il est préoccupé... Sire...

CHARLES.

C'est vous, madame!
Par le doux nom de fils que toujours je réclame,
Écoutez-moi.

CATHERINE.

Quel trouble agite votre cœur?

CHARLES.

J'ai prescrit, je le sais, des actes de rigueur :
Je révoque aujourd'hui l'ordre de la vengeance.
Avant d'ensanglanter les cités de la France,
Avec plus de loisir je veux me consulter.

CATHERINE.

Les ordres sont partis, et vont s'exécuter.

CHARLES.

Qui les a fait partir? quel est le téméraire...

CATHERINE.

Moi. J'ai tout commandé : punissez votre mère.

CHARLES.

Les ordres sont partis! O ciel! qu'ai-je entendu?

CATHERINE.

Il fallait vous sauver.

CHARLES.

Ah! vous m'avez perdu!
J'ai soumis à vos vœux ma volonté facile :
Vous abusez enfin d'un respect trop docile.
Las d'imposer silence à mes sens indignés,
J'ose vous demander si c'est vous qui régnez.

CATHERINE.

Non; mais si je régnais, je punirais les traîtres;
Dans ma cour, au conseil, je n'aurais point de maîtres;
Je voudrais inspirer, non ressentir l'effroi;
Et la rébellion se tairait devant moi.

CHARLES.

J'en croirai l'Hôpital; son ascendant m'entraîne.

Gardes, de tous côtés cherchez Guise et Lorraine,
Dites-leur qu'en ces lieux c'est moi qui les attends.
Courez.

CATHERINE.

Le ciel vous laisse encor quelques instants :
Coligni vous menace; il va frapper... N'importe.
Pour moi, je fuis des lieux où son pouvoir l'emporte;
Vous n'y gouvernez plus, ils me sont odieux.

CHARLES.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Je pars. Recevez mes adieux.

CHARLES.

Vos adieux!

CATHERINE.

J'eus des droits à votre confiance :
Ces droits sont oubliés; vous craignez ma présence;
Je dois vous épargner d'inutiles avis :
Je respecte mon roi, je vais pleurer mon fils.

CHARLES.

Vos adieux, dites-vous?

CATHERINE.

Tandis que l'on conspire,
Séduit par un vieillard, vous exposez l'empire.
Le péril vous entoure.

CHARLES.

Et vous m'abandonnez!

CATHERINE.

Je veux le prévenir, et vous me soupçonnez!

CHARLES.

Demeurez dans ma cour.

CATHERINE.

J'y deviens étrangère;
Le fils le plus chéri craint aujourd'hui sa mère.
L'ambition souvent égare des sujets :
Si je veux vous tromper, où tendent mes projets?
De votre chancelier je connais la prudence;
Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
Ne peut-il attirer quelque soupçon sur lui?
On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
Vous ne concevez pas quel intérêt l'anime?

La France, dont jadis il mérita l'estime,
Le croit de l'hérésie un défenseur zélé;
Et son penchant secret nous est trop révélé.

CHARLES.

Restez auprès de moi, soyez toujours mon guide.

CATHERINE.

Mon fils, votre inconstance autrement en décide.

CHARLES.

Non, je garde pour vous les mêmes sentiments.

CATHERINE.

Les Guises vont se rendre à vos commandements.

CHARLES.

Eh bien?

CATHERINE.

Des protestants servirez-vous la rage?

CHARLES.

Ma mère!

CATHERINE.

Laissez-moi consommer mon ouvrage.

CHARLES.

Ah! que demandez-vous à mon cœur tourmenté?

CATHERINE.

Un peu de confiance, un peu de fermeté.
N'êtes-vous pas instruit par des sujets fidèles?
Avez-vous oublié que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De vous, de votre mère a juré le trépas?
Il a dans Orléans fait son apprentissage;
Sur le père de Guise il essaya sa rage.
Imprudent, vous marchez parmi des assassins.

CHARLES.

Quand j'aurai prévenu leurs perfides desseins,
Si la publique voix contre moi se déclare,
Si les pleurs des Français me nomment roi barbare,
Au peuple accusateur répondrez-vous alors?

CATHERINE.

Oui, je prends tout sur moi, tout, jusqu'à vos remords;
Oui, j'accepte sa haine, et vous laisse la gloire.

CHARLES.

Vous remportez encor cette horrible victoire.
Ah! puisqu'il est ainsi, puisque dans tous les temps

Vous rendez l'équilibre à mes esprits flottants,
Donnez-moi donc cette âme immuable, intrépide,
Qui veut avec puissance, et que rien n'intimide.
Quand je suis loin de vous, j'appartiens à l'effroi ;
Les noirs pressentiments s'assemblent près de moi :
Je crains le sort affreux d'un tyran d'Assyrie ;
Israël égorgé tombait sous sa furie ;
Mais le ciel abrégea son empire inhumain :
Comme lui, je crois voir une céleste main
Graver sur ces lambris ma sentence éternelle.

CATHERINE.

Si le ciel proscrivit sa tête criminelle,
Il s'armait contre Dieu ; vous vous armez pour lui :
Il méprisait ses lois ; vous en êtes l'appui.
Qu'importe le destin des tyrans infidèles ?
Charlemagne et Louis, voilà vos seuls modèles :
De leurs palmes un jour vous serez couronné ;
Et, lorsqu'après un règne et long et fortuné,
Vous rejoindrez ces rois vainqueurs de l'hérésie,
Vous direz : Comme vous j'ai terrassé l'impie ;
Comme vous j'ai vengé l'Église et les Français :
Les ennemis du ciel n'étaient plus mes sujets.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE; PAGES, GARDES.

LORRAINE.

Sire, qu'ordonnez-vous?

CATHERINE.

Le jour fait place à l'ombre.
La douzième heure approche, et la nuit sera sombre.
Le roi vous a remis ses plus chers intérêts :
Peut-il compter sur vous? vos amis sont-ils prêts?

GUISE.

Tous. La nuit est tardive à leur impatience.

CATHERINE.

Entouré de sa cour, notre ennemi s'avance.

CHARLES.

Je ne veux point le voir.

LORRAINE.

Calmez vos sens troublés.

CATHERINE.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL; PROTESTANTS DE LA SUITE DE COLIGNI, PAGES, GARDES.

COLIGNI.

On a signé la paix sans déposer les armes,
Sire; et, des protestants écoutant les alarmes,
Je réclame pour eux le serment solennel
Prêté par vous, par nous, aux yeux de l'Éternel.
Ce prince généreux, devenu votre frère,
L'Hôpital, de nos lois le ministre sévère,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,
Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse;
Ils ont tous entendu votre auguste promesse.
Mais un piége nouveau vient de m'être annoncé;
D'homicides clameurs m'ont déjà menacé :
On invente à plaisir un crime imaginaire;
Au sein de votre cour une main sanguinaire
Déjà, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat,
Et veut par un seul coup renverser tout l'État.
Il s'agit de frapper...

CHARLES.

Qui donc?

COLIGNI.

Votre personne.

CHARLES.

Quel est le criminel?

COLIGNI.

C'est moi que l'on soupçonne.
D'habiles courtisans ont répandu ces bruits :
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits.
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis... pour vous, si vous daignez les croire.

CHARLES.

Moi! je les croirais!

COLIGNI.

Non ; j'ose au moins l'espérer.
Devant vous cependant je dois leur déclarer
Que, depuis trop longtemps en butte à leur furie,
Je défendrai contre eux et ma gloire et ma vie.
Je n'ai pas prétendu céder par un traité
Le droit de m'égorger avec impunité.

CATHERINE.

Un monarque, un ami veille à votre défense :
Il s'attendait peut-être à plus de confiance.

COLIGNI.

Vous le voyez assez : mon cœur se fie au sien,
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

HENRI.

Paris, ce Louvre même, est-il un sûr asile?
On poursuit Coligni ; Maurevel est tranquille.
Ne peut-on découvrir cette puissante main
Qui, sous les yeux du roi, protége un assassin?
Pourquoi les tribunaux, fermés à la justice,
Tendent-ils au coupable une égide propice?
Aurait-on commandé le silence des lois?
Quand j'ai lié mon sort à celui des Valois,
Mon âme à tant d'horreurs n'était point résignée.
Quoi! c'est dans le jour même où la paix est signée,
Qu'on entend retentir des cris séditieux!
Et moi, de nos bourreaux complice officieux,
Contre un nœud que semblait commander la patrie,
De mes fiers compagnons j'échangerais la vie!
Ah! plutôt de l'hymen éteignons les flambeaux.
Si la haine conspire et rouvre les tombeaux,
Si l'on n'a prononcé qu'un serment sacrilége,
Si la paix est un jeu, si l'hymen est un piége,
Imposez donc silence à ces chants criminels;
Laissez là ces apprêts, ces festins solennels;
Abjurez vos traités : la guerre est moins funeste.
Nous, d'un sang généreux vendons cher ce qui reste;
Proscrits dans ce palais, sachons nous secourir :
Ce n'est qu'au champ d'honneur que nous devons mourir.

GUISE.

Est-ce à vous qu'aujourd'hui conviendraient les reproches?
D'un crime près d'éclore où voit-on les approches?

Qui fonde vos soupçons? de vains cris? un faux bruit?
Quels sont les accusés?

COLIGNI.

Je vous crois mieux instruit.
Sur la foi du passé peut-être l'on s'abuse;
Mais d'un complot sinistre on soupçonne, on accuse
Guise, le plus cruel de tous nos ennemis,
Lorraine, et... Je m'arrête.

CATHERINE.

Achevez.

COLIGNI.

Médicis.

CATHERINE.

Coligni, ce discours a droit de me confondre.
Dans la cour de mon fils on m'oblige à répondre!
Eh bien! je répondrai. J'ai conseillé la paix;
J'ai de tous les partis réglé les intérêts,
Sans vouloir cependant qu'aucun d'eux nous opprime.
J'aimai la France et vous, et voilà tout mon crime.
Mais, parmi les faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentiments du roi l'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre âme;
Il le devait peut-être.

L'HÔPITAL.

Et je l'ai fait, madame.

COLIGNI.

C'est au roi de parler. Sire, au nom de l'État,
Daignez vous expliquer avec un vieux soldat.

CHARLES.

A mon trône ébranlé vous êtes nécessaire.
Celui qui fut longtemps mon plus grand adversaire,
Coligni, désormais brille entre mes soutiens.
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée.
Des Français à la France opposaient une armée :
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser;
C'est le malheur des temps qu'il en faut accuser.
Quand je ne me plains pas, nul n'a droit de se plaindre

COLIGNI.

Envers nos oppresseurs cessez de vous contraindre.
Sire, à vos courtisans puis-je opposer mon roi?

CHARLES.

Vous le pouvez sans doute, et j'en donne ma foi

COLIGNI.

Eh bien! je foule aux pieds leurs trames criminelles.

GUISE.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles!

COLIGNI.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats;
J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

GUISE.

Le soupçon ne convient qu'à des âmes timides.

COLIGNI.

Il faut bien, malgré soi, soupçonner des perfides.

GUISE.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

COLIGNI.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux :
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

GUISE.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

CHARLES.

Guise!

COLIGNI.

Ah! du meurtrier l'on a conduit la main.

GUISE.

Qui?

COLIGNI.

Vous pourriez le dire.

GUISE.

Expliquez-vous enfin.

COLIGNI.

Vous.

GUISE.

Ce fer à l'instant...

HENRI.

Cruel! qu'osez-vous faire?

COLIGNI.

Je t'attends.

GUISE.

Coligni, je vengerai mon père.

CHARLES.

Calmez-vous, amiral; vous, Guise, respectez

Un vieillard, ma présence, et la foi des traités.

COLIGNI.

Vous ne punirez pas cet excès d'insolence ?

CATHERINE.

Demain l'ambitieux gardera le silence :
Vous n'aurez point formé des souhaits superflus,
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

COLIGNI.

Adieu, sire. Excusez ma sombre défiance,
Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute : il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous régnez est entouré de piéges,
De guerriers assassins, de prêtres sacriléges,
Songez qu'ils réclamaient, pour soumettre les cœurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs ;
Songez qu'à tous leurs pas la trahison préside :
Ces discours menaçants... ce silence homicide,
Sont le gage assuré du malheur des Français :
Les cruels ont deux fois ensanglanté la paix.
Pour moi, j'ai désiré de sauver votre empire ;
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour barbare ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux.
Voilà vos ennemis, voilà ceux de la France :
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Les Guises, croyez-moi, perdront l'État et vous.

SCÈNE V.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE ; COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

Il sort. Je vois entrer nos vaillantes cohortes.

GUISE.

Rangez-vous près du roi.

LORRAINE.

Fermez toutes les portes.

CHARLES.

Où donc est l'amiral ?

CATHERINE.

Illustres conjurés,
Des vengeances du ciel ministres révérés,
Que la rébellion, que le crime s'expie !
Le trône est attaqué par une secte impie.
Accusant chaque jour le trop lent avenir,
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop longtemps retenue,
Peut éclater enfin ; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir ; et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

GUISE.

Sitôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, madame, aux accents de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main, je l'avouerai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle ;
Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre,
De cueillir les lauriers que le destin nous livre ;
Et, contre les proscrits dès longtemps animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

CHARLES.

Vous m'aimez, je le crois ; vous servez votre maître.
Mais longtemps mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein ;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein.
Jusque dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait... Ne craignez rien, mon âme est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus, le sort en est jeté :

(La cloche sonne trois fois, lentement.)

Versez le sang, frappez. Ciel ! qu'entends-je ? Ah, madame !

GUISE.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son âme.

Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'État, le roi, l'Église, et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes.

(La cloche sonne trois fois, lentement.)

(Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours de Lorraine.)

LORRAINE.

De l'Église outragée humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zèle brûlant vos âmes pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux,
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage
Que les siècles futurs envieront à notre âge.
Courez, et servez bien le Dieu des nations !
Je répands sur vous tous ses bénédictions.
Sa justice ici-bas vous livre vos victimes;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes :
Par celui qui m'inspire ils vous sont tous remis,
Et son glaive est tiré contre ses ennemis.
L'Église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable :
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous;

(Montrant et agitant un crucifix.)

Et, Dieu même à la main, je conduirai vos coups.
O tribu de Lévi, tribu sainte, immortelle,
Une seconde fois le Dieu jaloux t'appelle.
Il est temps de remplir ses décrets éternels :
Couvrez-vous saintement du sang des criminels.
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

(Le tocsin sonne jusqu'à la fin de l'acte.)

CHARLES.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu, le sang prêt à couler !

CATHERINE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage;
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

GUISE.

Et vous, suivez moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toit de Coligni courons porter nos pas.

LORRAINE.

C'est l'ennemi du trône et l'artisan du crime.

GUISE.

Qu'il soit de cette nuit la première victime.

LORRAINE.

Que tous les protestants, à la fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés!

GUISE.

Périsse et leur croyance et le nom d'hérétique!

LORRAINE.

Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI.

Quel signal effrayant tout à coup me réveille!
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille,
Et de l'airain surtout les lugubres accents
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah! Coligni peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître!
De ses persécuteurs l'implacable courroux
Peut-être en ce moment...

SCÈNE II

HENRI, L'HOPITAL.

HENRI.

L'Hôpital, est-ce vous?

L'HÔPITAL.

Sire...

HENRI.

Eh bien ?...

L'HÔPITAL.

Apprenez...

HENRI.

Que me faut-il apprendre?
Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre?

L'HÔPITAL.

Les protestants...

HENRI.

Parlez...

L'HÔPITAL.

Ils sont trahis, vendus.

HENRI.

Coligni...

L'HÔPITAL.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

HENRI.

Il ne vit plus! comment? quel bras inexorable...

L'HÔPITAL.

Cent bras ont massacré ce vieillard vénérable.

HENRI.

Ah! courons le venger.

L'HÔPITAL.

Vous ne le pouvez pas;
Que dis-je? au sein du Louvre on observe vos pas.
Vous êtes prisonnier dans ce palais terrible.

HENRI.

Je n'attendais pas moins. O rage! ô nuit horrible!
Pressentiments affreux, vous voilà donc remplis!
Grand Dieu, laisseras-tu nos bourreaux impunis?

L'HÔPITAL.

Déjà la douzième heure assemblait les ténèbres;
L'astre des nuits, perçant des nuages funèbres,
Dispensant à regret une morne clarté,
Roulait au haut des cieux son disque ensanglanté;
Tout dormait : vos amis, bercés par l'espérance,
Et commençant à croire au bonheur de la France,
Bénissaient le sommeil, et la paix de retour;
Mais le crime veillait au milieu de la cour.
Aux accents de l'airain sonnant les homicides,

Vomis par ce palais, des courtisans perfides,
Un poignard à la main, promènent le trépas,
Et scellent les traités par des assassinats.
On entend retentir ces clameurs fanatiques :
« Obéissez au roi ! frappez les hérétiques ! »
A ce signal d'horreur, on voit les conjurés,
Respirant la vengeance et de sang altérés,
Courir en foule au crime où Guise les entraîne :
Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Tenant le bois sacré dans leurs profanes mains,
Encouragent au meurtre un peuple d'assassins.
Charles goûte à longs traits un plaisir sanguinaire,
Et cherche son devoir dans les yeux de sa mère.
C'est ici, près de nous, que le roi des Français
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets.
Médicis, le front calme, applaudit à ses crimes,
Exalte son adresse, et compte ses victimes.
Au milieu des poignards, des flambeaux, des débris,
Des membres dispersés, des feux, du sang, des cris,
Vous eussiez vu tomber ces fils de la patrie,
Dont trente ans de combats ont respecté la vie;
Malgré ses cheveux blancs le vieillard immolé;
Après de longs efforts le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protége encore un père;
L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère :
Les uns percés de coups au moment du réveil;
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil :
Les époux massacrés dans les bras de leurs femmes;
Auprès de leurs enfants ceux-ci livrés aux flammes;
Du haut des toits en feu ceux-là précipités;
D'autres, en se sauvant, par le glaive arrêtés;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine.
Mais déjà l'on pénètre au réduit sans éclat
Où Coligni pesait les destins de l'État.
Sur les sanglants degrés ses serviteurs périssent;
Les soupirs des mourants jusqu'à lui retentissent;
Il reconnaît la voix du jeune Téligny,
Criant : « Je meurs, sauvez les jours de Coligni ! »
Il se lève : en tous lieux les farouches cohortes
Le cherchaient. Le héros ouvre toutes les portes;

Au-devant des poignards il s'avance à grands pas,
Sans armes, mais plus fier qu'au milieu des combats;
Seul, mais environné de soixante ans de gloire.
A l'aspect de ce front ridé par la victoire,
Remplis d'un saint respect, les assassins tremblants
Se prosternent en pleurs devant ses cheveux blancs
Ils jettent leurs poignards dégouttants de carnage.
Bême arrive, et du crime il leur rend le courage;
Il les force à rougir d'un moment de vertu :
Sous tant de meurtriers le grand homme abattu
Expire en invoquant Charles qui les envoie.
Ce meurtre est annoncé par de longs cris de joie;
On part; un peuple impie, et de rage enivré,
Traine dans les chemins son corps défiguré;
Au bout d'un fer sanglant Bême expose sa tête;
Il porte à Médicis cette horrible conquête.
Ce sang, ces cheveux blancs, ce front pâle, ces yeux
Levés pour implorer le tribunal des cieux,
Ces lèvres qui s'ouvraient pour demander vengeance,
Des bourreaux triomphants prononçaient la sentence.
Nos fils (et que le ciel trop longtemps en courroux,
Daigne les rendre, hélas! moins barbares que nous!)
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,
Avec un long effroi contempleront ces lieux,
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Pour moi, j'ai trop vécu : las de vertus stériles,
Je vais rendre au tombeau quelques jours inutiles
Qu'à de vils assassins je ne dois plus offrir.
Le crime est sur le trône; il est temps de mourir.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, HENRI; COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

Venez, vengeurs du ciel, soutiens de votre maître.

LORRAINE.

Le ciel est satisfait. Coligni fut un traître.

HENRI.

Lui? Coligni!

GUISE.

Lui-même, et son cœur dès longtemps
Méditait...

HENRI.

Il est mort : n'êtes-vous pas contents ?
Vous l'égorgez, cruels ! et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie !
Vous lui rendez justice ; un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France !
Quelle exécrable joie ! ou quelle indifférence !
Quoi ! je fais dans ce Louvre éclater mes douleurs,
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

CATHERINE.

D'un indigne regret si votre âme est atteinte,
Du moins...

HENRI.

N'attendez plus de servile contrainte :
Cet art, à nos Français si longtemps étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger,
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie,
Cruelle ! Ainsi par vous la France est avilie !
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !
Vous renversez vos lois ! vous perdez votre fils !
Et vous, de nos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice :
Il commence ; et je vois dans vos yeux égarés
Le désespoir des cœurs en secret déchirés.
Eh bien ! vous n'avez fait que la moitié du crime :
Je respire ; il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ;
A vos sujets proscrits le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colère ;
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire.
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours :
Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie ;

A Coligni mourant vous porterez envie :
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux ;
Pour de nouveaux tourments vous veillerez sans cesse ;
Et quand la mort viendra frapper votre jeunesse,
Vous chercherez partout des yeux consolateurs ;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchants préparé.
Vous répandrez alors des larmes impuissantes ;
Vous gémirez : du fond des tombes menaçantes,
Un cri s'élèvera vers le ciel offensé ;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE ; COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace :
A la mort échappé, l'imprudent vous menace !
Vous gémir ! vous, mon fils ! C'est à lui de trembler :
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

CHARLES.

Il a dit vrai.

CATHERINE.

Comment ?

CHARLES.

J'ai commis un grand crime.

LORRAINE.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

CHARLES.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

CATHERINE.

Ah ! tout vous inspirait cet important dessein :
Votre intérêt.

LORRAINE.

Le ciel.

GUISE.

L'éclat de votre empire.

CHARLES.

A me tromper encor leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis !
Cruels ! à mes tourments soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles ;
Sans crainte et sans remords je contemplais les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
O nuit ! couvre-moi bien de tes voiles funèbres !

CATHERINE.

Mon cher fils...

CHARLES.

En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez !
Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler, qui ? vos amis, vos frères !
Arrêtez ; je défends... Mais que vois-je, inhumains ?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?
Moi-même... Ah ! qu'ai-je fait ? Cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes serments, sacrilége, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets ;
Ces lieux en sont baignés ; sous ces portiques sombres
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligni... Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes !
Toi, Coligni, vous tous, vous, trop chères victimes,
Pardon ! si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a dans mon âme étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois :
Le ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois.

FIN DE CHARLES IX.

LEGOUVÉ.

LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE.

1792.

NOTICE SUR LEGOUVÉ.

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste) naquit à Paris le 23 juin 1764. Il donna son premier ouvrage, *la Mort d'Abel*, le 6 mars 1792. C'était assurément une singulière époque pour faire représenter une pastorale tragique, que celle où les passions révolutionnaires s'agitaient avec le plus de violence : toutefois le besoin qu'éprouvait le public de passer des agitations de la vie réelle à des émotions plus douces, lui fit accueillir avec faveur une pièce qu'en un autre temps il aurait sans doute beaucoup moins applaudie. L'année suivante, Legouvé donna *Épicharis et Néron*, ou *Conspiration pour la liberté*. Cette pièce toute républicaine, et reflet fidèle des sentiments et des pensées du temps où l'auteur la fit représenter, sembla une attaque courageuse contre Robespierre, dont l'influence commençait à décroître : le public s'y porta en foule, et cette œuvre, fort honorable au seul point de vue littéraire, fut encore applaudie comme une bonne action. Legouvé fit jouer trois autres tragédies, *Quintus Fabius*, en trois actes; *Étéocle*, et *la Mort d'Henri IV*, en cinq. Quelques scènes heureuses, quelques situations attachantes, des parties de style assez bien traitées, voilà tout ce qu'on peut signaler dans les œuvres dramatiques de Legouvé. Aucune de ses pièces ne s'est maintenue au répertoire; et nous doutons que la reprise d'*Épicharis et Néron*, si on la tentait, fût heureuse. C'est dans un autre genre de littérature que Legouvé devait acquérir la popularité qui entoure encore aujourd'hui son nom. Le *Mérite des femmes*, les *Souvenirs*, et la *Mélancolie*, petits poëmes pleins de charmes et semés de vers heureux, sont ses plus beaux titres de gloire.

Legouvé fut admis à l'Institut en 1798. Il mourut à Paris le 30 août 1812.

LA MORT D'ABEL

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES

ADAM.
ÈVE.
CAÏN.
ABEL.
MÉHALA, FEMME DE CAÏN.
THIRZA, FEMME D'ABEL.
DEUX ENFANTS DE CAÏN.
DEUX ENFANTS D'ABEL.

La scène se passe dans la Mésopotamie, à quelque distance du paradis terrestre, autrement appelé le jardin d'Éden.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage riant, et qui se ressent du temps primitif du monde et du voisinage du paradis terrestre. On voit trois cabanes rustiques, parmi des bosquets et des arbres asiatiques. Le jour est près de paraître.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEL, THIRZA.

THIRZA, suivant Abel qui sort de sa cabane.

L'aurore luit à peine : où vas-tu, cher Abel ?
Où vas-tu, cher époux ? Avant qu'à l'Éternel
Du genre humain naissant la famille première
Du matin dans ces lieux adresse la prière,
Pourquoi donc t'arracher aux douceurs du sommeil ?
Le premier dans ces champs, où l'orient vermeil
Va semer par degrés la lumière et la vie,
Veux-tu voir le réveil de la terre embellie ?
L'oiseau muet sommeille, à la branche attaché ;
L'hôte assoupi des bois dans son antre est couché ;
Adam, Ève, Caïn, l'univers dort encore :

Veux-tu les devancer pour saluer l'aurore?

ABEL.

Oui sans doute, Caïn est encore endormi.
O ma chère Thirza, que puisse un songe ami,
A mes empressements le rendant moins contraire,
Lui faire à son réveil chercher les bras d'un frère.

THIRZA.

Caïn, mon cher Abel, depuis longtemps t'a fui :
Crois-tu que dans ton sein il revole aujourd'hui
Lui qui, ne respirant que haine et que colère,
A mépriser tes pleurs semble toujours se plaire?

ABEL.

O Dieu, maître des cœurs comme de l'univers,
Si, du haut de ce trône élevé sur les airs,
Tu daignes, oubliant les fautes de mon père,
D'un des fils du pécheur entendre la prière ;
Si des premiers humains la triste inimitié
Doit de leur Créateur éveiller la pitié,
De mon frère égaré fléchis la haine injuste ;
Fais que de la nature il suive l'ordre auguste,
Et, me rouvrant son cœur qui m'est encor fermé,
Il aime enfin Abel comme il en est aimé !

THIRZA.

Ne crois jamais d'un frère obtenir la tendresse :
Ne le connais-tu pas, Abel? Plein de rudesse,
Altier, sombre, jaloux, soupçonneux, emporté,
N'estimant que la force et que l'austérité,
La douceur à ses yeux n'est rien que la mollesse;
Une larme, un souris lui semble une faiblesse.
Il fuit l'aspect des siens autant que le repos :
On ne le voit jamais errer sur ces coteaux,
Dans ces vallons fleuris, sous ces riants ombrages;
Il court au fond des bois, près des antres sauvages,
Aux lieux où la nature, austère comme lui,
Semble être de moitié dans son secret ennui;
Où l'horreur des aspects, jointe à la solitude,
Nourrit de ses chagrins la noire inquiétude.
C'est peu: de tes vertus, de ton bonheur jaloux,
Affligé de l'amour qu'Abel obtient de nous,
Il nous en fait toujours un reproche farouche;
Toujours, la raillerie ou l'insulte à la bouche,

Aux doux soins que de toi reçoivent les troupeaux
A la tranquillité de tes simples travaux,
Il oppose les siens plus forts et plus utiles,
Et par son bras nerveux les champs rendus fertiles.
Cette jalouse humeur, que tu ne vaincras pas,
Sans cesse entre vous deux doit semer les débats.
Il te hait, il t'évite; évite-le de même :
Laisse-le, cher Abel, ennemi de lui-même,
S'il trouve dans la haine un funeste plaisir,
De ses cruels chagrins se repaître à loisir;
Et, lorsqu'il ose fuir ta tendresse insultée,
Loin de venir baigner notre couche attristée
De pleurs qui sont perdus, et pousser dans mes bras
De vains gémissements que l'ingrat n'entend pas,
Rends froideur pour froideur, garde un calme paisible;
Sache te faire un cœur à sa haine insensible.
De moi dans ce moment je n'ose te parler :
Peut-être ta Thirza devrait te consoler,
Abel; mais tes parents qui t'aiment, qui t'honorent,
Ta sœur qui te chérit, tes enfants qui t'adorent,
Le Seigneur qui toujours voit d'un œil de bonté
L'encens de tes autels vers son trône monté,
Ces beaux lieux, de Caïn tout devrait te distraire.

ABEL.

Non, il me faut encor l'amitié de mon frère!
Je l'avouerai, ces lieux où règne le bonheur,
Mon encens honoré des regards du Seigneur,
De mes jeunes enfants les transports, les caresses,
Et de mes vieux parents les touchantes tendresses,
Et surtout ton amour, trésor de ton époux,
Sans doute pour Abel sont des plaisirs bien doux :
Mais si, fuyant mes bras, mon frère me rejette,
Je n'ai, même avec toi, qu'une joie inquiète;
Je suis moins satisfait des divines bontés,
Et ces champs à mes yeux semblent désenchantés.
O temps de notre enfance! ô tendresse première!
Moments plus doux! Caïn aimait alors son frère!
Alors il unissait ses plaisirs à mes jeux;
A raffermir nos pas nous nous aidions tous deux;
Nous nous confiions tout, plaisirs, espoir, alarmes;
La main d'un frère, hélas! seule essuyait nos larmes;

Dans les bras l'un de l'autre on nous voyait toujours :
A présent, jours affreux si loin de ces beaux jours,
Il ne m'oppose plus qu'une froideur funeste,
Il m'évite, il me craint; peut-être il me déteste!...
Moi, je le suis toujours ; toujours il fuit mes pas,
Et ses regards vers moi ne se détournent pas.
Reviens, ingrat, abjure une haine cruelle;
Va, ce n'est point un cœur qui te cherche et t'appelle
Pour venger des affronts si longtemps essuyés:
C'est ton frère tout près de tomber à tes pieds.

THIRZA.

L'épouse de Caïn approche tout en larmes.

SCÈNE II.

ABEL, THIRZA, MÉHALA.

ABEL.

Méhala, qu'avez-vous? quelles sombres alarmes
Se peignent dans vos yeux?

MÉHALA.

O trop heureux époux,
Que, s'il ne vous aimait, mon cœur serait jaloux!
Vous passez dans la paix vos heures fortunées,
Tandis que dans les pleurs se perdent mes journées.

ABEL.

Quels sont donc vos ennuis?

MÉHALA.

Mon frère!...

ABEL.

Répondez.

MÉHALA.

Caïn est mon époux, et vous le demandez!
Je l'aime : n'est-il pas cruel pour ma tendresse
De voir qu'à l'âge heureux où brille la jeunesse,
Caïn, dont j'espérais embellir les destins,
Abandonne ses jours à d'éternels chagrins?
Combien pour Méhala cette nuit fut horrible!
Tout à coup il s'éveille avec un cri terrible,
S'élance de son lit et se frappe le sein,
Déchire en se roulant la terre de sa main;
Et furieux, bravant les vengeances suprêmes,
Vomissant contre Dieu les plus affreux blasphèmes,

Invoque le tonnerre, appelle le trépas :
Je craignais que l'enfer ne s'ouvrît sous ses pas;
Je craignais que de Dieu, sur sa tête lancée,
La foudre n'exauçât sa demande insensée,
Et, pour laisser au monde un exemple éternel,
N'embrasât avec lui notre toit criminel.
Avec mes deux enfants à ses pieds prosternée,
Je tâche d'apaiser sa fureur effrénée :
Il rejette soudain mes vains empressements;
Il s'échappe en poussant de longs gémissements,
Pareils aux hurlements des animaux sauvages
Qui du creux des forêts infestent les ombrages
Il fuit. Moi quelque temps je marche sur ses pas,
En l'appelant encore, en lui tendant les bras;
Mais, d'un pied plus rapide emporté dans sa fuite,
Il me force à la fin de cesser ma poursuite :
Je m'arrête accablée, et je ne le vois plus.
Je revenais, pleurant mes efforts superflus,
Quand vous avez tous deux soudain frappé ma vue :
De deux amis si chers la rencontre imprévue
A flatté ma tristesse, et vers vous j'ai volé
Pour épancher les maux de ce cœur désolé...
Ah! j'en avais besoin!

ABEL.

Je trouverais des charmes
A sécher, Méhala, vos vertueuses larmes;
Mais, d'un secret effroi sur sa fuite frappé,
De Caïn seulement je puis être occupé :
Que fait-il? Ah! sans doute, épuisé par la rage,
Il tombe évanoui sur un rocher sauvage;
Ou, si son excès même y soutient ses esprits,
La voix des noirs torrents répond seule à ses cris...
C'est la voix d'un ami qu'il lui faudrait entendre!
Que ne sais-je en quel lieu je pourrais le surprendre!
J'irais, de mes secours lui présentant l'appui,
Apaiser ses transports, ou gémir avec lui;
Il connaîtrait son frère; il verrait si je l'aime!...
Que dis-je? quand, séduit par ma tendresse extrême,
Je crois voir par mes soins son courroux apaisé,
Peut-être est-ce moi-même, hélas! qui l'ai causé?
Je dois toujours former cette funeste crainte!...
Ah! parlez, Méhala, répondez-moi sans feinte...

Ne craignez rien... Je sais que j'en suis détesté ;
Vous pouvez m'avouer la triste vérité.
Oui, parlez... Suis-je encor l'objet de sa colère?

MÉHALA.

Méhala, cher Abel, ne peut vous satisfaire :
Dois-je de mon époux révéler les secrets?

ABEL.

Je vous entends assez... mes soupçons sont trop vrais.
Ah, Dieu!

MÉHALA.

Sur votre front quel trouble vient de naître?
Ah! si Caïn souvent paraît vous méconnaître,
De grâce, cher Abel, n'en soyez point aigri ;
Ne lui retirez pas le cœur qui l'a chéri ;
Et surtout du Seigneur, à tous vos vœux propice,
Contre Caïn jamais n'invoquez la justice.

ABEL.

Moi, ma sœur! Eh! ma bouche ici même, aujourd'hui,
Avant que vous vinssiez, implorait Dieu pour lui ;
Et si la main divine à le perdre était prête,
Entre la foudre et lui j'irais placer ma tête.
Moi, cesser de l'aimer! N'ayez point cet effroi :
Chérir toujours mon frère est un besoin pour moi.
Je n'ai point son adresse et sa force en partage,
Je n'ai reçu qu'un cœur, c'est mon seul avantage,
Mais le cœur le plus tendre, et qui n'est animé
Que du désir si doux d'aimer et d'être aimé.
J'attends ici Caïn : aussitôt qu'il s'approche,
Je vole dans ses bras sans plainte, sans reproche,
Et lui dis, pour calmer son injuste courroux,
Ce que l'amour d'un frère inspire de plus doux ;
Dans le fond de son cœur je cherche la nature,
Je l'y trouverai!... L'aube a chassé l'ombre obscure,
Le jour naît ; l'heure approche où l'homme dans ce lieu
Fait monter sa prière au trône de son Dieu :
Caïn sans doute ici va revenir pour elle,
Et ma tendresse alors...

MÉHALA, d'une voix tremblante.

La prière...

ABEL.

L'appelle ;

Il n'y manqua jamais!

MÉHALA.

Ah! je crains ..

ABEL.

Quoi! ma sœur,
Il pourrait dérober ses vœux au Créateur?

MÉHALA.

Eh! je connais Caïn, ma crainte est légitime;
Je redoute pour lui la peine d'un tel crime.
Ah! malheureux époux!

THIRZA.

Nos parents et nos fils
Pour prier dans ces lieux s'avancent réunis.
Je n'y vois point Caïn!

ABEL.

Dieu, qu'offense mon frère,
Dieu, détourne aujourd'hui tes regards de la terre!

MÉHALA, à Thirza.

O vous, sœur de Caïn, devenez son appui!
Daignez avec sa femme implorer Dieu pour lui.

THIRZA.

Oui, ma sœur, je ressens votre douleur profonde.

SCÈNE III.

ADAM, ÈVE, ABEL, THIRZA et ses enfants, MÉHALA et ses enfants.

ADAM.

O vous, premiers humains d'où sortira le monde,
Enfants d'Ève et d'Adam, enfants nés de mes fils,
Le sommeil quitte enfin nos sens appesantis,
Et les songes légers, dont nous berçaient les ombres,
Vont les rejoindre au fond des antres les plus sombres.
Notre raison, qui dort quand notre œil est fermé,
Se réveille avec nous, et son feu rallumé
A l'esprit presque éteint rend sa clarté première,
Comme l'aurore au monde a rendu la lumière.
Tristes pécheurs, bannis d'un séjour de bonheur,
Offrons d'un cœur contrit les soupirs au Seigneur,
Et prions-le de tendre une main protectrice
A l'homme errant toujours dans les sentiers du vice.

Mais Caïn ne vient pas ! je n'attends plus que lui :
Pourquoi retarde-t-il la prière aujourd'hui ?
Méhala, dans quels lieux est-il ?

MÉHALA.

Il est sans doute,
Mon père, dans les champs, dont il a pris la route.

ADAM.

Il va venir bientôt ?

MÉHALA.

Je l'ignore.

ADAM.

Comment !
Tu l'ignores, ma fille ?... Ah ! quel pressentiment
S'élève tout à coup dans mon âme inquiète ?..
Il pourrait...? réponds-moi... Quoi, tu restes muette !...
Caïn ne viendra point... O crime ! ô derniers coups !

ÈVE, à part.

Triste fruit de ma faute !

ADAM.

Ah ! mon juste courroux...

MÉHALA.

Mon père, vous savez, sa sombre inquiétude
De nos bois écartés cherche la solitude ;
Il craint de confier les peines qu'il ressent,
Et c'est pour souffrir seul que Caïn est absent.
Pardon.

ADAM.

D'un long courroux un père est-il capable ?
Veuille Dieu, comme moi, pardonner au coupable !

ÈVE.

Sans doute c'est encor sa haine pour Abel...
Le jour naît, et Caïn est déjà criminel !

ADAM.

Prions donc, mes enfants, sans Caïn.

ABEL.

Ah ! mon père,
Daignez attendre encor ! je cours chercher mon frère.
Je vois avec douleur qu'à la prière absent,
Il arme contre lui le bras du Tout-Puissant ;
Je vole prévenir sa faute et sa disgrâce.
Je ne sais où mes pas découvriront sa trace,

J'ignore quel chemin vers lui me conduira ;
Mais mon guide est mon cœur, ce cœur me l'apprendra.
Je trouverai Caïn ; et, d'une loi sacrée
Rappelant le respect à son âme égarée,
L'enlevant, s'il le faut, sur ce sein fraternel,
Je vais le ramener aux pieds de l'Éternel.

MÉHALA.

Ah ! généreux Abel !

ÈVE.

Eh ! comment le barbare
N'est-il donc pas touché d'une vertu si rare ?
Quoi ! tu peux, toi, l'objet de son inimitié... !

ABEL.

Il est près de l'abîme, ah ! j'ai tout oublié !
Je ne vois plus ses torts quand son danger m'appelle,
Et je cours soutenir sa vertu qui chancelle.
Vous attendrez, mon père ?

ADAM.

Oui, j'en donne ma foi ;
Va, vole, et puisses-tu l'amener avec toi !

(Abel sort.)

SCÈNE IV.

ADAM, ÈVE, MÉHALA et ses enfants, THIRZA et ses enfants.

ADAM.

Voilà Caïn !... Hélas ! c'est donc peu que sans cesse
Sa haine afflige Abel, dont il a la tendresse :
Il ose encor braver le Maître des humains !
Veut-il donc irriter dans ses terribles mains
Les foudres suspendus sur nos têtes coupables ?
J'ai deux fils : que leurs cœurs sont loin d'être semblables !
Si l'un, vertueux, tendre, à me plaire assidu,
Semble un ange de paix près de moi descendu ;
L'autre, dur, envieux, dans ses transports funestes
Semble être un instrument des vengeances célestes,
Et, d'un tourment cruel accablant mes vieux jours,
Toujours blesse ce cœur qu'Abel guérit toujours.
Mais ne sois point, Adam, étonné qu'il t'opprime ;
Tes vices sont la peine et le fruit de ton crime.

ÈVE.

Non, des chagrins qu'un fils ose ici te causer,

Ce n'est pas lui, c'est moi que tu dois accuser,
Moi, qui fus plus coupable en devenant féconde.

ADAM.

Eh! pourquoi donc toujours, dans ta douleur profonde,
Te reprocher les maux que ton époux ressent?
Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?
Va, tu fus seulement coupable la première.

ÈVE.

Voilà ce qui me rend ma peine plus amère!
Tout dit à mon amour, de ton sort consterné,
Que je t'ai dans l'abîme à jamais entraîné.
Ah! dans ce bel Éden, dans ce riant asile
Dont Dieu créa pour nous la retraite tranquille,
Où les dons de ses mains prévenaient nos désirs,
Où la douce innocence épurait nos plaisirs,
Nous coulions d'heureux jours dans une paix profonde:
Moi seule j'ai perdu toi, nos fils, et le monde!
O jour! ô châtiment!... Sur le trône des airs
Je vois, je vois ce Dieu, le front armé d'éclairs,
Descendre, pour juger ses faibles créatures;
J'entends sa voix terrible, accusant nos parjures,
Nous annoncer la mort, dont il étend les coups
Sur tout ce genre humain qui doit naître de nous.
Vous que frappe déjà sa sentence suprême,
O mes enfants, vengez l'univers et vous-même!
Mon forfait contre moi doit tous vous réunir;
Maudissez-moi.

MÉHALA.

Qui? nous!... Nous venons vous bénir.
Perdez ce souvenir dont l'image nous blesse:
Ah! ces biens qu'a détruits un instant de faiblesse,
Votre amour les rend tous à vos enfants charmés.
Votre cœur dans l'Éden nous eût-il plus aimés?

ÈVE.

Non sans doute; et faut-il qu'un séjour plein de charmes...

THIRZA.

Abel revient.

ÈVE.

Quoi! seul, et l'œil noyé de larmes!

SCÈNE V.

ADAM, ÈVE, MÉHALA et ses enfants, THIRZA et ses enfants, ABEL.

ADAM, à Abel.

Tu n'as point rencontré ton frère?

ABEL.

Plût au ciel!
Il ne m'eût point porté le coup le plus cruel.
Hélas!

ADAM.

Que t'a-t-il fait?

ABEL.

Près de cette retraite
Je le trouve abîmé dans une horreur muette.
Je vole l'embrasser (vous connaissez mon cœur);
Je lui dis qu'on l'attend pour prier le Seigneur :
Je n'ose répéter sa réponse farouche.
Mais pour prix de ce soin, la menace à la bouche,
La fureur dans les yeux, il me ferme ses bras,
Il me commande, à moi, de fuir toujours ses pas,
Et s'échappe en laissant dans mon âme éplorée
Le trait empoisonné dont elle est déchirée...
Il n'aimera jamais le malheureux Abel!

ADAM.

L'ingrat! il fuit son frère, outrage l'Éternel!
Ne craint-il point pour lui l'exemple de ma chute?
Il perd l'appui du ciel; et, faible, seul, en butte
Aux piéges renaissants de l'esprit suborneur,
Pourra-t-il, si pour guide il n'a plus le Seigneur,
S'avancer d'un pas ferme aux bords des précipices?
O jour, jour commencé sous de pareils auspices,
Comment finiras-tu?

ABEL.

Caïn!

ADAM.

Je vais le voir.
Peut-être mes avis sauront-ils l'émouvoir;
Peut-être, rallumée à ma voix paternelle,
La sainte piété, l'amitié fraternelle
Renaîtra dans son cœur.

ABEL.

Vous daignerez pour moi...

ADAM.

Sois sûr que, s'il m'écoute, il reviendra vers toi.
Prions Dieu, mes enfants, de seconder un père.

(Ils se mettent tous à genoux, excepté Adam.)

O Dieu, Caïn, fuyant ta route et ta lumière,
Te ravit ce tribut de respect et d'amour
Que l'homme à son réveil doit t'offrir chaque jour!
Je vais à son devoir rappeler le coupable.
Toi, si dans ce séjour, où ta main redoutable
M'a banni loin d'Éden, pour les humains perdu,
Ton regard sur Adam est toujours descendu;
Si, toujours modérant l'arrêt de ta colère,
Les dons de ta clémence ont charmé ma misère,
Joins à tous tes bienfaits, joins une autre bonté;
Fais que d'un fils cruel je dompte l'âpreté!
Dieu, prête à mes discours un charme qui le touche;
Ouvre à ma voix son âme insensible et farouche;
Rends ce fils à son frère, à nous, à ton autel;
Et que Caïn changé devienne un autre Abel!

ACTE SECOND.

La scène représente une plaine, où l'on voit les traces de l'agriculture naissante; et dans l'enfoncement deux autels dressés sur une élévation, à une assez grande distance l'un de l'autre. Caïn, une bêche à la main, laboure : le soleil est ardent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAÏN, seul.

Travailler et haïr, voilà donc mon partage!
Courbé dès le matin sur ce pénible ouvrage,
De mes seules sueurs, dont il est inondé,
Ce stérile sillon semble être fécondé.
Le poids de la chaleur m'accable et me dévore.

Que fait en ce moment cet Abel qu'on adore ?
Tranquille, il goûte à l'ombre un indolent repos,
Ou fredonne des airs auprès de ses troupeaux.
Cependant, quand le soir au sein de nos demeures
Du sommeil qui me fuit ramènera les heures,
Abel sera comblé de cent marques d'amour;
Et moi, qui pour les miens travaille tout le jour,
J'irai, sans ces transports qu'à lui seul on prodigue,
De mes membres lassés reposer la fatigue.
Voilà, voilà le prix des efforts de mon bras !
Tu travailles, Caïn, pour nourrir des ingrats !
Laisse cet instrument à ton bonheur contraire.
(Il jette sa bêche loin de lui.)
Je viens de le revoir, cet exécrable frère
Dont on vante toujours les vertus et le cœur :
Quel air efféminé, que l'on nomme douceur !
Quel ton plein de mollesse, où l'on trouve des charmes !
Il ne sait que chanter et répandre des larmes.
Qu'avec dédain, par lui, je me suis vu prié !
Qu'il me paraissait faible !... il me faisait pitié !
Il est heureux pourtant, et rien ne le chagrine !
L'amour de sa famille et la faveur divine,
Sa faiblesse elle-même et ses goûts nonchalants,
Tout conspire au bonheur de ses jours indolents :
Et moi, mortel créé dans un jour de colère,
Haï de Dieu, haï de ma famille entière,
Malheureux de l'amour à mon frère accordé,
Toujours de noirs pensers et d'ennuis obsédé,
Regrettant le néant, maudissant ma naissance,
Fatigué du fardeau de ma triste existence,
N'obtenant qu'avec peine un sommeil douloureux,
Et l'achetant encor par des songes affreux;
Enfin, réduit sans cesse à ce malheur extrême
D'abhorrer la nature, et les miens, et moi-même.
Mes jours, mes sombres jours, à gémir occupés,
M'apportent des enfers les maux anticipés.
Voilà, trop faible Adam, ton ouvrage funeste !
Si tu n'avais trahi la volonté céleste,
Tous tes enfants vivraient, sous un ciel enchanté,
Dans la paix, l'innocence et la félicité;
Je n'aurais pas, du moins, à plaindre ma misère...

Mais je crois que toujours j'abhorrerais mon frère.
J'abhorre le Dieu même à qui ce frère a plu;
Je ne l'ai point prié; je l'eusse en vain voulu:
Trop certain que jamais mon malheur ne le touche,
La prière eût soudain expiré dans ma bouche.
Quel jour! que cet éclat importune mes yeux!
O réveil de la terre, ô soleil radieux
Qui revêts l'univers de ta splendeur céleste,
Le faible Abel t'admire, et moi je te déteste:
La sombre horreur des nuits plaît mieux à mes chagrins.

SCÈNE II.

CAÏN, ADAM.

ADAM.

Caïn?

CAÏN.

Ciel! c'est Adam... O père des humains,
Mon père, quel courroux dans vos yeux se déploie?
La présence d'Abel y fait naître la joie:
Le reproche est déjà sur ce front irrité!...

ADAM.

Tu le lis sur mon front, tu l'as donc mérité!
Oui, le chagrin m'amène...

CAÏN.

Et non l'amour, mon père?
Ce tendre sentiment n'était dû qu'à mon frère!

ADAM.

Non, c'est aussi l'amour. Et pourquoi, comme Abel,
Ne serais-tu pas cher à ce cœur paternel?
N'es-tu donc pas mon fils? et comme dans les siennes,
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans tes veines?
Je t'aime autant que lui; vous êtes tous les deux
Le charme de mon cœur, le plaisir de mes yeux.
Mais c'est toi, toi, cruel, qui n'aimes pas ton père!
Tes plaintes, tes chagrins, ta haine pour ton frère,
Toujours devant mes yeux de larmes arrosés
Offrant l'affreux tableau de mes fils divisés,
Empoisonnent mes jours, et, rouvrant ma blessure,
Redoublent mes remords et l'horreur que j'endure.
Que Dieu frappe à son gré, justement irrité,
L'ouvrage de ses mains qui trahit sa bonté,

Je courbe avec respect ma tête criminelle :
Mais toi, dont mes malheurs, ma bonté paternelle,
Auraient dû désarmer l'orgueil trop endurci,
Que t'ai-je fait, ingrat, pour m'accabler aussi?
Parle, ôte-moi le trait dont mon âme est atteinte.

CAÏN.

N'entendrai-je jamais que reproche et que plainte?
Et ne me verrez-vous que d'un œil prévenu?
Le malheureux Caïn doit vous être connu :
(Avec contrainte.)
Mon père, je vous aime... et ne hais point mon frère;
Mais, vous le savez bien, mon âpre caractère
Vers les plus forts travaux m'a toujours emporté :
J'ai des sillons ingrats vaincu l'aridité,
Et, déchirant son sein d'une main obstinée,
Arraché ses trésors à la terre étonnée.
Pour garantir nos corps, que Dieu n'a pas couverts,
Des chaleurs des étés et du froid des hivers,
J'ai dans le fond des bois, que remplit l'épouvante,
Du lion terrassé ravi la peau sanglante :
Mais en le combattant j'ai pris sa dureté,
De mes rudes travaux j'ai gardé l'âpreté.
Je dois tous mes défauts à mes vertus peut-être!
De mes transports fougueux puis-je me rendre maître,
Et montrer, vers la force en tout temps entraîné,
Les tendres mouvements d'un cœur efféminé?
D'ailleurs vous connaissez ma triste destinée :
Le chagrin, qui flétrit mon âme empoisonnée,
Me rend tout importun, et me fait détester
Le fardeau de mes jours, qui me pèse à porter.
Aujourd'hui ma tristesse est encor plus pénible :
Je frémis en secret d'une horreur invincible;
De lugubres pensers me remplissent d'effroi,
Et je ne fus jamais si fatigué de moi.
Voilà pourquoi Caïn, avec quelque rudesse,
De vos soins quelquefois repousse la tendresse;
Mais du ciel qui m'a fait accusez la rigueur :
Le tort est à Dieu seul, et non pas à mon cœur.

ADAM.

Tu te trompes, Caïn, et toi seul es coupable.
Ta farouche âpreté, ton humeur intraitable,

Tes vices, qui par toi ne sont point combattus,
Détournant tous tes pas du sentier des vertus,
T'apportent cet ennui qui suit toujours le crime:
Ce sont tes passions qui te font leur victime.
Tu souffres aujourd'hui: n'es-tu pas criminel?
N'as-tu pas repoussé ton frère?

CAÏN, à part.

Encore Abel!

ADAM.

Ton frère, qui, toujours plein d'un zèle si tendre,
D'une faute nouvelle accourait te défendre!
N'as-tu pas, plus coupable, au Dieu qui t'a formé
Refusé de tes vœux l'hommage accoutumé?
Et, loin que ton refus par ton remords s'expie,
Tu peux encor, tu peux, dans ton audace impie,
Former sur sa sagesse un doute criminel,
Et du sein de la fange accuser l'Éternel!
Malheureux, que d'un mot il réduirait en poudre!

CAÏN.

Eh bien, qu'il tonne donc! je bénirai sa foudre.
Je suis si las du jour, je me hais tant, je voi
Un si triste avenir se préparer pour moi,
Qu'à mes yeux le trépas, achevant ma misère,
Serait de sa bonté la faveur la plus chère.
Je suis né de la femme: en son flanc condamné
J'ai puisé les fléaux du sang dont je suis né;
Et, des malheurs qu'à l'homme un Dieu cruel apprête,
Le fardeau presque entier est tombé sur ma tête.

ADAM.

Non, mon fils, non, sur toi Dieu, juste en ses arrêts,
N'a point de son courroux rassemblé tous les traits;
Et, de l'homme tombé relevant la disgrâce,
Il t'ouvre, comme à nous, les trésors de sa grâce.
Tes plaintes, tes forfaits seuls ont su t'en priver:
Si tu reviens vers lui, tu vas les retrouver;
Un remords te rendra sa bonté tutélaire:
Ce Dieu ne garde point une longue colère,
Et quand de sa loi sainte il punit l'abandon,
Son indulgente main offre encor le pardon.
Tu l'accuses, mon fils! eh! d'où vient ce murmure?
Ne t'a-t-il pas donné tout ce dont la nature

Charme dans ce séjour nos regards et nos goûts?
Ne t'a-t-il pas donné des biens encor plus doux,
Les sentiments du cœur que la joie accompagne?
N'as-tu pas une amie, une tendre compagne,
Pour calmer les chagrins qui viennent te presser?
N'as-tu pas des enfants que tu peux embrasser?
Quoi! tu te plains du ciel, étant époux et père!
Moi, rongé de remords, accablé de misère,
Quand je vois mon épouse ou l'un de mes enfants,
Quand tu m'ouvres tes bras, je sens moins mes tourments;
Je me crois, près des miens, aux beaux jours de ma gloire,
Et ma chute et mes maux sont loin de ma mémoire.
Tu peux de ce plaisir éprouver la douceur:
Dieu t'a fait pour jouir, en te donnant un cœur.
Les sources du bonheur te sont toutes ouvertes.
Mais, toujours occupé du regret de nos pertes,
Toujours fuyant des tiens la tendresse et l'appui,
T'aigrissant sur ton sort et t'entourant d'ennui,
Tu flétris tous les biens que l'Éternel t'envoie,
Et tu fermes ton cœur, qu'il ouvrait à la joie.
Ah! ne le contrains point! ah! cherche le bonheur
Dans les bras de ton frère, aux genoux du Seigneur!
Ne va plus, du chagrin qui toujours te consume,
Loin de tous tes parents exhaler l'amertume!
Va, l'homme qui vit seul ne saurait être heureux:
La solitude encor rend nos maux plus affreux.
Reviens vers nous, la vie alors te sera chère;
Nous ferons tout, du moins, pour calmer ta misère.
Je t'ai vu plus heureux, mon cher fils.

CAÏN.

Heureux! moi!
Dans quel temps?

ADAM.

Lorsqu'Abel était aimé de toi.

CAÏN, à part.

Toujours Abel!

ADAM.

Alors tu semblais plus tranquille,
Et ton bonheur, ta joie enchantait notre asile.
Ta haine pour ton frère en a chassé la paix:
Cher Caïn, rends-nous-la, rends-nous-la pour jamais.

O mon fils, vois de pleurs ces paupières baignées;
Vois ce front, ces cheveux qu'ont blanchis les années;
Vois ce corps chancelant, par les maux énervé :
Peut-être que bientôt, à mon terme arrivé,
Je subirai la mort, dont le premier sans doute
Adam doit vous ouvrir l'inévitable route.
Je ne puis avec vous rester encor longtemps :
Je voudrais, cher Caïn, et de toi je l'attends,
Vous réconcilier avant que je ne meure,
De l'aspect de la paix charmer ma dernière heure,
Et, sûr en les quittant du bonheur de mes fils,
Pour toujours après moi vous laisser réunis.
Tu ne peux, mon ami, refuser ton vieux père!
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Tu chériras Abel.... Si tu savais combien
Son cœur, qu'à tort tu fuis, redemande le tien!
Combien ce doux retour aura pour lui de charmes!
Quel mal lui fait ta haine!... Ah! les yeux pleins de larmes,
Il vient souvent contre elle implorer mon appui;
Il vient, sans t'accuser, prenant le tort sur lui,
Avec cette candeur qui fait son caractère,
Me prier de porter sa douleur à son frère.
Comment par ses regrets n'es-tu pas désarmé?
Non, un frère jamais ne sera plus aimé.
Peut-être (et sa tendresse en est capable encore)
Près de ces lieux il pleure, il gémit, il t'implore,
Il t'appelle en tremblant... Eh! pourquoi le hais-tu,
Lui de qui la douceur égale la vertu?

CAÏN.

M'allez-vous exalter la douceur de mon frère?
Du soin de le vanter rien ne peut vous distraire;
Sur les éloges vains que vous lui prodiguez
Vous revenez sans cesse, et vous m'en fatiguez :
Eh bien! si je n'ai pas son mérite en partage,
Si j'ai mille défauts enfin, c'est votre ouvrage.
Je serais vertueux si vous n'eussiez péché;
Si, par votre faiblesse, à jamais retranché....
Vous pleurez... ah!...

ADAM.

Poursuis, ta plainte est légitime.
Oui, j'ai fait ton malheur, oui, ma faute t'opprime;

Il m'est dû ce reproche où tu t'es emporté;
Déchires-en ce cœur, je l'ai bien mérité.
J'avais cru que, du sang écoutant la tendresse,
Tu ménagerais plus mes maux et ma vieillesse;
J'avais cru que mes soins, mon amour, mon remord,
M'obtiendraient de mon fils le pardon de son sort:
Je t'en parais indigne.... O père misérable!
O d'un triste avenir image épouvantable!
Ainsi dans mon forfait les humains confondus,
Tous du premier pécheur qui les aura perdus
Chargeront la mémoire et de haine et d'outrage;
Et leurs cris, contre Adam s'élevant d'âge en âge,
Si de l'âme après nous luit encor le flambeau,
Troubleront ma poussière au fond de mon tombeau.
Ah! grand Dieu, je succombe à cette affreuse idée!

(Il s'éloigne, et va s'appuyer en pleurs contre un arbre.)

CAÏN, à part.

Oh! de quel désespoir son âme est possédée!
Et c'est moi qui le jette en des maux si cruels!...
Quel cœur m'as-tu donc fait, Dieu qui fis les mortels?
Je produis la discorde et le trouble où nous sommes:
Ah! je ne suis pas fait pour vivre avec les hommes!
Je devrais habiter dans le fond des déserts,
Parmi les animaux effroi de l'univers.
Encore envers leurs fruits ils sentent la nature!
Caïn seul dans le monde est sourd à son murmure!...
Mais non, je crois entendre enfin son cri sacré!...
Je l'entends: sa voix parle à ce cœur pénétré!...
Ah! cédons, et suivons le flambeau qui m'éclaire;
Allons tomber aux pieds de mon père... O mon père,

(Il se jette aux genoux d'Adam.)

S'il m'est encor permis de prononcer ce nom,
Daignez à votre fils accorder son pardon.
Je ne suis digne, hélas! que de votre colère,
Sans doute: mais voyez mon repentir sincère,
Entendez les sanglots qui partent de mon sein;
Sentez mes pleurs couler, j'en baigne votre main,
Cette main qu'en tremblant un fils coupable embrasse...
Eh bien! qu'exigez-vous pour m'accorder ma grâce?
Voulez-vous que soudain j'aille trouver Abel?
J'y consens, j'obéis à vous, à l'Éternel;

Je vole vers mon frère, et mon cœur me l'ordonne;
Mais dites-moi du moins : Caïn, je te pardonne.

ADAM.

Lève-toi, c'en est fait, je t'ai tout pardonné;
Mon courroux cède aux pleurs dont je te vois baigné.
Que dis-je? s'ils sont nés d'un remords véritable,
Si tu t'es repenti, non, tu n'es plus coupable.
O retour! ô souhait à la fin exaucé!
Que je bénis l'instant où tu m'as offensé!
De ton reproche amer que je bénis l'injure,
Puisqu'il a dans ton cœur réveillé la nature,
Puisque mes yeux en pleurs et mon front abattu
A mon fils criminel ont rendu sa vertu!
La vertu! tu la sens! Viens embrasser ton père!
Mais ne différons point, allons trouver ton frère;
Hâtons-nous de calmer son amour désolé;
Chaque instant de retard à sa joie est volé:
Faisons soudain passer dans son âme attendrie
La paix et le bonheur dont la nôtre est remplie.

CAÏN.

Je vous suis.

SCÈNE III.

ADAM, CAÏN, ABEL, qui entre en tremblant.

ADAM.

Cher Abel, n'évite point nos yeux.
Caïn t'aime : mes fils, embrassez-vous tous deux.

ABEL.

Tu m'aimes! Est-il vrai? Quoi! mon amour te touche?
Que j'entende ce mot prononcé par ta bouche!
Ta voix le portera tout entier dans mon cœur.

CAÏN, avec contrainte.

Oui, mon frère... je t'aime.

ABEL.

O langage enchanteur!
Je te tiens donc enfin dans mes bras! je te presse
Contre ce cœur pour toi toujours plein de tendresse!

(Il embrasse Adam.)

Cher Caïn... cher Adam, vous par qui réunis...
Vous ne fûtes jamais si cher à vos deux fils!

Et toi, Dieu, je rends grâce à ton soin tutélaire;
De tes bontés pour moi je reçois la plus chère.
Quels que soient de tes cieux les plaisirs ravissants,
Non, ils n'égalent point ceux qu'ici je ressens!
Mon frère, n'ayons plus ni soupçon, ni querelle.
Si jamais envers toi quelque offense nouvelle
M'échappait par hasard, sans détour, sans effroi,
Viens aussitôt, Caïn, t'expliquer avec moi;
Je te satisferai. Mais qu'aussi, moins farouche,
Le pardon sans délai descende de ta bouche;
Et promets-moi du moins (ce serment m'est bien dû)
De ne plus m'en vouloir sans m'avoir entendu.

CAÏN.

Il n'en est pas besoin; c'en est fait... je veux suivre
Les conseils de mon père... avec toi je veux vivre...
Avec tous mes parents.... Eh! puissé-je auprès d'eux
Trouver la paix de l'âme, et des jours plus heureux.

ABEL.

Caïn, veux-tu m'en croire? Ève et nos sœurs encore
Ignorent le bonheur d'un frère qui t'adore:
Viens, pour les en instruire et leur rendre la paix,
Nous montrer embrassés à leurs yeux satisfaits.

SCÈNE IV.

ADAM, ABEL, CAÏN, ÈVE.

ÈVE.

Ah! que vois-je? Mes yeux, faut-il que je vous croie?

ABEL.

Oui, ma mère, venez partager notre joie.
Caïn m'aime!

ÈVE, les embrassant.

Ah! mes fils!

CAÏN.

Ma mère:

ÈVE.

Enfants chéris
Que mes flancs ont portés, que mon sein a nourris,
Le sang a triomphé! l'amitié vous rassemble!
Et ces bras maternels vous reçoivent ensemble!
Et vous vous embrassez sur ce cœur palpitant!

Tous ses maux ont cessé dans un si doux instant;
Je sens tomber le poids de ma douleur amère :
Je suis donc une fois heureuse d'être mère !
Caïn, je t'en rends grâce, à toi dont le retour
Du souvenir d'Éden m'embellit ce séjour :
Oui, cet Éden perdu, dans vous je le retrouve !
Ses plaisirs égalaient le charme que j'éprouve;
Et ce lieu de misère, où Dieu nous a bannis,
Me le rend tout entier, si vous restez unis.

CAÏN.

Qu'à votre fils ému ce transport vous rend chère!

ADAM, à Caïn.

Eh bien, dis, n'es-tu pas plus heureux?

CAÏN.

Ah! mon père!

ADAM.

Tu l'es donc! je le suis. Mais il faut, sans délais,
Associer Dieu même à ce grand jour de paix.
Tu le sais trop : que peut, dans sa faiblesse extrême,
L'homme que le Seigneur abandonne à lui-même?
Invoquez-le, mes fils; et qu'offert par tous deux,
Un holocauste saint, sur votre accord heureux
Attirant de sa grâce un rayon salutaire,
Rende les cieux garants des serments de la terre
Y consens tu, Caïn?

CAÏN.

Je suis prêt.

ABEL.

C'est de lui
Que je tiens les plaisirs que je goûte aujourd'hui :
Mes vœux lui sont bien dus pour des faveurs si grandes.

ADAM.

Allez donc, mes enfants, préparer vos offrandes,
Et revenez soudain.

(Caïn et Abel sortent.)

SCÈNE V.

ÈVE, ADAM.

ÈVE.

Quel jour, mon cher époux!
Si nous avons souffert, ah! des plaisirs bien doux

Remplacent mes chagrins et ta douleur profonde;
Et ce saint holocauste, où notre espoir se fonde,
Appelant sur nos fils les regards du Seigneur,
Va de nos cœurs encore assurer le bonheur.
Je reconnais bien Dieu dans un jour si prospère:
S'il nous punit en maître, il nous console en père.

ADAM.

Chère Ève, écoute-moi. Pour conserver toujours
Ce repos que Caïn promet à nos vieux jours,
Prévenant les soupçons dont il sent les atteintes,
N'offrons plus, s'il se peut, de prétexte à ses plaintes.
Il dit toujours qu'Abel nous est plus cher que lui;
Que nous le détestons: il faut dès aujourd'hui,
Entre eux également partageant nos caresses,
Prodiguer à tous deux nos soins et nos tendresses.

ÈVE.

Rendre Caïn heureux est mon premier désir,
Tu m'en fais un devoir, et j'y trouve un plaisir:
Compte sur tous mes soins. Mais nos deux fils arrivent;
Leurs femmes, leurs enfants à leurs côtés les suivent.

(Caïn et Abel entrent, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, qui portent leurs offrandes.)

SCÈNE VI.

ADAM, ÈVE, CAÏN, MÉHALA et ses enfants, ABEL et ses enfants

ADAM.

Mes fils, sur ces autels que nous avons dressés,
Placez d'abord ces dons au Seigneur adressés.

(Abel et Caïn placent leurs présents sur leurs autels.)

Caïn, pour que sur toi sa grâce se repose,
Tu sais quels sentiments cet appareil t'impose.
Ce ne sont point ces fruits, cet encens, que nos mains
Présentent en tremblant à ce Dieu des humains,
Que rendent à ses yeux un sacrifice auguste;
C'est la ferveur qui l'offre: un cœur soumis et juste
Sait surtout mériter ses secours bienfaisants;
Et nos vœux devant lui sont plus que nos présents.
Prends garde que cet œil, qui lit dans tes pensées,
N'y trouve un reste impur de tes fautes passées;

Et vers cet holocauste avance, revêtu
De ce repentir vrai qui nous rend la vertu.
Quand nos dons lui sont chers, une flamme sacrée
Descend soudain sur eux de la voûte azurée :
Fais que, par ton remords et ton zèle épurés,
De ce signe éclatant tes dons soient honorés.

CAÏN.

Oui, mon père.

ADAM.

Mes fils, présentez vos offrandes :
Nous joindrons en secret nos vœux à vos demandes,
Et nous prierons tous Dieu, prosternés devant lui,
De laisser sur vous deux descendre son appui.

(Les enfants et la femme de Caïn se rangent avec lui près de son autel. Abel et sa famille se rangent près du sien. Adam et Ève se placent entre les deux autels, dans le fond du théâtre.)

CAÏN.

Dieu, qui dans ce séjour vois l'enfance du monde,
Reçois les fruits des champs, que ta bonté féconde !
Jette les yeux sur nous, et daignes avouer
Les nœuds qu'avec Abel je viens de renouer !

ABEL.

Oui, mon Dieu, qu'à ces nœuds ta bonté soit propice !
De Caïn et d'Abel reçois le sacrifice.

(Un tourbillon de feu paraît dans l'air.)

Il le reçoit ! Caïn, vois, vois, ouvre les yeux :
Le feu sur nos autels descend du haut des cieux !

(La flamme consume l'offrande d'Abel, et remonte en s'éloignant de celle de Caïn.)

CAÏN.

Oui, mais sur le tien seul ! O spectacle funeste !

ABEL.

Divine Providence !

CAÏN.

Eh quoi ! le feu céleste
Consume à mes regards les offrandes d'Abel,
Et mes dons rejetés restent froids sur l'autel !
Abel, Abel l'emporte !... O fureur ! ô supplice !...
Impitoyable Dieu, voilà donc ta justice !
Je tombe aux pieds d'Adam, de remords pénétré ;
Je reçois dans mes bras cet Abel préféré ;

J'étouffe mon courroux ; dans mon âme plus pure
J'appelle la vertu, l'amitié, la nature ;
J'implore ta faveur, que je crus mériter ;
Et ta main me repousse ! et, pour mieux m'irriter,
Tu mets, en refusant mes dons et ma prière,
Auprès de mes affronts le triomphe d'un frère !
Tu me veux criminel !... Eh bien, je le serai ;
Quoi que mon sort ordonne, oui, je l'accomplirai.
Déjà même la rage, un moment suspendue,
Renaît plus forte encor dans mon âme éperdue ;
Je me rends aux fureurs pour qui tu m'as formé !
Prépare ton tonnerre en tes mains rallumé :
Je vais justifier ton courroux qui m'opprime,
Et saurai mériter d'être enfin ta victime.

ADAM.

Quoi ! mon fils...

CAÏN.

Laissez-moi.

MÉHALA.

Cher époux que ma foi. .

CAÏN.

Laissez-moi.

ÈVE.

Mon cher fils, dans mes bras....

CAÏN.

Laissez-moi.

A tous les sentiments Dieu m'a rendu contraire ;
Je ne suis plus pour vous époux, ni fils, ni frère :
Je suis Caïn.

ABEL.

Du coup qui t'accable aujourd'hui
Est-ce que tu me rends, Caïn, responsable ?

CAÏN.

Oui.

ABEL.

Je ne mérite pas ces injustes reproches ;
Mais j'implore à tes pieds mon pardon.

CAÏN.

Tu m'approches,
Traître !...

ABEL.

Est-ce toi, Caïn, qui me traites ainsi?
As-tu donc oublié que tout-à l'heure, ici,
Ici même, où sur moi ton courroux vent s'étendre,
Tu viens de me jurer l'amitié la plus tendre?

CAÏN.

Moi! Va, si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimais,
Traître, je t'ai trompé : je ne t'aimai jamais;
Je te haïs toujours, et te hais plus encore.
Je ne déteste Dieu que parce qu'il t'honore;
Oui, c'était un besoin pour moi de t'abhorrer;
Et je sens du plaisir à te le déclarer.
Ton bonheur, tes succès sont mes plus grands supplices;
Et de tous mes tourments je ferais mes délices
S'ils t'accablaient toi-même, et, lorsque je gémis,
Si je pouvais entendre et compter tous tes cris...
Tu pleures!... Que pour moi ce spectacle a de charmes!
Je vois moins mes affronts en regardant tes larmes.
Dieu d'Abel, une fois ose exaucer mes vœux,
Écrase-nous ensemble, et je me crois heureux.
Je sors.

ADAM.

Demeure.

CAÏN.

Eh quoi! vous voulez que je reste...
Sauvez-moi donc l'aspect de cet autel funeste!
Je sors, pour l'épargner à mon œil égaré;
Mais je l'emporte encor dans ce cœur déchiré.

(Caïn s'échappe; Méhala et ses enfants, Adam et Ève, le suivent. Abel veut le suivre aussi; mais Thirza et ses enfants l'arrêtent, et l'entraînent d'un autre côté.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un site horrible; dans le fond, une chaîne de montagnes et de rochers dont les sommets sont inégaux. Caïn est couché sur la terre et endormi, appuyé sur un rocher, et sa bêche à côté de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAÏN, endormi; MÉHALA.

MÉHALA.

Où trouver mon époux?... Dieu, qu'il me soit rendu!...
Ah! c'est lui que je vois sur la terre étendu!
Il dort!... et sur un roc il a posé sa tête!
Que plutôt dans mes bras... ! Méhala, non, arrête,
Respecte son repos, sois tranquille témoin
Du sommeil passager dont il a tant besoin!

CAÏN, endormi.

Mes enfants...

MÉHALA.

Il gémit!

CAÏN, toujours endormi.

Fils d'Abel, votre rage...

MÉHALA.

Toujours sa haine, oh! ciel!

CAÏN, toujours endormi.

Mes fils dans l'esclavage.

MÉHALA.

Quel songe l'épouvante? Après tant de travaux,
Le sommeil pour lui seul n'est donc pas le repos!
(Caïn soupire profondément.)
Sa gémissante voix frappe encor mon oreille.

CAÏN, toujours endormi.

Fils d'Abel, arrêtez! ou je vais...

(Il fait ici un mouvement violent, qui le réveille. Il se lève avec un air troublé.)

MÉHALA.

Il s'éveille!

L'égarement, la rage éclatent dans ses yeux!
Mon cher époux !

CAÏN.

Où sont mes enfants ?

MÉHALA.

Tous les deux
En t'attendant, Caïn, se sont rangés près d'Ève.

CAÏN.

Hélas!

MÉHALA.

Quel nouveau trouble en ton âme s'élève ?
Le sommeil t'a, je crois, offert un songe?

CAÏN.

Affreux.

MÉHALA.

Parmi des sons confus et des cris douloureux,
J'ai distingué les mots de fils et d'esclavage :
Qu'as-tu vu ?

CAÏN.

Nos malheurs. Près de ce roc sauvage,
J'implorai le repos depuis longtemps perdu.
Le sommeil sur mes yeux à peine est descendu,
Qu'un songe à mes esprits présente ces images
Où du sombre avenir nous lisons les présages.
J'ai vu (ce songe a fui, mais non pas son horreur,
Qui tout entière encore est au fond de mon cœur),
J'ai vu des champs, non tels que, malgré notre offense,
Du monde à nos regards en offre encor l'enfance,
Mais tels que ces déserts dont l'œil est attristé :
De vieux toits couvraient seuls leur vaste nudité.
Là, sous le poids du jour, dans un travail austère,
Des malheureux courbés sollicitaient la terre,
Qui, vingt fois retournée, au bras qui l'entr'ouvrait
Semblait n'abandonner ses présents qu'à regret.
Les instruments fuyaient leurs mains appesanties ;
La poussière couvrait leurs figures flétries ;
Les ronces, les buissons blessaient leurs pieds sanglants,
Et la sueur coulait sur leurs membres tremblants...
C'étaient mes deux enfants, hélas! et leur famille!
Soudain la scène change : à mes yeux s'offre et brille
Une plaine, où la terre étale en même temps

Les présents de l'automne et les dons du printemps.
Les descendants d'Abel, dans ces riches campagnes
Chantant nonchalamment aux pieds de leurs compagnes,
Se nourrissaient des fruits qui tombaient sous leurs mains,
Et de joie et de paix composaient leurs destins.
Un d'eux se lève, et dit, en reposant sa lyre :
« Écoutez, mes amis, ce que le ciel m'inspire.
« Ces champs à nos souhaits sont toujours complaisants,
« Mais il faut que nos mains demandent leurs présents.
« A manier le luth nos mains accoutumées
« Pour ces soins fatigants ne furent point formées.
« Près d'ici, dans ces champs par eux seuls cultivés,
« Vivent des laboureurs au travail éprouvés.
« Quand du sommeil trompeur ils goûteront les charmes,
« Amis, fondons sur eux sans recourir aux armes;
« Osons les enchaîner, et que dans nos vallons
« Leurs bras tracent pour nous de pénibles sillons. »
Il dit : à ce projet les cruels applaudissent;
Je les vois qui déjà sous mes yeux l'accomplissent.
Des cris frappent soudain mes sens épouvantés.
Des cabanes en feu les lugubres clartés
Font luire dans la nuit un jour pâle; et les flammes
Me découvrent mes fils, leurs enfants et leurs femmes,
Que la race d'Abel vers ses champs fortunés
Chassait insolemment, l'un à l'autre enchaînés.

MÉHALA.

Ah! Dieu!

CAÏN.

Quoi! mes enfants, nés plus forts et plus braves,
De ceux d'Abel un jour devenir les esclaves!
Mes enfants exercer de serviles travaux
Qui d'un maître indolent nourriront le repos!
Ah! mon bras, dans la rage où ce penser me plonge...

MÉHALA.

Où vas-tu t'égarer? quoi! sur la foi d'un songe
Qui peut-être, Caïn, ne t'offrit qu'une erreur,
Peux-tu donc écouter cette aveugle fureur?
Pourquoi t'inquiéter d'un présage funeste?
Sois toujours vertueux : que t'importe le reste?
Que te fait l'avenir? dois-tu donc t'affliger
D'un malheur incertain que tu ne peux changer?

Du ciel avec respect attendons l'ordre auguste
Laissons faire au Seigneur, il ne peut qu'être juste...

CAÏN.

Juste! lui, qui tantôt rejeta mes présents!
Qui n'a que pour Abel des regards complaisants!
Vois quelle est sa rigueur : de peur que l'espérance
Me laissât du présent supporter la souffrance,
M'annonçant un tourment qui ne doit point finir,
Il avance à mes yeux le terrible avenir!
C'est peu de tant de maux, d'affronts, que je dévore;
Sa main dans mes enfants vient me frapper encore!
Et tous mes descendants, infortunés, proscrits,
Gémiront sous le poids des chaînes, du mépris!
Des chaînes! mes fils!... Tremble, ô frère que j'abhorre!
Postérité d'Abel, vous n'êtes point encore!

MÉHALA.

Que dis-tu?

CAÏN.

Que mon cœur est las d'être innocent;
Que ma raison se perd.

MÉHALA.

Mais les saints droits du sang!
Mais l'amitié!

CAÏN.

Je hais.

MÉHALA.

Ta vertu qui réclame...

CAÏN.

Je n'en ai plus! la rage est seule dans mon âme.

MÉHALA.

Empêchons qu'à ses yeux Abel vienne s'offrir;
Et cherchons ses enfants, qui pourront l'adoucir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CAÏN, seul.

Éclatez, sentiments de haine et de vengeance.
Malheur à tout Abel, s'il cherchait ma présence!
Je sens que je puis tout dans le trouble où je suis...
Mais où donc est ma femme?... Hélas! elle m'a fui!...

Méhala m'abandonne à ma douleur profonde!....
Suis-je donc en horreur à ses yeux comme au monde?
Allons; que le travail (car je n'ai plus que lui
Qui puisse à mes chagrins présenter un appui)
Remplisse au moins le vide où mon âme s'affaisse,
Et soit tout pour Caïn, que l'univers délaisse.
(Il prend sa bêche.)
Instrument, seul témoin de mes efforts constants,
Dont ce bras chaque jour est chargé si longtemps,
Viens nourrir mes parents, viens nourrir Abel même,
Cet Abel, dont les fils, par le Dieu qui les aime,
Élevés sur les miens... Ciel! qu'est-ce que je voi?
Abel!

SCÈNE III.

CAÏN; ABEL, entrant par le côté opposé à celui par où Méhala est sortie.

ABEL.

Oui, cher Caïn, c'est ton ami, c'est moi
Qui ne peux un moment me passer de ta vue,
Qui viens pour t'embrasser...

CAÏN, à part.

O fatale entrevue!
(A Abel.)
Mon bras... Va-t'en, va-t'en.

ABEL.

Ah! mon frère, ah! Caïn!
Tu peux garder encor ce courroux inhumain!
Oses-tu me punir de la rigueur céleste?

CAÏN, à part.

Ma rage croît encore à son aspect funeste!
C'est donc là ce mortel, ce favori de Dieu,
(A Abel.)
Dont un jour les fils... Sors, te dis-je, de ce lieu:
Crains ma juste fureur.

ABEL.

Je ne crains que ta haine.

CAÏN, à part.

O transport! ô courroux que je retiens à peine!
Ma main, pour le frapper, se lève malgré moi.
(A Abel.)
Va-t'en donc.

ABEL.

Je ne puis me séparer de toi.
Non, tu n'oublieras pas cette union sacrée,
Aux yeux de nos parents devant le ciel jurée:
A mes bras vainement tu prétends échapper.

CAÏN.

Serpent, dans tes replis tu veux m'envelopper:
C'est pour m'assassiner que ta haine m'embrasse!
(Il donne à Abel un coup de bêche sur le front.)
Tiens, tiens, voilà le prix de ta perfide audace.
Descendants de Caïn, soyez tous vengés.

ABEL, en tombant.

Dieu!
Je me meurs... Cher Caïn, je te bénis... adieu.

CAÏN, courant à lui.

Que vois-je?... Ciel! le sang inonde son visage!...
Qu'ai-je fait?... Coup affreux!... trop détestable rage!
Ah! qu'ai-je fait?... Abel, Abel, ranime-toi:
Rouvre ces yeux éteints qui me glacent d'effroi...
Va, je ne te hais point; c'est moi seul que j'abhorre...
(Il se met à genoux.)
Mais un mouvement... Dieu, fais qu'il respire encore!
L'espoir, pour me punir, vient encor m'aveugler;
C'est son dernier soupir qu'Abel vient d'exhaler...
Ah!... j'entends dans mon âme une voix me maudire...
Je sens là des tourments... le remords me déchire...
Dieu lui-même l'attache à ce sein dévoré...
Oui, le titre de frère est un nœud si sacré,
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure.
Un frère est un ami donné par la nature...
Je n'en ai plus; je n'ai que l'horreur et l'effroi
D'être seul dans le monde avec mon crime et moi.
Misérable!... et par moi la terre épouvantée
A bu le premier sang dont elle est humectée!
Et, par ce coup affreux dont j'ai rougi ma main,
J'ai du meurtre aux mortels enseigné le chemin:
Je vois le monde entier, chez les races futures,
Se perdre, à mon exemple, en ces routes impures!...

SCÈNE IV.

CAÏN, MÉHALA et ses enfants.

MÉHALA, voyant Caïn dans le plus grand trouble.

Ciel! qu'as-tu, cher Caïn ?

CAÏN.

C'est toi...! N'approche pas...
Crains de toucher mes mains, de marcher sur mes pas;
Crains de respirer l'air que ton époux respire...
Il est empoisonné.

MÉHALA.

Comment?... que veux-tu dire ?
Je t'amène tes fils, presse-les sur ton cœur.
Leur aspect...

CAÏN.

Leur aspect redouble ma douleur.

MÉHALA.

Hélas! ils ont souvent apaisé mes souffrances!

CAÏN.

Ils me coûtent à moi plus cher que tu ne penses !...

MÉHALA.

Mais pourquoi ces discours, ce front épouvanté ?...

CAÏN.

Si tu savais !...

MÉHALA.

Eh bien?

CAÏN.

Pourquoi m'as-tu quitté?

MÉHALA.

Un moment...

CAÏN.

Un moment est assez pour un crime.
Vois jusqu'où m'égara la fureur qui m'anime,
Vois...

(A Adam et Ève qui entrent alors.)

Voyez tous.

SCÈNE V.

ADAM, ÈVE, CAÏN, MÉHALA et ses enfants

ADAM.

Abel dans son sang étendu!

CAÏN.

Eh bien ! ce sang, c'est moi, moi, qui l'ai répandu.

ADAM.

Toi, Caïn !... Qu'as-tu fait ?

CAÏN.

Un crime abominable ;
Qui me rend à moi-même un objet exécrable ;
Pour qui le ciel n'a pas d'assez grands châtiments !

ÈVE, auprès du corps d'Abel.

Abel ! mon cher Abel !

MÉHALA, auprès de Caïn, qui est appuyé sur elle.

Quels horribles moments !

ADAM, contemplant ses deux enfants.

L'assassin est mon fils !... ce cadavre insensible,
Il est encor mon fils... Te voilà, Mort terrible !
Mais qu'avais-tu besoin du bras d'un meurtrier ?...
Était-ce à l'innocent à mourir le premier [1] ?...
Et toi, Caïn, comment contre un frère si tendre...

CAÏN.

Hélas ! ainsi que vous je ne le puis comprendre...
Quelque esprit malfaisant, des enfers échappé,
Aura conduit les coups dont Abel fut frappé...
Mais non, l'enfer, c'est moi ! je suis le seul coupable...
Ah ! mon père !

ADAM.

Je vois que le remords t'accable.

CAÏN.

Il me déchire... Hélas ! en tombant sous mes coups
Abel jetait sur moi les regards les plus doux ;
Il daignait me bénir d'une voix expirante ;
Il me tendait encor sa main faible et tremblante ;
Il semblait pour ma grâce en secret prier Dieu,

[1] Ce vers, et cet autre du premier acte :

Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?

sont entièrement dans une traduction en vers de deux chants de la Mort d'Abel, par M. Gilbert. Je ne la connaissais pas quand je les fis ; et on croira sans doute aisément que, travaillant sur le même original que M. Gilbert, j'ai pu me rencontrer deux fois avec lui. Cependant, quand j'ai trouvé ces deux vers dans sa traduction, j'ai essayé de les changer ; mais, craignant de ne pouvoir le faire sans les gâter, j'ai pris le parti de les garder ; et j'ai mieux aimé laisser dans ma pièce deux bons vers qu'on pourra attribuer à un autre, que d'en donner deux mauvais qu'on ne pourrait attribuer qu'à moi.

Et son dernier soupir fut le plus tendre adieu.
Ma grâce !... non, sa mort demande mon supplice.
Quoi ! tu ne tonnes pas, éternelle justice !
Elle approche !... Au milieu des vents et des éclairs,
La foudre gronde, roule, éclate dans les airs;
Un nuage enflammé m'environne et m'atterre.

SCÈNE VI.

ADAM, ÈVE, CAIN, MÉHALA et ses enfants;
LA VOIX DE DIEU, dans un nuage qui couvre tout le théâtre.

LA VOIX DE DIEU.

Caïn ?

CAÏN.

J'entends mon nom !

LA VOIX DE DIEU.

Qu'as-tu fait de ton frère?

CAÏN.

Tout va prendre une voix pour me le demander !
Abel !...

LA VOIX DE DIEU.

Qu'en as-tu fait?

CAÏN.

Devais-je le garder?

LA VOIX DE DIEU.

Eh ! quel est donc ce sang qu'a versé ta furie ?

CAÏN.

Je ne sais.

LA VOIX DE DIEU.

Jusqu'à moi ce sang s'élève et crie.
Caïn, entends l'arrêt du premier assassin :
Toujours tu croiras voir expirer sous ta main
Ton frère, qu'a frappé ta haine criminelle;
Tes membres frémiront d'une horreur éternelle.
De déserts en déserts tu vas porter tes pas :
Ma malédiction ne te quittera pas.
Des traits de sang, écrits sur ton front homicide,
Diront à tous les yeux : Voilà le fratricide;
Et les mortels fuiront, à ta vue effrayés,
Loin du sentier maudit où poseront tes pieds.

(Le nuage remonte, au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs.)

MÉHALA.

Quel arrêt rigoureux !

CAÏN.

Il est trop légitime ;
Le supplice jamais n'égalera mon crime...
Je saurai le subir... Je fuis loin de ces lieux.
Bois épais, rocs déserts, antres silencieux,
Recevez et cachez ma tête criminelle.
Oui, je cours embrasser votre horreur qui m'appelle.
Je pars.

MÉHALA.

Je te suis.

CAÏN.

Reste.

MÉHALA.

Eh ! nos nœuds...

CAÏN.

Sont rompus.

MÉHALA.

N'es-tu pas mon époux ?

CAÏN.

Non, je ne le suis plus.
Laisse-moi seul au sort que le ciel me prépare :
De toi, du monde entier mon crime me sépare...

MÉHALA.

Tes fils, ta femme...

CAÏN.

Adieu.

MÉHALA.

Non, je m'attache à toi.

CAÏN.

Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.

(Caïn s'échappe des bras de Méhala ; Méhala le suit malgré lui avec ses enfants de monts en monts, de rochers en rochers, qui les cachent et les font reparaître tour à tour. Adam et Ève restent immobiles auprès du corps d'Abel. Caïn, Méhala et ses enfants s'arrêtent sur le plus haut de la montagne, pour jeter un dernier regard à leurs parents.)

FIN DE LA MORT D'ABEL.

LUCE DE LANCIVAL.

HECTOR,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LUCE DE LANCIVAL.

Luce de Lancival (Jean-Charles-Julien), né en 1766, à Saint-Gobin, en Picardie, fit ses études à Paris, au collége de Louis le Grand. Si son esprit fut précoce, sa réputation ne le fut pas moins. Un poëme latin, sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, qu'il composa en rhétorique, lui valut de la part du grand Frédéric une lettre accompagnée d'un présent.

La paix de 1783 lui inspira un poëme latin qui lui mérita une récompense beaucoup plus honorable encore. Quoique à peine âgé de vingt-deux ans, il fut nommé professeur de rhétorique au collége de Navarre. La prééminence de Luce de Lancival dans les études classiques était si universellement reconnue et appréciée, que, à la réorganisation de l'université, on le nomma professeur de belles-lettres dans un des lycées de Paris. C'est véritablement dans la carrière de l'instruction qu'il s'est le plus signalé : si son nom n'avait pas vécu dans le souvenir de ses élèves, on ne parlerait guère de ses ouvrages, qui lui valurent peu de gloire et beaucoup de tribulations. Les mécomptes furent surtout nombreux au théâtre. Une seule de ses tragédies, *Hector*, obtint un assez beau succès. « Elle est « véritablement homérique, et puisée tout entière dans l'Iliade. » Voilà ce qu'en a pu dire de plus favorable M. Villemain, l'élève de Luce de Lancival, et son suppléant dans la chaire de rhétorique. Ce jugement est vrai dans le sens littéral; tout le malheur de l'auteur d'*Hector* fut de ne pas être homérique comme Racine et Fénelon avaient su l'être. Cependant, si l'on ne considère que la versification dans *Hector*, on doit avouer qu'elle est, en général, correcte, élégante et pure, en un mot, bien modelée. Ces qualités se retrouvent dans certaines parties de son *Achille à Scyros*, poëme imité de Stace.

Luce de Lancival peut rigoureusement être compté parmi les auteurs classiques; mais comme écrivain, il est sans originalité, et comme poëte dramatique, sans action. La critique l'a traité durement; il lui répondit par le *Folliculus*, poëme en quatre chants, qui est une satire mordante et souvent spirituelle contre le célèbre Geoffroy, qui tenait alors le sceptre, ou, pour mieux dire, le fouet de la critique théâtrale.

Luce de Lancival mourut à Paris, le 17 août 1810.

HECTOR,

TRAGÉDIE,

PERSONNAGES.

HECTOR.
PARIS.
PATROCLE.
POLYDAMAS, prince troyen, augure et guerrier.
ANTIMAQUE, ami de Paris.
EUPHORBE, officier du palais de Priam.
UN HÉRAUT grec.
ANDROMAQUE.
CÉPHISE.
TROUPES DE GUERRIERS.

La scène est à Troie, dans le palais d'Hector.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE; HECTOR en habit de combat.

ANDROMAQUE.

Si j'ai quelque pouvoir, Hector, sur votre cœur,
Déposez un moment ce fer toujours vainqueur.
Les Grecs, depuis qu'Achille a cessé de combattre,
Fuyant loin de nos murs, qu'ils se flattaient d'abattre,
Laissent à vos guerriers le temps de respirer;
Et, contre mon repos ardent à conspirer,
Dans ces murs triomphants quand vous rentrez à peine,
Lorsqu'enfin le danger s'éloigne de la plaine,
Vous allez sur leur flotte affronter les hasards!
Cruel époux!... Eh quoi! l'impitoyable Mars
Doit-il occuper seul, seul remplir ta pensée,
Tandis qu'à sa tristesse Andromaque laissée,
Ne rêvant que dangers, que les dieux en courroux,

Que malheurs, et toujours le plus cruel de tous,
Trouve à peine un moment pour oser, sans contrainte
Te peindre sa douleur, te parler de sa crainte;
Pour venir s'assurer au moins que son Hector
Est vainqueur en effet, et qu'il respire encor!

HECTOR.

Eh bien! tu le revois; dans ses bras il te presse,
Et tu ne doutes pas du moins de sa tendresse!
Pour moi, ton regard seul a payé mes travaux;
Ton regard seul m'anime à des succès nouveaux...
Mais, jusque dans mes bras, inquiète, éplorée,
De quel chagrin profond tu sembles dévorée!

ANDROMAQUE.

De quelque grand malheur ma raison vainement
S'efforce d'écarter l'affreux pressentiment.

HECTOR.

Au front d'Hector vainqueur lis-tu ce noir présage?

ANDROMAQUE.

Je vois que nous devrons ta perte à ton courage.

HECTOR.

Et quels sont les dangers dont frémit ton amour?

ANDROMAQUE, avec quelque embarras.

Cher époux!... si ta gloire, infidèle en ce jour,
Pour moi d'éternels pleurs était la source amère!...
Cassandre...

(Hector fait un geste de dédain.)

Écoute-moi : je suis épouse et mère;
Je serais sans amour si j'étais sans effroi :
Par cet amour, j'implore une grâce de toi,
Je l'implore pour toi!... S'il faut croire Cassandre,
Achille dans la plaine est prêt à redescendre.

HECTOR.

Je vais l'y précéder.

ANDROMAQUE.

Mais elle ajoute, hélas!
Que l'inflexible Parque a fixé ton trépas
Au jour où ce guerrier ressaisira sa lance.
Contre l'arrêt des dieux que pourrait ta vaillance?
Ce n'est point un vain bruit par la crainte enfanté;
A ta mère, à Priam, ta sœur l'a répété;
Et ses cris, et les pleurs qui baignaient son visage,

N'ont que trop confirmé ce funeste présage :
« S'il reparaît, tu meurs! » dit-elle ; et tu sais bien
Qu'avec toi, si tu meurs, périt le nom troyen.
Assez d'autres dangers causeront mes alarmes,
Assez d'autres guerriers illustreront tes armes :
Jure-moi d'éviter ce rival dangereux.

HECTOR.

Je jure de mourir, si d'un effroi honteux
Tu me rendais complice... Andromaque, pardonne...
Ce vain pressentiment où ton cœur s'abandonne,
Quand Pergame triomphe, est un outrage aux dieux :
Retiens ces pleurs ingrats qui roulent dans tes yeux :
Quand Mars combat pour nous, qu'une seule journée
Va des Troyens vainqueurs fixer la destinée,
Est-ce le temps de craindre et de prévoir des maux?
Encore une victoire, et les Grecs, leurs vaisseaux,
Leurs armes, leurs trésors, tout devient notre proie :
Et mon courage oisif s'endormirait dans Troie!
Ainsi tous mes travaux, mes exploits sont perdus!
Ainsi c'est vainement que les Grecs éperdus,
Derrière ce rempart et de bois et d'argile,
Pour leurs tristes débris faible et dernier asile,
Tremblent, prêts à céder au destin d'Ilion!
Pressé de toutes parts, le fier Agamemnon
Refuse le combat; mais bientôt son armée,
Dans ses retranchements vaincue ou renfermée,
Ne pourra même avoir, en ce dernier revers,
Pour retraite sa flotte, et pour rempart les mers.
Poursuivons nos succès, assurons notre gloire,
Et ne rendons pas vains les droits de la victoire,
L'ardeur de nos soldats, leur attente, leurs vœux,
Et la terreur des Grecs, et la faveur des dieux.

ANDROMAQUE.

J'admire et je partage un élan magnanime :
Au feu de tes discours, ma vertu se ranime.
Je ne crois plus Cassandre.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, HECTOR, EUPHORBE.

EUPHORBE.

En ce moment, seigneur,
Un prince renommé par sa haute valeur,
Et qu'Atride a chargé d'un important message,
Avant de voir Priam vous apporte l'hommage
Que tout guerrier, dit-il, doit au vaillant Hector.

ANDROMAQUE.

Ciel!

EUPHORBE.

Votre étonnement va redoubler encor
En apprenant son nom : c'est Patrocle.

HECTOR.

Qu'entends-je?

ANDROMAQUE.

L'ami d'Achille!

HECTOR.

Eh quoi!... dans quel dessein étrange...

ANDROMAQUE.

Ce message imprévu me rend tout mon effroi.

HECTOR.

(A Euphorbe.) (A Andromaque.)
Qu'il entre. Laisse-nous, et ne crains rien pour moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

HECTOR, PATROCLE, SUITE.

PATROCLE.

Héros vainqueur des Grecs, et que la Grèce honore,
Si vous êtes jaloux d'un plus beau titre encore,
Je viens vous apporter le prix de vos succès;
Je viens, au nom des Grecs, vous proposer la paix.

HECTOR.

Quoi! l'ami du guerrier le plus fatal à Troie,
Patrocle!...

PATROCLE, vivement.

Ce n'est point Achille qui m'envoie.
Heureux de nos malheurs, son tranquille courroux,
Loin de les détourner, applaudit à vos coups.

Cependant la victoire, à vos drapeaux fidèle,
Semble punir les Grecs de son dédain pour elle;
Du sang de nos guerriers, du sang de nos héros,
Le Scamandre orgueilleux a vu grossir ses flots :
Je pleurais leur défaite, et mon âme attendrie
Voyait dans chacun d'eux expirer la patrie :
J'allais, à leur exemple, affronter le trépas;
L'inexorable Achille a retenu mon bras.
Mais à son char oisif si ma valeur s'enchaîne,
Je puis servir au moins ceux que poursuit sa haine :
Fidèle à mon ami, ne voulant point m'armer
Pour les Grecs qu'il délaisse, et que je dois aimer,
A ce double intérêt j'espérai satisfaire,
Si mon zèle, éteignant le flambeau de la guerre,
Finissait des malheurs qu'il ne peut partager.
Nos chefs tenaient conseil sur le commun danger :
J'y courus, et d'Achille en déplorant l'absence,
De nos efforts, sans lui, j'attestai l'impuissance :
Plus d'un vaillant guerrier, m'arrêtant à ces mots,
S'écria que la Grèce avait d'autres héros.
A l'orgueil révolté j'oppose la patrie,
Tout le sang dont Argos inonda la Phrygie;
J'ose du roi Priam garantir l'équité,
La vôtre, Hector! Enfin, je propose un traité;
Et, malgré Diomède, Ajax, Idoménée,
Malgré Calchas, qui veut qu'après cette journée
Nos destins soient changés, qui prétend que les dieux
Vont vous faire expier tant d'exploits glorieux,
Mon vœu devient celui de nos chefs les plus sages,
Et la paix réunit presque tous les suffrages.
On confie à mes soins la noble mission
D'en apporter le gage au héros d'Ilion :
Puisse-t-il l'accepter !... On renvoie Hésione;
Tout ce qu'il a conquis, Atride l'abandonne;
Et d'immenses trésors consoleront Pâris,
Si vous voulez enfin rendre Hélène à ce prix.

HECTOR.

Prince, à mon père seul appartient la puissance
De désarmer ce bras armé pour sa vengeance.
Mais, malgré tous les maux qu'Achille nous a faits,
Quand son illustre ami nous demande la paix,

Ma valeur est flattée encor plus que surprise.
Toutefois, imitant votre noble franchise,
Si je puis à Patrocle ouvrir aussi mon cœur,
La guerre a des attraits, prince, pour un vainqueur ;
Quand il pourrait des Grecs poursuivre la défaite,
Hector craint de laisser sa victoire imparfaite.
J'aspirais, je l'avoue, à combattre un héros
A qui ma gloire aussi reproche son repos,
Et ma lance attendait un pareil adversaire.

PATROCLE.

C'est parler en guerrier ; mais, pour être sincère,
Prince, avouez aussi qu'un sentiment plus doux
Vous dit qu'Hector est père, et qu'Hector est époux ;
Il oppose, calmant l'orgueil de la victoire,
Les vertus d'Andromaque aux attraits de la gloire.
C'est là l'espoir des Grecs : pour un cœur généreux,
C'est un triomphe aussi de faire des heureux ;
C'en serait un bien doux (c'est vous que j'en atteste)
D'arrêter le fléau d'une guerre funeste ;
De rendre l'allégresse à vos bords attristés,
L'abondance à vos champs, le luxe à vos cités,
Au monde le repos. Et par quel sacrifice?
En écoutant enfin la voix de la justice.
Je ne vous peindrai point l'attentat odieux
Qui souleva l'Europe et divisa les dieux,
Quand une main parjure osa ravir Hélène
Aux bords hospitaliers de l'heureuse Mycène.
J'épargne au grand Hector ce tableau superflu :
Ainsi que sa valeur, je connais sa vertu ;
Et quand ma voix condamne un prince téméraire,
Je dois me souvenir que je parle à son frère.
Mais, devant le guerrier qui les a réparés,
Je puis dire les maux sur Pergame attirés :
Avant que dans vos ports Atride ait pu descendre,
Déjà Thèbes en feu, déjà Lesbos en cendre,
Vos alliés vaincus... Hector les a vengés,
Et, propices longtemps, nos destins sont changés ;
Depuis qu'un grand affront, expié par la Grèce,
Sur sa flotte exila le fils d'une déesse,
Les dieux sont pour Hector, et dans ses flots plus lents
Le Simoïs des Grecs roule les corps sanglants.

Mais, comme à vous, la gloire à ce héros est chère;
La gloire, dans son cœur, peut dompter la colère;
Sur la cendre des Grecs honteux de sommeiller,
Au bruit de votre nom il peut se réveiller.

HECTOR, vivement.

Qu'il se réveille! Hector, avant lui, va descendre
Dans la plaine, où jamais il ne se fit attendre.
Si l'amour de la paix conduit ici vos pas,
Patrocle, opposez-moi, pour désarmer mon bras,
Le vœu de la justice et le bonheur du monde,
Non ce dernier espoir où votre orgueil se fonde.
En me nommant Achille, on m'invite aux combats;
Sur ses vaisseaux tout prêt à lancer le trépas,
Je brûle de chercher ce guerrier si terrible,
Que je crois valeureux, mais non pas invincible.
Toutefois, mon orgueil à cette ambition
Ne veut point immoler le bonheur d'Ilion;
Je plains les maux, je hais la cause de la guerre;
Comme vous, plus que vous, j'ai condamné mon frère;
Mais, devant moi, Patrocle, ardent à l'accuser,
A le défendre absent pourrait m'autoriser.
On rappelle son crime, on le nomme parjure;
Et l'on feint d'oublier qu'une pareille injure
Condamnant Hésione à des pleurs éternels,
L'arracha du palais et des bras paternels;
Que dans les murs d'Égine elle est captive encore.
Je pourrais dire plus : eh! qui de nous ignore
Qu'entre les rois rivaux, adorateurs nombreux
Que d'Hélène attiraient les charmes dangereux,
Pâris, dont Vénus même enflammait l'espérance,
De son choix, libre encore, obtint la préférence?
Vainqueur dans tous les jeux, il en reçut le prix,
En inspirant l'amour dont il était épris.
Hélène, qu'un serment injuste et téméraire
N'enchaînait pas encore aux volontés d'un père,
Se livrant sans contrainte au penchant de son cœur,
Crut nommer son époux en nommant son vainqueur;
Et Pâris, qu'elle aimait, a pu l'aimer sans crime.
Mais que la guerre soit injuste ou légitime,
L'attentat dont un seul eut droit d'être blessé
Par ceux qui l'ont puni peut-être est effacé :

La mort d'Éétion, Hipponoüs, Troïle,
Comme de tendres fleurs, moissonnés par Achille;
Rhésus et ses guerriers dans la nuit égorgés,
Sont des crimes aussi que j'ai trop peu vengés.
Poursuivez cependant, prince, votre entreprise:
De Patrocle on connaît l'équité, la franchise,
Et mon père toujours honora sa valeur;
On peut espérer tout d'un tel médiateur.

PATROCLE.

Rien sans l'aveu d'Hector; on sait que sa grande âme
Est la gloire, l'appui, l'oracle de Pergame.
La paix est dans ses mains.

HECTOR.

Puissiez-vous aujourd'hui
N'avoir, dans vos projets, à combattre que lui!
Quel que soit à mes yeux l'attrait de la victoire,
Rendre heureux mon pays est ma première gloire
Mais Priam a lui seul droit d'accepter la paix,
Et je puis partager, non remplir vos souhaits.

PATROCLE.

Et c'est de vous aussi tout ce que j'ose attendre.
Si vous la souhaitez, nous pouvons y prétendre:
Ambassadeur des Grecs, aux pieds de votre roi
Je cours porter leur vœu. Prince, promettez-moi
De ne point retourner dans les champs du carnage,
Que Priam n'ait daigné répondre à mon message.

HECTOR.

Je le promets.

PATROCLE.

Et moi, j'ose vous annoncer
Que nos malheurs communs aujourd'hui vont cesser.
Quel triomphe pour moi si, doublement utile,
Je réconciliais Hector avec Achille;
Et si, dans tous leurs vœux moi-même de moitié,
J'étais l'heureux lien de leur sainte amitié!
Je vais, n'en doutez point, employer tout mon zèle
Pour hâter le moment d'une union si belle.
Adieu, prince.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HECTOR seul.

Ainsi donc c'est dans nos propres mains
Que les dieux aujourd'hui remettent nos destins!

SCÈNE V.

POLYDAMAS, HECTOR.

HECTOR.

Venez, Polydamas, venez, ami sincère;
Jamais un sage avis ne fut plus nécessaire :
Patrocle, dans nos murs par les Grecs député,
Vient au roi des Troyens proposer un traité.

POLYDAMAS.

On le dit; et Pergame à vous bénir s'apprête.

HECTOR.

Des présages sacrés, vous, auguste interprète,
Pensez-vous que Priam des plus brillants succès
Interrompe le cours, en acceptant la paix;
Et qu'il puisse, vainqueur, à soi-même contraire,
Abandonner Hélène au rival de mon frère?

POLYDAMAS.

Oui, prince, par les dieux s'il est bien inspiré.
Quand Pâris, au mépris d'un nœud partout sacré,
De l'heureux Ménélas osa ravir l'épouse,
Sans craindre les transports de sa fureur jalouse,
Devant vous, devant lui, j'ai dit mon sentiment.
Je n'en ai point changé, seigneur; en ce moment
Je vous répète encor : Nous devons rendre Hélène;
Et, dussions-nous fixer la fortune incertaine,
Poursuivre sur les mers les Grecs épouvantés,
Descendre dans leurs ports, embraser leurs cités;
Sous les remparts d'Argos, dans les murs de Mycène,
Je vous dirais encor : Nous devons rendre Hélène.
Mais, loin de nous promettre un bonheur si constant,
Je frémis, malgré moi, du sort qui nous attend.
Je ne consulte point une science obscure;
Je parle en citoyen beaucoup plus qu'en augure;
Et, sans interroger un sinistre avenir
Que la bonté des dieux peut encor prévenir,

Je ne dirai qu'un mot : Si Pâris à sa flamme
Ne veut point immoler le salut de Pergame,
(Avec attendrissement.)
Si vos jours lui sont chers, prince trop généreux,
Le plus grand des Troyens et le plus vertueux,
Si vos jours lui sont chers, Pâris, plus que moi-même,
Pressera le renvoi de la beauté qu'il aime.

HECTOR.

Prince, il faut séparer ses intérêts des miens,
Et le danger d'Hector de celui des Troyens.
Ilion avant tout!

POLYDAMAS.

Avant tout la justice!
Pâris, à peine instruit que le destin propice
Nous permet d'espérer un terme à nos malheurs,
Oppose à cet espoir des plaintes, des clameurs,
Peut-être des complots ; et son délire extrême
Ose attester les droits qu'il viola lui-même.
Pour lui, d'aucun remords sans qu'il soit combattu,
L'opprobre devient gloire, et le crime vertu...

HECTOR.

Prince, j'aime à penser que votre zèle austère
S'alarme sans raison, et juge mal mon frère.
Par un aveugle amour quoiqu'il soit entraîné,
Il se souvient encor de quel sang il est né:
Souvent nous l'avons vu rougir de sa faiblesse;
Souvent nous l'avons vu, du sein de la mollesse,
Au milieu des dangers s'élancer, plein d'ardeur,
Aux Grecs, qui paraissaient douter de sa valeur,
D'un doute injurieux faire expier l'outrage:
Et si la gloire a pu réveiller son courage,
Dans ce cœur, qui jadis a connu son pouvoir,
La vertu peut aussi rappeler le devoir.

SCÈNE VI.

POLYDAMAS; PARIS, armé d'un arc et d'un carquois; HECTOR.

HECTOR.

Mais le voici.

PARIS.

Mon frère, est-il vrai... dois-je croire,

Quand les Grecs devant toi tremblent ; quand la victoire,
Arbitre souverain des peuples et des rois,
Dans ta main triomphante a remis tous ses droits ;
Quand tu peux tout enfin, dois-je croire, mon frère,
Qu'enchaînant ta vaillance, ici l'on délibère
Si d'une indigne paix, tout ce que je chéris,
Mon bien, ma vie, Hélène enfin, sera le prix?

HECTOR.

Un bien plus cher qu'Hélène et plus cher que la vie,
Le bonheur des Troyens, l'honneur de la patrie,
Nous occupe en effet.

PARIS.

Autant que vous, seigneur,
Je chéris la patrie et je chéris l'honneur :
Mais l'honneur me défend d'abandonner Hélène.
Avant que de la rendre au tyran de Mycène,
Devant vous, et surtout devant Polydamas,
(Il le regarde d'un air courroucé.)
Je jure, s'il le faut, de braver le trépas.

HECTOR.

Calmez, prince, calmez ce transport téméraire.
Comme moi, vous ferez ce que voudra mon père.

POLYDAMAS.

J'ajouterai, seigneur, dût ma sincérité
Enflammer encor plus ce regard irrité,
Qu'en présence du roi comme en ces lieux, mon zèle
A nos vrais intérêts demeurera fidèle.
(Il sort.)

HECTOR, à Polydamas qui sort.

Prince, il faut pardonner à l'amour furieux
D'un vain ressentiment l'éclat injurieux.

SCÈNE VII.

PARIS, HECTOR.

HECTOR.

Vous, des héros troyens respectez le plus sage ;
Mon frère, en l'offensant, sachez que l'on m'outrage.

PARIS.

Mais vous savez qu'Hélène avait reçu ma foi ;
Que, pour briser les nœuds qui l'unissaient à moi,

Atride n'écouta qu'une haine jalouse :
Par son choix, par le mien, Hélène est mon épouse.
Si j'ai su l'arracher aux mains d'un oppresseur,
Atride est le premier, est le seul ravisseur.
Et l'on couronnerait ici son injustice!
J'irais, de mon rival devenu le complice,
Rattachant sa victime au joug qu'elle a brisé,
La livrer aux fureurs d'un époux méprisé!
Non, ne l'espérez point: elle a ma foi, je l'aime :
J'oserai la défendre, et contre Hector lui-même!

HECTOR.

Qu'ai-je entendu? Pâris voudrait-il m'effrayer?
L'esclave d'une femme affronter un guerrier!
Tant d'audace m'étonne, et tant d'orgueil me blesse.

PARIS.

Hector, vous avez trop compté sur ma faiblesse.
Je puis, en alliant la gloire et le plaisir,
Reposer ma valeur au sein d'un doux loisir ;
A l'exemple du dieu dont la faveur suprême
Protége ces remparts qu'il a bâtis lui-même,
Et qu'on voit tour à tour paisible et redouté,
Contre un luth échanger son arc ensanglanté,
Je puis aux pieds d'Hélène, oubliant les alarmes,
Quelquefois, sans rougir, y déposer mes armes;
Prêt à les ressaisir quand il faut me venger.
Je suis frère d'Hector au moment du danger.
De nos héros les dieux vous ont fait le plus brave;
Mais de moi pensez-vous qu'ils aient fait un esclave?
Ce n'est point pour semer l'effroi dans les forêts
Qu'Apollon m'a remis et cet arc et ces traits :
On pourra l'éprouver, mon frère, si l'on tente
De m'enlever l'objet de ma flamme constante;
L'amour peut tout oser, et fait tout oublier.

HECTOR.

Les nobles sentiments! le généreux guerrier,
Qui pour le crime seul réserve son courage,
Et dans qui la valeur n'est qu'un transport de rage!
Par l'amour exalté, le plus lâche a du cœur.
Le vrai héros, s'armant au seul cri de l'honneur,
Signale son courage en servant la patrie.
Pourquoi cette vertu s'est-elle démentie?

C'est quand sous nos remparts t'appelait le devoir,
C'est contre Ménélas qu'il la fallait avoir.

PARIS.

Je l'eus contre un guerrier cent fois plus redoutable.
Hector ne trouvait point Pâris si méprisable,
Dans ces jeux solennels où je l'ai désarmé :
De mon adresse alors, de ma force charmé,
Heureux dans son vainqueur de reconnaître un frère,
Hector ne m'offrait point ce visage sévère,
Hector m'aimait!

HECTOR.

Hector, ingrat, t'aime toujours.
Pour défendre ta vie il donnerait ses jours;
Et sa franchise encor se plaît à reconnaître
Que, prodigues pour toi, les dieux t'avaient fait naître
Comblé de leurs présents; dont un usage heureux
Aurait placé ton nom auprès des noms fameux.
Pourquoi faut-il hélas! qu'une seule faiblesse
Ait de ces dons brillants altéré la noblesse?
En toi, jadis l'orgueil & l'amour des Troyens,
Devais-je voir l'auteur de leurs maux et des miens?
Mais, en te condamnant, je suis encor ton frère.
Que dis-je? quand je dois me déclarer contraire
Au trop fatal objet de ton aveugle amour,
Je tais mon sentiment; et je veux qu'en ce jour
Entre les Grecs et toi mon père seul prononce.
En fils respectueux, attendons sa réponse :
C'est mon père qui, seul, doit finir nos débats.
S'il refuse la paix, je revole aux combats;
Mais s'il l'accepte enfin, j'obéis sans murmure.
Imite-moi, mon frère; et qu'un regret parjure
N'arme point contre nous ton amour révolté;
C'est moi, moi, qui serai le garant du traité :
Et quand j'en aurai pris l'engagement suprême,
Que le courroux des dieux retombe sur moi-même,
S'il est quelque Troyen qui l'ose violer!

PARIS.

Il n'est point fait encore : avant de m'immoler,
Au conseil assemblé moi-même j'en appelle :
Là, je réclamerai l'équité paternelle;
La cause de la guerre en doit être le prix.

Je défendrai, non plus l'intérêt de Pâris,
Mais la gloire d'Hector, à qui l'on fait injure;
Mais les droits du vainqueur, que lui-même il abjure.
Invoquant, s'il le faut, nos désastres passés,
Nos champs déserts, les pleurs que Priam a versés,
Tant de rois qui, d'Hélène embrassant la querelle,
Ont prodigué leur sang, fiers de mourir pour elle,
J'oserai demander s'il est quelque Troyen
Qui veuille rendre aux Grecs, aux Grecs vaincus, un bien
Dont Hector leur a seul disputé la conquête,
Lorsqu'Achille et les dieux combattaient à leur tête!
Je vole auprès du roi.

(Il sort.)

HECTOR.

Je ne te quitte pas,
Je vais...

SCÈNE VIII.

HECTOR, ANDROMAQUE.

HECTOR.

Mais Andromaque ici porte ses pas.

ANDROMAQUE.

Grâce aux dieux, je n'ai plus de larmes à répandre,
Cher époux; c'est de toi que la paix va dépendre!

HECTOR.

Qui t'a dit...?

ANDROMAQUE.

Oui, la paix dépend de mon Hector :
Le roi veut, s'il balance à la signer encor,
Qu'Ilion, l'obtenant des mains de la victoire,
Te doive son bonheur, comme il te doit sa gloire.
Un peuple triomphant entoure le palais;
Et tous, à mon aspect, ont répété : La paix!
La paix, que sans retour ils croyaient exilée;
La paix, par tous les vœux dans nos murs rappelée.
Priam est au conseil, de ses chefs entouré :
Patrocle, pour hâter le moment désiré,
A déjà prévenu la fille de Tyndare
De l'heureux changement que ce jour nous prépare.
Le destin d'Ilion est dans tes mains!... Va, cours...

HECTOR.

Modère ton espoir.

ANDROMAQUE.

Qu'entends-je?... quel discours! ..

HECTOR.

Nos chefs sont rassemblés; Priam veut les entendre:
Enfin nos alliés n'ont-ils rien à prétendre?
Pour moi, mon cœur en vain devant toi s'en défend,
Ce n'est point sans regret que mon bras triomphant
Déposera ce fer désormais inutile,
Ce fer que je n'ai point essayé contre Achille!
Ce guerrier me poursuit jusque dans son repos:
Aux yeux des Grecs, et même aux yeux de nos héros,
Cet Achille indompté passe pour indomptable;
Et je sens à ce nom, pour eux si redoutable,
Que le mien a besoin d'une victoire encor:
Achille, Achille manque au triomphe d'Hector!

ANDROMAQUE.

Quoi! vous balanceriez, quand le destin prospère...
Tu ne peux, cher époux, te rendre chez ton père
Sans passer près des lieux où, dans un doux sommeil,
Repose Astyanax: épiant son réveil,
Moi, je vais recevoir sa première caresse...
Si son père, pour lui partageant ma tendresse...

HECTOR.

Je t'entends: tu sais trop combien je le chéris,
Et que le seul devoir... Mais allons voir mon fils.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PARIS, ANTIMAQUE.

PARIS, dans le plus grand trouble.

Plus d'espoir!... C'en est fait, te dis-je; on la renvoie!
L'orgueilleux fils d'Atrée a reconquis sa proie.
Tous nos héros prudents, à l'amour étrangers,

Dont la vertu se borne à prévoir des dangers,
Hélénus, Anténor, Polydamas, Énée,
Ont invoqué l'honneur, les droits de l'hyménée,
Le salut d'Ilion... Tu conçois aisément
Ce que j'ai dit, osé, souffert en ce moment :
Inutiles efforts ! Sans pitié, sans alarmes,
On dédaigna mes cris, on méprisa mes larmes ;
Enfin on rend Hélène !... et c'est Hector, c'est lui
Qui doit au camp des Grecs la conduire aujourd'hui !

ANTIMAQUE.

Quoi? votre frère ! ô ciel !

PARIS.

Lui-même, le perfide !
Il trahit mon amour, sa gloire !... et pour Atride !
Vers nos murs menacés s'il marchait en vainqueur,
Au salut des Troyens immolant mon bonheur,
Je pourrais consentir que, de son choix maîtresse,
Étrangère à Pergame, étrangère à la Grèce,
Hélène eût fui Pâris, sans être à Ménélas ;
Que, loin de ses regards et loin des miens, hélas !
Cherchant près de sa mère une retraite sûre,
Elle eût vaincu l'amour pour servir la nature.
Mais ce serait en vain qu'un effort généreux
Arracherait mon âme à l'espoir d'être heureux :
On fait aux Grecs vaincus un entier sacrifice,
Et de mes pleurs on veut que mon rival jouisse !
O trop sanglant outrage ! ô funeste retour,
Dont s'offense l'honneur plus encor que l'amour !
C'est ta vengeance, Atride, et non point ta tendresse
Qui veut, après dix ans, reprendre une princesse
Qui t'a fui, qui te hait, qui ne t'aima jamais.
Tu prétends l'exiler au fond de ton palais :
Tout entier aux transports de ta haine jalouse,
Tu veux une victime, et non pas une épouse !...
Et je le souffrirais ! Lâche et perfide amant,
Je livrerais Hélène à ton ressentiment !

ANTIMAQUE.

Il vous reste, seigneur, encor quelque espérance,
Et d'un secours puissant nous avons l'assurance.

PARIS.

Que dis-tu ?

ANTIMAQUE.

Sarpédon déteste, comme vous,
Une paix qui, contraire à son vœu le plus doux,
De la gloire, pour lui, rend les promesses vaines.
Du sang de Jupiter, qui coule dans ses veines,
Il veut se montrer digne; à sa jeune valeur
La guerre est un besoin, et la paix un malheur.
Il peut vous rendre Hélène.

PARIS.

O mon cher Antimaque,
Tu crois...

ANTIMAQUE.

Dites un mot, nous commençons l'attaque.

PARIS.

Moi, contre les Troyens que j'ose armer son bras!
Contre un père! grands dieux!

ANTIMAQUE.

C'est contre Ménélas,
C'est pour rompre une paix justement abhorrée;
Enfin, c'est pour sauver une épouse adorée.
Consentez seulement: sans égard au traité,
D'amis assez nombreux je m'avance escorté.
Au pied de ces remparts, les premiers à nous rendre,
Des mains du fier Hector nous saurons la reprendre.
Là, Sarpédon, suivi des braves Lyciens,
Prêt à combattre seul les Grecs et les Troyens,
Vous offre, si plus loin on veut porter l'offense,
Sa tente pour asile, et son bras pour défense.

PARIS.

J'embrasse en frémissant un si coupable espoir...
Mais Hélène... Tu viens, cher ami, de la voir!

ANTIMAQUE.

Si j'en crois de ses yeux le langage sévère,
Dans son ressentiment Hélène persévère.
Mais j'ai lu dans son cœur; et, malgré son courroux,
Elle hait moins l'amant qu'elle ne craint l'époux.
Elle voit Ménélas furieux, implacable;
Sa vengeance l'effraye, et son mépris l'accable.
« Cruel Pâris, dit-elle en déplorant son sort,
« Il causa mon opprobre, il causera ma mort! »

PARIS.

Non, si je fus coupable, au moins je suis fidèle.
Sauvons-la d'un tyran : tu m'as promis ton zèle;
Va, rejoins nos amis, je m'abandonne à toi.
Mais, prêts à tout oser, ne tentez rien sans moi.
J'attends Hector : faisons une épreuve dernière;
Descendons, s'il le faut, encore à la prière :
Si je n'en obtiens rien, je vous rejoins tous deux;
S'il m'oblige à livrer un combat hasardeux,
Je veux en donner l'ordre, et qu'Hélène décide
Qui la méritait mieux, de Pâris ou d'Atride.

ANTIMAQUE.

J'attendrai donc cet ordre, et comptez sur mes soins.
Si vous craignez la paix, je ne la crains pas moins.
Un intérêt sacré me rattache à la guerre.
Vous sauvez une épouse, et moi je venge un frère;
Un frère qu'immola sans pitié, sous mes yeux,
Ce Patrocle qui vient, comme ami, dans ces lieux.
Son juste châtiment, malgré moi, se diffère;
Fiez-vous à mon zèle, heureux de satisfaire
Le vœu de l'amitié, la nature, et mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PARIS seul.

Oui, la guerre!... Plutôt que de voir, en vainqueur,
Ménélas ramener sa superbe conquête,
Acceptons le secours qu'un roi vaillant nous prête;
Faisons de la Lycie un second Ilion...
Artisan de discorde et de rébellion,
Qu'as-tu dit?... C'est donc peu d'avoir vu la Phrygie
Du sang de ses enfants, du sang des tiens rougie?...
Fléau du monde entier, tu veux, dans ta fureur,
Chez un roi ton ami transportant ton malheur,
Ravager, désoler ses campagnes fertiles,
Du destin de Pergame épouvanter ses villes,
Et, promenant Hélène et ta honte en tous lieux,
Achever de flétrir deux noms trop odieux!...
Chère Hélène!... souvent, plus juste et plus sensée,
Te reprochant nos maux, tu formas la pensée

D'aller loin des humains, seule avec tes douleurs,
Dans le sein de ta mère ensevelir tes pleurs...
Eh bien! que ce soit là notre gloire commune :
Que te suivre et t'aimer soit ma seule fortune!
Allons loin des humains, sur le sein maternel,
Déposer le serment d'un amour éternel :
Dans le fond des déserts je suis prêt à te suivre;
Je ne regrette rien, si pour toi je puis vivre;
Et je préférerais, loin des mortels jaloux,
Aux noms les plus brillants le nom de ton époux.

SCÈNE III.

HECTOR, PARIS.

PARIS.

Mais j'aperçois Hector. Eh bien! on me l'enlève!
Et c'est vous!... Mais, avant que cette paix s'achève...
Qu'ai-je dit? Ah! j'abjure un coupable transport.
Souffrez que mon amour tente un dernier effort,
Pour prévenir des maux... et des crimes peut-être...
Empêchez son départ : vous en êtes le maître.
Mon frère, ayez pitié d'un frère au désespoir!
Pour jamais, s'il le faut, je renonce à la voir;
Mais qu'on ne force pas du moins l'infortunée
Au joug qu'elle a rompu de gémir enchaînée!

HECTOR.

Quel excès de faiblesse! et par quel vain détour
La pitié plaide ici la cause de l'amour!

PARIS.

Ne me reprochez plus mon extrême délire :
Il est justifié par celle qui l'inspire.
Ravis à son aspect, souvent, sous nos remparts,
Vous avez entendu nos plus sages vieillards
S'écrier : Oui, la Grèce a dû s'armer pour elle!
Nous excusons Pâris, en la voyant si belle!

HECTOR.

Priam a prononcé, mon frère, et j'ai promis.
Quand la gloire a cédé, que l'amour soit soumis :
Fais plus, consens; la paix deviendra ton ouvrage.
Il faut de la raison sans doute, et du courage,

Pour immoler ainsi le penchant au devoir ;
Je l'éprouve moi-même ; et mon frère a pu voir
Que je n'ai pas fermé sans quelque répugnance
La carrière où dix ans s'illustra ma vaillance.
Mais, en mettant un terme à nos sanglants travaux,
Nous faisons le bonheur de deux peuples rivaux :
D'un père chargé d'ans nous calmons les alarmes ;
D'une mère à jamais nous tarissons les larmes,
Nous éteignons enfin les feux toujours brûlants
Qu'un songe prophétique alluma dans ses flancs,
Alors que, dans son fils, cette mère si tendre
Croyait voir un flambeau qui mettait Troie en cendre.
Le destin, il est vrai, pour nous longtemps heureux,
A paru démentir ces présages affreux ;
La victoire semblait se fixer sur nos traces :
Mais ses faveurs souvent précèdent ses disgrâces ;
Et Jupiter, aux Grecs en conseillant la paix,
Met le comble et peut-être un terme à ses bienfaits.

PARIS.

Ainsi vous partagez une crainte importune,
Dans le sein du bonheur vous voyez l'infortune :
Hector veut immoler, trahissant son destin,
A des revers douteux un triomphe certain.
Si l'Argien vainqueur, au pied de nos murailles
Semait encor l'effroi, le deuil, les funérailles,
Pour le salut commun, moi-même le premier,
Hector me verrait prêt à tout sacrifier :
Mais tout cède à vos coups, mais à votre courage
Les Grecs n'opposent plus qu'une impuissante rage ;
Achille, leur espoir, les délaisse ; et contre eux
Son oisive fureur invoque tous les dieux.
Il est prêt, nous dit-on, à reprendre les armes :
D'Andromaque éveillant les faciles alarmes,
Cassandre, dans l'accès d'un délire sacré,
A prédit que, de meurtre encor plus altéré,
Il allait reparaître, et marcher vers la ville.
Mais croyez-vous Cassandre, ou craignez-vous Achille ?

HECTOR, sévèrement.

Mon frère !

PARIS, vivement.

J'aime à voir ce courroux généreux

Qui repousse un soupçon injuste, injurieux,
Dont mon cœur indigné frémit, mais que peut-être
D'une honteuse paix le seul bruit ferait naître.

HECTOR.

Quelle épreuve!

PARIS.

Je lis, sur ce front irrité,
Que ta vaillance abjure un odieux traité.

HECTOR.

Vous nourrissez en vain un espoir téméraire:
J'ai promis, et Patrocle a reçu de mon père
Le serment solennel entendu par les dieux;
Lui-même doit rester pour otage en ces lieux.
Moi, j'accompagne Hélène : à la porte de Scée,
Hécube, avec mes sœurs, déjà l'a devancée;
Elle m'attend, mon frère, et je vais, de ce pas,
La remettre moi-même aux mains de Ménélas.

PARIS.

Que dites-vous?... Courons... Dieux!

HECTOR.

Quel transport vous presse?

PARIS, dans le plus grand trouble.

On m'y force; on me rend la fable de la Grèce;
Ilion me trahit.... Plus de remords... Adieu.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EUPHORBE, PARIS, GARDES.

EUPHORBE.

(A Pâris.)

Noble Hector, tout est prêt. Et vous, prince, en ce lieu
L'ordre du roi Priam veut que je vous retienne.

PARIS.

Jamais!

HECTOR, le retenant.

Quelle fureur, ô mon frère, est la tienne?
A l'ordre paternel prétends-tu résister?

PARIS.

C'est en vain...

(Euphorbe fait un signe aux gardes; ils s'avancent et forment une barrière.)

Par la force on ose m'arrêter!

HECTOR, au moment de sortir, revient sur ses pas.

Pardonne une rigueur que l'on croit nécessaire;
Je reviendrai bientôt pour consoler mon frère.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PARIS, GARDES.

PARIS.

O revers! ou plutôt horrible trahison,
Dont le coup imprévu renverse ma raison!
Plus d'espérance.

(Il tombe anéanti sur un siége.)

SCÈNE VI.

PARIS, ANDROMAQUE, GARDES.

ANDROMAQUE.

O vous qui d'un grand sacrifice
Payez ce jour aux Grecs, aux Troyens si propice,
Plus qu'un autre, Andromaque est heureuse par vous!
Qu'avec plaisir j'abjure, en un moment si doux,
Et mes pleurs importuns et mes vaines alarmes!
S'il les a fait couler, Pâris tarit mes larmes.
Quand vous réparez tout, que tout soit oublié!
Mon frère, jurons-nous une égale amitié.
Vous ne répondez point!

PARIS, sans la voir.

Et c'est un frère! .. O rage!
C'en est donc fait, grands dieux!

ANDROMAQUE.

Ah! reprenez courage,
Pâris!

PARIS.

Les Lyciens...

ANDROMAQUE.

Que dites-vous?

PARIS.

Sans moi,
Ils n'oseront jamais...

ANDROMAQUE.

Vous me glacez d'effroi.

PARIS, apercevant Andromaque.

Que vois-je? Eh bien! ma sœur, eh bien! celle que j'aime,
Mon frère, votre Hector me l'arrache lui-même!

ANDROMAQUE.

Il finit nos malheurs.

PARIS.

Hélène! ô sort jaloux!
Hélène fuit Pâris!

ANDROMAQUE.

Elle suit son époux.

PARIS.

Elle retourne à Sparte.

ANDROMAQUE.

Elle sauve Pergame.

PARIS.

Amour, inspire-la!

ANDROMAQUE.

Vertu, soutiens son âme!

PARIS, se levant avec transport.

Et toi, Vénus, et toi, ne m'abandonne pas!
Pour toi bravant Junon, pour toi bravant Pallas,
Je t'ai donné le prix, je te le donne encore.
Dans Hélène, c'est toi, toi, Vénus, que j'adore:
Protége ton ouvrage, ô déesse! en ce jour,
Que la beauté s'acquitte en couronnant l'amour!

SCÈNE VII.

PARIS, ANTIMAQUE, ANDROMAQUE, UN GUERRIER portant l'arc et le carquois de Pâris, GARDES.

PARIS.

Mais je vois Antimaque!...

ANTIMAQUE, accourant avec précipitation.

Elle vous est rendue.

PARIS.

O ciel!

ANDROMAQUE.

Qu'annonce-t-il?

PARIS.

Faveur inattendue!

ANTIMAQUE.

Suivi d'Hélène, Hector, pour remplir son serment,

S'avançait vers Atride avec empressement ;
Grecs, Troyens, accouraient pleins d'une égale ivresse ;
A ce touchant spectacle on se porte, on se presse.
Mille bras sont tendus, quand, plus prompt que l'éclair,
Parti du camp des Grecs, un trait siffle, fend l'air ;
On croit qu'il frappe Hector...

ANDROMAQUE.

Grands dieux !

PARIS.

Mon frère !

ANTIMAQUE.

A peine
Le trait touche Hélénus. On frémit ; dans la plaine
Tout s'agite : on combat : le sang coule à grands flots,
Et sous le fer d'Hector tombe plus d'un héros.
Hector est furieux : il a juré qu'Hélène
Ne reverra jamais les remparts de Mycène.

PARIS.

Ah ! courons répéter ce serment glorieux.

ANTIMAQUE.

Venez rejoindre Hector, et vaincre sous ses yeux.
(Il remet à Paris ses armes, portées par le guerrier qui l'accompagnait.)
Avec la liberté, ressaisissez vos armes.

PARIS.

O favorable offense ! ô danger plein de charmes !
Je combats pour Hélène ! accours, ô Ménélas !
Terrible Achille, accours, je ne te fuirai pas !
A l'espoir qui m'enflamme il n'est rien d'impossible :
Pâris peut être heureux, Pâris est invincible !
(Il sort, suivi d'Antimaque et des guerriers.)

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE seule.

On combat... Dieux ! mon œil se porte avec effroi
Sur l'abîme nouveau qui s'ouvre devant moi.

SCÈNE IX.

ANDROMAQUE, PATROCLE.

PATROCLE.

Comme vous indigné, vertueuse Andromaque,

J'accours désavouer la sacrilége attaque,
L'attentat imprévu dont je vous vois gémir.

ANDROMAQUE.

Traître, fuyez : d'un Grec l'aspect me fait frémir.

PATROCLE.

S'il est vrai que la Grèce ait pu produire un traître,
Patrocle ne l'est point; il ne veut jamais l'être.
J'ai demandé la paix au magnanime Hector;
J'en étais le garant, je prétends l'être encor.
J'ignore (par l'honneur, princesse, je le jure),
J'ignore quelle main lança le trait parjure:
Du repos des mortels c'est quelque dieu jaloux,
C'est quelque Grec obscur, que nous condamnons tous,
Que les Grecs puniront, s'ils peuvent le connaître.
Son criminel espoir sera déçu peut-être.
Daignez me seconder, princesse; au nom des dieux,
Désarmez le courroux d'un vainqueur furieux!
Moi, du traité rompu toujours fidèle otage,
Je reste auprès de vous pour finir mon ouvrage.

ANDROMAQUE.

Prince, vous ranimez mon espoir abattu :
Parmi les Grecs encore il est quelque vertu.
Oh! oui, reposez-vous sur moi, sur ma tendresse,
Du soin de désarmer sa fureur vengeresse
Si vous saviez...

PATROCLE.

Je sais, malgré tous vos succès,
Que l'épouse d'Hector doit désirer la paix.

ANDROMAQUE, avec inquiétude.

Expliquez-vous... Qui donc aurait pu vous apprendre...?

PATROCLE.

Vous tremblez pour Hector : pourquoi vous en défendre?
Vous pouvez sans rougir l'avouer devant moi :
Qui connaît l'amitié connaît aussi l'effroi.
Votre cœur souffre : hélas! le mien n'est point tranquille.
Vous tremblez pour Hector; moi, je crains pour Achille.

ANDROMAQUE.

Vous, prince?

PATROCLE.

Sous vos murs, s'il faut croire Calchas,
Achille doit trouver la gloire et le trépas.
Cet arrêt du destin, qu'il connaît trop lui-même,
Dont son orgueil se vante, afflige un cœur qui l'aime.

ANDROMAQUE.

O dieux, de notre sort arbitres souverains,
Le héros que j'adore et celui que je crains...

PATROCLE.

Sont menacés tous deux par la Parque jalouse

ANDROMAQUE.

L'un est votre ami.

PATROCLE.

L'autre est cher à son épouse.

ANDROMAQUE.

Eh bien, que le besoin de les sauver tous deux
Unisse nos efforts, comme il unit nos vœux.
L'intérêt d'Andromaque est devenu le vôtre :
A ce commun bonheur travaillons l'un et l'autre.

PATROCLE.

Oui, dans ce beau dessein Patrocle est de moitié.

ANDROMAQUE.

J'en jure par l'amour.

PATROCLE.

Et moi, par l'amitié.
Mais qui nous a trahis? Découvrons le coupable.
Je doute encor qu'un Grec en ait été capable...
Grec, Troyen, quel qu'il soit, mon honneur offensé
A percer ce mystère est trop intéressé :
J'y mettrai tous mes soins, n'en doutez pas, madame,
Pour démêler le fil d'une si lâche trame.
Je vous quitte, et bientôt je revole en ces lieux.

(Il sort.)

ANDROMAQUE.

Et moi, je vais au temple implorer tous les dieux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

HECTOR, PARIS, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Rassurez-vous, mon frère; et croyez que ma haine
Avec des assassins ne confond point Hélène;
Quoique, l'ayant ravie à leur coupable effort,
Vainqueur, j'eusse le droit d'ordonner de son sort,
Avec le même honneur dans ce palais traitée,
Elle y sera toujours et libre et respectée;
Mais, je le jure encor, le fertile Eurotas
Sur ses bords ombragés ne la reverra pas.
Toi, rejoins nos guerriers sans tarder davantage.
Sachons jusqu'à la nuit garder notre avantage.
Les Grecs, au premier choc par mon bras repoussés,
Sous leur dernier rempart ralliés et pressés,
Ne peuvent point laisser la victoire indécise.
Au roi des Lyciens, au vaillant fils d'Anchise
Ils résistent encor: quand Phébus, de retour,
Des cieux qu'il va quitter s'emparant à son tour,
Aura cherché la nuit; sur ces faibles barrières
Moi-même, dirigeant nos phalanges guerrières,
Je veux les attaquer; ceindre de tous côtés
Leurs bataillons rompus, épars, épouvantés;
A travers le désordre, à travers le carnage,
Jusques à leurs vaisseaux me faisant un passage,
Les embraser, sur l'onde en semer les débris;
A la lueur des feux voir Achille surpris,
Déplorant les effets de son orgueil extrême,
Et le forcer peut-être à trembler pour lui-même.
Mais que peut la valeur sans le secours des dieux?
Au puissant Jupiter nos soins religieux,
Dès l'aurore, offriront un pompeux sacrifice;
A nos armes c'est lui qu'il faut rendre propice:
Espoir du juste, effroi des perfides humains,

Contre les Grecs c'est lui qui doit armer nos mains.
Pour attaquer leur flotte et la réduire en poudre,
Sur son autel sacré je veux prendre la foudre.
Va, mon frère ; j'attends Andromaque en ces lieux,
Je ne veux que paraître un moment à ses yeux :
Elle a su mon danger, tu connais sa tendresse...

PARIS.

Oui; mais ne prenez plus conseil de sa faiblesse.
Accusant les destins, redemandant la paix,
Elle va s'affliger de vos nouveaux succès.
Mais pour moi, je rends grâce à la faveur céleste
Qui veut rompre un accord à tous les deux funeste;
Et je pardonne un crime ou peut-être une erreur
Qui vous rend à la gloire, et me rend au bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, HECTOR.

ANDROMAQUE, accourant avec précipitation.

Cher époux, est-ce toi? toi, ma seule espérance!
Combien j'avais besoin, Hector, de ta présence!
(Elle le parcourt avec une curiosité inquiète.)
Le trait de l'assassin ne t'a-t-il point frappé?
Son sacrilége espoir a-t-il été trompé?

HECTOR.

C'est au sage Hélénus qu'en voulait sa furie.
Au perfide les dieux ont dérobé ma vie,
Jugeant, sous nos remparts, que s'il devait périr,
D'un coup plus noble Hector méritait de mourir.

ANDROMAQUE.

Pallas t'a protégé. Par un pieux hommage,
En ce même moment, autour de son image,
Priam, Hécube et moi, prosternés, gémissants,
Nous l'implorions encor : chargé de nos présents,
Polydamas lui-même, offrant le sacrifice,
Contre un peuple parjure invoque sa justice.
Il attend son oracle.

HECTOR.

O du plus pur amour
Tendre et parfait modèle! espérons que ce jour,

Où le crime me force à reprendre les armes,
Verra croître ma gloire et finir tes alarmes.

ANDROMAQUE.

Ce matin, cher époux, je crus les voir finir;
Je vantais mon bonheur; et c'est pour m'en punir
Que les dieux ont permis un forfait exécrable...
Hélas!... mais il n'est point peut-être irréparable...

HECTOR.

C'est dans le sang des Grecs que je veux le laver.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, HECTOR, PATROCLE.

PATROCLE.

Prince...

HECTOR.

Patrocle! ici je puis vous retrouver,
Vous!... J'admire ce zèle ou cette audace extrême.

PATROCLE.

Mon serment m'y retient; et j'admire moi-même,
Quelque juste courroux qui le puisse émouvoir,
Que je surprenne Hector en faisant mon devoir.

HECTOR.

Est ce votre devoir, organe de la Grèce,
D'opposer l'artifice au malheur qui vous presse;
Et, l'olive à la main, de marchander la paix,
Pour mieux favoriser le plus noir des forfaits?
Les traîtres! Je descends, infidèle à ma gloire,
Quand tout fuit devant moi, du char de la victoire;
J'enchaîne, dans ce cœur qu'irrite le repos,
L'impérieux désir de combattre un héros
Dont le nom m'importune, et le seul dont ma lance
N'ait point sous nos remparts essayé la vaillance;
J'afflige un frère aimé; malgré lui, malgré moi,
Je consens à la paix, j'engage enfin ma foi:
Que dis-je? au camp des Grecs, à Ménélas, moi-même
Je conduis la beauté qu'il réclame, qu'il aime...
Et c'est dans ce moment qu'un lâche, un assassin,
Dans la foule perdu, veut nous percer le sein!...
Il est des dieux vengeurs, ils puniront le traître;
Et le jour n'est pas loin, le jour a lui peut-être,
Où, vaincus, fugitifs, sans gloire et sans appui,

Ceux qui l'ont conseillé vont tout perdre pour lui;
Où, proscrits sur la terre et poursuivis sur l'onde,
Ils vont de leur désastre épouvanter le monde.

PATROCLE.

J'appelle, comme vous, la vengeance des dieux
Sur l'auteur, quel qu'il soit, d'un parjure odieux;
Et vous devez penser, si, toujours magnanime,
Votre cœur rend justice au zèle qui m'anime,
Que pour le découvrir je n'ai rien épargné.
Si j'en crois des récits dont je suis indigné,
Tout dit (et plus que vous ce triste aveu m'accable),
Tout dit que c'est un Grec; mais le nom du coupable
Mais le but de son crime est un secret pour moi.
Agamemnon l'ignore: incapable d'effroi,
Son âme est au-dessus d'un si bas artifice,
Et la Grèce surtout n'en peut être complice.
Non, j'en atteste ici nos guerriers repoussés,
J'en jure par ce bras qui les a dispersés,
Leur défaite à mes yeux prouve leur innocence:
Coupables, ils auraient prévu votre vengeance;
Mais, loin de les trouver au combat préparés,
Vous les avez vus tous, sans défense livrés,
Vers l'autel de la paix courir pleins d'allégresse.
Prince, encore une fois, n'accusez point la Grèce;
C'est le crime d'un seul.

HECTOR.

C'est le crime de tous.
L'artifice est-il donc si nouveau parmi vous?
Les nocturnes exploits, les plus vils stratagèmes,
De vos premiers héros sont les titres suprêmes:
Dans les bras du sommeil égorger les guerriers;
Sans danger, sans combat, enlever leurs coursiers;
Voilà les Grecs!... Du crime artisans ou complices,
Ce n'est que parmi vous qu'on trouve des Ulysses.

PATROCLE.

Le violent transport d'un aveugle courroux
Vous fait-il oublier, prince, que parmi nous
Sont aussi les Ajax, et surtout les Achilles?

HECTOR.

Pourquoi donc, de vos maux spectateurs immobiles,
Laissent-ils si longtemps reposer leur valeur?

PATROCLE.

Ne vous en plaignez pas.

HECTOR.

Téméraire !

ANDROMAQUE, à Patrocle.

Seigneur !...

HECTOR.

Vantez moins un guerrier qu'un affront peut abattre;
Qui, caché dans son camp, pleure, au lieu de combattre.

PATROCLE.

Lui, se cacher ! Achille !... O trop cruel soupçon !

HECTOR.

S'il le blesse, qu'il vienne en demander raison.

PATROCLE.

Ah ! vous savez trop bien comme il venge une offense.

HECTOR, avec dédain.

Son repos...

PATROCLE.

Son repos est encor la vengeance.

HECTOR.

Je l'en ferai sortir.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HECTOR, PARIS, PATROCLE, TROUPE DE GUERRIERS.

PARIS.

Au Troyen éperdu
Venez rendre l'espoir, prince, ou tout est perdu.

ANDROMAQUE.

Grands dieux !

HECTOR.

Que dites-vous?

PARIS.

Sans presser le carnage,
Jusqu'au jour vous vouliez qu'on bornât son courage
A contenir les Grecs renfermés dans leurs murs,
Pour leur porter des coups plus nobles et plus sûrs;
Mais le grand Sarpédon, haranguant notre armée,
A fondre sur leur camp l'a sans peine animée.
Jaloux de leur prouver qu'en l'absence d'Hector,

Pleins de son souvenir, nous pouvions vaincre encor,
Nous poursuivions les Grecs, qui, dans leur course agile,
Imploraient leurs vaisseaux pour leur dernier asile.
Tout cède, meurt ou fuit : par sa lugubre horreur,
La nuit vient du désordre augmenter la terreur ;
Tout se confond alors ; la valeur devient rage ;
Sur de sanglants débris le fer s'ouvre un passage :
Plus d'ordre, plus de rangs : nous frappons au hasard ;
D'une torche enflammée on fait un étendard ;
Et, chassant devant nous la Grèce fugitive,
Déjà de l'Hellespont nous franchissions la rive ;
Déjà Mars, avec nous s'élançant dans les eaux,
Portait le feu vengeur sur les premiers vaisseaux,
Lorsque, sur les hauteurs qui du camp des Atrides
Séparent le Phthiote et ses chefs intrépides,
Couronné des rayons d'un cercle lumineux
Qui dans l'ombre brillait encor plus radieux,
Comme un colosse immense, à l'armée immobile
Apparaît un guerrier...

PATROCLE, avec joie.

C'est lui !

ANDROMAQUE, épouvantée.

C'était Achille !

PARIS.

C'était lui.

HECTOR, avec calme.

Poursuivez.

PARIS.

Point d'armes dans sa main
Mais l'immortelle égide éclate sur son sein,
Et de son front s'élève une céleste flamme,
Dont la lueur sinistre éclaire au loin Pergame.
Il fait un pas vers nous, un seul !... et de sa voix
L'éclat épouvantable a retenti trois fois.
Ce cri, pour les Troyens signal de la retraite,
A rallié les Grecs ; et soudain, à leur tête,
Agamemnon, Ajax, s'élancent furieux :
Diomède les suit, et brave encor les dieux :
Ulysse, ranimé par ce terrible augure,
D'Hector absent triomphe, et venge sa blessure.
Tout change, en un instant, et dans la plaine épars,

A leur tour nos guerriers implorent leurs remparts;
Armes, soldats, drapeaux, chars, coursiers, tout se mêle;
Antimaque au combat vainement les rappelle;
Et, malgré ses efforts, d'Achille furieux
Le fantôme vainqueur les poursuit en tous lieux :
L'Argien triomphant cent fois s'écrie : Achille !
Le Troyen le répète, en fuyant vers la ville.

HECTOR.

Il reparaît enfin !

PATROCLE.

Au nom des dieux, Hector,
Consentez à la paix ! vous le pouvez encor.

HECTOR.

Ah ! le Troyen bientôt va bannir ces alarmes.

PATROCLE.

Ne forcez point Achille à reprendre ses armes.

HECTOR.

Ce conseil menaçant outrage ma valeur.

PATROCLE.

Que de sang va couler si vous sortez, seigneur !
J'ose vous supplier...

HECTOR.

Votre prière est vaine.

PATROCLE.

Et près de vous encor ma parole m'enchaîne !

HECTOR.

Je vous la rends; partez.
(A Pâris.)
Vous, ne le quittez pas,
Et jusqu'au camp des Grecs accompagnez ses pas.

PATROCLE.

Au delà de vos vœux il faut vous satisfaire.
Vous refusez la paix, je vous jure la guerre.
Je pars; mais d'Ilion je connais le chemin,
Et vous m'y reverrez les armes à la main.
Adieu.

ANDROMAQUE.

Patrocle !...

PATROCLE.

Adieu, malheureuse Andromaque !
(Il sort.)

HECTOR, à Pâris.

Protégez son retour; j'ordonnerai l'attaque.

(Pâris et plusieurs guerriers sortent après Patrocle.)

SCÈNE V.

HECTOR, ANDROMAQUE, TROUPE DE GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

Pour me taire, j'ai fait un assez grand effort.

HECTOR.

Retourne vers Priam.

ANDROMAQUE.

Tu vas chercher la mort.

HECTOR.

Dis plutôt la donner.

ANDROMAQUE.

Écoute-moi... Sans cesse
Auprès d'Achille on voit combattre une déesse...

HECTOR.

J'aurai pour moi les dieux, du parjure ennemis.

ANDROMAQUE.

Il est invulnérable; et tu sais que Thétis...

HECTOR.

Par sa seule valeur j'explique cette fable :
Tous ceux qu'il a vaincus l'ont fait invulnérable.
Je vais combattre, adieu.

ANDROMAQUE.

Songe au moins, cher époux,
Songe, si tu péris, que c'en est fait de nous.

HECTOR.

Je ne suis point à moi, je suis à la patrie.

ANDROMAQUE.

Mais ton Astyanax a des droits à la vie.

HECTOR.

Il en aura peut-être à l'immortalité,
S'il imite son père.

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE.

O courage indompté!
Je m'attache à tes pas; et si tu meurs, j'expire.

SCÈNE VI.

POLYDAMAS, HECTOR, ANDROMAQUE, TROUPE DE GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

(A Polydamas.)

Mais qu'aperçois-je? O vous que le ciel même inspire,
Sage Polydamas, prêtez-moi votre appui.
Il va combattre Achille; il perd l'État et lui.

POLYDAMAS.

A son destin les dieux ont attaché le nôtre,
Je le sais; et ma crainte égalerait la vôtre
Madame, si Pallas ne m'avait rassuré.

ANDROMAQUE.

Pallas!...

POLYDAMAS.

Ce changement soudain, inespéré,
Comme vous m'a surpris : plus d'un sinistre auspice
Annonçait qu'aux Troyens, loin d'être plus propice,
Sa fierté nourrissait un courroux immortel.
Parmi des flots d'encens, autour de son autel,
L'auguste Théano déposait nos offrandes :
De son front la statue écartant les guirlandes
S'anime; un feu nouveau dans ses yeux a brillé;
Elle agite sa lance, et l'oracle a parlé.

ANDROMAQUE, à Hector.

Tu ne peux refuser d'entendre sa réponse.

HECTOR, à Polydamas.

Hâtez-vous; révélez ce que l'oracle annonce.

POLYDAMAS.

« Celui des deux peuples rivaux
« Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagème
« Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même,
« Le plus brave de ses héros. »

HECTOR.

Eh bien! chère Andromaque?

ANDROMAQUE.

O prince!... dois-je croire...?
Cet oracle, pour nous garant de la victoire,
Pallas l'a pu dicter! et mon crédule effroi
Aux rêves de Cassandre osait ajouter foi!
J'ai craint ta mort; aux dieux je faisais cette injure!

Laissons, laissons la crainte aux auteurs du parjure
Pallas même est contrainte à les abandonner,
Et par sa propre voix vient de les condamner.
Va, je ne retiens plus ton généreux courage :
Va vaincre, cher Hector.

HECTOR.

J'accepte ce présage.

ANDROMAQUE, à Polydamas.

Vous qui seul modérez sa belliqueuse ardeur,
Suivez-le, combattez près de lui.

POLYDAMAS.

Cet honneur,
Gage de son estime et le prix de mon zèle,
J'allais le réclamer, et j'y serai fidèle.
Je prédis vos succès, héros chéri des dieux
Je veux les partager.

HECTOR.

C'est les assurer mieux.
Partons.

(Ils sortent : Andromaque suit longtemps Hector des yeux.)

SCÈNE VII.

ANDROMAQUE seule.

Oui, tu vaincras ; oui, la prochaine aurore
A mes soins te rendra plus glorieux encore.
Espoir de ta famille, honneur de ton pays,
Tes exploits, tes vertus vont recevoir leur prix
O vous, à qui son cœur rend un si pur hommage,
Au monde vous voudrez conserver votre image,
Vous lui devez, ô dieux, toute votre faveur :
Le plus grand des Troyens en sera le sauveur.

(Nuit pendant l'entr'acte.)

ACTE QUATRIÈME.

(Le jour a reparu.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

(Andromaque arrive désespérée; elle se jette sur un siége.)

CÉPHISE.

Au nom de votre fils, chassez ce noir présage.

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus!

CÉPHISE.

Quelle sinistre image
A vos yeux effrayés...

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus!

CÉPHISE.

Dieux! calmez son effroi.

ANDROMAQUE.

Tes vœux sont superflus.
Écoute : auprès d'un fils à peine retirée,
Je cédais au sommeil, d'espérance enivrée :
Ma douce illusion ne m'offrant désormais
Que souvenirs de gloire et qu'images de paix,
Je jouis du repos que cette erreur me donne;
Au rêve du bonheur mon âme s'abandonne :
Je ne vois plus Hector que vainqueur, triomphant;
Je crois que tout l'Olympe ensemble le défend.
Vain songe!... un bruit confus tout à coup me réveille,
Et le nom de Patrocle a frappé mon oreille.
Vers ces remparts témoins des efforts qu'il a faits,
Trop vainement, hélas! pour maintenir la paix,
Les armes à la main, on m'apprend qu'il s'avance,
Précédé de l'effroi, suivi de la vengeance;
Que tout fuit devant lui; que son fer meurtrier
A déjà moissonné plus d'un vaillant guerrier;

Que Sarpédon n'est plus, que le brave Antimaque
A payé de son sang une imprudente attaque;
Que Pâris, accouru pour sauver son ami,
Était près de tomber sous le glaive ennemi;
Que sans Hector ce jour lui devenait funeste.

CÉPHISE.

Je respire à ce nom.

ANDROMAQUE.

Céphise, apprends le reste.
Dans mon trouble, je vole au sommet de la tour;
Vers le Xanthe éclairé des premiers feux du jour,
Je porte un œil avide, et vois les deux armées
D'une égale fureur au combat animées.
Mais deux guerriers surtout ont frappé mes regards :
L'un sur l'autre élancés, semblables au dieu Mars,
L'un plus impétueux, et l'autre plus tranquille...

CÉPHISE.

Eh bien?...

ANDROMAQUE.

C'était Hector combattant contre Achille.

CÉPHISE.

Achille!

ANDROMAQUE.

C'était lui, c'était son air affreux;
J'ai reconnu son char, ses coursiers tout poudreux,
Son panache terrible, et tel enfin qu'Hélène
Nous l'a fait voir jadis s'élançant dans la plaine.
Un ordre de Priam a délivré mes yeux
De ce sanglant spectacle, et j'attends en ces lieux
Le coup qui va combler et finir ma misère.

CÉPHISE.

Moi, j'ose vous promettre un destin plus prospère :
Avez-vous oublié l'oracle de Pallas?

ANDROMAQUE.

L'oracle a pu m'offrir un sens qu'il n'avait pas.

CÉPHISE.

Il prédit un succès : le sens en est facile,
C'est Hector qui combat.

ANDROMAQUE.

Mais il combat Achille.

CÉPHISE.

Mais il combat l'appui d'un peuple criminel

Il combat le guerrier qu'un arrêt solennel,
Prononcé par Pallas, a désigné d'avance
Pour expier des Grecs l'impardonnable offense.
« Celui des deux peuples rivaux
« Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagème
« Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même,
« Le plus brave de ses héros. »
Voilà l'oracle : et vous, sachant d'où part le crime,
Craignez de vous tromper encor sur la victime !
C'est la femme d'Hector qui doute du vainqueur !
J'avouerai qu'un moment j'ai connu la frayeur :
Je savais que Patrocle, avide de vengeance,
Déjà du sang troyen avait rougi sa lance ;
Que les Grecs triomphaient de ce retour heureux,
Que d'abord la victoire avait penché pour eux.
Mais Hector a paru, tout a changé de face :
Achille oppose en vain audace contre audace :
Sa mort va d'Andromaque assurer le repos ;
C'est le dernier exploit du plus grand des héros.
Hector est cher aux dieux protecteurs de Pergame :
Hector vaincra... Quel bruit... ? Entendez-vous, madame ?

ANDROMAQUE.

C'est son nom qu'on répète.

CÉPHISE, après avoir regardé vers la plaine.

Il est victorieux !
C'est lui-même, il triomphe ; il marche vers ces lieux.

ANDROMAQUE.

Céphise, que dis-tu ?... faut-il que je le croie ?...
Mon Hector !... Justes dieux ! votre faveur, dans Troie
Le ramène...

SCENE II.

EUPHORE, POLYDAMAS, HECTOR revêtu des armes d'Achille; ANDROMAQUE, CÉPHISE.

(TROUPE DE GUERRIERS, dont plusieurs portent des trophées.)

ANDROMAQUE.

Il paraît !...
(Elle s'élance à sa rencontre.)
Hector !

HECTOR.

Un dieu vengeur
A combattu pour nous : tu me revois vainqueur,
Et les Grecs n'ont commis qu'un forfait inutile.

ANDROMAQUE.

(Elle contemple les armes dont Hector est revêtu, avec un étonnement progressif.)

Je ne me trompe point, c'est l'armure d'Achille!
C'est elle!... Quel espoir peut vous rester encor,
O Grecs? le fer d'Achille est dans la main d'Hector!

HECTOR.

D'un triomphe plus beau c'est pour moi le présage.

ANDROMAQUE.

Il n'en est plus que doive envier ton courage.

HECTOR.

Nous devons nous attendre à de plus grands assauts

ANDROMAQUE.

Ah! dussent tous les Grecs, de leurs mille vaisseaux,
S'élancer vers nos murs, Andromaque tranquille
Attendra le vainqueur : je ne craignais qu'Achille.

HECTOR.

Cesse de t'abuser, et ne crains que les dieux.
Cet Achille, seul grand, seul terrible à tes yeux...

SCÈNE III.

EUPHORBE, POLYDAMAS, PARIS, HECTOR, ANDROMAQUE, CÉPHISE, TROUPE DE GUERRIERS.

PARIS.

Suspendons un moment nos transports. Toi, mon frère,
D'un vainqueur irrité reprends le front sévère.

ANDROMAQUE.

Que dit-il?

PARIS.

Un héraut, du camp des ennemis
Arrive; et devant vous il prétend être admis.
C'est un nouveau traité que sans doute il propose.

HECTOR.

Après leur trahison! je ne crois point qu'il l'ose.

PARIS.

Il le faut renvoyer.

POLYDAMAS.

Il le faut écouter.
Au malheur suppliant gardons-nous d'insulter
Songez que du destin l'inconstance est commune.
L'extrême bonheur touche à l'extrême infortune !

HECTOR, à Euphorbe.

Fais entrer le héraut.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté EUPHORBE.

HECTOR.

Rassure-toi, Pâris;
Hélène de la paix ne sera plus le prix.

ANDROMAQUE.

Mais, en la refusant, ta vengeance sévère,
Hector, ne voudra point éterniser la guerre ?

HECTOR.

Sachons ce qu'il propose.

SCÈNE V.

EUPHORBE, POLYDAMAS, PARIS, UN HÉRAUT grec, HECTOR, ANDROMAQUE, CÉPHISE, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Approche sans effroi.
Quoi qu'aient osé les Grecs en violant leur foi,
Parle : quel chef t'envoie ?

LE HÉRAUT.

Achille.

PARIS ET POLYDAMAS.

O dieux

ANDROMAQUE, frappée comme d'un coup de foudre.

Achille !

HECTOR.

Enfin est-ce bien lui?

ANDROMAQUE.

Lui ! je reste immobile.

HECTOR, sévèrement.

Devant un Grec au moins cachez votre frayeur.

LE HÉRAUT.

Un faux récit sans doute a causé votre erreur.

(A Hector.)

Des armes d'un héros ta vaillance parée
En croyait, par sa mort, la conquête assurée.
Achille n'est point mort ; seul, bravant le trépas,
Patrocle a combattu.

HECTOR.

Je ne l'ignorais pas.

LE HÉRAUT.

S'il est vrai, tu devais t'attendre à mon message.
Achille, dont Hector connaît bien le courage,
N'était pas moins connu par sa tendre amitié :
Ta lance de sa vie a tranché la moitié ;
Et ce que n'ont point fait nos dangers, nos alarmes,
De Patrocle vivant les prières, les larmes,
Patrocle mort l'a fait : il sort de son repos,
Mais il en sort terrible : il ne sent point nos maux
Il sent sa perte : il pleure, il frémit tout ensemble...

HECTOR, avec impatience.

Dis ce qu'il veut.

LE HÉRAUT.

Vengeance.

HECTOR.

Il me verra.

ANDROMAQUE.

Je tremble.

(Pendant la fin de cette scène, Andromaque a l'air de méditer un projet.)

LE HÉRAUT.

Son armure est à toi ; contre lui, sans délai,
Pour t'en montrer plus digne, ose en faire l'essai.
Il est sous vos remparts.

HECTOR.

C'était mon espérance.
Dis-lui que je suis prêt.

LE HÉRAUT.

Cette douce assurance,
Quand il perd son ami, peut seule le flatter.

HECTOR.

Ne t'arrête donc point, et cours la lui porter.

(Le héraut sort.)

ANDROMAQUE, à part.

Oui, tentons ce moyen. (A Pâris.) Retenez-le, mon frère !

(Elle sort, suivie de Céphise. Euphorbe sort en même temps.)

SCÈNE VI.

POLYDAMAS, HECTOR, PARIS; TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Enfin, voici le jour qu'attendait ma colère!
Mais Andromaque a fui : vous semblez étonnés,
L'abattement est peint sur vos fronts consternés.
Pourquoi ce long silence, et quel effroi vous glace?

PARIS.

Aucun péril ne peut étonner votre audace,
Mais vos amis, Hector, ont le droit de trembler :
Achille...

HECTOR.

Eh bien! ce nom suffit pour vous troubler?

PARIS.

Les dieux...

HECTOR.

Ils sont pour nous, et sur Achille même
Ils ont déjà des Grecs puni le stratagème :
Frapper Patrocle était l'immoler à demi;
Il perd plus que le jour en perdant son ami.
Que dis-je? en permettant que ma main triomphante
D'avance lui ravît cette armure éclatante,
Les dieux semblaient vouloir avertir mon rival
Qu'entre nous, désormais, le combat est égal.
Je ne sais; mais plus fier, sous ces armes nouvelles,
Je me sens enflammé d'un feu divin comme elles;
Et, dévorant d'avance un triomphe assuré,
Mon cœur, plus que jamais, de gloire est altéré.

PARIS.

Mon frère, il n'est plus temps de vous celer un crime
Dont l'aveugle destin va vous rendre victime :
Par l'oracle c'est vous que je crois menacé.
Le trait qui ce matin contre nous fut lancé,
Le fut par un Troyen... Je l'ignorais, mon frère,
J'en atteste les dieux.

HECTOR.

Quel est le téméraire...?

PARIS.

Je dois taire son nom, il était mon ami.
Mais lui-même, en tombant sous le glaive ennemi,

M'a dit que, par son ordre, un Lycien, habile
A guider dans les airs le vol du trait agile,
Et, sous l'habit d'un Grec, parmi les Grecs jeté,
Avait lancé le coup qui rompit le traité.

HECTOR.

C'est Antimaque. O crime!

PARIS.

Il me rendait Hélène.
J'ai le prix du forfait, j'en dois porter la peine :
J'irai combattre Achille.

HECTOR.

Ah! que m'apprenez-vous?

POLYDAMAS.

Ainsi donc, ô destin, tu te jouais de nous!

HECTOR.

Les Grecs sont innocents! d'un zèle magnanime
Le généreux Patrocle a donc péri victime?
J'ai refusé la paix! j'ai soupçonné sa foi!
Ah! cette seule idée est un tourment pour moi.

PARIS.

Mon frère, j'irai seul...

HECTOR.

Non, cessez d'y prétendre.
(Fièrement.)
C'est moi qu'Achille attend : c'est moi qu'il doit attendre.

POLYDAMAS.

Craignez les dieux vengeurs. Si l'on pouvait encor...

HECTOR.

Qu'osez-vous proposer? vous connaissez Hector;
Votre amitié sans cause est peut-être alarmée :
En tremblant pour moi seul, vous offensez l'armée,
Vous m'offensez moi-même : et d'où vient cet effroi?
L'oracle a menacé : qui vous dit que c'est moi?

PARIS.

Il nomme le plus brave.

HECTOR.

Eh bien! c'est une gloire
Que tous disputeraient; du moins j'aime à le croire.
Sarpédon, Antimaque, étaient braves tous deux;
Ils ne sont plus; l'oracle a pu choisir l'un d'eux.
Un oracle a prédit aussi que nos murailles

D'Achille en son printemps verraient les funérailles :
Il le sait; son courage en éclate encor plus.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Quand il a consenti qu'on ouvrît la barrière,
Un guerrier ne peut plus regarder en arrière;
Sans balancer, il vole au cri de la valeur;
Et, même avant les dieux, il consulte l'honneur.
Je n'affecterai point une vertu barbare :
De tout ce que j'aimai si la mort me sépare,
Je sens tout mon malheur: fils, père, époux heureux,
Mon cœur tient à la vie, hélas! par trop de nœuds.
Mais je dois jusqu'au bout remplir ma noble tâche;
Mais Hector ne peut vivre avec le nom de lâche ;
Et quand c'est au plus brave à subir le trépas,
Le trépas est un bien qu'Hector ne cède pas.
Si l'oracle à ce titre aujourd'hui me menace,
Du choix qu'il fait de moi je dois lui rendre grâce;
Et vous-même, par vous puisqu'il m'est envié,
Mon frère, vous jugez qu'il n'est pas trop payé.

POLYDAMAS.

Mais pour un insensé, qui n'eut point de complice
De nos héros faut-il que le plus grand périsse?
Tout peut se réparer : qu'un peuple accusateur
Du forfait qu'il condamne ose nommer l'auteur,
Et qu'un nouveau traité rende...

HECTOR.

Espoir inutile.
Patrocle est mort ! voilà la réponse d'Achille.

SCÈNE VII.

POLYDAMAS, EUPHORBE, HECTOR, PARIS;
TROUPE DE GUERRIERS.

EUPHORBE, à Hector.

Prince, le roi vous mande.

PARIS, avec joie.

O ciel!

HECTOR.

Mon père, hélas!
Je prévois son dessein.

POLYDAMAS.

Ne lui résistez pas.

HECTOR.

D'Andromaque cet ordre explique trop l'absence.
Mais je vais de Priam ranimer l'espérance,
A ses regards tremblants montrer Hector vainqueur...
Mais Hécube... Ah! cédons à la voix de mon cœur
Et si l'arrêt des dieux aujourd'hui m'est contraire,
Ne partons pas du moins sans voir encor ma mère!

(Il sort, suivi d'Euphorbe et des guerriers.)

SCÈNE VIII.

PARIS, POLYDAMAS.

PARIS.

Prince, suivez ses pas; moi, je cours affronter
Les coups que le destin s'apprête a lui porter.

(Il sort du côté opposé à celui par où sort Polydamas.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE, ANDROMAQUE, HECTOR, GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

A ce fatal combat je ne mets plus d'obstacle;
Mais, encore une fois, sur le sens de l'oracle
Souffre que la prêtresse interroge Pallas.

HECTOR.

Son oracle est douteux, mon devoir ne l'est pas.
Faut-il toujours combattre une épouse adorée?
A mes genoux j'ai vu ma famille éplorée;
Contre l'honneur d'Hector ton effroi s'est armé
Des cris, du désespoir de tout ce que j'aimai,
Des caresses d'un fils, des larmes d'une mère:
J'ai vaincu; ma victoire est déjà trop amère.
Ah! ne me force point à triompher de toi!
Ta crainte, au nom d'Achille, est un affront pour moi.

ANDROMAQUE.

Eh! pourrai-je jamais l'entendre sans alarmes,
Ce nom, source, aliment, présage de mes larmes?
Dans l'horreur du passé me montrant l'avenir,
Ce nom, en traits de sang, vit dans mon souvenir.
Sur les fumants débris de son royal asile
Mon père est égorgé, c'est par la main d'Achille!
Au sein de Thèbe en feu, de Thèbe, heureux séjour
Où mes premiers regards ont essayé le jour,
Ma mère, qui régnait sur cette immense ville,
Se voit charger de fers, c'est par la main d'Achille!
Sur les tranquilles bords où paissaient leurs troupeaux,
Mes frères désarmés se livraient au repos:
Surpris, la résistance, hélas! fut inutile;
Tous sont massacrés, tous!.. c'est par la main d'Achille!
Toujours Achille, Achille abreuvé de mon sang!...
Et quand je le vois prêt à te percer le flanc;
Tu veux, cruel...

HECTOR.

Je veux que la juste colère,
De tous ces attentats provoquant le salaire,
Au lieu de les pleurer, m'excite à les venger.
Épargne-moi tes pleurs; c'est là mon seul danger.
Mais Achille se plaint que je tarde à paraître,
Et déjà son orgueil en triomphe peut-être.

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE, le retenant.

Ingrat!... au champ de mort arriver le premier,
Est-ce donc un bonheur qu'Hector puisse envier?
Achille te prévient: mais, tout à sa colère,
Dans son camp le barbare avait-il une mère?
Avait-il sous les yeux le berceau de son fils?
D'un père au désespoir entendait-il les cris?
Enfin, opposait-on ces mots à sa furie:
« Si tu meurs, avec toi périra la patrie
Je n'ose te parler d'un intérêt plus doux;
Mais tu sais que, pour moi, la vie est mon époux;
Hector compense seul tous mes destins contraires:
Hector me rend mon père, et ma mère, et mes frères;
Et s'il faut que les dieux me ravissent Hector,
Tout ce qu'il m'a rendu je vais le perdre encor.

Que deviendrai-je alors?... O destin déplorable!
Seule dans l'univers, ta veuve inconsolable,
Quand ses yeux auront vu des remparts d'Ilion
L'antique orgueil tomber au niveau du sillon,
Aux caprices d'un maître esclave abandonnée,
Vil jouet du vainqueur, sur sa poupe enchaînée,
Loin des bords phrygiens, le suivra sur les eaux,
Et pour lui dans Argos tournera les fuseaux.
Si je donne une larme au souvenir de Troie,
D'un peuple curieux j'entends l'affreuse joie
Insulter à mon deuil et l'augmenter encor :
« C'est elle ! la voilà ! c'est la veuve d'Hector ! »

HECTOR.

Tu déchires mon cœur, et ta cruelle adresse
De malheurs supposés tourmente ma tendresse.
Va, nos jours sont comptés ; avant l'arrêt du sort,
Le fier Achille en vain m'a promis à la mort.
Mais si (dieux ! détournez ce sinistre présage)
Si le sort aujourd'hui doit trahir mon courage,
S'il faut mourir enfin, ne dois-tu pas, dis-moi,
Souhaiter que je meure au moins digne de toi,
Digne de mes aïeux, et, si j'ose le dire,
Digne du cœur d'Hector, où la vertu respire ?
Si le sort te condamne à gémir dans Argos,
Serais-tu consolée en entendant ces mots :
« C'est la veuve d'Hector, qui, démentant sa gloire,
« Une fois sans combattre a cédé la victoire ? »
Ah, dieux !... De son bûcher se faisant un autel,
Hercule par sa mort se rendit immortel.
Pour moi, dans ton cœur seul mon cœur désire un temple :
Mais je veux à mon fils laisser un grand exemple.
Il peut n'avoir un jour ni sceptre, ni trésor :
Pour héritage, au moins qu'il ait le nom d'Hector;
Qu'il l'ait, qu'il en soit fier !... Épouse trop aimée,
Tu l'aimeras mon fils?... Attendrie et charmée,
Mille fois tu m'as dit, en contemplant ses traits,
Qu'ils offraient à tes yeux le plus doux des portraits ;
Tu l'aimeras?... Et vous, dieux, prenez sa défense ;
D'un Hector au berceau, dieux, protégez l'enfance
Si l'ordre du destin nous sépare aujourd'hui,
Pour vous servir encor, que je revive en lui !

S'il règne, qu'il soit juste, et, s'il le faut, sévère;
Qu'il fasse tout le bien que j'aurais voulu faire;
Qu'il voue à la patrie et son bras et son cœur;
Qu'armé pour elle seule, il soit toujours vainqueur,
Et puisse-t-il, l'amour et l'orgueil de sa mère,
Faire dire aux Troyens, consolés de son père :
« Hector, tant qu'il vécut, d'Ilion fut l'appui :
« Son fils est aussi brave, et plus heureux que lui. »
Adieu, chère Andromaque ! Et toi, reste auprès d'elle;
Céphise, mon amour la confie à ton zèle.

ANDROMAQUE, le pressant dans ses bras.

Hector!...

HECTOR.

Arrachons-nous à cet adieu cruel;
Partons; et si ma mort est un arrêt du ciel,
Qu'admirant ma vaillance, à son effort suprême,
Les Grecs disent : « Hector n'a cédé qu'aux dieux même! »

(Il sort suivi des guerriers. Andromaque le suit longtemps des yeux.)

SCÈNE II.

CÉPHISE, ANDROMAQUE.

CÉPHISE, à part.

Malheureuse princesse, à quel pénible soin
L'adieu d'Hector m'enchaîne?

ANDROMAQUE.

Il est déjà bien loin!

CÉPHISE.

Pâris à ce combat s'opposera peut-être.

ANDROMAQUE.

Pâris est généreux autant qu'il pouvait l'être :
D'un noble désespoir je l'ai vu transporté;
Et, trompant l'œil d'Hector, par mes pleurs arrêté,
Il volait au combat; mais le féroce Achille,
Avare d'un trépas à ses yeux trop facile,
Veut Hector : par sa haine Hector est préféré,
Du sang de mon Hector son glaive est altéré.

CÉPHISE.

Son vœu sera trompé : le crime d'Antimaque
Doit-il être expié par les pleurs d'Andromaque?
Vous reverrez Hector.

ANDROMAQUE.

Céphise, le crois-tu !

CÉPHISE.

Oui, je crois que les dieux protégent la vertu ;
Que, sans pitié, d'Hécube ils n'ont point vu les larmes,
Les adieux de Priam, et vos tendres alarmes.

ANDROMAQUE.

Tu prends pour de l'espoir le vœu de l'amitié :
Le destin n'aura point pour moi tant de pitié.
O destin, tu te fais une barbare étude,
Tu te fais un plaisir de mon inquiétude
Au sein du désespoir, au comble de ses vœux,
Vingt fois, dans un seul jour, heureux et malheureux,
Ce cœur va, libre enfin et d'espoir et de crainte,
Dans l'abîme du deuil ensevelir sa plainte.

CÉPHISE.

Et pourquoi d'injustice accuser le destin,
Quand le succès, madame, est au moins incertain ?
Bannissez cet effroi ; nulle sinistre image,
Des maux que vous craignez n'offre encor le présage :
Espérez que, fléchis par les vertus d'Hector,
Les dieux...

ANDROMAQUE.

J'espère, hélas ! puisque je vis encor.
Mais quel affreux tourment qu'une telle espérance !
Je meurs d'inquiétude et meurs d'impatience ;
Je brûle de m'instruire, et tremble de savoir....
Vers la plaine mon œil regarde, et craint de voir....

(Elle fait un pas pour sortir.)

En ce moment...

CÉPHISE.

Eh bien ! en ce moment peut-être
Votre Hector est vainqueur ; Achille a cessé d'être.

ANDROMAQUE.

Se pourrait-il ?... O dieux ! je vous implore tous ;
Ou s'il faut qu'aujourd'hui je perde mon époux,
Mon époux, le seul bien qui m'attache à la vie,
Que la vie à l'instant, ô dieux, me soit ravie !
Que j'expire, tandis que, pour dernier bonheur,
De pouvoir en douter j'ai du moins la douceur ;
A votre cruauté quand je n'ai pas encore
Le droit de reprocher un malheur que j'ignore !

SCÈNE III.

CÉPHISE, PARIS, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Mais que vois-je?... Pâris !... Hector est-il vainqueur?
Quel trouble! Justes dieux !...

PARIS.

Ils combattent, ma sœur

ANDROMAQUE.

Et vous osez paraître en ces lieux!

PARIS.

Sur ma tête
Vainement j'ai voulu détourner la tempête.
Résolu d'affronter Achille et le trépas,
J'ai sous nos murs en vain précipité mes pas.
Hector, qui ne veut point que ma valeur partage
D'un glorieux péril le sanglant avantage,
M'a fait du champ d'honneur fermer tous les chemins;
Et cet arc, malgré moi, reste oisif dans mes mains.
Nos guerriers de leurs dards m'opposant la barrière,
Je n'ai pu joindre Achille. Il appelait mon frère:
Le menaçant du geste et l'attaquant des yeux,
Cent fois je l'accablai de noms injurieux;
Mais loin de lui les vents emportaient mon outrage.
Enfin Hector paraît: son superbe courage,
S'emparant des dangers où je courais m'offrir,
M'ôte l'espoir de vaincre ou le droit de mourir.
Je ne sens plus alors que son péril extrême,
Et, dans mon désespoir, je me trahis moi-même.
Voyant, avec Hector, Troie entière expirer,
Je vole chez Priam, je viens le conjurer
De franchir nos remparts, de courir vers la plaine...

ANDROMAQUE, avec transport.

Mon frère !...

PARIS.

Je fais plus : je détermine Hélène
A le suivre, à l'aider de ses pleurs; pour jamais
Je renonce, ma sœur, à revoir tant d'attraits.
Pourvu que Ménélas aussi retourne à Sparte
Sans elle, je consens qu'à l'instant elle parte:

Heureux si ses efforts peuvent tout réparer !
Elle est hors des remparts.

ANDROMAQUE.

Et je puis demeurer !...
Ah ! courons seconder un si généreux zèle.

(Elle sort avec Céphise.)

SCÈNE IV.

PARIS, seul.

De ce dernier espoir qui luit encor pour elle,
Grands dieux, n'éteignez point le trop faible rayon !
Lorsque enfin je m'immole au salut d'Ilion,
D'un regard de pitié voyez ce sacrifice :
Au prix de mon bonheur que la paix s'accomplisse !
Vains souhaits !... vains efforts qu'Hélène va tenter :
C'est le fer à la main qu'Achille veut traiter,
Et les larmes jamais n'ont attendri sa rage.
Mon seul espoir, Hector, c'est toi, c'est ton courage :
Je crois à la victoire, et non pas à la paix ;
Achille avec Hector ne la fera jamais.

SCÈNE V.

PARIS, POLYDAMAS.

PARIS.

Je vois Polydamas... ô funeste présage !
Le plus affreux malheur se lit sur son visage.
Eh bien ! prince ?...

POLYDAMAS.

Mes pleurs d'avance ont répondu.

PARIS.

Il est mort !

(Il reste consterné, et appuyé sur son arc.)

POLYDAMAS.

C'en est fait, Pergame a tout perdu !
Sa gloire, son appui, son unique espérance ;
Celui dont les vertus égalaient la vaillance ;
Le modèle des fils, des pères, des époux ;
Celui qu'on admirait sans en être jaloux,
Hector enfin n'est plus !

PARIS.

Je croyais que mon père...

POLYDAMAS.

Il a hâté sa mort, en voulant l'y soustraire.

PARIS.

Qu'entends-je ? Apprenez-moi, prince, tout mon malheur,
Dussé-je à ce récit expirer de douleur

POLYDAMAS.

Dans les champs phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différents chefs les Grecs étaient rangés :
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace
Les deux camps sont muets; et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Les dieux même (mon œil à travers un nuage
Avait cru voir encor cette imposante image),
Sur le trône des airs les dieux en cercle assis,
Regardaient attentifs, inquiets, indécis :
J'ai reconnu Pallas et sa terrible égide.
A ce conseil sacré Jupiter qui préside
Tient les balances d'or, où son auguste main
Pèse des deux héros l'immuable destin.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà ! dit Achille enflammé de colère :
« Viens ; ton sang va payer le sang de mon ami ;
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
« C'est Hector que je veux. — C'est Hector qui t'immole, »
Lui répond votre frère. Il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu.
Achille est ébranlé du choc inattendu ;
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et de tout son effort à son tour il le lance;
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré.
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne ;
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang plus d'une fois avait rougi la terre;

Ils luttaient, tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé;
Et Jupiter entre eux n'avait point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père :
Il s'écrie : à sa vue on s'agite, on espère,
Et déjà deux hérauts plaçaient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattants :
Mais Achille frémit de perdre sa victime;
Son courage ou plutôt sa fureur se ranime;
Il presse Hector, Hector résiste; mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main...
Que pouvait sa vaillance?... Il est atteint... il tombe...
Troie entière descend avec lui dans la tombe.

PARIS.

Dieux!

POLYDAMAS.

Son trépas n'a point désarmé le vainqueur.
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur;
Voyez, après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu. Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule, et sillonne au loin la fange qui le souille;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté :
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse à coups redoublés, vers les rives du Xanthe,
Ses coursiers, qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois.
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit d'un air affreux à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre; et, bravant tous les dieux,
De son sang qui ruisselle il enivre ses yeux.

PARIS.

Et voilà mon ouvrage! O perte déplorable
Qui, comblant mon forfait, le rend irréparable!...
Par quelque grand exploit si je pouvais encor
Consoler, en mourant, l'ombre du grand Hector!
Si du féroce Achille... Exaucez ma prière,
Dieux protecteurs de Troie! au trépas de mon frère,

Que je survive, ô dieux, pour en punir l'auteur!
Guide, Apollon, les traits de cet arc destructeur!
Qu'Achille, dont l'orgueil dédaigne ma faiblesse,
Par la force vainqueur, soit vaincu par l'adresse!
Que je venge mon frère!...

(On entend gronder le tonnerre.)

Oui, je le vengerai!
Je vous entends, ô dieux! je vous obéirai.

FIN D'HECTOR.

LEMERCIER.

NOTICE SUR LEMERCIER.

LEMERCIER (Népomucène-Louis) naquit à Paris, le 20 avril 1773. Si les circonstances qui entourent un homme dès ses premières années ont quelquefois une influence décisive sur son avenir, il faut reconnaître qu'elles laissent bien peu de traces dans les âmes fortement trempées comme l'était celle de Lemercier. Quoique entré dans la vie sous de nobles et royales tutelles, celles de la princesse de Lamballe et de Marie-Antoinette, lorsque la révolution éclata il n'y eut pas de préjugés ni de souvenirs qui l'empêchassent d'en embrasser les principes avec ardeur. En cela, il suivait sa foi politique, sans laisser à personne le droit de la lui reprocher comme une ingratitude. C'est que Lemercier ne donna pas cette seule preuve d'un caractère ferme et d'un esprit indépendant. La révolution, qu'il voulait pure, ne trouva pas grâce à ses yeux dès qu'elle dégénéra en tyrannie; et si son *Tartufe révolutionnaire*, qu'il lança en défi aux passions homicides de cette époque, ne peut passer pour une bonne pièce, il devra toujours lui compter comme un acte de courage. Plus tard on voit Lemercier rompre avec Bonaparte dès qu'il a deviné ses desseins contre la république. Ce qu'il lui pardonna moins encore que l'ambition, c'était une antipathie prononcée contre les droits de la conscience et de la raison, et le mépris avec lequel Bonaparte traitait, en toute occasion, les écrivains qu'il croyait ridiculiser en les appelant *idéologues*. Ce que le despote haïssait et poursuivait en eux n'était autre chose que la liberté de la pensée. Les hommes de lettres vraiment dignes de ce nom ne pouvaient permettre à la contre-révolution d'aller jusque-là.

Avec le caractère que nous venons de dessiner à grands traits, Lemercier vécut libre au milieu des divers gouvernements qui se succédèrent pendant cinquante ans. Il n'accepta d'eux ni honneurs ni fonctions. Ce que nous avons dit de sa vie politique s'applique exactement à sa vie littéraire. Ici, nous retrouvons la même liberté d'esprit, la même conscience, le même homme en un mot. Comme il avait été indépendant des partis, il fut indépendant des écoles. Bien avant que celles-ci en vinssent à une guerre acharnée, il avait produit les deux pièces les plus propres à les concilier, si elles n'eussent cherché que le beau et le vrai, selon leurs professions de foi. *Agamemnon* passe avec raison pour la dernière des belles tragédies dans le goût antique, comme *Pinto* est le premier des drames où les sérieuses réalités de l'histoire sont heureusement entrecoupées par des scènes d'un excellent comique. Nous venons de nommer les principales œuvres dramatiques de Lemercier, qui en a fait de nombreuses. *Frédégonde et Brunehault* est la dernière qui ait bien réussi; on y trouve de grandes beautés. Le beau succès d'*Agamemnon* était de nature à engager l'auteur à rester fidèle au langage noble et sévère des écrivains du dix-huitième siècle; mais, par une étrange bizarrerie, Lemercier se fit des habitudes de style singulières, contre lesquelles le public s'éleva avec d'autant plus de raison, qu'elles ouvraient une voie fatale où devaient se précipiter une foule d'écrivains médiocres. La nouvelle langue qui s'est introduite au théâtre procède directement du style dans lequel Lemercier écrivit son *Richelieu*, et cette poésie brisée, dure, incorrecte et sans rhythme, contre laquelle notre auteur se révoltait lui-même, n'est que l'exagération de la forme qu'il avait adoptée dans un grand nombre de ses ouvrages.

Parmi les nombreux ouvrages composés par Lemercier, *la Panhypocriade* ou *le Spectacle infernal*, long poëme où tous les genres sont mêlés, étincelle souvent de génie, et partout une haute raison y domine une verve bizarre, à laquelle Lemercier se laissa entraîner.

Lemercier est mort à Paris, le 8 juin 1840. Voici son épitaphe, qu'il rédigea lui-même deux heures avant d'expirer :

Il fut homme de bien, et cultiva les lettres...

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON, roi de Mycènes et d'Argos.
ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.
ÉGISTHE, fils de Thyeste, sous le nom de Plexippe.
STROPHUS, roi de Corinthe, et gouverneur d'Oreste.
PALLÈNE, confident d'Égisthe.
ARCAS, confident d'Agamemnon.
CLYTEMNESTRE, épouse d'Agamemnon.
CASSANDRE, prêtresse, fille de Priam.
ARGIENS de la suite d'Agamemnon.
SOLDATS.
PEUPLE.
GRECS dévoués à Égisthe.

La scène est dans le palais d'Agamemnon, à Argos.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGISTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

Fidèle ami d'Égisthe, apprends-moi, cher Pallène,
Le succès de tes soins, de ta course lointaine.
Qu'il tardait à mes vœux d'en recueillir le fruit!
Du retour de ces Grecs sème-t-on quelque bruit?
Agamemnon, chargé des dépouilles de Troie,
De revoir son Argos goûtera-t-il la joie?
Ou Neptune l'a-t-il englouti dans les eaux?

PALLÈNE.

J'ai couru l'Hellespont, qu'ont franchi ses vaisseaux;
Des rives de Sigée aux rives de la Grèce,
Je n'ai rien découvert de ce qui t'intéresse.
Si des peuples voisins j'en crois les vains rapports,
Le navire argien s'est montré dans leurs ports;

Et sur d'affreux écueils, battu d'un long orage,
Il a bientôt laissé les traces du naufrage.
Mille douteux récits, démentant ces discours,
Égaraient mon espoir et m'abusaient toujours.
Les golfes du Bosphore et les îles d'Égée,
Au pied du mont Athos la Thrace interrogée,
La florissante Épire, Athènes et Délos,
Corinthe, que deux mers assiégent de leurs flots,
Ignorent de quels vents sa flotte fut poussée :
Même on dit que Pallas, dans Pergame offensée,
Venge sur tous les Grecs son temple ensanglanté,
Et les livre au trident de Neptune irrité.
Des débris des vainqueurs l'onde au loin est couverte;
Déjà, du grand Ajax et du fils de Laërte,
L'un est errant, ou mort, dans des pays déserts;
L'autre, atteint de la foudre, a péri dans les mers.
En proie au même sort, Agamemnon sans doute
T'épargnera l'instant que ta haine redoute;
Et sa mort, te livrant Mycène et tous ses droits,
Met dans tes mains sa veuve, et le sceptre des rois.

ÉGISTHE.

Sa mort, ou son retour, que tu crois si funeste,
Changerait peu mon sort : je suis fils de Thyeste.

PALLÈNE.

Égisthe, je t'entends; c'est témoigner assez
Combien à son trépas tes vœux intéressés...

ÉGISTHE.

S'il n'est plus, je reprends tous mes droits à l'empire;
S'il rentre dans Argos...

PALLÈNE.

Eh bien? parle...

ÉGISTHE.

Il expire.
Ma vengeance implacable a juré son trépas.

PALLÈNE.

D'un projet si hardi tu ne frémirais pas?

ÉGISTHE.

Je frémis du repos où languit ma colère,
Des soupirs qu'ont poussés les mânes de mon père,
De ce nom emprunté qui cache dans ces lieux,
Sous une humble infortune, Égisthe furieux.

PALLÈNE.

Ainsi l'opinion que nos soins ont nourrie
Ne voit toujours en toi qu'un prince d'Illyrie;
Et le nom de Plexippe...

ÉGISTHE.

Oui, Pallène, ce nom
Trompa jusqu'aujourd'hui la cour d'Agamemnon.
Te dirai-je combien, révoltant mon courage,
Cette lente imposture est pénible à ma rage;
Combien, dans ce palais, je dévore d'ennuis!...
Il est temps qu'un forfait révèle qui je suis.

PALLÈNE.

Ainsi donc tes desseins sont inconnus encore.

ÉGISTHE.

Clytemnestre les sait, et sa cour les ignore.

PALLÈNE.

Aux transports d'une femme, à son cœur indiscret,
Fallait-il confier ton nom et ton secret?

ÉGISTHE.

J'en devais à ses feux l'utile confidence.

PALLÈNE.

L'amour aveugle-t-il à tel point ta prudence,
Que trahissant Égisthe, en des lieux ennemis...

ÉGISTHE.

Penses-tu qu'à la reine en esclave soumis,
Usé des longs chagrins où vécut ma jeunesse,
J'adore de son joug la honteuse mollesse?
On croit que ses faveurs, me fixant à sa cour,
Seules m'en font chérir le tranquille séjour;
Tandis que, secondant mon seul amour du trône,
Arrive à pas certains l'instant qui me couronne:
J'écarte, en nourrissant moi-même cette erreur,
Le soupçon des complots conçus par ma fureur.
Tu sais si Clytemnestre, aux passions livrée,
Naquit digne de vivre avec le fils d'Atrée:
Vaine, farouche, extrême en tous ses sentiments,
Elle ne met nul frein à ses emportements;
Fatale épouse autant que mère courageuse.
Enfin elle est amante; et cette âme orageuse,
Qui de son chaste hymen était fière autrefois,
A son crime attachée, est fière de son choix;

Et, fille de Léda, sans peine tu peux croire
Qu'à l'exemple d'Hélène elle en fera sa gloire,
Et, de toute contrainte abjurant les détours,
Remplira l'univers du bruit de ses amours.
Du fond de son palais, où ma haine conspire,
Je saisis chaque jour les rênes de l'empire ;
Je peins Atride absent, comme un prince insensé,
Immolant tout l'État à son frère offensé ;
Je plains la Grèce en deuil pour sa cause coupable.
Voilà, dis-je, comment moi, proscrit, misérable,
Sans États, sans refuge, aux affronts réservé,
Au faîte des honneurs maintenant élevé,
Ainsi qu'Agamemnon je règne dans Mycène.
De son autorité l'on s'entretient à peine,
Et l'on oublie enfin que, prêt à revenir,
Il peut, comme les dieux, et paraître et punir.

PALLÈNE.

Et ton aveuglement l'oublierais-tu toi-même ?
Si ce roi, confondant son épouse qui t'aime,
Revenu dans Argos où tu crois dominer,
T'apportait le trépas que tu veux lui donner ?
Si l'un de ces flatteurs dont la cour t'environne,
Reconnaissant Égisthe...

ÉGISTHE.

Aucun ne me soupçonne.
Strophus, mon ennemi, voit mes nœuds clandestins,
Mais ne sait mon projet, mon nom, ni mes destins :
Toutefois son aspect renouvelle ma crainte.

PALLÈNE.

Le soin de ses États, qui l'appelle à Corinthe,
Semblait de jour en jour annoncer son départ.
Quel sujet en causa l'incroyable retard ?
N'a-t-on pu sans péril avertir sa prudence
Que de son fils Pylade il négligeait l'enfance,
Et que de Clytemnestre il offensait les yeux ?

ÉGISTHE.

J'ai voulu, mais en vain, l'exiler de ces lieux ;
Il donne tous ses soins aux jeunes ans d'Oreste.
L'âge encore ajoutant à son crédit funeste,
De ses tristes vertus le langage affecté,
L'ont armé d'un pouvoir durable et respecté.

A sa vieille amitié Clytemnestre attachée
Éprouve en sa présence une honte cachée,
Un trouble, que n'ont pu surmonter mes efforts.
L'aspect d'un tel censeur éveille ses remords.
Pour lui, qu'a trop instruit ce trouble involontaire,
Il nourrit loin de nous son chagrin solitaire,
Craint et fuit ma rencontre, et ne me voit jamais,
Qu'un reproche insultant n'éclate dans ses traits.

PALLÈNE.

Du retour de son maître il garde l'espérance.
Lui crois-tu de ton sort une entière ignorance?
Je crains...

ÉGISTHE.

Rassure-toi; le trépas qui l'attend
Lui fera payer cher ce doute inquiétant.
S'il a pu deviner quel dessein je médite,
Il ira m'accuser aux rives du Cocyte.
Thyeste, tu verras Agamemnon puni :
Qu'Oreste même expire, à ses destins uni!
Chère ombre, apaise-toi! calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Électre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père! pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,

L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée;
« Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
« Me présenta le sang de mon fils massacré :
« Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
« Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je? sa voix perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçants...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
Le rire d'Alecton accueillir mes serments.
Thyeste les reçut, me tendit son épée;
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa, poussant d'horribles cris.
Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents
De tant d'objets divers quel est donc le présage?

PALLÈNE.

N'y vois que le succès promis à ton courage.
Peut-être en son tombeau Thyeste est outragé
De tant de soins tardifs qui ne l'ont pas vengé.

ÉGISTHE.

Il le sera!

PALLÈNE.

Je crois qu'ici Strophus s'avance.

SCÈNE II.

STROPHUS, ÉGISTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

C'est lui ! tous mes secrets commandent ta prudence.
(à Strophus.)
Qui de Strophus ainsi précipite les pas ?
Quelle joie en ses yeux...

STROPHUS.

Je ne la cèle pas.
Je cours en faire part à la reine, et lui dire
Qu'on croit avoir d'Atride aperçu le navire.

ÉGISTHE.

Que dis-tu ?

STROPHUS.

Si la mer ne trompe notre espoir,
Agamemnon revient ; et tu pourras le voir
Réparer tous les maux de sa trop longue absence :
Oui, Plexippe, il fera, par sa seule présence,
Triompher la vertu, muette en ce séjour,
Et trembler tout pervers, s'il en est dans sa cour.

ÉGISTHE à Pallène.

Interrogeons ce bruit ; sortons d'ici, Pallène.
(Il sort avec Pallène.)

SCÈNE III.

STROPHUS seul.

Qu'il en sorte à jamais... Nous, entrons chez la reine.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais la voici.

CLYTEMNESTRE.

Mon cœur cherchait ton entretien,

Sage Strophus ; il veut s'épancher dans le tien :
Clytemnestre aime à voir ton amitié fidèle
Devancer ses désirs, et te guider vers elle.

STROPHUS.

Princesse, je venais t'annoncer que les dieux
Vont rendre à nos transports ton époux glorieux.

CLYTEMNESTRE.

De Délos, où ma fille interroge l'oracle,
Écrit-on que des mers il ait franchi l'obstacle?

STROPHUS.

Un rapport moins douteux vient de nous l'assurer.

CLYTEMNESTRE.

Sur la foi de quels bruits pourrions-nous l'espérer,
Nous de qui tant de fois l'attente fut déçue?
Non, sa flotte...

STROPHUS.

Elle approche, et vient d'être aperçue.
Ce Grec, dont l'œil au loin observe nuit et jour
L'horizon de nos mers que domine la tour,
Dit avoir reconnu ses voiles blanchissantes.
Mais l'aquilon rugit ; les vagues menaçantes,
Cachant soudain Atride en leur sein soulevé,
Font craindre qu'au naufrage il ne soit réservé.
Reine, viens de nos dieux implorer la justice ;
Viens, sur leurs saints autels offrant un sacrifice...

CLYTEMNESTRE.

Moi, Strophus!... de quels dieux puis-je implorer l'appui?

STROPHUS.

Qu'entends-je!... craindrais-tu de les prier pour lui?

CLYTEMNESTRE.

C'est au prix de ton sang, ma fille, que l'Aulide
Ouvrit enfin nos mers à sa flotte homicide!
Me faut-il, ô mon fils, acheter de ta mort
Le silence des vents qui l'écartent du port?

STROPHUS.

Clytemnestre, quel est ce souvenir funeste?

CLYTEMNESTRE.

Mes malheurs m'ont appris à trembler pour Oreste.

STROPHUS.

Cet amour de ton fils étouffe-t-il en toi
La tendresse vouée à qui reçut ta foi?

Plains les dangers présents d'Atride et de l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare! a-t-il plaint ma tendresse alarmée,
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels?
Ce bandeau, ces apprêts, et ce fer des autels,
Ce Calchas tout baigné du sang d'Iphigénie;
Ses souhaits pour son père en exhalant sa vie;
Et lui froid à nos pleurs et sourd à tous les cris,
Voilà les seuls objets présents à mes esprits.
Avant qu'il abjurât le nom sacré de père,
Dieux, vous savez combien son amour m'était chère;
Que, fidèle à l'hymen, soumise à son pouvoir,
Je n'eusse osé franchir les bornes du devoir :
Mais à son sceptre affreux voir sa fille immolée,
Moi, pâle, à ses genoux, en pleurs, échevelée,
Et frapper d'un seul coup toutes deux à la fois,
Ce fut rompre nos nœuds, et perdre tous ses droits.

STROPHUS.

Les dieux lui demandaient cette chère victime.

CLYTEMNESTRE.

Non, mais l'orgueil d'un rang qu'il a payé d'un crime.

STROPHUS.

Vois-le, couvert de gloire, entrer dans ses foyers.

CLYTEMNESTRE.

Je vois le sang trop cher qui rougit ses lauriers.

STROPHUS.

Et moi, le triste effet des conseils qu'on te donne.

CLYTEMNESTRE.

Arrête... Quels conseils?... Ami cruel!

STROPHUS.

Pardonne,
Oui, pardonne au vieillard qui tombe à tes genoux...
(Il veut se jeter aux genoux de Clytemnestre; elle le retient).
O reine, je te plains, et j'aime ton époux.
Si de quelque péril mon audace est suivie,
N'importe; à ton bonheur j'immolerai ma vie,
Content de déposer ce fardeau de mes ans,
Que l'âge et mes chagrins ont rendus si pesants.

CLYTEMNESTRE.

As-tu lieu de penser... Ah! Strophus, ah! dissipe
Ce doute affreux...

STROPHIUS.

Ma voix n'accuse que Plexippe.

CLYTEMNESTRE troublée.

Plexippe!

STROPHIUS.

C'est à lui que je veux adresser
Un soupçon qui ne peut ni ne doit te blesser.

CLYTEMNESTRE.

Qui nous a pu trahir?

STROPHIUS.

Toi seule. A ce langage
Une prompte rougeur colore ton visage...
Ne puis-je interroger, sans te faire un affront,
Cette noble pudeur qui se peint sur ton front?
Les dieux font dans ton cœur parler leur voix suprême,
Pour qu'elle te rappelle à ta gloire, à toi-même;
Ces mêmes dieux jamais ne laissent impunis
Les crimes des époux dans leurs temples unis :
Eux seuls ont de l'hymen formé la chaîne austère;
Et la haine des fils présents de l'adultère,
La discorde, le meurtre, et les remords rongeurs,
Suivent l'oubli des nœuds dont ils sont les vengeurs.
Songe aux excès d'Atrée, à sa fureur jalouse;
Songe au destin fatal d'Ærope son épouse,
Qui laissa de sa mort l'exemple menaçant;
A cette Hélène enfin qu'on nomme en rougissant,
Et que tant de combats, dont vivra la mémoire,
Condamnent à l'éclat de sa coupable gloire.
Sois toujours Clytemnestre : ah! te lasserais-tu
Du fidèle sentier que suivit ta vertu?
Brave, si tu m'en crois, Vénus et sa puissance;
Reprends ce chaste orgueil qui sied à l'innocence,
A ton sexe adoré, dont les sages rigueurs
S'attachent le respect et l'empire des cœurs.

CLYTEMNESTRE.

Poursuis... Ai-je besoin, prince, qu'à ma mémoire
Tu retraces ces temps de ma première gloire?
Qu'oubliant le respect... N'importe : ma fierté
Souffre de ces discours la noble liberté;
Que dis-je? elle fait plus, elle daigne y répondre.
Eh! qu'ont-ils en effet qui puisse me confondre?

Ce prince, qu'on noircit de doutes si cruels,
Proscrit et menacé des dieux et des mortels,
Remit entre mes mains sa fortune et sa vie :
J'admirai sa constance en tous lieux poursuivie,
Affrontant les périls contre lui rassemblés ;
Je connus ses malheurs à ma foi révélés.
Il est vrai, ses revers, son grand cœur, son courage,
Qui des destins flottants a combattu l'orage,
Son respect pour les dieux, dont il est oublié,
Ont entraîné mon cœur plus loin que la pitié.
Confuse, j'en conviens, qu'un mortel m'ait su plaire ;
Mais fière, en lui prêtant mon appui tutélaire
Contre les dieux, le sort, les hommes en courroux,
De le dérober seule à leurs injustes coups.
Lui, touché des malheurs de ma triste famille,
Il gémit avec moi du meurtre de ma fille ;
D'un soin tendre et fidèle essuyant tous mes pleurs,
Il partage, console, ou charme mes douleurs.
Eh quoi ! de mon penchant on m'ose faire un crime ?
Plus qu'on ne croit peut-être il sera légitime.
Déjà dix mois entiers ont achevé leur cours
Depuis que Troie en flamme a vu tomber ses tours,
Sans que de notre flotte une seule nouvelle
Dise le sort du roi, qu'aucun bruit ne révèle.
Sans doute un faux espoir cause ici tes transports.
S'il est vrai que du Styx il ait franchi les bords,
De mes jours, de mon cœur rendue enfin maîtresse,
D'un autre œil pour ce prince on verra ma tendresse.
Aujourd'hui criminelle, innocente demain,
Atride mort, je mets le sceptre dans sa main,
Je l'épouse ; et des dieux nos chaînes consacrées
Seront sur leurs autels à jamais resserrées.

STROPHUS.

Ciel ! donner un tel maître à ton fils, à sa sœur !...

CLYTEMNESTRE.

Il en sera le père.

STROPHUS.

Ou plutôt l'oppresseur.

CLYTEMNESTRE.

Un héros !...

STROPHIUS.

Un proscrit que tu ne peux connaître.

CLYTEMNESTRE.

Ce proscrit est d'un sang égal au mien... peut-être.

STROPHIUS.

Que me dis-tu ?...

CLYTEMNESTRE troublée.

Le sais-je?... Où m'égare l'amour !
Lorsque d'Agamemnon tu m'apprends le retour,
A croire son trépas follement obstinée,
Je poursuis le projet d'un conpable hyménée...
Suis-moi ; viens au rivage, et sachons si les eaux
Vers le port qui l'attend ramènent ses vaisseaux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE.

CLYTEMNESTRE à Égisthe.

Je t'attendais : c'est moi qui te fais appeler ;
Nous avons peu d'instants peut-être à nous parler.
La colère des vents, tout à coup dissipée,
Laisse approcher la flotte, à l'orage échappée.
Arcas lui-même, Arcas, sur nos bords descendu,
Précède Agamemnon, à ses peuples rendu ;
Par ma garde introduit dans la chambre prochaine,
Il demande à me voir.

ÉGISTHE à Pallène.

Fais-le venir, Pallène.

(Pallène sort.)

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Unis dans ces moments par des dangers pareils,

Ta présence m'importe ainsi que tes conseils...

ÉGISTHE.

Taisons-nous.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÉGISTHE, SOLDATS.

ARCAS.

A tes yeux qu'il m'est doux de paraître,
Auguste reine! Apprends le retour de mon maître.
Argos va le revoir, ce roi victorieux,
Marchant vers le palais de ses nobles aïeux;
Révéré, digne en tout de sa haute fortune,
Vainqueur de ses revers, de Troie, et de Neptune.
C'est moi qu'il a chargé, reine, de t'exprimer
Les doux empressements qu'il va te confirmer.
Son vaisseau touche au port, je le quitte, et mon zèle
S'est hâté, dans ces murs, d'en porter la nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Clytemnestre rend grâce à ce soin empressé.

ARCAS.

Qu'il plaise à son amour, je suis récompensé.

CLYTEMNESTRE.

Mille feux allumés, messagers de sa gloire,
Nous ont, de rive en rive, annoncé sa victoire.
Mais depuis qu'Ilion a vu son dernier jour,
Quel obstacle ennemi retarda son retour?

ARCAS.

Le courroux mérité des dieux de la Phrygie.
C'est peu de tout le sang dont elle fut rougie,
De Troie ouverte aux Grecs de vengeance animés,
Portant l'effroi, la mort, dans ses murs enflammés.
Le soldat, enivré d'excès et de carnage,
Souilla les temples saints des horreurs du pillage;
Et les dieux ont puni ces transports inhumains.

CLYTEMNESTRE.

Quel fut le sort d'Hélène?

ARCAS.

On la remit aux mains
De son premier époux, dont la lâche indulgence
Laisse à ses seuls remords le soin de sa vengeance.

Oserai-je le dire? on murmure tout bas
Du pardon qu'à son crime accorde Ménélas;
On pleure les héros que coûte à notre terre
L'irréparable affront de sa fuite adultère.

CLYTEMNESTRE.

Arcas, pense qu'ici tu parles à sa sœur.

ARCAS.

Non, j'ai dû l'oublier; et son vil ravisseur
N'eût jamais sur ses pas égaré ta sagesse :
Clytemnestre est l'exemple et l'orgueil de la Grèce.
Elle doit s'applaudir que la mort de Pâris
Ait à ses feux impurs payé leur digne prix;
Qu'aujourd'hui son époux jusque sur cette rive
Traîne du vieux Priam une fille captive,
Et sur sa race entière, aux bords du Simoïs,
Ait enfin de l'hymen vengé les nœuds trahis.

CLYTEMNESTRE.

Quel est la prisonnière à son char enchaînée?

ARCAS.

Une princesse illustre autant qu'infortunée,
Qui de l'hymen encor n'a pas subi les lois,
Si de la renommée on écoute la voix,
Dans les destins futurs son regard savait lire :
Apollon l'instruisit au grand art de prédire;
Mais le dieu, la privant de ce don signalé,
Éteignit le flambeau de son esprit troublé.
Elle, quand sa raison cède à sa frénésie,
D'un prophétique accès se croit encor saisie :
Incurable démence, ouvrage des malheurs
Dont l'image la suit, et fait couler ses pleurs.

ÉGISTHE.

Eh quoi! cette Cassandre et si jeune et si belle
Le suit au sein d'Argos?

ARCAS.

Le roi vient avec elle.
La tristesse pensive est empreinte en ses traits;
Ses sanglots étouffant ses timides regrets,
Son silence au milieu des cris, du bruit des armes;
Son rang, son sort, les pleurs où sont noyés ses charmes,
Ses yeux pleins d'épouvante ou chargés de langueurs,
Des plus farouches Grecs ont attendri les cœurs;

Ils la plaignent, et tous, à l'envi secourables,
Consolent de ses fers les rigueurs déplorables.

CLYTEMNESTRE.

Il suffit; lorsqu'Atride et nos Grecs rassemblés
Marcheront vers ces lieux, qu'on m'avertisse : allez.

(Arcas et les soldats sortent.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Que résout Clytemnestre?

CLYTEMNESTRE.

Ah! de crainte glacée,
Cent projets différents occupent ma pensée;
Le trouble de ce cœur, qui ne se connaît plus,
Pousse, arrête, confond mes vœux irrésolus.
Quel parti dois-je prendre en ce combat funeste?...
Il revient, ce tyran d'un cœur qui le déteste!
Ah! déjà les remords, dont j'étouffais la voix,
D'un époux outragé me rappellent les droits...
Le croiras-tu? ce prince ambitieux, barbare,
Qui de mes pleurs, hélas! ne fut jamais avare,
Dont tous mes souvenirs attestent les forfaits,
Ce roi que j'offensai, que je crains, que je hais,
Me semble un dieu vengeur qui vient, d'un front sévère,
Surprendre, interroger, punir une adultère.
Oui, mes ressentiments cessent de colorer
Des parjures qu'en vain je voudrais ignorer;
Tout me dit : Rougis, tremble, et vois dans la mémoire
Les crimes de son sang effacés par sa gloire.
C'est à toi de voler entre ses bras vainqueurs,
Et ton cœur doit vers lui devancer tous les cœurs.

ÉGISTHE.

Eh bien! pourquoi faut-il que ta frayeur balance?
De nos communs transports suivons la violence.
Ces respects si profonds que tu montres pour lui
Furent à mon amour cachés jusqu'aujourd'hui :
Mon âme se fût-elle attachée à la tienne,
Si ta colère alors n'eût éprouvé la mienne?

Rends-lui ta foi, ton cœur, engagés à l'autel.
Pour moi, dont les serments d'un courroux immortel
En des nœuds aussi saints ont engagé la haine,
Comme toi j'obéis au devoir qui m'enchaîne;
Et puissé-je, ô Thyeste, envoyer sous mes coups
Son ombre ensanglantée à ton ombre en courroux

CLYTEMNESTRE.

Où s'emporte avec moi ta fureur téméraire?
Ah! pardonne à mon trouble, il est involontaire.
De ce cœur, partagé de mille sentiments,
Dois-je dissimuler tous les secrets tourments?
N'ajoute point encore à l'effroi qui m'agite;
En ce premier péril crains Atride et l'évite;
Consens à te cacher, à fuir les yeux du roi,
Les miens même... Il le faut; l'honneur t'en fait la loi.

ÉGISTHE.

Errer, fuir, c'est le sort d'un enfant de Thyeste.
Avili, dépouillé, fils obscur d'un inceste,
Égisthe n'a ni biens, ni puissance, ni rang;
Tandis qu'Agamemnon, qui déteste mon sang,
Qui du butin de Troie a grossi son partage,
Vient enrichi de gloire et d'un double héritage.
Lui dirai-je mon nom, à sa haine suspect?
Ou, caché dans sa cour, ennemi trop abject,
Sera-ce à ses mépris que je devrai la vie?
Tu m'aimes, et tu peux vouloir cette infamie!
S'il me voit, prétends-tu déguiser nos liens?
Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens,
Nos soupirs qui feraient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruirait de notre intelligence.
Encor si mon trépas, alors trop mérité,
Était le seul danger de ma témérité!
Mais il faudra l'entendre accuser tes parjures,
De son courroux superbe endurer les injures,
Et mourir tous les deux punis d'un fol amour,
Vils objets des mépris d'une insolente cour.
Non, non, n'attendons pas que le soupçon s'éveille.

CLYTEMNESTRE.

Penses-tu que l'on ose en troubler son oreille?

ÉGISTHE.

Ce Strophus qui me hait...

CLYTEMNESTRE.

Lui, mon accusateur!
Est-il fait au métier d'un lâche délateur?
Que redouter du roi? Je le craindrais peut-être,
S'il savait ta naissance, et qu'il pût te connaître.
Mais qui la sait? Moi seule!... Attends que mon appui
Fasse naître l'instant de te montrer à lui.
Ton aspect va du peuple éveiller le murmure,
Et servira de preuve à me croire parjure.
Cède un temps à mes vœux. Si tu cours un danger,
Je saurai t'en défendre, ou bien le partager.
Mais d'un refus nouveau ne me fais pas l'injure;
Cède, ô mon cher Égisthe!

ÉGISTHE.

Eh bien, je te le jure.

SCÈNE V.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

STROPHUS à Clytemnestre.

Pardonne à mes conseils; mais quels retardements
Te retiennent encore en de pareils moments,
Reine, quand tous nos Grecs, accourant au rivage,
D'Agamemnon en foule inondent le passage?
Quand mille cris de joie, allant frapper les cieux,
Annoncent que ses pas approchent de ces lieux,
Son épouse en nos murs est la seule qui reste!
Mon zèle aurait guidé vers lui son jeune Oreste;
Mais j'ai craint que, sitôt me hâtant de le voir,
Tu ne fusses trop lente à l'aller recevoir.
Ton fils t'attend, tout prêt à marcher vers son père:
Le soin de le conduire appartient à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

O combats imprévus! ô moment redouté!
O de dix ans d'oubli folle sécurité!
Dans ma confusion il lira mon supplice...
Ah! n'importe! Je hais celles dont l'artifice
Sait défendre à leurs yeux, à leur bouche, à leurs traits,
De révéler leur âme et leurs troubles secrets.
Qu'il me voie, et se venge.

(Bas à Égisthe.)
Et toi, de ta promesse,
Égisthe, souviens-toi.

ÉGISTHE.

Ne tarde plus, princesse.

STROPHIUS à Clytemnestre.

Plexippe oserait-il paraître à tes côtés?

ÉGISTHE.

Plexippe en tout ici suivra ses volontés.

(Clytemnestre et Égisthe sortent.)

SCÈNE VI.

STROPHIUS seul.

Audacieux!... tu vas rentrer dans la poussière;
Ce jour abaissera ton insolence altière.
Bientôt Agamemnon, triomphant, redouté,
Brisera ton injuste et frêle autorité;
Et seul, faisant régner sa grandeur souveraine,
Défendra de ton joug et l'empire et la reine.
Mais qu'entends-je?... l'on ouvre, on accourt à grand bruit;
Agamemnon paraît, et le peuple le suit.

SCÈNE VII.

STROPHIUS, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, ORESTE, CASSANDRE, ARGIENS de la suite d'Agamemnon; SOLDATS portant des trophées, PEUPLE.

(Cassandre descend lentement vers le côté droit de la scène, et demeure dans l'abattement.)

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,
Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux
Tributs de mes respects et de ma tendre joie!
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter, qui me rend à ces bords,
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts,
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.

Qu'aux yeux de tous les Grecs, dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés;
Que sur l'autel, chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux immortels nos vœux reconnaissants.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidèle, accueillant les hommages,
Un vainqueur se souvient...

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus,
Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus?
Approche de ce cœur, assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer des horreurs des combats!

ORESTE.

Mon père?

AGAMEMNON.

Mon cher fils, espoir de ma famille!...
Mais quoi! que fait Électre? où peut être ma fille?

CLYTEMNESTRE.

Ta fille, dont les pleurs te demandaient aux flots,
Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse!...
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clytemnestre? pourquoi, dans de si doux moments,
Ton trouble répond-il à mes embrassements?

CLYTEMNESTRE.

La crainte de ta mort, sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée:
De tourments si divers j'éprouvai la rigueur,
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur.

ORESTE.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlais de connaître un père triomphant;
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,

Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je comptais tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés;
Je me faisais tracer, pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simoïs, les rivages du Xanthe,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
J'imaginais te voir au travers des hasards,
Allant vaincre, et soudain je demandais des armes;
Ou tombant sous les coups, et je versais des larmes.

AGAMEMNON.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser!

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour!

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée?...
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant sur ce fer révéré.

AGAMEMNON.

Mon fils, je le réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge!
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés?
Oreste eût partagé ta fortune guerrière :
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même...

CASSANDRE.

O douleur!

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.
Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune:
Comme un arrêt des dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi;
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi.
Qui ne respecterait ton illustre disgrâce,
Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race?

CLYTEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux

N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte...
(Cassandre recule avec effroi.)
Quel regard! Notre foi serait elle suspecte?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur...
(Cassandre montre la même crainte.)
C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune ma vue...
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clytemnestre? et d'où naît ce transport?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée?...
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté
Il attacha le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui;
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée...
Que suis-je? Une ombre errante, aux enfers appelée.
L'heure fatale approche... Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,
Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices;
Et ma voix chez les morts, où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accents.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage?
Qui pourrait menacer ton repos ou tes jours?

CASSANDRE.

Hélas! des Phrygiens tels étaient les discours.
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,

La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire :
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus?
Tes pleurs nous font injure, et ce jour...

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,
Vois Ilion fumant, et chante sur sa cendre :
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts,
Chante Troie expirée et ses enfants aux fers!
Ah! je vous vois encore... Insensés! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille...
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,
Dont les flancs habités recélaient le trépas.
Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étais agitée,
J'accours soudain, je vole, et crie : Ah! malheureux,
Quel temps vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux!
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes.
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes?...
Le piége est prêt... voyez le sang rougir ces bords;
Ces flammes éclairant la nuit, l'onde, et nos ports...
Inutiles discours! ils ont fermé l'oreille;
Ils m'osaient dédaigner... Ton erreur est pareille.
Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort :
Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne... Hélas! Troie embrasée
Est présente à ses yeux, et trouble sa pensée.
Entrons, laissons au temps à calmer ses regrets;
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE seule.

Où porté-je mes pas et mon inquiétude?...
D'un cœur épouvanté cruelle incertitude!
Tout vient porter le doute en mes esprits flottants...
Dans ce supplice affreux c'est mourir trop longtemps :
Allons trouver le roi... L'oseras-tu, perfide?
N'est-il point de pudeur dont la voix t'intimide?
Et veux-tu, par ton trouble éclairant un époux,
Allumer en son cœur un indigne courroux?
Ne rougirais-tu pas que sa bonté facile
A l'amant qui l'outrage accordât un asile?...
Crois-tu du faux Plexippe à son œil pénétrant
Toujours cacher le nom et le destin errant?
Que dis-je?... il faudra donc, fertile en impostures,
De voiles odieux couvrir tous mes parjures;
Joindre la ruse au crime; et, dans tous mes discours,
De mensonges hardis emprunter le secours?
O honte, à qui la mort, mille fois préférée...

SCÈNE II.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Strophus, ah! rends le calme à mon âme égarée :
J'implore tes conseils; que ta sage amitié
De mon trouble fatal prenne quelque pitié.
Le prince d'Illyrie a, par ma loi secrète,
Cherché loin de mes yeux une prompte retraite.
Ses jours, s'il reparaît, sont-ils en sûreté?
Plexippe enfin peut-il...

STROPHUS.

Plexippe est arrêté.

CLYTEMNESTRE.

Dieux vengeurs!... Ah! c'est toi, Strophus, qui m'as trahie.

STROPHUS.

Moi, reine, me noircir de cette perfidie!
Lié par tes aveux, aimé de ton époux,
Est-ce à moi d'appeler la discorde entre vous?

CLYTEMNESTRE.

Quel autre a désigné Plexippe à sa vengeance?

STROPHUS.

Suis-je en ces lieux le seul que blesse sa présence?

CLYTEMNESTRE.

Sa liberté, ses jours, seraient-ils en danger?

STROPHUS.

J'ignore tout; le roi le doit interroger.

CLYTEMNESTRE.

Ah! d'un infortuné sans défense et sans armes
S'il n'accorde la vie à mes cris, à mes larmes,
Et si d'un nouveau sang il marque son retour,
Mourons... Vain désespoir! c'est moi, c'est mon amour,
Qui seule contre lui soulève cet orage;
A m'éviter, à fuir j'ai contraint son courage:
Un infidèle effroi doit-il l'abandonner
Au supplice où l'on va peut-être le traîner?
L'amour dont m'embrasaient mes nœuds illégitimes
M'a vouée au malheur, et peut-être à des crimes.
Qu'il craigne cet amour ardent, tumultueux,
Du cœur de Clytemnestre enfant impétueux!...
D'un héros opprimé respecte la misère.
Roi cruel, si ma voix ne fléchit ta colère,
Je vengerai sa mort, dussé-je en t'immolant
Tourner contre mon sein mon bras encor sanglant.

STROPHUS.

Reine, où t'égares-tu? Prends, prends un sage empire
Sur le vain désespoir que ce moment t'inspire;
Rappelle ta raison: tes différents desseins
De tes périls douteux font des périls certains.
Quoi! pour un étranger follement alarmée,
Tu cours tout immoler, rang, devoir, renommée?...
C'est en suivant sans frein ton aveugle transport,
Qu'au lieu de le sauver tu vas hâter sa mort.
Demeure: quelque bruit qu'on ait osé répandre,

Ma voix de toute injure est prête à te défendre;
Mon amitié constante, au défaut des discours,
Risquerait pour ta vie un reste de vieux jours.
Mais autant pour mon cœur cette cause est sacrée,
Autant ma juste haine à Plexippe jurée
Portera la clarté sous le voile imposteur
Qui couvre les complots dont je le crois l'auteur.
Si l'on a craint d'un traître une sourde menée,
Qui t'a dit que du roi ta foi fût soupçonnée?
Ses cris calomnieux dans Argos répandus,
Sur tant de grands combats que la Grèce a rendus,
Les amis qu'en nos murs ont séduits ses largesses,
Son rapide crédit acquis par tes faiblesses,
Ses brigues menaçant et le prince et l'État,
L'ont pu faire accuser d'un public attentat;
Et s'il voulut s'armer contre un héros que j'aime,
A tous, pour l'accabler, je me joindrai moi-même.
Tous nos doutes vont être éclaircis à l'instant.
Le roi doit en ce lieu se rendre, je l'attend :
Il a même ordonné que Plexippe à sa vue...

CLYTEMNESTRE.

Et moi je soutiendrais leur fatale entrevue!
Irai-je, ô ciel, m'armant de ce courage affreux,
Placer ou mon opprobre ou mon audace entre eux?
Rougissant à la fois de parler, de me taire,
N'osant lever mes yeux attachés à la terre,
Sans craindre qu'à ma vue un époux furieux
Du coup dont je frémis n'ensanglante ces lieux.
Il vient! laisse-moi fuir; et, si ma flamme est sue,
De tout leur entretien tu m'apprendras l'issue.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

AGAMEMNON, STROPHUS, SUITE d'Agamemnon; GARDES qui le précèdent, traversent le fond de la scène, et sortent.

AGAMEMNON.

Enfin nous sommes seuls! Des devoirs importants
A nos premiers transports m'ont ravi trop longtemps.
Ma tendresse envers toi s'est à peine acquittée :
Voici, Strophus, voici l'heure tant souhaitée,

Où ma pure amitié te rend le juste prix
Du zèle et des leçons prodigués à mon fils.
Ce soin, qui dans ma cour a fixé ta présence,
De tout ce qui s'y passe instruisit ta prudence.
Informe-moi de tout; c'est à toi d'éclairer
Les désordres secrets que je puis ignorer;
Que librement ici ta franchise s'explique.
Quel est cet étranger dont la haine publique
Dénonce dans Argos le dangereux séjour?

STROPHUS.

Un prince qui reçut un asile en ta cour;
Que jeta sur nos bords le courroux de Neptune;
Qui se dit accablé des coups de la fortune.

AGAMEMNON.

Mais au peuple d'Argos qui le rend odieux?

STROPHUS.

Son sort et ses complots se voilent à mes yeux.
Sitôt que devant toi tu le feras paraître,
Il te sera, je pense, aisé de le connaître :
Tes regards perceront les replis de son cœur.

AGAMEMNON.

Que craint en ses États Agamemnon vainqueur,
Lui que la Grèce a vu, d'un courage tranquille,
Triompher d'Ilion et des fureurs d'Achille?
Chef de ses rois, pasteur de ses peuples nombreux,
Je serais des mortels, Strophus, le plus heureux,
Si d'un souci nouveau mon âme inquiétée
De l'accueil de la reine était moins tourmentée.
Son trouble, dont soudain tu m'as vu m'étonner,
Décela ses froideurs, qu'il me fit soupçonner.
D'abord l'aspect d'un fils, ses naïves tendresses,
Et le plaisir si pur de goûter ses caresses,
Et ma vue attachée à dévorer ses traits,
Tout calma mes esprits heureusement distraits.
Cependant son maintien, ses regards, son silence,
Cette invincible horreur qu'elle a de ma présence,
Mieux observés depuis, n'ont fait que me troubler.
Tantôt triste, confuse, elle n'ose parler;
Tantôt ses vains discours, déguisant ce supplice,
D'un sentiment forcé laissent voir l'artifice.
Et même, quand j'ai mis mon Oreste en ses bras,

N'as-tu pas remarqué son secret embarras?
A-t-elle fait paraître aux regards de son père
Et l'amour d'une épouse et le cœur d'une mère?

STROPHIUS.

Celui qu'au rang des dieux la gloire a pu placer
A d'indignes soupçons voudrait-il s'abaisser?
Si la reine, étrangère à la publique ivresse,
N'a pas de ton retour partagé l'allégresse,
A son cœur maternel pardonne un souvenir
Que dix ans de regrets n'ont fait qu'entretenir,
Dont nos soins et le temps ne l'ont point consolée.
Le dirai-je? elle pleure une fille immolée,
Iphigénie...

AGAMEMNON.

O dieux! devant Agamemnon
Strophus n'a pas frémi de prononcer ce nom!

STROPHIUS.

Hélas! c'est à regret que je te le rappelle.

AGAMEMNON.

Pourquoi réveilles-tu ma douleur paternelle?
Ah! depuis que l'Élide a vu son sang couler,
C'est la première fois qu'on ose m'en parler.
Ma chère Iphigénie, en ses regrets vivante,
A mes yeux comme aux siens n'est-elle pas présente?
Je détestai l'arrêt qui condamna mon sang.
Est-ce l'orgueil du sceptre et d'un superbe rang,
Est-ce une armée en vain contre moi rugissante,
Et ses chefs révoltés, et leur voix menaçante,
Qui purent me contraindre à dicter son trépas?
Vous seuls, dieux redoutés que fit parler Calchas,
Vous seuls avez forcé ma piété cruelle
D'outrager la nature, à vos décrets rebelle.
Pourquoi ce souvenir renaît-il? et pourquoi
Jusqu'aux champs phrygiens l'emportai-je avec moi?
Il me fit abhorrer la gloire de mes armes.
La nuit, au bord des mers, sans témoins de mes larmes,
De mes chagrins muets me laissant consumer,
J'oubliais le sommeil trop lent à les calmer.
L'aurore et les combats écartaient son image,
Mes yeux la retrouvaient au sortir du carnage;
Et, retraçant sa mort à mes sens effrayés,

Je pleurais mes exploits si chèrement payés.

STROPHUS.

Apprends sur ton exemple à mieux juger la reine;
Que tes pleurs...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, STROPHUS, ÉGISTHE, SUITE, GARDES.

STROPHUS.

Mais voici Plexippe qu'on t'amène.

AGAMEMNON assis, à Égisthe.

Approche; éclaircis-moi le soin mystérieux
Qui te tient dans Argos éloigné de mes yeux.
Pourquoi mille soupçons, trop injustes peut-être,
Sont ils les premiers bruits qui me font te connaître?
Plexippe (c'est ainsi que tu te fais nommer),
Déclare-moi ton sort; réponds sans t'alarmer.
Quel est ton rang?

ÉGISTHE.

Le tien. La Grèce est ma patrie;
Mes frères m'ont chassé du trône d'Illyrie.
Proscrit par eux, jouet du destin et des flots,
Clytemnestre a daigné m'accueillir dans Argos.
Tu sais tout.

AGAMEMNON.

Il fallait t'offrir à ma présence.

ÉGISTHE.

J'aurais cru, sans ton ordre, offenser ta puissance,
Et ne m'attendais pas, sur un doute léger,
Qu'aussitôt en coupable on dût m'interroger.

AGAMEMNON.

Telles sont du pouvoir les rigueurs nécessaires,
Prince. Si cependant tes aveux sont sincères,
Mes secours, te donnant vaisseaux, armes, soldats,
Rétabliront tes droits, instruiront tes États
Que, généreux appui des causes légitimes,
Agamemnon vécut pour venger tous les crimes.
Mais si la perfidie inspire tes discours,
Redoute-moi, connais le péril que tu cours :
L'enfer est moins affreux à mon âme oppressée
Qu'un mortel dont la bouche a trahi la pensée.
Détruis donc les soupçons élevés contre toi.

ÉGISTHE.

Moi répondre à des bruits indignes de ta foi,
A de vils courtisans dont la haine est jalouse
Des honneurs qu'à mon rang accorda ton épouse!

STROPHUS.

Un doute aussi fondé veut être combattu,
Plexippe; et ce mépris ne sied qu'à la vertu.
La tienne aurait, je pense, éclaté davantage,
Si dans l'âme du roi prévenant tout ombrage,
Sans attendre qu'aux lieux où tu crus te cacher
Ses soldats par son ordre allassent te chercher,
Tu n'avais point pâli de l'ordre qui t'appelle;
Si tu fusses venu, par un serment fidèle,
Lui jurer sans retard un zèle obéissant,
Et, t'offrant pour otage au premier bruit naissant,
Te livrer en ses mains, et remettre tes armes.

ÉGISTHE.

S'il suffit pour calmer tes injustes alarmes,
Prends.

(Il donne son fer à Strophus, qui le présente à Agâmemnon.)

AGAMEMNON se levant.

Quelle est cette épée?

STROPHUS.

Eh quoi?

ÉGISTHE.

Dieux!

AGAMEMNON.

Tu frémis.
Entre les mains d'Atrée autrefois je la vis :
Égisthe la reçut de son courroux funeste,
Lui-même il me l'a dit, pour immoler Thyeste...
C'est Égisthe!

ÉGISTHE.

Qui?

AGAMEMNON

Toi.

STROPHUS

Lui!

(Il reçoit le fer des mains d'Agamemnon, et le remet à l'un des gens de sa suite.)

ÉGISTHE.

Ciel qui me poursuis,

(à Agamemnon.

Je m'abandonne à toi ! Frappe donc, je le suis.
Aussi bien j'étais las d'une telle imposture.
Fruit d'un crime, exécrable à toute la nature,
Maudit, traînant l'opprobre à ma naissance uni,
Dépouillé de mes biens, de mes États banni,
Et dérobant ma tête aux piéges de mes frères...
Car sous un autre nom tu connais mes misères;
Et si je t'abusai, ce n'est pas quand ma voix
Accusa les cruels d'envahir tous mes droits.
Si, trahi par les dieux, leur fatale inclémence
Pour ma perte avec eux semble d'intelligence,
Achève, et punis-moi de ce déguisement
Qui trompa leur poursuite et leur ressentiment.
Punis-moi d'avoir cru que, comme un port tranquille,
Ta cour en cet orage était mon seul asile;
Qu'Agamemnon puissant, vainqueur, et généreux,
Protégerait lui-même un prince malheureux.
Prends ce fer, verse un sang objet de tant de haines,
Que nos mêmes aïeux ont transmis dans mes veines.

AGAMEMNON.

O ciel, dont la faveur seconda mes travaux,
Réserves-tu ma vie à des soucis nouveaux?
Lorsqu'à peine sauvé des fureurs des tempêtes,
La mort, dans chaque flot, a paru sur nos têtes;
Après dix ans passés en d'horribles combats
A prévoir, éviter et donner le trépas,
Ai-je à me préserver de piéges que j'ignore,
Et dois-je en mes foyers craindre et punir encore?
(à Égisthe.)
Qu'oses-tu dire, Égisthe?... ah! peux-tu, sans trembler,
Attester nos aïeux et me les rappeler?
N'as-tu donc pas connu l'inimitié fatale
Par les dieux inspirée au noir sang de Tantale?
Jamais crimes suivis de tels amas d'horreurs
Ont-ils mieux signalé les humaines fureurs;
Et jamais en des fils les haines paternelles
Ont-elles pu trouver des cœurs aussi fidèles?
Si d'un piége ennemi tu veux te préserver,
Est-ce dans mes États que tu dois te sauver?
Est-ce en ma cour? n'as-tu de plus douce retraite?

Et pour toi cette enceinte est-elle donc muette?
Les murs de ce palais ne te disent-ils pas
Dans quels tourments Thyeste y reçut le trépas?
Que mon père, jaloux de venger son outrage,
En tous lieux y marqua les traces de sa rage?
Là, sous les premiers coups de son glaive fumant
Mourut Ærope, aux yeux de son coupable amant.
Là Thyeste, flatté par ses serments perfides,
En crut un faux pardon scellé des Euménides.
C'est là que de son fils Atrée ouvrit le flanc,
Et du festin c'est là qu'on fit l'apprêt sanglant.
Ce seuil qu'osa toucher ton pied trop téméraire,
Ce seuil même est souillé du meurtre de ton père.
Si j'ai cru voir Thyeste et ses crimes en toi,
Soutiens-tu mon aspect sans retrouver en moi
Les traits, les traits vivants du redoutable Atrée?...

ÉGISTHE épouvanté.

O ciel!

AGAMEMNON.

Épargnons-nous une vue abhorrée.

ÉGISTHE avec fureur.

Thyeste!... que veux-tu?

AGAMEMNON.

De quel transport soudain...

ÉGISTHE.

Le vois-tu, pâle, horrible, et la coupe à la main,
Celle où son sang versé... Qu'ai-je dit? Je m'égare

AGAMEMNON.

Ah! cruel, malgré toi ta fureur se déclare.

ÉGISTHE.

Les mânes de mon père, à ta voix révoltés,
Ont saisi tout à coup mes sens épouvantés!...
D'Égisthe infortuné qu'ordonne ta vengeance?

AGAMEMNON.

Qu'il me fuie.

ÉGISTHE.

Et quel est son crime?

AGAMEMNON.

Sa naissance.

ÉGISTHE.

Les dieux pour le malheur puniront tes mépris.

AGAMEMNON.

Les dieux ne s'arment pas pour ceux qu'ils ont proscrits.

ÉGISTHE.

Ainsi de leur courroux tu te rends le ministre?

AGAMEMNON.

Ainsi, me délivrant de ton aspect sinistre,
En t'ordonnant l'exil, je te laisse échapper
Au juste châtiment d'avoir pu me tromper.

ÉGISTHE.

Non, une même terre (et mon courroux l'atteste)
Ne peut porter les fils d'Atrée et de Thyeste.

AGAMEMNON.

Demain, de ton aspect purge donc mes États.
Fuis, ou tremble.

ÉGISTHE.

Demain tu ne m'y verras pas.

(Il sort. Strophus sort en même temps; il est suivi des gardes.)

SCÈNE V.

AGAMEMNON, SUITE.

AGAMEMNON.

Va, rejeton impur d'une race ennemie,
Rends grâce à ma bonté, qui te laisse la vie;
Porte de mers en mers le malheur et l'effroi
Que les dieux irrités font marcher avec toi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Non, non, laisse-moi fuir ce séjour odieux;
Clytemnestre, abandonne un amant furieux.
Ne te joins pas au sort qui déjà le menace;
Crains les yeux ennemis attachés sur ma trace,

Tes périls dont ici je suis environné :
Crains que soudain le roi, sur tes pas ramené;
Que Strophus, par son ordre, accourant nous surprendre...

CLYTEMNESTRE.

Tous deux au sacrifice ils viennent de se rendre :
Moi, qu'un rang importun forçait à m'y montrer,
Auprès d'Agamemnon je n'ai pu demeurer.
Tremblante pour tes jours, à ma douleur en proie,
Je n'ai pu soutenir ces cris, ces chants de joie.
Que crains-tu? Si le roi, par mon absence instruit,
Soupçonne en ce moment quel dessein me conduit,
Du moins je n'entends pas, dans ce concours funeste,
Élever jusqu'aux cieux un nom que je déteste.

ÉGISTHE.

Retourne vers Atride, et reçois mes adieux.

CLYTEMNESTRE.

Quel discours?

ÉGISTHE.

Le cruel m'a chassé de ces lieux.

CLYTEMNESTRE.

Cher Égisthe, je sais jusqu'où sa barbarie
Des haines de son sang a poussé la furie.

ÉGISTHE.

Tu le sais?... Mais sais-tu que mes emportements
N'ont pas craint de braver ses fiers ressentiments?
Sais-tu que de nos cœurs les bouillantes colères
Ont en nous signalé la haine de nos pères?
Sais-tu que, de la mort rompant tous les liens,
Thyeste présidait à ces noirs entretiens?
Que ces horribles lieux sont pleins de nos offenses,
Qu'ils ont même frémi du serment des vengeances?...
Prévenons-les. Pourquoi me suis-je abandonné
Au timide conseil que ton cœur m'a donné?
D'un exil éclatant je fuyais l'infamie :
Maintenant on me chasse avec ignominie.
N'importe, mon amour n'en a pas murmuré :
Il dévore un affront pour toi seul enduré.
Mais te fuir, mais traîner de rivage en rivage
La douleur de te perdre, unie à cet outrage;
Expirer loin de toi consumé de regrets
Mais de ce roi barbare...

CLYTEMNESTRE.

Et je m'y soumettrais!
Non. Connais Clytemnestre : à toi seul enchaînée,
Elle a juré de suivre en tout ta destinée.
On t'accable, on t'exile; et voici le moment,
Au mépris du danger, de remplir mon serment.
Les supplices, la mort, la honte plus cruelle,
N'intimideraient pas ce cœur qui t'est fidèle.
Ordonne...

ÉGISTHE.

Égisthe, hélas! ne connaît rien d'affreux
Qui ne cède à l'horreur de voir briser nos nœuds.
Mais que peuvent pour moi ta faiblesse et tes larmes?
Atride a contre nous de plus puissantes armes;
Tes efforts te perdraient, et seraient superflus.
La force nous soumet à ses vœux absolus.

CLYTEMNESTRE.

On ne peut les braver, mais on peut s'y soustraire.
Quel temps à ton départ prescrit sa loi sévère?

ÉGISTHE.

Demain, au jour naissant, Clytemnestre, je fuis.

CLYTEMNESTRE.

Et demain, loin d'Argos, Égisthe, je te suis.

ÉGISTHE.

Quoi?...

CLYTEMNESTRE.

Tel est mon dessein.

ÉGISTHE.

Quel trouble te l'inspire?

CLYTEMNESTRE.

Est-ce à toi de t'en plaindre?

ÉGISTHE.

Est-ce à moi d'y souscrire?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, en me fuyant, serait-il sans effroi?

ÉGISTHE.

O dieux! si mon vaisseau t'emportait avec moi,
Sur tes jours menacés serais-je plus tranquille?
Qui nous protégerait? quel bord ou quel asile
Au fier Agamemnon déroberait nos pas?
L'enfer à son courroux ne nous ravirait pas :

Dût-il nous y chercher, sa poursuite jalouse
Y descendrait bientôt demander son épouse.
N'as-tu pas sous les yeux l'exemple de ta sœur?
Que lui servit, dis-moi, qu'un puissant ravisseur,
Au prix des flots de sang qu'Hélène a fait répandre,
Au milieu de sa cour tentât de la défendre?
Ni tous ces demi-dieux pour sa cause ligués,
Ni les bras des héros et leurs jours prodigués,
Ni ces tours où veillaient tant d'hommes intrépides,
N'ont pu la dérober au pouvoir des Atrides.
Des cendres, des débris, et des bords ravagés,
Attestent et sa honte et leurs affronts vengés.
Pâris même, puni sous les remparts de Troie,
S'est vu ravir le jour, et l'empire, et sa proie.
Moi, sans dieux, sans pays, sans armes, sans soldats,
Que puis-je contre un roi vengeur de Ménélas?
La Grèce, déplorant le sort de ma victime,
Apprendrait mon supplice aussitôt que mon crime.

CLYTEMNESTRE.

Ah! la fuite peut seule...

ÉGISTHE.

Eh! dis-moi quels climats
Nous mettraient l'un et l'autre à l'abri du trépas?
Qui sait quelle fureur lui serait inspirée?
Qui sait alors, instruit par les leçons d'Atrée,
Quels tourments inconnus oserait inventer
Sa race ingénieuse, et prompte à l'imiter?
Prévenons les forfaits que ma crainte envisage.
Épouvanté pour toi de ce cruel présage,
J'ai tout lieu de frémir qu'il ne découvre enfin
Quels nœuds ont si longtemps uni notre destin:
Son orgueil offensé le rendrait implacable.
Me suivre, c'est chercher ta perte inévitable,
C'est courir follement à des dangers honteux:
Embrasse en nos malheurs un parti moins douteux.

CLYTEMNESTRE

En est-il?

ÉGISTHE.

Le trépas est le seul qui me reste:
Mais toi, qu'épargne encor la colère céleste,
Rentre aux bras d'un époux, sous la loi du devoir;

Combats tous les soupçons qu'il pourra recevoir ;
De ma vue à jamais laisse là l'espérance :
Je pars.

CLYTEMNESTRE.

De tes mépris enfin j'ai l'assurance.
Cruel, il me suffit! Pars, quitte ce palais ;
Tu le veux ? consens donc à ne me voir jamais :
Paye ainsi nos beaux jours et ma flamme insensée ;
De moi, de mes bienfaits perds jusqu'à la pensée ;
Ignore si je vis, si je meurs loin de toi :
Pars, te dis-je, et me livre aux vengeances du roi.
Quand tu vins implorer mon assistance utile,
Que n'avais je pour toi cette froideur stérile?
Que n'ai-je donc frémi, quand tu t'osas nommer,
D'accueillir ton malheur, et surtout de t'aimer?
Mon âme, tu le sais, ouverte à ta prière,
Au-devant des périls a volé la première :
J'ose encore embrasser tes projets, tes malheurs ;
Je fuis, si tu veux fuir ; et si tu meurs, je meurs.
N'use pas en discours une vaine éloquence ;
Sers notre amour, Égisthe, et non pas ma prudence.
Quel moyen plus puissant reste-t-il à m'offrir?
A quel autre parti devons-nous recourir?

ÉGISTHE.

Il n'en est qu'un.

CLYTEMNESTRE.

Lequel ?

ÉGISTHE.

Effrayant.

CLYTEMNESTRE.

Parle.

ÉGISTHE.

Horrible.

CLYTEMNESTRE.

Mais certain?

ÉGISTHE.

Trop certain.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits ?

Que pouvons-nous après des injures si grandes ?
Réponds.

ÉGISTHE.

Rien.

CLYTEMNESTRE.

Tu te tais ?

ÉGISTHE.

Et toi, tu le demandes !

CLYTEMNESTRE.

Quelle affreuse lumière !... Ah ! mon sang s'est glacé !
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé ?
Qui doit donc nous ravir, Égisthe, à sa puissance ?

ÉGISTHE.

Je ne le sais.

CLYTEMNESTRE.

Sa mort ?

ÉGISTHE.

Qui l'a dit ?

CLYTEMNESTRE.

Ton silence.

ÉGISTHE.

Frémis ; il est trop vrai. Si contre un tel danger
Les dieux avaient daigné tous deux nous protéger,
Le fer l'eût moissonné dans les champs du Scamandre :
Aux rivages d'Argos l'eussent-ils fait descendre ?
La mer n'eût-elle pas, l'abîmant dans ses flots,
Empêché son retour, fatal à ton repos ?
Son trépas te rendrait la paix qui t'est ravie.
Nos maux sont, tu le sais, attachés à sa vie ;
Mais qui peut, dans sa gloire, attaquer ce vainqueur ?
Mais quel fer s'ouvrirait un passage à son cœur ?...

CLYTEMNESTRE.

Juste ciel ! nous souiller d'un lâche parricide...
Tu me fais trembler...

ÉGISTHE.

Oui, que ce mot t'intimide,
De ta vaine pitié tu recevras le prix.
Attends que ton époux, de sa Cassandre épris
(Captive que son choix destine au rang suprême,
Et dont il est l'amant et l'esclave lui-même)
Attends, et souviens-toi que je l'aurai prédit,

Qu'il lui donne, à ta honte, et son trône et ton lit ;
Que, te laissant les pleurs, l'oubli pour ton partage,
Il dépouille ton fils de son juste héritage.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! de tant de travaux pour ma race entrepris,
Quoi ! de tous nos malheurs, Cassandre aurait le prix !
La fille de Tyndare, ainsi répudiée,
Pour elle, aux yeux des Grecs serait humiliée !...
Ne te souvient-il plus, barbare, que tu dois
Leur conquête à mes pleurs, à mon sang tes exploits?
Ton cœur me trahirait ! ton lâche amour préfère
A la mère d'Oreste une femme étrangère !...
Penses-tu que, tranquille à ce mortel affront,
Je te laisse placer mon bandeau sur son front?
Crois-tu qu'ainsi du trône on me fasse descendre?
Meurent plutôt les Grecs, moi, toi-même, et Cassandre !
Tombe Argos et ses murs, et que mille vengeurs
D'Ilion en son sein réveillent les fureurs !

ÉGISTHE.

De ton époux encor tu méconnais l'adresse,
Si tu crois qu'il avoue une indigne faiblesse ;
Mais le moment viendra que, de ma flamme instruit,
Il usera du droit d'en répandre le bruit ;
Que, chargeant à jamais ta mémoire de crimes,
Ses parjures amours deviendront légitimes.
Heureuse si ta mort, servant son feu secret,
Ne fait plaindre ton juge, et chérir ton arrêt ;
Ou si, bientôt après ce nouvel hyménée,
Sous les lois de Cassandre, au fuseau condamnée...
Oui, ce sont tes périls. Agis, et les prévien :
Arme contre un perfide ou mon bras... ou le tien.
Confonds dans son espoir ta rivale punie ;
Frappe, qui? Le bourreau de ton Iphigénie.
Ne souffre pas qu'un autre, usurpant tes droits...

CLYTEMNESTRE.

Non.

ÉGISTHE.

Si tes jours te sont chers, périsse Agamemnon !

CLYTEMNESTRE.

Comment?...

ÉGISTHE.

Cette nuit même.

CLYTEMNESTRE.

Et quelle main...

ÉGISTHE.

La mienne

Punira tout ensemble Atride et sa Troyenne...
Mais que dis-je? à mes coups tout ferme le chemin,
Et les plus assurés partiront de ta main.
Il faut nous séparer, ou qu'un barbare meure.
Prononce : mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLYTEMNESTRE.

Demeure.

ÉGISTHE.

Ah! je tombe à tes pieds! Clytemnestre, reçoi,
Pour prix d'un tel serment, mes jours, mon sang, ma foi!
C'en est fait. Que ce coup te venge et nous unisse,
Sans attendre qu'ici lui-même nous punisse!

CLYTEMNESTRE.

Sors, dérobe tes pas; on marche vers ce lieu...
Sors.

ÉGISTHE.

Songe à nos dangers, à notre amour : adieu.
(Il sort.)

SCÈNE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Où fuir?... C'est mon époux!

AGAMEMNON.

En ces lieux retirée,
Pourquoi te dérober à la pompe sacrée?
Pourquoi, dans l'appareil de ces solennités,
N'as-tu donc pas voulu marcher à mes côtés?
Quoi! dans un jour si beau, Clytemnestre craint-elle
De joindre aux vœux publics ceux d'un amour fidèle?

CLYTEMNESTRE.

L'injuste Agamemnon peut-il l'imaginer?

AGAMEMNON.

Ta retraite du moins me l'eût fait soupçonner :
Cette douleur profonde en ton visage empreinte,
Cet embarras qu'en vain me déguise la feinte...

CLYTEMNESTRE.

Moi, prince?...

AGAMEMNON.

Oui : tes regards, ton maintien affecté,
Tout m'alarme; et Strophus m'a dit la vérité.

CLYTEMNESTRE.

Strophus! Que t'a-t-il dit? par quel affreux langage
A-t-il osé noircir...

AGAMEMNON.

Ne lui fais pas outrage.
Strophus, entre les rois soumis à mon pouvoir,
Seul de ma confiance a rempli tout l'espoir :
A la tendre amitié comme aux vertus fidèle,
Chaque instant m'a donné des marques de son zèle.
Lui-même, pour mes jours craignant quelques hasards,
N'a-t-il pas sur Égisthe éclairé mes regards?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe!... il est banni... Quelle crainte l'alarme?

AGAMEMNON.

Un si faible ennemi que ma rigueur désarme,
Ne peut troubler longtemps son esprit ni le mien.
Toi seule, unique objet d'un premier entretien,
De doutes affligeants tiens mon âme obscurcie :
Il dit que, m'accusant du sort d'Iphigénie...

CLYTEMNESTRE à part.

Je respire!...

AGAMEMNON.

Ton cœur cherche encore à nourrir
Sa blessure profonde, et trop lente à guérir.
Mais quoi! cette douleur à tous deux fut commune.
La Grèce entière, hélas! plaignit mon infortune.
Cet arrêt, que du sort dicta l'inimitié,
De mes plus durs soldats a touché la pitié.
Est-il vrai qu'une épouse, envers moi plus sévère,
Veuille encore ajouter aux souffrances d'un père?
Doit-elle, se livrant à ses ressentiments,
M'envier la douceur de calmer ses tourments?
Clytemnestre, en mon sein viens épancher tes peines;
Connais mieux de l'hymen les consolantes chaînes.
Que ce moment est cher, où ses devoirs pieux
Rapprochent des époux qu'avaient unis les dieux!

CLYTEMNESTRE à part.

Malheureuse!

AGAMEMNON.

Que dis-je? à ce lien durable
Nous devons un bonheur solide, inaltérable:
Ces fruits d'un chaste amour, chers objets de tes soins,
Ont pu dans tes malheurs te consoler du moins.
Mon Électre est pour nous une autre Iphigénie;
Oreste, dont l'amour à sa tendresse unie
Acquitte en t'adorant un devoir bien sacré...

CLYTEMNESTRE à part.

O serment homicide à jamais abjuré!
O crime!

AGAMEMNON.

Mais pourquoi détournes-tu la vue?

CLYTEMNESTRE.

Ah! cesse des bontés dont je suis confondue,
Prince! tous les remords qu'elles me font sentir. .

AGAMEMNON.

Je demande un regret, et non un repentir.
Ne me hais point; reçois le fortuné présage...
Ciel! que vois-je? les pleurs inondent ton visage?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'en défends pas : ils viennent de trahir
L'horreur que je ressens de t'avoir pu haïr.
Quoi! mon époux... Ma honte à mes yeux éternelle...
Aurais-je pu?... Jamais... Que j'étais criminelle!
Souffre qu'à tes genoux...

(Elle se jette aux genoux d'Agamemnon.)

AGAMEMNON la faisant relever.

Lève-toi. Que fais-tu?

CLYTEMNESTRE.

Ah! pardonne un soupçon à mon cœur combattu...
La fille de Priam, captive infortunée
Que jusque dans Argos ta victoire a traînée,
Aurait-elle en effet asservi tous tes vœux?...

AGAMEMNON.

Quoi! ce doute jaloux... Serais-je assez heureux
Pour que d'un tel soupçon ta tendresse altérée...

SCÈNE III.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Je vois Strophus : bientôt tu vas être éclairée.
(A Strophus.)
J'invoque en ce moment ton zèle officieux :
Ami, daigne guider Cassandre dans ces lieux.
(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Qu'un tendre amour renaisse en ton âme calmée,
Reine; de ton époux tu fus toujours aimée.
Lorsqu'Ilion tomba sous les coups du destin,
Nos Grecs, se partageant leur immense butin,
Tout prêts à tendre aux vents leurs voiles fugitives,
Des seuls arrêts du sort reçurent leurs captives.
Cassandre me suivit : dès lors je lui jurai
D'adoucir son malheur, en ma cour honoré;
De sauver sa pudeur d'un criminel outrage.
Ainsi, la protégeant dans son triste esclavage,
Mon joug qu'elle craignait devint son seul appui.

SCÈNE V.

STROPHUS, CASSANDRE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Mais je revois Strophus, et Cassandre avec lui.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.

Son joug, comme le mien facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter.
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon, prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes dieux!

STROPHIUS.

Pourquoi leur adresser tes cris?

CASSANDRE.

Apollon!

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits?...
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante?

CASSANDRE.

Où suis-je?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante!
Murs qu'a souillés le meurtre! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour!

CLYTEMNESTRE troublée.

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

Quels cris! quels hurlements! quel appareil barbare!
Des femmes, des enfants, tombant sous les couteaux...
Que vois-je autour de moi... que des pères bourreaux,
De parjures époux, des frères parricides?

AGAMEMNON.

Hélas! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides
Dans ce palais assis, monstres de sang avides?
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains...
Effroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON irrité.

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi qui de ces forfaits me défends de parler,

Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?...
Écoute. Chez Pluton je vais fuir l'esclavage :
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLYTEMNESTRE à part.

Dieux!

STROPHIUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire :
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire,
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble...
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble...
Des présages affreux paraissent te glacer...

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon âme obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte!...
Tous les mânes en foule assiégent cette porte!...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHIUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez!

STROPHIUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE reculant.

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non; le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands dieux! et quel péril...

CASSANDRE.

O déplorable roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête?

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes veux, mon encens, reçus des immortels...

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLYTEMNESTRE courroucée.

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire!

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager?
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger?
Qui conjure sa mort? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides?
O patrie! ô Troyens! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs!
La sombre Némésis guide ce couple infâme :
Nuit perfide!... un poignard dans la main d'une femme,

De son époux trahi prête à trancher les jours...

AGAMEMNON à Clytemnestre.

Quoi ! reine, tu frémis ?

CLYTEMNESTRE.

De ses affreux discours.
Triomphe, applaudis-toi de ce rare avantage,
Prince, qui t'a donné cette esclave en partage !
C'est le plus beau présent que, pour venger leurs bords,
T'auront fait les Troyens en fuyant chez les morts.
Sa noire inimitié, que révolte sa chaîne,
Secoue entre nous deux les flambeaux de la haine...
C'est toi qui fis ses maux, c'est toi dans Ilion
Qui portas le ravage et la destruction.
Il tarde à son courroux que ton épouse meure
Victime dévouée à ces morts qu'elle pleure ;
Et nos divisions sont ses derniers moyens.
Mais qu'attendre en effet des filles des Troyens ?
Ils leur ont en mourant laissé pour héritage
La soif de notre sang, le désespoir, la rage ;
Et lorsqu'elle monta, prince, sur tes vaisseaux,
Voilà quelles fureurs la suivaient sur les eaux.
Avec elle aujourd'hui sois donc d'intelligence ;
Crois ces prédictions que dicta la vengeance,
Ces rêves imposteurs qui noircissent ma foi ;
Couronne une ennemie, Atride, et frappe-moi.

CASSANDRE.

Quoi ! les avis du ciel accusés d'imposture
Auront en vain...

AGAMEMNON.

Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors peut-être, armé d'un courroux plus sévère,
Il me serait aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah ! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours,
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.

Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible, il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La Parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errants
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrents.
Déjà, prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;
Souviens-toi de ces mots. — O toi, du haut des cieux
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée,
Divin Soleil! exauce une femme éplorée;
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Agamemnon croit-il qu'à ce point criminelle...

AGAMEMNON.

Non; mes justes rigueurs ont su te venger d'elle.
Puisse la mort m'atteindre, avant de soupçonner
Qu'une épouse jamais veuille me la donner!

(Clytemnestre sort.)

SCÈNE VII.

STROPHUS, AGAMEMNON.

STROPHUS.

Me préserve le ciel de soupçonner la reine!
Mais je crains la prêtresse, et le dieu qui l'entraîne:
Ses menaçants avis, par son effroi dictés,
Peut-être sans justice étaient-ils rejetés.
Je n'ose envisager un présage si triste;
Je redoute pour toi... Te l'avouerai-je? Égisthe,
Il te hait: un forfait serait digne de lui.

AGAMEMNON.

Demain il quitte Argos.

STROPHUS.

Il y reste aujourd'hui.
Ah! par l'amour d'un fils si cher à ta pensée,
Par la crainte, en un mot, dont mon âme est glacée,
Qu'un ordre rigoureux, le chassant de ces bords,
Fasse au vaisseau d'Égisthe ouvrir soudain nos ports.

AGAMEMNON.

Eh bien! qu'il parte donc, Strophus; dispose, ordonne:
A ton zèle prudent ton ami s'abandonne.

(La nuit vient pendant l'entr'acte.)

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est dans l'obscurité, et n'a d'autre lumière que celle que donnent deux candélabres qui ont été allumés pendant l'entr'acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

STROPHUS, ORESTE, AGAMEMNON.

STROPHUS.

Il conspirait ta perte; et l'âme d'un héros
Avait imprudemment méprisé ses complots.
Cette nuit eût couvert un forfait de son ombre.
Aux cris de ses amis j'ai reconnu leur nombre:
Il était temps pour nous que ton ordre absolu
Vînt hâter son exil, sagement résolu.
J'ai de ce prompt départ surveillé la conduite;
Et, d'Égisthe au rivage accompagnant la fuite,
J'ai vu la rame enfin l'emporter loin d'Argos.
Livre-toi sans alarme aux douceurs du repos.

AGAMEMNON.

Comment d'un digne prix acquitter tant de zèle?

ORESTE.

Qu'entends-je? et quelle était sa trame criminelle?...

AGAMEMNON.

Rassure-toi, mon fils ; les dieux, dans les combats,
Ont cent fois de mon sein écarté le trépas :
M'ont-ils jusqu'à ce jour couvert de leur égide,
Pour me faire tomber sous le bras d'un perfide?
De ces moments si doux qui peut troubler la paix?
A former tes vertus consacrant désormais
Les ans, nombreux encor, que mon âge me laisse,
Je ferai de mon fils un héros pour la Grèce.
Qu'il sache, ne prenant que le ciel pour appui,
Et vivre pour son peuple, et s'immoler pour lui;
Et si la guerre un jour réclame sa vaillance,
Que la gloire le guide, et surtout la clémence.
Apprends (ce que mes torts m'ont à moi-même appris)
A ne point prodiguer de superbes mépris.
De ces hautes leçons j'instruirai ta jeunesse;
Et, de soins paternels t'environnant sans cesse,
Je veillerai, fidèle à mes devoirs nouveaux,
La nuit à ton sommeil, le jour à tes travaux.
Adieu, Strophus. Oreste, accompagne ton père.
Fatigué si longtemps de courses et de guerre,
Je suis impatient, après dix ans entiers,
De reposer ma tête au sein de mes foyers.

(Il entre dans sa chambre avec Oreste.)

SCÈNE II.

STROPHUS seul.

A l'abri des périls sommeille en assurance.
D'Égisthe qui nous fuit j'ai trompé l'espérance :
Heureux si je ravis, l'éloignant à jamais,
Atride à ses fureurs, la reine à des forfaits!
C'est moi qu'en ses chagrins elle accuse peut-être;
Et son premier courroux...

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais je la vois paraître.

Quelle sombre douleur obscurcit son regard?
Reine...

CLYTEMNESTRE.

Que me veux-tu? Sors, malheureux vieillard;
Sors, cruel artisan du chagrin qui me ronge.

STROPHUS.

Je respecte le trouble où son excès te plonge.
Je me tais.

CLYTEMNESTRE.

Laisse-moi.

(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE seule.

Dieux cruels, dieux jaloux,
Vous m'avez donc rendue au joug de mon époux!
Faut-il ainsi toujours que je lui sacrifie
Les nœuds dont la douceur m'attachait à la vie!
Égisthe a pu me fuir! Égisthe!... il a douté
Du courage d'un cœur à qui rien n'eût coûté.
Il me fuit; il me laisse, à l'hymen asservie,
Traîner dans les regrets une odieuse vie...
Misérable! eh! quel est ton coupable transport?
N'as-tu pas d'un époux osé jurer la mort?
Ces dieux, que tes chagrins accusent d'injustice,
T'ont peut-être arrêtée au bord du précipice.
Qui sait où la fureur aurait pu m'entraîner?
Qui sait à quels remords j'allais me condamner?
Et d'opprobre et de pleurs quelle source éternelle!
Femme alors redoutable autant que criminelle,
Mon complice lui-même, après le coup porté,
Eût craint un lit fatal, d'un meurtre ensanglanté.
Mais moi, que deviendrai-je en ma douleur farouche,
Si l'époux que je hais me rappelle en sa couche?
Sa détestable vue irrite mes regrets;
De l'amant que je pleure elle embellit les traits:
Aux bras d'Agamemnon désormais étrangère,
Nos nœuds seront pour moi les serpents de Mégère.
Ne frémirai-je pas lorsqu'il viendra presser
Mon cœur près de ce cœur que j'ai voulu percer?

A ses côtés, la nuit, veillant épouvantée,
Ou d'un sommeil affreux tristement agitée,
Je croirai voir ce lit, trahi par mes noirceurs,
S'éclairer aux flambeaux des infernales sœurs...
Ah! que n'ai-je plutôt, jouissant de mon crime,
A mon coupable amour immolé sa victime!
Quel tourment plus cruel, ô dieux, que d'hésiter
A commettre un forfait qu'on osa méditer;
De brûler du désir de se rendre homicide;
De subir le remords avant le parricide;
D'en regretter les fruits; et, d'un cœur combattu,
De passer, de flotter du crime à la vertu;
Et d'éprouver, parmi ces troubles exécrables,
La peur des châtiments qui sont dus aux coupables!

SCÈNE V.

ÉGISTHE dans le fond, CLYTEMNESTRE.

(Égisthe est accompagné de Grecs qui lui sont dévoués, il leur parle bas, et ils s'éloignent.)

CLYTEMNESTRE.

Mais qui marche dans l'ombre?... Ou mon œil est trompé,
Ou c'est lui.

ÉGISTHE à voix basse, en s'approchant.

C'est moi-même.

CLYTEMNESTRE.

O ciel!

ÉGISTHE.

L'as-tu frappé?

CLYTEMNESTRE.

Que me dis-tu?

ÉGISTHE.

Réponds : Agamemnon respire?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe...

ÉGISTHE.

Adieu!... Je meurs. — Tu n'as plus rien à dire?

CLYTEMNESTRE.

Arrête!... Mais comment, ici, toi, dans la nuit,
Quel guide, quel chemin ou quel dieu t'a conduit?

ÉGISTHE.

L'enfer. Oui, trop crédule en ton serment perfide,
A la faveur de l'ombre, une barque rapide
Me remit sur le bord d'où partit mon vaisseau ;
Et, m'engageant pour toi dans un péril nouveau,
D'une escorte suivi, j'aborde le rivage :
Des soldats y veillaient, me fermaient tout passage ;
Mes coups, qui dans le port les ont soudain surpris,
Dans leurs derniers soupirs ont étouffé leurs cris.
Ceux que j'avais gagnés m'ont ouvert cet asile ;
Aux portes du palais, à celles de la ville,
J'ai placé les amis dont je suis assuré :
Et quand tu me revois, quand tout est préparé,
C'est toi seule qui rends ma perte inévitable !
Si j'osai reparaître en ce lieu redoutable,
Qui put m'y ramener ? Ingrate, ce fut toi.
Son trépas fut juré, j'y revins sur ta foi ;
Pour toi seule tremblant, j'accourais te soustraire
Aux périls attachés à ce coup nécessaire :
Il l'est ! n'en doute pas. Si ta timide main
Hésite avant le jour à frapper l'inhumain,
Tu te livres toi-même aux tourments qu'il t'apprête.
C'est pour t'en avertir que j'expose ma tête ;
Et j'en fus trop instruit en échappant aux bras
Qu'il avait, sur les eaux, chargés de mon trépas.

CLYTEMNESTRE.

Est-il vrai ?

ÉGISTHE.

De nos feux il a su le mystère.

CLYTEMNESTRE.

Justes dieux, de quel voile il couvre sa colère !

ÉGISTHE.

N'attends pas qu'elle éclate, et préviens par sa mort...

CLYTEMNESTRE.

Je tremble...

ÉGISTHE.

Hâte-toi.

CLYTEMNESTRE.

Retiens ces cris... il dort.

ÉGISTHE.

Il dort ?

CLYTEMNESTRE.

Ici.

ÉGISTHE.

Sa vie est en notre puissance...
Tu meurs en l'épargnant : qu'attends-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Sa vengeance.
Non, dût-il me punir, ne crois pas qu'en son sein
Clytemnestre jamais plonge un fer assassin.

ÉGISTHE.

Ce mot seul a dicté l'arrêt de mon supplice :
Je vole de ce pas lui livrer ton complice.
A ma fuite en effet quels chemins sont ouverts?
Mon audace me livre, et m'a fermé les mers.
Rencontré dans ces lieux, ma trame est avérée.
De la chambre du roi si j'aborde l'entrée,
Qu'importent les périls que j'aurais à courir !
Mais un coup imprudent te condamne à mourir :
Il faut oser, mais vaincre, et non pas que ma rage
Cède aux fougueux transports d'un aveugle courage.
Que j'entre, et qu'il s'écrie, à ma vue alarmé,
On viendra le ravir à mon bras désarmé;
D'un attentat sans fruit toi-même alors victime...

CLYTEMNESTRE.

Où suis-je?... Un dieu fatal veut m'entraîner au crime...
Égisthe... épargne-moi... Mes sens, pleins de terreur,
N'ont jamais éprouvé cette invincible horreur...
Mais quoi ! de nos liens qui donc osa l'instruire?...

ÉGISTHE.

Sa Cassandre, et Strophus si jaloux de nous nuire.
Prends ce fer, entre, et frappe, et sauve notre amour.

(Il lui présente un poignard.)

CLYTEMNESTRE.

Jamais.

ÉGISTHE.

De la clarté n'attends pas le retour.
En vain il t'a nié son crime et ta rivale...
Elle va triompher.

CLYTEMNESTRE.

Que faire?... O nuit fatale !

ÉGISTHE.

Tu balances? Eh bien ! cruelle, dans mon flanc

Enfonce ce poignard, et traîne-moi sanglant,
Pâle et mort, mais percé par un coup moins sensible,
Traîne-moi sous les yeux de ton juge inflexible;
Que mon corps palpitant, à ses regards livré,
Soit de ton innocence un témoin assuré.

CLYTEMNESTRE.

Non, tu ne mourras point.

ÉGISTHE.

Que l'un de nous périsse :
Agamemnon, ou moi; que ta haine choisisse.
Quel bruit... Est-ce la mort qui vient t'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Donne ce fer.

ÉGISTHE l'armant du poignard, et la poussant dans la chambre d'Agamemnon.

Échappe au coup qu'on veut frapper...
Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.

(Clytemnestre entre dans la chambre d'Agamemnon.)

SCÈNE VI.

ÉGISTHE seul.

Sors du fond des enfers, sors, ombre de Thyeste!
Viens repaître tes yeux du sang prêt à couler,
Viens saisir l'ennemi qu'elle court t'immoler...
Sa tête est maintenant sous le fer parricide.
D'une épouse en fureur c'est la main qui le guide :
Sa haine et nos périls rendent le coup certain...
Mais quoi?... qui peut causer ce tumulte soudain?
Je n'entends pas le coup qui doit trancher sa vie...
Dieux!... oh! si ma victime allait m'être ravie!
Courons moi-même...

AGAMEMNON douloureusement, dans sa chambre.

Arrête!

ÉGISTHE triomphant.

Il meurt, et je suis roi!...

Elle revient.

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Où vais-je? où suis-je?... Ah! soutiens-moi.
N'as-tu pas entendu...

ÉGISTHE.

Quoi?

CLYTEMNESTRE.

Dans cette demeure...

ÉGISTHE.

Eh bien?

CLYTEMNESTRE.

On a parlé.

ÉGISTHE.

Moi seul.

CLYTEMNESTRE.

Quand?

ÉGISTHE.

Tout à l'heure.

CLYTEMNESTRE.

O forfait! dans son sein mon bras s'est donc plongé!

(Elle jette le poignard, Égisthe le saisit avec empressement.)

ÉGISTHE le poignard à la main.

Voilà le sang d'Atride, et Thyeste est vengé!

CLYTEMNESTRE.

A ses cris expirants Oreste se réveille...
Oreste... il est entré, si j'en crois mon oreille...
Dans l'ombre... moi... j'ai fui ces exécrables lieux.

ÉGISTHE souriant.

Voilà le sang d'Atride!... ah! je respire.

CLYTEMNESTRE.

Dieux!
Le rire est sur sa bouche, et le sang coule encore!

ÉGISTHE.

Dois-tu...

CLYTEMNESTRE.

Je te connais enfin, et je m'abhorre.

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE, Grecs du parti d'Égisthe.

PALLÈNE.

Prince, accours, montre-toi. Cassandre, à ses clameurs,
Éveille le palais, agité de rumeurs.
Cependant elle touche à son heure suprême :
Le poison, à ton ordre, apprêté par moi-même,
Dans ses veines déjà fait pénétrer la mort.
Les cris d'Agamemnon m'ont instruit de son sort.
Règne. Qu'à ton pouvoir tout cède, tout s'enchaîne;
Fais taire la révolte, et parais.

ÉGISTHE.

Oui, Pallène,
J'y cours; et ce poignard, teint d'un sang odieux,
Va leur montrer qu'Égisthe est maître dans ces lieux.

(Il sort avec Pallène et les Grecs.)

SCÈNE IX.

CLYTEMNESTRE, ORESTE.

CLYTEMNESTRE.

Qu'aperçois-je? Mon fils! Où me cacher?...

ORESTE pâle et en désordre.

Ma mère!...
Oh! viens voir de quel coup on a frappé mon père...
Viens donc.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortaient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère... » Ah! tout près de mourir,
Sans doute il t'appelait pour l'aller secourir.

CLYTEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi!

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle?

CLYTEMNESTRE.

Plût aux cieux !

ORESTE.

Je t'entends.

CLYTEMNESTRE, à part.

O mère criminelle !

ORESTE.

Eh bien ! du ciel vengeur invoquons le courroux
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! puisse l'accabler la colère céleste !

SCÈNE X.

(Le théâtre est éclairé.)

CLYTEMNESTRE, ORESTE, STROPHUS, CASSANDRE, ARGIENS; SOLDATS portant des torches.

CASSANDRE.

Strophus, il en est temps, sauvez, sauvez Oreste !

STROPHUS.

Mon fils, quitte un séjour de carnage et d'effroi.

ORESTE.

Ma mère nous suit-elle ?

STROPHUS.

Oreste, éloigne-toi,
Si du fer meurtrier tu crains d'être victime.
Égisthe hautement a publié son crime...
O cher enfant, suis-moi ! Qu'un sanglant souvenir
Te retrace un forfait que ton bras doit punir.

ORESTE.

Oui, j'en prends à témoin les filles du Tartare.

CASSANDRE.

Courez, fuyez, cachez-le aux fureurs d'un barbare...
Il rentre, et la menace étincelle en ses yeux.

(Strophus emmène Oreste, accompagné d'Argiens et de Soldats portant des torches.)

SCÈNE XI.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE, CASSANDRE, ARGIENS, GRECS dévoués à Égisthe, et SOLDATS portant des torches.

ÉGISTHE.

Argiens, retenez ces cris séditieux,
Ou sans peine, aux transports d'une vaine insolence,
Les fers, l'exil, la mort, imposeront silence!
Reine, sèche tes pleurs. Atride a justement
De ses longs attentats reçu le châtiment :
Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
Pallène, fais remettre Oreste en mon pouvoir ;
Cours.

CLYTEMNESTRE.

Oreste!

CASSANDRE à Égisthe.

Abandonne un sanguinaire espoir...
Il est loin.

ÉGISTHE avec effroi et fureur.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Ce que ton cœur redoute.
Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.
Au sang d'Agamemnon c'est peu d'être baigné,
Si, pour monter au trône, Oreste est épargné.

CLYTEMNESTRE.

Que crains-tu pour ses jours, protégés par sa mère?...
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE hors d'elle-même.

Et toi, rends-lui son père.

ÉGISTHE.

Apprends-nous sa retraite, ou, t'arrachant le jour,
Crains...

CASSANDRE.

D'un couple adultère il a fui le séjour.

ÉGISTHE à ses Soldats.

Volez; que le trépas...

CLYTEMNESTRE à part.

Mon fils!... O monstre!

CASSANDRE mourante.

Arrête...
La lumière à me fuir est déjà toute prête...
Mais que la foi promise à mes derniers avis
Te livre à la terreur dont ils seront suivis.
Cet Oreste vengeur, que j'ai sauvé moi-même,
Reviendra t'arracher ton sanglant diadème.
Aux meurtriers nombreux sur sa trace attachés,
Tremble ! déjà ses pas par les dieux sont cachés...
Un jour... il punira l'assassin de son père ;
Un jour .. lui-même, enfin... poignardera sa mère.
Fuyez tous le tyran qui commande en ce lieu...
Laïssez-le à ses fureurs, à ses remords... Adieu !...
Je précède aux enfers... Égisthe... et sa complice...
Et je vais à Minos demander leur supplice.
(Elle tombe dans les bras des Grecs.)

FIN D'AGAMEMNON.

FRÉDÉGONDE

ET

BRUNEHAUT,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CHILPÉRIC, roi de Soissons.
FRÉDÉGONDE, reine, femme de Chilpéric.
BRUNEHAUT, reine d'Austrasie.
MÉROVÉE, fils d'Audovère et de Chilpéric.
PRÉTEXTAT, archevêque de Rouen, capitale de la Neustrie.
GOMBAUD, duc d'Austrasie.
ANSOALDE, seigneur de la cour de Frédégonde.
GAILÈNE, seigneur de la suite de Mérovée.
GARDES.

(La scène se passe à Rouen, capitale de la Neustrie.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il fait nuit, et des torches précèdent les personnages.)

MÉROVÉE, BRUNEHAUT, GAILÈNE, GOMBAUD, GARDES.

MÉROVÉE.

Vestibules profonds, parvis silencieux,
Où viennent s'abaisser les cœurs religieux,
Séjour que des martyrs l'image sanctifie,
Protégez nos destins, que la nuit vous confie!
Accueille, temple auguste, où veille le Très-Haut,
Le triste Mérovée, époux de Brunehaut.
Témoin de leurs serments, ton enceinte sacrée
Déjà de leur hymen reçut la foi jurée;

Ils n'ont plus de rempart que l'abri de l'autel
Où Dieu légitima leur lien mutuel :
Refuge inviolable aux fureurs de la guerre,
Défends encor nos nœuds, que vient rompre mon père.

BRUNEHAUT.

Les rois n'ont de soutiens, prince, que les soldats;
Et l'arbitre de tout est le dieu des combats.
Que nous sert le secours d'une vaine innocence,
Si la rigueur du sort confond notre impuissance?
Je crois voir, à l'autel, mon front découronné
Sous un voile honteux à jamais profané;
J'y crois voir, aux accents d'une marâtre altière,
La tonsure avilir votre tête guerrière.

MÉROVÉE.

Reine, que dites-vous? qu'osez-vous augurer?
Sied-il par ces fureurs de nous déshonorer?
Avant de vous chercher l'ombre de ces murailles,
Ai-je hésité pour vous à courir aux batailles?
Mon bras a-t-il trahi l'honneur de notre rang?
Suis-je pour votre cause avare de mon sang?
De Frédégonde à peine ai-je aperçu l'armée
Inondant à grand bruit la Neustrie alarmée,
Que soudain mon courage, à travers mille morts,
De leur prompte déroute ensanglanta ces bords.
Mais, ô Dieu! quand mon père, embrassant sa querelle,
M'oppose sa présence, et me traite en rebelle;
Quand lui-même, accouru sous Rouen investi,
De son pouvoir suprême accable mon parti;
Que puis-je? De mon camp, que son sceptre intimide,
M'élancerai-je armé d'un glaive parricide?
Quels chevaliers suivraient un fils dénaturé,
Qui du sang paternel marcherait altéré?
Si le roi l'emportait, quel sort serait le nôtre?
Je crains peu mon trépas, mais je frémis du vôtre.
De mon farouche aïeul l'exemple est il si loin?
Tremblez, si de vos jours ma raison ne prend soin,
Qu'un Clotaire nouveau, brûlant un nouveau Cramme,
Ne vous fasse un bûcher de sa retraite en flamme.
Les parents ennemis, dans nos siècles cruels,
N'ont que trop signalé leurs transports criminels,
Et les frères, les sœurs, les mères et les filles,

D'un cours d'égorgements trop noirci nos familles.
Ne mêlons pas nos noms à ces amas d'horreurs,
Dont nos fastes longtemps sèmeront les terreurs.

GAILÈNE.

Sujet de votre époux, le fidèle Gailène
Ose de ses périls avertir une reine.
L'aspect de Chilpéric, jetant ici l'effroi,
Des comtes neustriens fait chanceler la foi :
Déjà de notre camp un grand nombre transfuge
Déserte votre cause, et prend le roi pour juge.
On ne balance plus entre son fils et lui.
Restez donc en ce lieu, votre dernier appui :
N'exposez point au sort d'un combat téméraire
Ce que vous peut gagner un traité salutaire.

BRUNEHAUT.

Eh bien! noble Gombaud, vous de qui le retour
M'apporte les serments des princes de ma cour,
Dites si l'Austrasie eût pensé que la haine
En ces extrémités plongeât sa souveraine?

GOMBAUD.

J'en reste encor muet, glacé d'étonnement,
Madame; mais du cours de cet événement
Que votre sage esprit vous rende la maîtresse :
A votre aide invoquez la prudence et l'adresse.
Du sein de ce refuge où la Divinité
Ouvre son sanctuaire à votre adversité,
Chilpéric n'osera vous arracher lui-même.
J'expliquerai les vœux du peuple qui vous aime;
Et, vous redemandant au nom de vos États,
Je vous défendrai mieux qu'un reste de soldats :
Leur victoire est douteuse; un vain droit de conquête
Peut du bandeau des rois dépouiller votre tête.

MÉROVÉE.

Je retourne implorer le digne Prétextat :
Son secours, que mon père érige en attentat,
L'enveloppe avec nous dans la même infortune;
Il a béni nos feux, notre cause est commune.
Sa prière d'abord, invoquant Dieu pour nous,
Sous la croix du Sauveur le retint à genoux;
Mais cette heure, où finit son pieux ministère,
Permet que du lieu saint je trouble le mystère.

Je vais l'y joindre ; et là, mes discours véhéments
L'enchaîneront à vous par de nouveaux serments.
Cependant écartez, écartez le présage
Qui sur vos traits charmants jette un sombre nuage :
Éclaircissez ce front plus triste que la nuit
Dont nous couvre le deuil, dont l'horreur nous poursuit.
Le morne désespoir qui trahit vos alarmes,
Vos soupirs comprimés, vos yeux fiers et sans larmes,
Déchirent plus mon sein, ému de vos douleurs,
Que vos tendres chagrins qui versaient tant de pleurs.
Ah! chère Brunehaut, épouse idolâtrée,
Songe où notre union fut du ciel consacrée!
En ce lieu même, ici, tu cessas de gémir :
D'y rentrer avec moi ton cœur doit-il frémir?
De nos engagements n'y revois que les traces,
N'y revois que l'amour consolant tes disgrâces,
N'y vois que les flambeaux par ma flamme allumés,
Et qui du temps jamais ne seront consumés.
Ici furent formés les nœuds de notre vie!
Et, dans l'illusion dont mon âme est ravie,
Ému de sentiments purs et délicieux,
Je me croirais ingrat de redouter les lieux
Où, de premiers écueils par moi seul délivrée,
Tu scellas de ta main notre chaîne adorée.
Mais Prétextat bientôt calmera ton effroi.
Gombaud, rassurez-la : cher Gailène, suis-moi.

SCÈNE II.

BRUNEHAUT, GOMBAUD.

GOMBAUD.

A cet abattement que vous laissez paraître,
J'ai, s'il faut l'avouer, peine à vous reconnaître,
Madame; et la fierté que jusques à ce jour
Vous fîtes éclater en vos camps, à la cour,
M'aurait persuadé qu'il n'était point d'orage
Qui de votre grande âme ébranlât le courage :
Mais....

BRUNEHAUT.

N'attribuez pas aux effets de la peur
Le chagrin que m'inspire un sort toujours trompeur.

Je contemple sans crainte, et non pas sans colère,
Mon impuissance au fond d'un obscur monastère,
Tandis que Frédégonde et son barbare époux
Promènent librement leur rage autour de nous.
Ils viennent; et peut-être, à leurs lois asservie,
Me faudra-t-il quitter ou mon sceptre ou la vie...
J'ai choisi : je mourrai, mais sans trahir mes droits.

GOMBAUD.

Non, non, vous garderez l'un et l'autre à la fois :
Croyez-en un rapport dont ici ma prudence
Ne doit faire qu'à vous l'utile confidence.
Lorsque, devant Tournai, Sigebert massacré
Laissa votre veuvage à cent périls livré,
Et qu'aux murs de Paris aussitôt prisonnière,
Vous vîtes menacer votre famille entière,
Des fers de Chilpéric votre enfant fut sauvé
Par mes soins vigilants, qui vous l'ont conservé.
J'ai su, des assassins trompant la frénésie,
L'emporter en mes bras jusque dans l'Austrasie.
J'y convoquai les grands, et, réclamant leur foi,
Leur montrai le berceau de l'héritier d'un roi;
Je leur contai son sort; j'exposai sous leur vue
La corbeille propice en mes mains descendue,
Qui, du haut d'une tour, me remit ce trésor.
L'image de vos maux plus éloquente encor,
De cet enfant en pleurs la présence chérie,
Tout seconda ma voix; et la foule attendrie,
D'un transport unanime accueillant mes discours,
Par un cri de vengeance en suspendit le cours.
Il vous souvient qu'alors mon rapide message
Vint glacer Chilpéric d'un sinistre présage,
Et que, de votre mort révoquant les arrêts,
De notre haine armée il craignit les apprêts.
Sa prudence, avertie au bruit de la tempête,
N'osa plus attenter à votre auguste tête :
Votre exil donna même aux chefs austrasiens
Le temps de se liguer avec les Neustriens :
Ils ont agi. Le roi des rives de la Saône,
Gontran, de votre fils qu'à cette heure il couronne,
Vous nomme la régente, et, tuteur souverain,
Sur le pavois l'élève, un javelot en main.

Ainsi l'avénement d'un noble enfant qu'on aime
Va rétablir sa mère aux droits du rang suprême,
Et votre prompt retour, madame, est attendu
Aux bords de la Moselle, où Gontran s'est rendu.

BRUNEHAUT.

Que m'apprends-tu, Gombaud? ami rare et fidèle
Que ne devrai-je pas aux efforts de ton zèle!
Dis-tu vrai? quoi! Gontran se liguant en mon nom,
L'aîné de Chilpéric relève ma maison!
De son faible neveu son sceptre est la défense!
Et, d'un couronnement honorant son enfance,
Lui-même il en devient l'allié généreux!
O tutelle d'un roi qui comble tous mes vœux!
Inespéré secours d'un prince magnanime!
Ah! Frédégonde... Allons, prépare un autre crime :
Le père de mon fils tu l'as fait égorger;
De l'oncle un même coup doit aussi te venger :
Aiguise tes poignards sur nos tristes familles :
Tu t'immolas ma sœur, immole encor mes filles!

GOMBAUD.

Ah! madame, au moment que, chef de nos partis,
Gontran, armé pour vous, pencha vers votre fils,
Qui de nous présumait qu'à vous-même contraire,
Vous épousiez celui d'un mortel adversaire,
Et que, tandis qu'au trône il plaçait votre sang,
Vos feux à Mérovée avaient donné son rang?
Ah! si de votre cœur la bonté m'autorise
A faire en liberté s'exprimer ma franchise,
Je doute qu'aisément l'empire soit saisi
Par un jeune étranger de vous seule choisi.
C'est peu : nos fiers seigneurs, jaloux de leurs suffrages,
Qui des princes entre eux règlent les héritages,
Ne frémiront-ils pas qu'un don de votre main
A l'État, sans leur vœu, donne un tel souverain?
Ursion, Bertefroi, Gallus, Godégisile,
L'altier prélat de Reims en intrigues fertile,
Ces prêtres turbulents, ces maires orgueilleux,
De l'Église et des camps arbitres factieux,
Au sang de Chilpéric voudront-ils se soumettre?
Instruit de votre hymen, déjà par une lettre
Où, contre mon avis, j'en défends l'intérêt,

J'ai fait de leur conseil sonder le vœu discret.
Gontran ne pourrait voir trop voisin de la Saône
L'héritier de son frère assis sur votre trône.
Faut-il qu'en vos malheurs un amoureux poison
De votre politique ait troublé la raison?

BRUNEHAUT.

Comment! que parles-tu d'amoureuses faiblesses?
L'amour, ses vains transports, et ses folles ivresses
Ont-ils rien qui subjugue un cœur tel que le mien?
Penses-tu qu'il m'aveugle? et me connais-tu bien?
Fille d'Athanagilde, et moins femme que reine,
Jalouse seulement de rester souveraine,
Ce fut pour soutenir ce légitime orgueil
Que j'ai d'un époux mort quitté l'auguste deuil.
Mes jours étaient proscrits, quand le fils d'Audovère
Vint, me vit, consola ma profonde misère :
Mes désastres récents m'avaient coûté des pleurs;
L'ombre de Sigebert, présente à mes douleurs,
Chaque jour devant lui renouvelait mes peines:
Touché de mes regrets, indigné de mes chaînes,
Il me trouvait plus belle, et ses émotions
Ouvrirent un chemin à mes séductions.
Mérovée est ardent, et la pitié naissante :
Bientôt mène à l'amour une âme adolescente.
Son père soupçonneux m'exila de Paris :
Mes adieux et l'absence agitant ses esprits,
Et de mes traits en lui le temps gravant l'image,
Je sus à mes genoux rappeler son hommage :
Il quitta ses drapeaux flottants aux murs de Tours,
Et revola vers moi par de secrets détours.
Aux yeux de Chilpéric cette erreur fut un crime
Qui l'unit aux destins dont j'étais la victime :
Je me fis un vengeur d'un téméraire amant,
Et sus de mes projets le rendre l'instrument.
Vois si de mon hymen l'entreprise héroïque
Est le fruit de l'amour ou de la politique :
Je te laisse à juger sur de pareils aveux
Si de lâches ardeurs formèrent de tels nœuds.
Va, du lit de ma sœur l'usurpatrice infâme,
Frédégonde autrement en pense au fond de l'âme;
Et, redoutant mon art qui s'en fit un soutien,

Même avec son époux frémit au nom du mien.
On vient... C'est Prétextat que le prince m'amène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MÉROVÉE, PRÉTEXTAT.

PRÉTEXTAT.

Venez loin du tumulte, ô déplorable reine,
Abjurer la discorde aux pieds du dieu de paix.
Son temple aux opprimés ne se ferma jamais;
La vengeance ne peut y saisir sa victime :
Y frapper un coupable est même encore un crime;
Et tels sont de ce lieu les respectables droits,
Que son abri suspend jusqu'aux rigueurs des lois.
Heureux que pour les fuir le peuple ait un refuge,
Quand sous des chefs bourreaux l'iniquité le juge;
Et dans notre âge horrible, où tant de factions
En des fleuves de sang plongent les nations,
Qu'au moins un saint asile, où le malheur réside,
Oppose une barrière à la rage homicide!
Nos neveux se diront combien l'humanité
Dut aux seuls monuments de notre charité,
Et béniront l'effort des prélats secourables
Qui surent même aux rois les rendre inviolables.

BRUNEHAUT.

Aux rois!.... dans leurs desseins qui peut les retenir?

PRÉTEXTAT.

La puissance du ciel, si prompte à les punir.

BRUNEHAUT.

Chilpéric en sa haine a-t-il rien qui l'arrête?
S'il venait jusqu'ici vous demander ma tête....

PRÉTEXTAT.

Je suivrais, en gardant l'asile de mon Dieu,
L'exemple du martyr qu'on révère en ce lieu.

MÉROVÉE.

O courage admirable en votre ministère!

PRÉTEXTAT.

N'apprend-on à mourir qu'aux leçons de la guerre?

BRUNEHAUT.

Seule elle apprend à vaincre, et non à s'immoler.

PRÉTEXTAT.

Elle vous a trahie et réduite à trembler;
Tandis qu'à ma ferveur, sous ces voûtes paisibles,
Dieu prête encor pour vous des armes invisibles;
Et que le dévouement de mon humilité
Peut de vos ennemis fléchir la cruauté.
La mitre, en nos États, rivale de l'épée,
Impunément jamais ne fut de sang trempée,
Et de tous les chrétiens soulevés à la fois
L'anathème combat les fléaux de la croix.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAILÈNE

GAILÈNE, à Mérovée.

Ah! seigneur, de mes sens l'épouvante me prive!
Un message m'apprend que votre père arrive.

MÉROVÉE.

Ciel!

BRUNEHAUT.

Chilpéric!

GAILÈNE.

Lui-même. Exhortant les soldats,
Frédégonde en courroux pousse et hâte ses pas;
Il sait quel lieu vous cache, et, dit-on, ses cohortes,
Si l'on ferme ce cloître, en vont briser les portes.

BRUNEHAUT, à Prétextat.

La superstition d'un tyran plein d'orgueil
Du temple a-t-elle peur d'ensanglanter le seuil?
Ciel! m'accableras-tu par un second veuvage,
Quand le premier encor m'expose à l'esclavage?
Puisse de notre hymen le dangereux flambeau,
Cher prince, n'être éteint qu'en un même tombeau!

MÉROVÉE.

Brunehaut, Prétextat, allons au sanctuaire :
Là, tous trois, attendons l'approche sanguinaire
De Chilpéric, suivi par un monstre cruel.
Qui sait s'ils oseront nous frapper à l'autel?
Cet autel, dont le Dieu soutint nos nœuds augustes,
Glacera leur colère; ou si leurs mains injustes
En souillent les degrés d'un meurtre audacieux,

Contre eux ce sacrilége irritera les cieux.
Que mon père à la fois voie au temple apparaître
Son fils, et mon épouse, et la croix, et le prêtre;
Et que s'il confond tout dans son noir attentat,
Dieu venge notre amour, l'autel, et Prétextat.

PRÉTEXTAT.

Oui, tous deux sous la croix retirez-vous ensemble :
Moi, sans peur des tyrans, devant Dieu seul je tremble.

BRUNEHAUT.

Adieu, Gombaud ! tâchez d'apprendre à mes États
De quel zèle un époux me dispute au trépas.

SCÈNE V.

PRÉTEXTAT, GOMBAUD.

GOMBAUD.

Prélat, qu'avez-vous fait? par quelle imprévoyance
Avez-vous de leurs cœurs consacré l'alliance?
Auteur d'un triste nœud que le fer peut trancher,
Du siége pastoral on va vous arracher :
On vous accusera, dans un conseil sévère,
D'avoir armé vous seul le fils contre le père,
Bravé le roi, l'Église, et mis sans leur aveu
Une veuve imprudente au lit de son neveu.

PRÉTEXTAT.

Ah! seigneur, il vous faut lire en ma conscience,
Pour juger quel parti prit mon expérience.
En vain pour le repos l'État a soupiré,
Depuis que dans Soissons Clotaire est expiré :
Son règne, si troublé tant qu'ont vécu ses frères,
A ses quatre héritiers légua de tristes guerres.
L'un d'eux périt; sa mort changea le sort des trois :
Et son lot fraternel, retournant à ces rois,
Suscita de nouveau les désastreux orages
Et des minorités et des sanglants partages.
L'envieux Chilpéric voulut ravir son rang
Tantôt à Sigebert, et tantôt à Gontran.
De leurs pactes menteurs vous savez l'inconstance
Qui toujours fit entre eux varier la balance.
Alors que dans son camp Sigebert égorgé,

Au nom de notre roi qu'il tenait assiégé,
Laissa tomber sa veuve et deux de ses provinces
Aux mains de Chilpéric, le plus cruel des princes,
Ce roi voulait (un bruit nous l'annonça trop haut)
Au droit de sa conquête immoler Brunehaut.
Votre reine, seigneur, digne de l'Austrasie,
De la nôtre excitant la sourde jalousie,
Humilie, à son nom qu'honorent ses sujets,
La fille des hameaux assise en nos palais.
C'est de son vil berceau que sortit la semence
Des haines qu'elle porte à la haute naissance :
De là son fol orgueil, qui, peu sûr de son rang,
Par les crimes supplée à l'éclat d'un beau sang,
Et veut, de nos maisons perdant les héritières,
Y faire dominer ses bassesses altières.
De là vient, pour franchir les degrés souverains,
Qu'il n'est point de forfaits qui coûtent à ses mains;
Que, née au sein du peuple, elle en a la rudesse,
L'emportement féroce, ou la rampante adresse;
Que, chez les grands formée, elle y joint de leurs cours
L'imposture flatteuse et les lâches détours.
Connaissez cette femme, Hérodiade affreuse,
Aux vices complaisante, aux vertus rigoureuse,
Sans pitié, sans remords, et sans attachements,
Des humains à ses pieds foulant les sentiments;
A combler les forfaits seulement héroïque,
Les poignards, les poisons arment sa politique :
Enfin, cette barbare (a-t-elle un autre nom?)
De son époux sanglant fait un nouveau Néron.
Tous deux de Brunehaut juraient la mort prochaine;
C'en était fait : alors des champs de la Touraine
Accourut à sa voix Mérovée amoureux.
Il m'implora : je crus, en consacrant leurs feux,
Conquérir à ce prince un royaume sans guerre,
Et donner à la reine un protecteur sincère;
Que le père et le fils, liant les deux maisons,
Joindraient la cour de Metz à la cour de Soissons;
Et qu'un jour cet hymen, par une paix profonde,
Sauverait Brunehaut des coups de Frédégonde.
L'événement, seigneur, contre moi va tourner;
Mais mon cœur en ses vœux ne peut se condamner.

Le saint pasteur de Tours, père de notre histoire,
Défendra hautement ma vie ou ma mémoire,
Et de la vérité les témoignages purs
Flétriront mes bourreaux dans les siècles futurs.
Vous savez tout : jugez.

GOMBAUD.

Je plains votre sagesse,
Que trompe en ses desseins la fortune traîtresse.
L'innocence des vœux n'en fait point le succès :
Échouer est un crime en ces sanglants procès.
Vous voyez qu'ourdissant la trame la plus noire,
Frédégonde toujours s'absout par la victoire.
Brunehaut, qui naquit au faîte des grandeurs,
N'a pas des bas degrés touché les profondeurs.
Des princes en sa cause engageant le courage,
Elle sort des périls au mépris du carnage;
Quand l'autre, plus hardie, épargnant le soldat,
Conjure les dangers par les seuls coups d'État :
L'une, irrite les grands, et l'armée, et l'Église;
L'autre de leur pouvoir s'appuie et s'autorise :
L'une, en ses vanités dédaignant de ployer,
Méprise l'art trompeur que l'autre ose employer.
Moi, du grand Sigebert longtemps ami fidèle,
Je sers son fils, sa veuve, et ferai tout pour elle.
Empêchons la fureur de la persécuter.
Soudain à Chilpéric je cours me présenter,
Lui dire que Gontran la protége et l'appelle,
Et que le fier Mummol, armé pour sa querelle,
S'il n'épargne sa tête, est prêt à la venger.

PRÉTEXTAT.

Dieu saura vous conduire et vous encourager.
Allez donc : et, vainqueurs des discordes impies,
Puissions-nous en leur rage apaiser deux furies !

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHILPÉRIC, GARDES.

Non, non, en vain ce lieu que le peuple révère
Dérobe un fils coupable à mon arrêt sévère.
Aux monuments des saints chercher l'impunité,
C'est à son crime encor joindre l'impiété.
Sa complice ni lui n'auront point de retraite.
Forcez le seuil du temple ; allez, qu'on les arrête.
Exécutez mon ordre, et m'amenez ici
L'odieux Prétextat...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PRÉTEXTAT.

PRÉTEXTAT, aux soldats.

Demeurez... me voici.

CHILPÉRIC.

Téméraire prélat, viens-tu par ton audace
De mon juste courroux défier la menace ?
Crois-tu qu'en m'affrontant, ton insolent aspect
Du rang que tu trahis m'impose le respect ?
Le saint épiscopat dont tu reçus la marque
Ne t'a-t-il enhardi qu'à braver ton monarque ?
Penses-tu sans danger à mes regards t'offrir,
Et me fermer des lieux que je prétends m'ouvrir ?

PRÉTEXTAT.

Ce n'est point Prétextat, seigneur, qui vous les ferme ;
De la maison de Dieu c'est la loi stable et ferme ;
C'est votre propre foi, qui vous doit avertir
De ne point condamner votre âme au repentir
Vous, noble fondateur de pieux édifices,
Oublierez-vous quel droit s'attache à leurs auspices ?

CHILPÉRIC.

Et vous, à mon pouvoir fier de vous opposer,
Du commerce du ciel espérant abuser,
Vous-même oubliez-vous que le devoir des prêtres
Est de sanctifier le sceptre de leurs maîtres,
Et non de conspirer à l'ombre des autels?
Le mien est d'étouffer vos complots criminels.
Quoi donc! présumez-vous que de vos mains bénies
Je vous laisse former des trames impunies,
Et faire, en disposant de l'État tout entier,
Sur un trône ennemi siéger mon héritier?
De quel front, l'unissant à ma fière adversaire,
Scellâtes-vous leur pacte à mon repos contraire?
Voulez-vous que, régnant sur nos bords envahis,
Ayant armé mon frère, elle arme encor mon fils;
Et que de ma maison sa haine triomphante
Sème chez moi l'horreur des partis qu'elle enfante?
Quel prix de votre audace avez-vous donc reçu?
Ah! si d'un fol espoir l'erreur vous a déçu,
Réparez les forfaits dont vous attend la peine :
Livrez-moi Mérovée et sa coupable reine.

PRÉTEXTAT.

Vous les livrer! qui? moi? me rendre lâchement
De cette trahison le servile instrument!
Moi, grand Dieu, leur ôter l'abri qui les protége!
Changer pour eux l'autel en un funeste piége?
Qu'un autre les arrache à l'ange du Seigneur :
Son aile ici les couvre; il est leur défenseur.
Des enfers sous vos pas ne frayez point les routes :
Déjà plus d'une fois ces parvis et ces voûtes
Ont vu s'armer les saints, et les morts se lever,
Contre d'aveugles rois qui les osaient braver.
Ne les imitez pas, ou redoutez, vous dis-je....

CHILPÉRIC.

Soldats, d'un imposteur démentez le prestige!
Entrez, et saisissez le prince et Brunehaut.

PRÉTEXTAT.

Soldats, craignez mon Dieu, qui parle de plus haut!

CHILPÉRIC.

Factieux! tu mourras dépouillé de ton titre...

PRÉTEXTAT.

Ministre de Sion, l'Église est mon arbitre;

Et le courroux d'un roi, s'il veut m'assassiner,
Peut m'arracher la vie, et non me condamner.

CHILPÉRIC.

Traître, dont l'insolence insulte au diadème,
N'as-tu pas offensé ton Église elle-même,
En consacrant des nœuds qu'elle n'a point permis?
La veuve de mon frère est femme de mon fils :
C'en est assez; attends ton arrêt d'un concile.
Qu'aux pervers tels que toi ce temple donne asile;
Mon sceptre ne fera nulle injure à la croix.
Plus juste, plus prudent, plus saint que tu ne crois,
Chilpéric ne veut point, par des coups tyranniques,
Des peuples soulever les rumeurs fanatiques.
Ma rigueur t'absoudrait en hâtant ton trépas
Devant le tribunal formé par les prélats,
Et, changeant ton opprobre en un noble martyre,
Lorsqu'on doit te juger, semblerait te proscrire.
Vis, attends en ton cloître un châtiment honteux;
Garde sous tes autels ce couple dangereux
Que ligua contre moi ton zèle sacrilége.
Je maintiens de ce lieu l'auguste privilége :
L'eau, le pain et le feu, refusés alentour,
Ne pourront sans mon ordre entrer dans ce séjour;
La faim, la pâle faim, déchirant vos entrailles,
Vous forcera bientôt à quitter vos murailles,
Et, servant de ministre à mes inimitiés,
Vous traînera tous trois suppliants à mes pieds.
Alors vous subirez la peine de vos crimes.
Mais qu'aperçois-je?...

PRÉTEXTAT.

O ciel! ce sont ses deux victimes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MÉROVÉE, BRUNEHAUT.

CHILPÉRIC.

Enfin je te revois, transfuge de ma cour,
Fils indigne du sang à qui tu dois le jour,
Incestueux mari d'une reine ennemie!
Et toi que sur nos bords la discorde a vomie,
Perfide Brunehaut, qui viens à ses côtés

Essayer de fléchir mes esprits irrités!
Sans doute le remords qui déjà vous éclaire
Vous a fait malgré vous sortir du sanctuaire;
Sans doute avec horreur son sein a rejeté
Votre rébellion et votre impureté :
Mais quand le Roi des rois vous est inexorable,
Ne comptez pas trouver mon cœur plus favorable.
Allez dans le conseil des grands et des guerriers
Abjurer vos liens, vos projets meurtriers,
Et mourir s'il le faut, déchus de la couronne,
Pour l'exemple de tous et la paix de mon trône.

MÉROVÉE.

Non, si de l'équité vous n'entendez le cri,
Nous ne sortirons pas de notre auguste abri;
Non, du moins vos bourreaux, s'ils en ont l'insolence,
Nous en arracheront, mais par la violence,
Mais en tranchant, seigneur, nos jours infortunés,
En face des autels par le sang profanés.
De notre approche encor sachez la noble cause :
Avertis des périls où ce prélat s'expose,
Rougissant que pour nous il soutînt votre abord,
Nous accourons tous deux nous unir à son sort.

CHILPÉRIC.

Eh quoi! jusques au bout poussant ta frénésie....

MÉROVÉE.

Suspendez les transports dont votre âme est saisie,
Mon père....

CHILPÉRIC.

Parle mieux; je ne suis que ton roi.

MÉROVÉE.

Reconnaissez un fils.

CHILPÉRIC.

L'es-tu resté pour moi?
Demande à tes soldats, qui, m'entourant d'alarmes....

MÉROVÉE.

Mon ordre, à votre nom, a fait tomber leurs armes.

CHILPÉRIC.

Sous quels autres drapeaux, si ce n'étaient les tiens,
Ont-ils d'abord marché vers mon camp?

BRUNEHAUT, fièrement.

Sous les miens.

CHILPÉRIC.

Ainsi donc contre moi sa fureur vous seconde!...

BRUNEHAUT.

Non contre vous, seigneur, mais contre Frédégonde.

CHILPÉRIC.

Contre elle!... Ah! s'il se peut, tâchez de m'expliquer
Qu'attaquer mon épouse est ne point m'attaquer.

BRUNEHAUT.

Sa haine, à mon époux livrant la même guerre,
Vous faisait me combattre, et non pas votre frère;
Et dans l'art de s'armer sous de justes raisons
Son exemple innocent m'a fourni des leçons.
Une autre, en l'imitant dans ses noires épreuves,
Eût appris par quels coups on fait d'illustres veuves...
Votre fils, m'accordant l'appui de sa valeur,
A devant les autels épousé ma douleur;
Et contre une marâtre il tourna sa colère,
Sans se vouloir jamais révolter contre un père.
Quel crime est donc le sien? que me reprochez-vous?

CHILPÉRIC.

L'hymen qui sans mon vœu le nomme votre époux.

BRUNEHAUT.

Un prince ne peut-il avec indépendance
Se choisir des liens dignes de sa naissance;
Et doit-il, en sujet, attendre qu'une loi
Lui permette d'aimer et de donner sa foi?
Accoutumer son âme à ce vil esclavage
Serait mal de régner faire l'apprentissage.

CHILPÉRIC.

Les fils des potentats se rendent criminels
Quand leur foi se soustrait aux ordres paternels,
Et quand leur libre choix forme des hyménées
Qui peuvent de l'État changer les destinées.

BRUNEHAUT.

Est-ce en effet un choix honteux à votre sang
Que de s'être conquis une épouse en mon rang?
Trouveriez-vous sa flamme et plus noble et plus belle,
S'il eût, en ses amours vous prenant pour modèle,
Retiré du néant la fille d'un sujet,
Ou du toit d'un pasteur quelque vulgaire objet?
Cette épouse, étrangère au titre de princesse,

De ses grossières mœurs eût gardé la bassesse,
Et, du sang de Clotaire éternel déshonneur,
Exhalé sur sa race un souffle empoisonneur :
Et si, par la discorde enfin précipitée,
Dans l'abîme où je suis la guerre l'eût jetée,
Sans alliés, sans droits, livrée à ses vainqueurs,
Ses revers n'auraient point ému de nobles cœurs;
Les princes ni les rois n'eussent jamais pour elle
Soulevé l'Austrasie, où leur voix me rappelle;
Et ton frère Gontran, mon glorieux soutien,
N'eût pas reçu son fils comme il reçoit le mien.
Pèse tes intérêts, médite, considère
S'il te faut m'immoler, au péril d'une guerre;
Ou, réglant tes desseins par un plus sage avis,
Si tu dois avec moi laisser partir ton fils,
Pour que dans les États que mon amour lui donne
Siége un roi que le sang allie à ta couronne.
Résous-toi; ma fierté ne sait point supplier,
Et j'aime mieux mourir que de m'humilier.

CHILPÉRIC.

Superbe, dont la voix brave ici ma justice,
A tant d'orgueil peux-tu mêler tant d'artifice?
En ta vaine promesse un rapport te dément.
C'est peu de me tromper, tu trompes ton amant;
Tu le flattes d'un trône, et de ton Austrasie
Par ton enfant déjà la couronne est saisie;
Tes peuples et les grands l'ont proclamé leur roi :
Gontran est son tuteur, il a reçu leur foi.
Tu dis que de l'État mon fils prendra les rênes,
Pour que sa main te serve à sortir de mes chaînes.
Que ne l'éclaires-tu sur le couronnement
Qui l'exclura chez toi de tout commandement?

BRUNEHAUT.

Ce que, si loin de moi, règlent en mon absence
Votre frère et les grands, limitant ma régence,
Ne peut, à mon retour, altérer le pouvoir
Que seul en mon royaume un époux doit avoir :
Nous reprendrons le sceptre, et dans l'État tranquille
Mon tendre Childebert deviendra son pupille.

MÉROVÉE.

Eh! seigneur, que m'importe un pouvoir absolu?

Sa main est le seul bien que mon cœur ait voulu.
Ai-je vu sur son front briller le diadème?
Non, de ses seuls appas j'ai vu l'éclat extrême.
C'est assez, c'est assez qu'ayant sauvé ses jours,
Trop payé de mes soins par de longues amours,
Sans trésors, sans sujets, sans trône, sans empire,
Pour veiller à son sort près d'elle je respire;
Mon ardeur n'a besoin que de l'idolâtrer.
Du plaisir de sa vue heureux de m'enivrer,
La suivre est de mon cœur l'ambition suprême;
Et c'est dans cette reine elle seule que j'aime.

CHILPÉRIC.

Voilà comme, aveuglant tes esprits insensés,
A sortir du devoir son art les a poussés;
Voilà comme, d'un traître habile séductrice,
Elle a de ta jeunesse entraîné le caprice.
Seule étant ton arbitre, et t'imposant sa loi,
Tu vivrais son esclave, et ne serais pas roi:
Par ces haines toujours ta fureur gouvernée...
Mais non, ta souveraine est ici détrônée:
Va, va, je saurai bien rompre vos nœuds pervers,
Et briser votre ligue en resserrant ses fers.
Vous ne me nuirez plus.

MÉROVÉE.

Consultez Frédégonde:
Notre mort est l'arrêt de sa noirceur profonde;
Par elle Chilpéric n'est pas moins dominé
Qu'ici par Brunehaut je ne suis enchaîné.
Ce trop aveugle amour qu'en mon âge il réprouve,
Dans l'automne des ans sa faiblesse l'éprouve:
L'objet fatal qu'il sert règne en tyran sur lui;
A sa docilité, s'il l'ordonne aujourd'hui,
Ce prince, complaisant à sa moindre parole,
De nos têtes fera présent à son idole.

CHILPÉRIC.

Ah! c'est à mon courroux que je vais t'immoler.
Gardes, à ce rebelle apprenez à trembler...
Frappez ce couple infâme...

PRÉTEXTAT.

O roi, qu'allez-vous faire?
Révoquez, révoquez un ordre sanguinaire.

J'ose vous rappeler, non les droits de ce lieu,
Qui proscrit la vengeance horrible devant Dieu;
Non vos propres serments, dont la majesté sainte
Vous défend l'homicide en cette même enceinte;
Mais que de vos enfants déjà le noble aîné
Sous le fer des combats a péri moissonné;
Mais que ce second fils, resté pour votre gloire,
Victime de vos coups, ternirait votre histoire;
Mais qu'un cœur paternel, même dans sa fureur,
En lui donnant la mort tressaillirait d'horreur :
De votre père aussi, dont l'âme vous contemple,
De Clotaire effrayé retracez-vous l'exemple.
Du triste Cramme à peine il devint le bourreau,
Qu'un noir spectre a hâté ses pas vers le tombeau :
Cramme sanglant, le jour, se levait sur ses traces;
Cramme sanglant, la nuit, redoublait ses menaces...
Tremblez, fils de Clotaire; ouvrez l'oreille aux cris
Qu'il jette encor vers vous pour le fils de son fils :
Il vous peint les horreurs de sa longue souffrance;
Lui-même sous ces murs vous prescrit la clémence;
Il parle, il apparaît...

CHILPÉRIC, épouvanté.

Oui, je l'entends, le vois!...
Clotaire!... je pardonne et je cède à ta voix!
Qu'ils ne redoutent plus ma rigueur vengeresse.
Chère ombre, c'est à toi de sceller ma promesse...
Les enfers inscriront le serment que je fais :
Anathème sur moi, si je le romps jamais!

MÉROVÉE.

O mon père!...

CHILPÉRIC.

Oublions tout sujet de reproche :
Vivez tous deux.

(Il embrasse son fils.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANSOALDE.

ANSOALDE.

Seigneur, Frédégonde s'approche :
Votre édit, que partout notre reine a semé,

Vous a soumis la ville, et tout est désarmé.

BRUNEHAUT, au jeune prince.

Mérovée, évitons les regards de sa haine.

MÉROVÉE, à Chilpéric.

Souffrez que nos chagrins s'écartent de la reine;
Notre aspect de son cœur pourrait aigrir le fiel.

PRÉTEXTAT, à Chilpéric.

Ils vont de vos bontés remercier le ciel.
Frédégonde, seigneur, accusa ma conduite :
Permettez qu'à ses yeux me cache aussi la fuite

SCÈNE V.

FRÉDÉGONDE, CHILPÉRIC, ANSOALDE, qui se retire.

FRÉDÉGONDE, bas à Ansoalde.

Existent-ils encor?

ANSOALDE, bas à la reine.

Tous deux.

FRÉDÉGONDE.

Tous deux!... Sortez!

(Ansoalde et les gardes sortent.)

Grâce au ciel, cher époux, les mutins sont domptés.
Enfin de Brunehaut la ligne est dissipée;
Sa trame avec sa vie est sans doute coupée?

CHILPÉRIC.

Non, elle respire.

FRÉDÉGONDE.

Elle! et Mérovée?

CHILPÉRIC.

Il vit.

FRÉDÉGONDE.

Quel réduit ténébreux à vos coups les ravit?

CHILPÉRIC.

Ensemble ils sont venus s'offrir à ma vengeance.

FRÉDÉGONDE.

Qui les a préservés, seigneur?

CHILPÉRIC.

Mon indulgence.

FRÉDÉGONDE.

Craignez pour vous.

CHILPÉRIC.

Ce lieu les tient emprisonnés.

FRÉDÉGONDE.

Vous recevrez la mort, si vous ne la donnez.

CHILPÉRIC.

Trop de crainte eût rendu ma rigueur trop cruelle :
Mérovée est mon fils.

FRÉDÉGONDE.

Ce fils n'est qu'un rebelle.

CHILPÉRIC.

Prétextat l'a soustrait à mes sévérités.
Ses discours pleins de feu...

FRÉDÉGONDE.

Quoi ! vous les écoutez ?

CHILPÉRIC.

Mon courroux l'a frappé de présages sinistres...
Mais l'Église a le droit de juger ses ministres.

FRÉDÉGONDE.

Même de les absoudre.

CHILPÉRIC.

Elle a contre eux les lois
De son saint tribunal, indépendant des rois.

FRÉDÉGONDE.

Ce prêtre est impuni ! Brunehaut est sauvée !
Votre faiblesse même excuse Mérovée !

CHILPÉRIC.

Je veux que de tous trois les jours soient épargnés.

FRÉDÉGONDE.

Est-ce à vous de le dire ?

CHILPÉRIC.

Est-ce vous qui régnez ?

FRÉDÉGONDE.

Moi, seigneur ! quelle part ai-je au pouvoir suprême ?
Vous puis-je seulement conseiller pour vous-même ?

CHILPÉRIC.

Si je vous en croyais, quel serait donc le sort
Du prélat, de la reine, et du prince ?

FRÉDÉGONDE.

La mort.

CHILPÉRIC.

Ah ! déjà ma famille, assez ensanglantée,

Frappe de noirs soucis mon âme épouvantée ;
Assez, assez de morts errent autour de moi.
Je ne sais : dans mon cœur se glisse un sombre effroi ;
Un deuil secret me plonge en une horreur profonde :
Je transis, je m'abats. Que veux-tu, Frédégonde?
Tant de crimes punis par des crimes plus grands,
Tant de coups par nos mains portés sur nos parents,
Une épouse en mon lit par mon ordre étouffée,
Et ma fureur sans cesse au carnage échauffée,
M'agitant jour et nuit, s'unissent à mes yeux
Aux tableaux des forfaits commis par mes aïeux.
Je ne vois que poignards, que breuvages perfides ;
Mon sommeil inquiet ne rêve qu'homicides...
Est-ce que d'un péril Dieu nous veut avertir
En troublant les saisons qu'il semble intervertir?
Quel siècle! Dit-on vrai? nos hivers font éclore
Des fleurs qu'en nos étés un vent glacé dévore ;
Les monts et les cités, s'écroulant en nos jours,
Du Rhône mugissant ont divisé le cours ;
Des astres inconnus roulent aux cieux leurs flammes ;
La terre tremble, s'ouvre, et de plaintives âmes
Laissent en s'échappant les sépulcres déserts ;
Des traits contagieux empoisonnent les airs.
Feux d'expiation, pâlis dans les ténèbres,
Vous vous êtes éteints aux chapelles funèbres!
Et vous, on vous a vus, noirs démons infernaux,
Voler au front des tours, siéger sur nos châteaux.
On dirait qu'irrité par toutes nos victimes,
L'ange exterminateur nous appelle aux abîmes.

FRÉDÉGONDE.

Chilpéric, la nature en ses déréglements
Fait-elle à Frédégonde éprouver vos tourments?
Laissons là ce désordre, et songeons où nous sommes :
Plus que la main de Dieu craignons la main des hommes.
Prévenez, croyez-moi, votre dangereux fils,
Et vengez mes enfants de son frère Clovis.
Leur mourante langueur est l'effet de ses piéges :
Sa compagne est instruite en l'art des sortiléges ;
Ses philtres venimeux, peut-être sans retour,
Vont bientôt m'enlever deux fruits de votre amour!
S'ils périssent, plaignez les ennuis de leur mère...

Écrasez ces méchants, nés au sein d'Audovère :
L'un éteint ma famille, et l'autre, plus fatal,
Veut pour vous détrôner se faire votre égal ;
Et du sceptre qu'en dot il tient d'une ennemie
La tige grandira sur ma tombe affermie.
Prévenez leurs complots.

CHILPÉRIC.

J'ai su les prévenir.

FRÉDÉGONDE.

Avez-vous assez fait ?

CHILPÉRIC.

Que faut-il ?

FRÉDÉGONDE.

Les punir.

CHILPÉRIC.

Comment ? tous trois !.. tous trois !...

FRÉDÉGONDE.

La mort, la mort, vous dis-je.

CHILPÉRIC.

J'ai juré qu'un pardon...

FRÉDÉGONDE.

Eh ! quel serment oblige ?
Du coup, pour vous sauver, je prends l'horreur sur moi.

CHILPÉRIC.

Arrêtez !... ils vivront : seul ici je suis roi.
Songez-y bien : quittez tout projet sanguinaire ;
Pensez aux derniers mots que prononça Clotaire ;
« Combien est grand, terrible, un Dieu qui de ses mains
« Dans la poudre sitôt abat les souverains ! »

SCÈNE VI.

FRÉDÉGONDE seule.

Toi seul es roi, dis-tu ! va, mon titre me donne
Pour ton propre salut la moitié de ton trône.
Que dis-je ? à ma fierté, monarque irrésolu,
Cède même ta part du pouvoir absolu.
Ame ingrate, et farouche, et superstitieuse,
Régirais-tu sans moi ta maison factieuse ?
Tes guerriers, tes prélats, ta cour, tes favoris,

Possédaient ton royaume, et je le leur ai pris.
Tu règnes sur la France, et moi sur ta personne;
Moi seule sur ton front je maintiens ta couronne.
Comptes-tu qu'à tes fils je la laisse passer?
Sur la tête des miens je saurai la placer :
Elle leur appartient acquise à mon audace,
Et mon ambition la promet à ma race.
Si je perds mes enfants, constante en mon dessein,
Je la garde au dernier qui naîtra de mon sein.
Sous les murs de Tournai, lâche, on te l'eût ôtée...
Par mes coups de poignard je l'ai bien achetée!
Roi faible, un peu de sang t'inquiète à verser...
Quand les meurtres font peur, faut-il les commencer?
A la vertu quittée un retour inutile
Expose aux châtiments d'un attentat stérile;
Et le plus sûr alors, pour n'être pas détruit,
Est; en allant plus loin, d'en recueillir le fruit.
L'ouvrage consommé t'en donnera la preuve :
J'abattis Sigebert, je poursuivrai sa veuve;
Et je n'attendrai pas qu'elle, ou son défenseur,
Venge en me renversant son époux et sa sœur.
O vous de qui les bras frappèrent l'un et l'autre,
Mon courage a besoin des services du vôtre :
De mes grands coups d'État instruments ignorés,
Venez vous vendre à moi, par mon or attirés;
Vos âmes, dans le meurtre inflexibles et dures,
Ne craignent les prisons, ni même les tortures.
En vain interrogés par le fer et le feu,
Au prêtre, au juge, au Christ, refusez tout aveu.
Chargez-vous de l'affront de votre ministère :
Les cours, en leurs forfaits, veulent ce grand mystère,
Afin qu'un peuple aveugle et cherchant des témoins
A qui les commanda les impute le moins.
Prévenez le soupçon que c'est moi qui vous guide...
Mais que fais-je?... ce coup suivi d'un bruit rapide...
Peut-être au lieu du fer, le poison plus discret...
Non... à son emploi seul on me reconnaîtrait.
Eh! pourquoi tant de soins?... Que Brunehaut expire,
Et que de son amant la tombe soit l'empire.
Je ne suis en péril que tant qu'elle vivra...
Marchons avec la Mort, elle m'en défera.

La Mort, que sans effroi nul homme ne regarde,
Fut toujours ma compagne, et ma plus sûre garde.
Noire divinité, je tiens tout de tes mains;
C'est toi qui m'as du trône aplani les chemins :
Ma fortune attaquée à tes armes se fie;
Prends mes fiers ennemis, je te les sacrifie.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNEHAUT seule.

Odieux attentat d'une femme implacable!
Barbare! Quoi! ta haine irréconciliable,
Au mépris des traités s'obstine en ses desseins,
Et, pour comble d'horreur, arme deux assassins?
Sur ma tête déjà l'épée était levée...
L'escorte de Gombaud, grâce au ciel, m'a sauvée;
Je t'échappe... A ton tour, criminelle, frémis.
Tes ministres affreux te vont être remis :
Sanglants et mutilés, tu les verras toi-même
Devenir les témoins de ta fureur extrême.
Mon ordre a fait trancher leurs homicides mains,
Que poussaient contre moi tes ordres inhumains :
Tremble que les vengeurs par qui je les renvoie
A te punir enfin ne trouvent une voie!...
Commençons une lutte, où notre égal courroux
Se puisse en même temps rendre les mêmes coups :
La carrière est ouverte à ta rage effrénée...
Auguste et noble honneur du trône où je suis née,
Antique foi des grands, lois de l'humanité,
Silence! fléchissez sous la nécessité.
En vain murmurez-vous qu'une illustre princesse
Imite Frédégonde en sa scélératesse,
Et qu'ici l'une et l'autre, indignes des grandeurs,
N'aient que des meurtriers pour seuls ambassadeurs.
Mais l'une ose attaquer par les armes du crime,

L'autre aussi doit les prendre, ou périr sa victime;
Et, dupe des méchants, la générosité
Offre trop d'avantage à leur iniquité.

SCÈNE II.

MÉROVÉE, BRUNEHAUT.

BRUNEHAUT.

Ah! je vous attendais, cher prince!

MÉROVÉE.

La cruelle!
Ici la trahison est entrée avec elle.
J'ai su de quel danger échappe Brunehaut :
Mes pas, qui vous cherchaient, ont rencontré Gombaud;
Il m'a tout dit... mon âme en est encor glacée...
A peine revenus d'une terreur passée,
Lorsque nous respirions dans l'espoir de la paix,
Voir à nous séparer des meurtriers tout prêts!
Quel sujet imprévu d'alarmes renaissantes!
Si vous eussiez péri sous leurs mains menaçantes,
Brunehaut, votre mort entraînant votre époux...
Non, j'aurais, un moment après ces lâches coups,
A vous survivre encor condamné mon courage,
Pour me baigner au sang d'un monstre plein de rage,
Et vous aller rejoindre en nos tombeaux ouverts,
Devancé d'une infâme attendue aux enfers.
Mais je te vois! tu vis! la haine meurtrière
N'a pas éteint ces yeux, dont la tendre lumière,
Me pénétrant de joie et m'enflammant d'amour,
Est plus chère pour moi que la clarté du jour!
Eût-on pu te frapper? quel homme assez barbare
Pour détruire du ciel un ouvrage si rare?
Va, ton aspect lui seul aura fait chanceler
Les farouches bourreaux qui venaient t'immoler;
Et sans doute, arrêtant leur fureur éperdue,
De ta seule beauté l'éclat t'a défendue.

BRUNEHAUT.

Tu prêtes, Mérovée, au peu que j'ai d'appas,
Un magique ascendant que Brunehaut n'a pas;
Des scélérats glacés l'âme est inaccessible
A ces impressions de ta candeur sensible.

Mes yeux, dont ce discours relève les douceurs,
Auraient été contre eux de faibles défenseurs.
Eh! d'ailleurs, Frédégonde, aussi jeune et plus belle,
Accoutuma leur vue à n'admirer qu'en elle
Un si fragile éclat qui maîtrise leur roi...

MÉROVÉE.

Oh! ne compare pas Frédégonde avec toi.
Regarde-la; le crime a peint sur son visage
De ses penchants hideux une sinistre image:
La trompeuse splendeur qu'étale sa beauté
N'est qu'un voile brillant à leur difformité.
Je ne sais quoi d'affreux perce à travers ses charmes;
Leur séduisante amorce inspire des alarmes:
Son regard est cruel même en nous caressant;
Le souris de sa bouche est triste et menaçant;
De son front dédaigneux la hauteur sourcilleuse
Obscurcit les appas dont elle est orgueilleuse.
Ses traits durs et pensifs ont un calme odieux:
Et surtout, quand la joie étincelle en ses yeux,
De leur férocité l'expression rapide
Trahit toute l'horreur de sa beauté perfide.
Ainsi, le plus souvent, l'usage des forfaits
Flétrit la grâce même et noircit les attraits.

BRUNEHAUT.

Je le crois, et pourtant sa beauté trop fatale
Du rang le plus abject en a fait mon égale:
Votre père, qui l'aime autant que vous m'aimez,
Juge d'elle autrement que vous ne présumez.
Tout sinistres qu'ils sont, ses traits ont l'avantage
D'assujettir ses vœux, d'enchanter son vieil âge:
Elle éclipsa chez lui votre mère et ma sœur.
Hélas! peut-être même embrassant sa noirceur,
Refusant d'en admettre une preuve récente,
Voudra-t-il du complot la trouver innocente.
Je crains qu'à mon récit, par trop d'aveuglement,
Il n'accuse que vous de son emportement;
Qu'au bruit de la discorde entre nous rallumée
Il n'en punisse encor sa captive opprimée,
Et ne veuille aussitôt, pour finir les combats,
Trancher par votre mort le sujet des débats.

MÉROVÉE.

Dieu! mon père envers nous serait-il si parjure?...

Son épouse à lui seul fait une haute injure.
Je ne puis en sa foi soupçonner de détours ;
Deux fois il m'a promis de respecter tes jours.
Non, non, ne doute pas que son cœur ne frémisse.
Déclarons-lui ce meurtre, invoquons sa justice :
Elle reconnaîtra qu'un forfait aussi noir
Insulte à sa promesse, attente à son pouvoir ;
Et que de toute paix le gage est un vain titre,
Si, les poignards en main, la reine en est l'arbitre.

BRUNEHAUT.

L'épouse de son fils lui va tout révéler.
Sur nos communs périls je venais lui parler ;
Mais remettez ce soin à ma seule prudence,
Gardez-vous d'assister à notre conférence :
Votre père, une fois déjà trop irrité,
Croirait que vos discours blessent sa dignité
Le sage Prétextat, notre appui tutélaire,
Vous donne par ma voix ce conseil salutaire :
Suivez-le.

MÉROVÉE.

Ses avis sont nos guides certains :
Toujours son amitié surveilla mes destins.
Mais parmi tant d'écueils dont l'horreur t'environne,
Forcé de te quitter, je sens que je frissonne...
Il semble qu'un malheur m'attende à mon retour...
Protection du ciel ! rassure mon amour :
Ah ! j'éprouve trop bien, dans l'espoir et la crainte,
Qu'un chaste amour nous lie à la piété sainte ;
Et ma foi s'abandonne à la Divinité
Qui nous élève aux cieux par la félicité.
Grand Dieu ! qui des transports de ma reconnaissance
Connais la pureté, vois la simple innocence,
Tu sais si j'imitai mes profanes aïeux,
Qui, princes moins zélés que superstitieux,
Disputant aux remords leurs cœurs pusillanimes,
N'imploraient de tes saints que le pardon des crimes ;
Qui, de ton sanctuaire au carnage courants,
Revolaient enhardis à des forfaits plus grands,
Bâtissaient des autels, puis, dans tes eaux lustrales,
Du sang qui les souillait lavaient leurs mains fatales,
Et croyaient que, sauvés par ta religion,
Ils trompaient et l'enfer et ton aversion !

BRUNEHAUT.

Votre vertu jamais ne suivra leur exemple...
On vient... C'est Chilpéric... Allez, de grâce, au temple,
Allez de ma démarche instruire Prétextat.
Je vais me plaindre au roi d'un lâche assassinat...
Non loin de moi surtout que notre escorte veille.

(Mérovée se retire.)

SCÈNE III.

CHILPÉRIC, BRUNEHAUT.

BRUNEHAUT.

Seigneur, pardonnez-moi d'affliger votre oreille.
On a de vos serments blessé la majesté;
Je réclame d'un roi la suprême équité :
D'un juste châtiment donnez l'exemple au monde.
Ici, deux assassins, poussés par Frédégonde,
Ont menacé ma tête, et l'eussent fait tomber,
Si Gombaud à leurs coups n'eût su me dérober.

CHILPÉRIC.

Dieu! qu'entends-je?...

SCÈNE IV.

CHILPÉRIC, FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT.

FRÉDÉGONDE.

Seigneur, à mes dangers ravie,
J'accours vous implorer pour défendre ma vie.
Auprès de Brunehaut vous devez tressaillir;
Ses lâches meurtriers viennent de m'assaillir.

CHILPÉRIC.

Où suis-je? ô double crime! exécrable insolence!

BRUNEHAUT.

Justice enfin, seigneur!

FRÉDÉGONDE.

Enfin, seigneur, vengeance!

CHILPÉRIC.

De qui dois-je des deux écouter les terreurs?
De qui faut-il des deux absoudre les horreurs?

BRUNEHAUT.

Ravissez une reine à sa fureur jalouse.

FRÉDÉGONDE.

A sa haine implacable arrachez votre épouse.

CHILPÉRIC.

Éclaircissez, du moins, de ces atrocités
Ou l'infâme imposture ou les réalités.
Dans ce mystère affreux puisqu'il me faut descendre,
Tour à tour devant moi tâchez de vous défendre;
Ce n'est pas sans effroi que j'attends un flambeau
Qui dirige ma vue en ce gouffre nouveau.

FRÉDÉGONDE.

Ma plainte en l'accusant n'est point calomnieuse
Tous ont vu sur ma tête une main furieuse
Se lever en son nom, prête à m'assassiner.

BRUNEHAUT.

De mensonge on ne peut, seigneur, me soupçonner.
La main d'un meurtrier fut tout à coup saisie
Par cet ambassadeur qu'envoya l'Austrasie,
Et sa suite accourue a pris l'autre assassin
Qui portait, en son nom, le poignard sur mon sein.

FRÉDÉGONDE.

Apprenez...

CHILPÉRIC.

Qu'elle achève, et vous pourrez répondre.

FRÉDÉGONDE.

Qu'elle parle, seigneur; j'ai de quoi la confondre.

BRUNEHAUT.

Seigneur, vous êtes roi : vous savez quel devoir
A ceux de notre rang impose leur pouvoir :
La foi dans leur parole, et le vœu d'être justes,
Sont de leur majesté les attributs augustes.
Mon cœur se reposait sur les engagements
Que pour ma sûreté scellèrent vos serments.
Votre grandeur bravée, et l'asile du temple,
Et ma cause, et le ciel, tout veut un grand exemple.
Appelez les témoins, ils vous attesteront
Ce lâche assassinat, son éternel affront.
Mes amis, dont son crime irrita le courage,
De cette trahison voulaient punir sa rage :
Mais loin d'y consentir, respectant son époux,
J'ai moi-même apaisé leur trop juste courroux,
Et me suis contentée, en réprimant leur zèle,

De renvoyer par eux ses ministres vers elle.
Qu'elle jette sur moi ses forfaits inhumains,
Mon malheur la dément : prisonnière en vos mains,
Espérant de vous seul et la paix et la vie,
De vos ressentiments n'étant plus poursuivie,
Quel motif à cette heure, ou plutôt quel transport
M'eût fait tenter un coup qui m'assurait la mort ?
Votre épouse, à ma voix lâchement égorgée,
N'eût-elle pas par vous été sur moi vengée ?
Si comme elle, d'ailleurs, quelques meurtres récents
M'avaient accoutumée à ces actes sanglants,
Aurais-je donc tardé de commettre ce crime,
Quand ma sœur malheureuse expira sa victime,
Quand mon époux armé pour venger son trépas
Fut par ses messagers poignardé dans mes bras ?
C'est alors...

FRÉDÉGONDE.

Brunehaut, borne ton éloquence
A l'éclaircissement utile à ta défense.
C'est fatiguer le roi, présent pour te juger,
Que mêler à ta cause un objet étranger.
Dis-lui, dis seulement que, pour être impunie,
Il fallut d'un prétexte armer ta calomnie :
Dis-lui que, de ta rage ayant craint les effets,
Ce fut toi qui voulus m'imputer tes forfaits :
Dis-lui que, dans la trêve ainsi qu'en nos batailles,
Tu les couvres du nom de justes représailles ;
Que deux hommes sanglants, tout chargés de liens,
Nommés mes assassins, et traînés par les tiens,
Me furent présentés pour fournir à ta haine
Des raisons de vengeance à frapper une reine :
Dis au roi qu'aussitôt tes généreux amis,
Jaloux de mériter l'or que tu leur promis,
Ont fait luire à mes yeux leurs haches menaçantes,
Qu'a su tromper ma fuite en leurs mains impuissantes.
Ces aveux suffiront pour te justifier,
Et forcer sa justice à me sacrifier.

CHILPÉRIC.

Vos sanglants messagers m'instruiront mieux peut-être :
A la fois sous mes yeux faites-les comparaître.

FRÉDÉGONDE.

Mes soldats indignés leur ont donné la mort.

CHILPÉRIC épouvanté.

A tous?

BRUNEHAUT.

Vous le voyez! elle a craint leur rapport,
Le fer les a soudain condamnés au silence.

FRÉDÉGONDE.

Profite-en : leur bouche eût dicté ta sentence.

CHILPÉRIC, impétueusement.

Cessez, cruels esprits, cessez, féroces cœurs,
D'implorer mes arrêts, d'exciter mes rigueurs.
De vos emportements j'ai fait assez d'épreuves :
Et lorsque des complots vous m'arrachez les preuves,
Ma flottante équité, que vous voulez tromper,
L'une ni l'autre ici ne peut vous disculper.
Si vos crimes sont faux, plus ma raison y songe,
Moins j'ose les punir sur la foi d'un mensonge.
S'ils sont vrais, ô fureurs! ô transports détestés!
O monstrueux excès, honteux des deux côtés!
Moins reines à mes yeux qu'effroyables mégères
Puisqu'à vos dignités toutes deux étrangères,
De votre noble rang vous trahissez l'honneur,
Méritez-vous qu'un roi vous serve de vengeur?
Pourtant n'espérez pas que ma loi souveraine
Laisse agir librement votre indomptable haine,
Et, souffrant à mes droits vos communs attentats,
N'arrête point le cours de vos assassinats.
Non, farouches beautés, âmes de fiel trempées,
En filles des démons de l'enfer échappées,
J'en atteste le Dieu dont vos divisions
Attirent sur l'État les malédictions;
Si l'une donne à l'autre une mort imprévue,
Celle qui survivra, mon glaive ici la tue.
Adieu! Pleines encor d'un noir ressentiment,
Que l'horreur de vous voir soit votre châtiment :
Seules, au même lieu, je vous laisse en présence,
Pour vous faire frémir de votre ressemblance.

SCÈNE V.

FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT.

BRUNEHAUT.

Il m'était donc, ô ciel, réservé cet affront
De supporter l'aspect de son coupable front!
Et Chilpéric de moi rapproche avec injure
Des caprices du sort l'indigne créature.

FRÉDÉGONDE.

Grande et noble princesse, il coûte à votre orgueil
De se sentir heurté contre un si vil écueil.

BRUNEHAUT.

Quittez en vos propos cette ironie amère:
D'illustres potentats, moi, fille, épouse et mère,
Moi, qui des bords de l'Èbre arrivai sur le Rhin,
Destinée à porter le bandeau souverain,
M'abaisser jusqu'à vous, qu'au palais de vos maîtres
La brigue fit entrer, non l'honneur des ancêtres!
Ai-je eu besoin jamais, pour monter aux grandeurs,
De sombres trahisons, et d'infâmes ardeurs?
Les mœurs du peuple en vous dégradent la puissance.

FRÉDÉGONDE.

Les mœurs qu'à vos maisons inspire la naissance
N'ont pas tant de vertus qu'il faille les vanter :
La fortune m'oblige à trop les imiter.
Mon sang n'a point l'éclat dont votre race brille :
Des rives de la Somme, hélas! obscure fille,
Si j'y fusse restée, en mon heureuse paix
Mon cœur n'aurait conçu que d'innocents projets,
Et je vivrais peut-être, au sein des rangs vulgaires,
Moins coupable que vous en mes mœurs populaires.
Le destin autrement régla mon avenir :
Aux chambres du palais il me fit parvenir;
Et bientôt à la cour par le roi couronnée,
Il fallut me défendre, ou périr détrônée.
Qu'ai-je fait? Ah! dès lors vos parents, vos aïeux,
Ont frappé mes esprits d'exemples glorieux;
J'ai vu qu'à ces grands noms des Clovis, des Clotaires,
S'attachaient noblement des crimes nécessaires;

Que leurs frères sanglants, que leurs neveux meurtris,
De leurs droits disputés étaient l'illustre prix ;
Et, suivant leurs leçons pour garder ma couronne,
Je soutiens par vos mœurs la majesté du trône.

BRUNEHAUT.

Dites, dites plutôt qu'un affreux souvenir
Vous exclura d'un rang que vous osez ternir ;
Et qu'en nos noms, bientôt, les nations armées
Puniront les excès qui les ont opprimées :
Déjà mes longs malheurs les ont fait murmurer.

FRÉDÉGONDE.

Quelques tributs de moins me feront adorer.
Soulagé pour un temps du fardeau des subsides,
Le vulgaire bénit jusqu'à des parricides.
Mes soins ont évité d'éveiller les soupçons
Des comtes, des prélats, achetés par mes dons.
Ils m'aiment : je n'ai point, spoliant leur richesse,
Comme vous appauvri l'Église et la noblesse.
Mais vous, qui m'annoncez des imprécations,
Vous répondrai-je aussi par des prédictions ?
Si je brise vos fers, et si de l'Austrasie
La couronne par vous est jamais ressaisie
Sans règles et sans lois que vos présomptions,
Vous y ferez haïr vos folles passions :
Et tandis qu'en mes vœux marchant inébranlable,
Je léguerai la France à ma race durable
Vous, jouet des partis à la fois suscités
Par votre faste vain et vos cupidités,
Au nom des grands blessés de votre altier génie,
De vos propres États vous périrez bannie...
Puisse au moins, si je meurs, un fils né de mes flancs,
Héritier de ma haine et de décrets sanglants,
Vous livrer au trépas à grands cris condamnée,
Aux crins de ses coursiers hideusement traînée !

BRUNEHAUT.

Vous me raffermissez par ces cruels avis,
Si je ne dois mourir qu'au règne de vos fils.
Sans doute on vous apprend que de mon triste empire
Me rappellent les chefs avant de me proscrire,
Et que pour mon salut Gontran a réservé
Un secours qu'en mes fers vous n'eussiez point trouvé.

FRÉDÉGONDE, avec impétuosité.

Tranchons les vains discours : il faut, sans artifice,
Sur nos vrais intérêts que je vous éclaircisse.
Vous m'en croirez, madame, et savez que les grands
De leur sincérité n'ont pas d'autres garants.
Au sein de votre cour, où j'ai des émissaires,
Mon art vous a créé de puissants adversaires :
Jamais eux, ni Gontran de Chilpéric jaloux,
N'y voudront voir régner le fils de mon époux.
Chilpéric vous promet d'épargner votre vie;
Mais il vous tient captive, à son joug asservie,
Et vous n'en obtiendrez ni paix ni sûreté,
Si son fils, lui prouvant plus de fidélité,
Ne lui prête le feu de son âge héroïque
Pour lever le tribut qui pèse à l'Armorique;
Et des mouvants Bretons n'abat les ducs hautains
Avant d'aller pour vous repousser les Germains.
Vous m'entendez, madame? et vous êtes sauvée,
Si l'honneur vous résout à quitter Mérovée.

BRUNEHAUT.

Perfide! vous tâchez, en ébranlant ma foi,
De me priver d'un cœur qui s'intéresse à moi.

FRÉDÉGONDE.

Nous sommes sans témoins, et ce pacte est sans ruse :
Vous le démentirez si ma voix vous abuse.
Je n'imagine pas qu'un excès de pudeur
Vous enchaîne au devoir d'une éternelle ardeur,
Ni que pour un amant le scrupule vous pique
En des nœuds où, je crois, entra la politique.
En des jours de péril vous formâtes vos nœuds;
Vous saurez les briser, dès qu'ils sont dangereux.
Madame, il me souvient que, dans Paris captive,
Vous troublâtes mon cœur d'une alarme aussi vive,
Lorsque votre beauté, dans son choix indécis,
S'essaya sur le père avant de plaire au fils.
Faites d'un vain hymen l'utile sacrifice;
Moi, des inimitiés j'abjure l'injustice.
Les intérêts d'État, voilà mes sentiments :
Je règne, et je n'ai plus d'autres attachements.
Ainsi tend à son but ma volonté certaine;
Imitez-moi : je suis sans amour et sans haine.

BRUNEHAUT.

Je ne suis pas la même; et n'ai pas en mon sein
L'insensible froideur de votre cœur d'airain.
Le trône, hélas! m'impose un supplice bien rude,
S'il condamne le prince à mon ingratitude!...
Tout ce que Brunehaut peut promettre aujourd'hui,
C'est... en quittant ces lieux... de partir avant lui;
Et de lui préparer une voie à l'empire
Où mes Austrasiens tarderaient à l'élire,
Attendant que son père à nos traités de paix
Accorde sa présence, et comble mes souhaits.

FRÉDÉGONDE, souriant avec orgueil.

Il suffit... Chilpéric à mes conseils docile
Va vous rouvrir, madame, une route tranquille.
Gombaud peut librement accompagner vos pas :
Et nos peuples, troublés de nos mortels combats,
Surpris que notre paix sitôt soit publiée,
Verront à Brunehaut Frédégonde alliée.

(Elles se saluent et se retirent.)

BRUNEHAUT, en sortant.

Bientôt de cette paix me vengera le sort.

FRÉDÉGONDE, en sortant.

Le prix de cette paix, Mérovée, est ta mort.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHILPÉRIC, MÉROVÉE.

CHILPÉRIC.

Mérovée, assieds-toi; je veux sur ta carrière
Par mes sages conseils jeter quelque lumière;
Et, maître de ton choix, tu seras dès ce jour
Ou roi de l'Austrasie, ou sujet dans ma cour.
Mon fils, j'ai pardonné : ma tendresse m'oblige
A chasser de mon cœur le passé qui m'afflige.
Je fais plus : ma clémence, épargnant Brunehaut,

Permet qu'en ses États la ramène Gombaud.
Frédégonde elle-même, oubliant sa colère,
A ce traité de paix a résolu ton père.
Mais l'amour qui l'attache à mon seul intérêt
M'engage à t'imposer un rigoureux arrêt :
Il faut, si je l'en crois, qu'ici je te retienne...
Sa volonté pourtant ne règle pas la mienne.
De ton effroi subit calme les mouvements,
Et n'attends ton destin que de mes sentiments.
Je sais que Frédégonde, à mon sort attachée,
A de quelque autre soin l'âme en secret touchée,
Et ne peut qu'à regret voir sur un trône assis
Mon premier fils régner avant ses propres fils.
Son maternel orgueil, qui te la rend sévère,
Redoute mes faveurs pour le sang d'Audovère.
Moi, pénétrant ses vœux, non sans un peu d'ennui,
Je prétends qu'un État te devienne un appui,
Et m'assure à moi-même un allié fidèle
Contre tous mes parents, et, s'il le faut, contre elle.
Non qu'elle porte en rien atteinte à mon pouvoir;
J'ai lieu de m'y fier... mais il faut tout prévoir.
Entre avec moi, mon fils, en pleine confidence,
Et soumets tes désirs au soin de ma prudence.
Tu vois ce grand débris des Romains et des Goths,
Empire que nos mains arrachent au chaos,
Et qui, sous quatre noms informe en sa naissance,
Disputé par les Francs, n'est point encor la France :
Il ne peut s'affermir s'il ne reçoit la loi
D'une seule famille, et bientôt d'un seul roi.
Clovis, fier descendant des Sicambres nos pères,
Pour n'en former qu'un corps acheva trente guerres;
Et, tournant vers ce but ses rapides travaux,
Ne vit plus de parents où s'offraient des rivaux :
Pour tout mettre en sa main il conquit leur partage.
Sa mort à ses enfants livrant son héritage,
Leurs États, l'un par l'autre avec soin limités,
Furent des lots fatals trop tôt ensanglantés;
Chacun dépouilla l'autre, et, d'atteinte en atteinte,
Clotaire hérita seul de sa famille éteinte.
On l'avait vu, tuteur des fils de Clodomir,
Lorsque leur tendre enfance en ses bras vint gémir,

Les immolant tous trois à ses vœux politiques
De faire un seul faisceau des tiges monarchiques,
Au cœur de ses neveux enfoncer le couteau ;
Et quand la mort poussa mes oncles au tombeau,
N'en montrer nul regret, et laisser apparaître
Sa joie à voir la Gaule en paix sous un seul maître.
Quelque temps le royaume, en son nom réuni,
Sentit que de son sein le trouble était banni :
Mais ton aïeul périt ; cette chute nouvelle
Fit renaître pour nous les sujets de querelle :
Quatre sceptres formés de son sceptre en débris
Par mes frères et moi furent soudain repris :
On crut, pour mieux fonder le calme où l'on aspire,
Devoir l'un avec l'autre enlacer chaque empire,
Afin que nos cités, se surveillant toujours,
De la guerre entre nous prévinssent les retours.
C'était sur plus de points allumer les orages :
Dès le moindre soupçon, nous les prenions pour gages ;
Le plus faible à son aide appelait l'étranger :
Goths, Ibères, Lombards, nous venaient assiéger.
Il est temps d'arrêter le cours de ce ravage,
De créer notre France, et d'accomplir l'ouvrage
Qu'autrefois pour sa gloire a commencé Clovis ;
Et pour ce grand projet c'est toi que je choisis.
Dignement succéder aux souveraines têtes
N'est que perpétuer leur esprit de conquêtes.
Déjà par ton hymen te voilà souverain ;
L'âge au faible Gontran marque un terme prochain ;
Ses États se joindront à ceux que je possède :
C'est à toi qu'en mourant ma volonté les cède.
Ainsi tous nos États, rassemblés à jamais,
N'auront plus qu'un monarque, et trouveront la paix :
Et des ports qu'enrichit la race phocéenne
A la mer qui borna la dernière Aquitaine,
La France s'étendra, sous un sceptre plus fort,
Jusqu'aux bords habités par les Celtes du Nord.

MÉROVÉE.

Un tel dessein...

CHILPÉRIC.

Vaut bien qu'un nœud puissant t'enchaîne.
En qualité de roi suis à ton gré ta reine ;

Ne pars que pour régner : je ne souffrirai pas
Que mon fils en sujet accompagne ses pas.
Jure-moi de saisir, en prenant la couronne,
Ce neveu dont Gontran assied l'enfance au trône;
Et qu'un pacte signé, te forçant d'obéir,
Puisse éclater au jour si tu m'oses trahir.
Jure par ce traité, garant qui m'est utile,
D'envoyer dans ma cour ce dangereux pupille,
Pour que sa mère au moins, qui peut te décevoir,
Ne l'oppose jamais à ton futur pouvoir.
A ce prix, j'y consens, va, porte un diadème.

MÉROVÉE.

Que me proposez-vous? et quelle injure extrême!
Moi, dégrader ainsi votre rang et mon nom!
Me souiller, me noircir de cette trahison!
M'ériger en tyran par une perfidie,
Et mériter l'horreur des peuples d'Austrasie!
Tromper les nations que j'irais gouverner!
Ne monter au pouvoir que pour le profaner!
Dans un barbare écrit signer avec mystère
La perte d'un enfant dont j'adore la mère;
Ou, si dans ce forfait mon cœur est ébranlé,
Voir aux Austrasiens ce pacte révélé,
Afin que leur mépris et leur juste menace
En lâche usurpateur me proscrive et me chasse!
Ah! vos ressentiments ne m'ont rien pardonné,
Puisqu'à de tels affronts je me vois condamné,
Et que votre industrie, habile en sa vengeance,
Dicte, pour m'avilir, cette affreuse sentence.

CHILPÉRIC.

Ingrat! toujours rebelle et contraire à mes soins,
Tes refus contre toi sont de nouveaux témoins.
D'affliger Brunehaut ta pudeur s'intimide,
Traître! et tu n'as pas craint d'être envers moi perfide!
Tu le redeviendrais, je n'en suis que trop sûr...
Si tu ne sais régner, rampe et languis obscur.

MÉROVÉE.

Si du trône, seigneur, la fourbe est la science,
Oui, je m'en sens indigne, aimant trop l'innocence.

CHILPÉRIC.

Eh bien! ta Brunehaut partira donc sans toi.

Vis au cloître sans elle, et fais son enfant roi
D'un excès de rigueur Frédégonde accusée
Sur tes lâches penchants n'était point abusée :
Vainement à mon fils mes bras se sont ouverts;
Seule elle m'éclairait. J'abandonne un pervers,
Et ne me livre plus qu'à la foi d'une épouse,
Mieux que tous mes enfants de mon repos jalouse.

MÉROVÉE.

De la mienne, seigneur, vouloir me désunir,
C'est par un artifice encor la retenir.
Pensez-vous que son cœur, que son amour consente
A quitter...

CHILPÉRIC.

Elle-même à nos yeux se présente.
Tu vas m'entendre ici lui dicter cet arrêt.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRUNEHAUT, GOMBAUD.

CHILPÉRIC.

De votre éloignement on a hâté l'apprêt,
Madame; à vos désirs la liberté rendue
Met un terme aux frayeurs de votre âme éperdue.
Chassons le souvenir de mes sévérités.
Gombaud en votre nom a conclu nos traités;
J'y souscris : de Tournai les trop sanglantes plaines,
Avec les champs de Reims, rentrent dans vos domaines,
Madame; et votre main me rend ceux, en retour,
Qu'arrosent la Dordogne, et le Gave, et l'Adour :
Ces fertiles pays, douaire de Galsonte,
Trop longtemps sous vos lois restèrent, pour ma honte;
Je dus vous les reprendre en vous laissant partir.
Pour mon fils, de son sort je viens de l'avertir :
Votre enfant Childebert ravit à Mérovée
La place qu'à ses droits vous eussiez réservée.
N'accusez que Gontran si je retiens ses pas;
Contre les fiers Bretons j'ai besoin de son bras.
S'il faut qu'en satellite il marche sans couronne,
Il sied mieux qu'un devoir l'attache à ma personne.
Adieu donc; quittez-vous : cette privation
Expiera ses écarts et sa rébellion.

SCÈNE III.

MÉROVÉE, BRUNEHAUT, GOMBAUD.

MÉROVÉE.

Quoi donc, à ce discours vous demeurez muette!
Vous ne refusez pas cette lâche retraite!
Votre honneur, votre amour, sans montrer nul courroux,
Se laisse proposer l'abandon d'un époux!
Non, vous en soupçonner aurait trop d'injustice
Dussiez-vous mille fois m'annoncer ce supplice,
Je ne pourrais vous croire, et songer sans mourir
Au regret éternel que j'aurais à souffrir.

GOMBAUD.

Prince, pensez aux fers d'une reine captive;
Autour d'elle portez une vue attentive;
Regardez les couteaux sur elle ici levés;
Voyez, en l'arrêtant, les coups que vous bravez.
Ah! d'une pure ardeur le témoignage extrême
Est, pour l'objet aimé, de s'oublier soi-même.
Que dis-je? si la reine hésite à s'éloigner,
Tant, hélas! à vous fuir son cœur doit répugner
Il est de la vertu du plus noble des princes
De céder votre épouse au vœu de ses provinces,
Et d'exciter son âme au déplorable effort
D'une désunion qui l'enlève à la mort.
J'ajoute que Gontran et les chefs d'Austrasie
Ont de votre famille un peu de jalousie;
Et qu'arrivant en roi pour remplacer son fils,
Vous exposez la reine aux fureurs des partis.
Souffrez donc que, mettant ses jours en assurance,
Dans le conseil de Metz la reine vous devance;
Et ne hasardez plus par les retardements
Sa fortune livrée à mille événements.

MÉROVÉE.

Sans m'avoir consulté, sans combats, sans souffrance,
Vous me sacrifiez à votre délivrance!

BRUNEHAUT.

Heureuse que j'étais d'un amour mutuel,
Je souffre autant que vous de ce traité cruel!

Mais soumise en esclave à mon devoir sévère,
Avant notre hyménée étant reine, étant mère,
Je me dois à l'État, dont l'accès m'est rouvert;
Je me dois à l'enfant du triste Sigebert.
Son ombre dont encor je me sens dépendante,
Son ombre à qui pour vous je devins inconstante,
Réclame pour son fils une fidélité
Que je ne puis trahir sans trop de lâcheté.
En faveur de nos feux si j'insulte à sa cendre,
De ma volage foi qu'aurez-vous lieu d'attendre
Dois-je, restant ici sous le fer des bourreaux,
Sans fruit déshonorer la veuve d'un héros?
Il savait me quitter pour voler sous les armes.
Imitons son courage en dévorant nos larmes,
Prince; de notre amour soyons victorieux,
Et domptez la douleur que vous font nos adieux.

MÉROVÉE.

Allez, allez, la mienne est déjà surmontée;
La leçon de vertu que vous m'avez dictée
Déjà de tout regret me détache trop bien :
Le charme de vous voir pour mon cœur n'est plus rien;
L'indifférence, en lui suppléant au courage,
Me fait presque oublier que l'hymen nous engage :
Vous êtes désormais étrangère à mes yeux.
Prenez-moi pour modèle en sortant de ces lieux,
Noble reine... oubliez que je vous ai servie;
Oubliez à quel prix je vous sauvai la vie;
Oubliez qu'affrontant les décrets paternels,
J'ai bravé Chilpéric pour vous suivre aux autels,
Qu'à vos persécuteurs j'ai dévoué ma tête :
Tout cela ne vaut point qu'un regret vous arrête.
Cet amour, vain transport d'un mortel insensé,
Doit de votre grand cœur soudain être effacé...
J'eusse goûté, peut-être, un plaisir au supplice
De faire à vos destins ce cruel sacrifice :
Mais, de ce triste honneur soulageant ma vertu,
Vous m'ôtez le chagrin qui m'aurait abattu.
D'un soin si prévoyant je vous dois rendre grâce :
Ne craignez ni soupir, ni plainte, ni menace;
Nul reproche insultant ne part de la froideur.
Adieu.

BRUNEHAUT.

Quel tremblement! quelle prompte pâleur!

MÉROVÉE, ému d'une fureur soudaine.

Ce tremblement, ce trouble... Ah! va, ne l'attribue
Qu'à mon étonnement de t'avoir méconnue.
Éclairé tout à coup sur ma crédulité,
De tant d'illusions je suis épouvanté.
Écoute, Brunehaut : ici, de ta rivale,
Tantôt je te traçais la peinture fatale;
Je te disais combien, à mes yeux sans erreur,
Sur ses charmes le crime a gravé son horreur :
Eh bien! voilà pourquoi, retrouvant son image,
Je pâlis maintenant lorsque je t'envisage...
Frédégonde, va-t'en!

BRUNEHAUT.

Quel outrage odieux!...
A ses emportements laissons ce furieux,
Gombaud..... pardonnons-lui son injuste démence,
Et pour calmer son âme ôtons-lui ma présence.

SCÈNE IV.

MÉROVÉE seul.

Où donc es-tu, cruelle?... Ah! mes cris superflus
La rappellent en vain... je ne la verrai plus!
Est-il vrai? non, de moi tu seras poursuivie...
Ce fer sur ton chemin va me jeter sans vie,
Barbare! Si tu crains le retard d'un instant,
Fais passer tes chevaux sur mon corps palpitant!...
Tu me quittes; et moi, comment te quitterai-je?
Présente à mon esprit, où jamais te fuirai-je?
Sera-ce, réponds-moi, dans le sein de Paris,
Où tu jetas le trouble en mes sens attendris?
Sera-ce aux bras d'un père, aux pieds d'une marâtre
Qu'a bravé mon amour, de toi trop idolâtre?
Sera-ce aux murs de Tours, où ton art suborneur
A mes nobles drapeaux arracha mon honneur?
Sera-ce dans les champs que forma la Neustrie,
Qui voit par tes dédains ma jeunesse flétrie?
Irai-je enfin, irai-je à ces autels sacrés
Où nos serments reçus déjà sont abjurés?

Les temples, les palais, les cités, les rivages,
Tout me rappellera mes feux et tes outrages.
Terre, où je n'ai plus rien que mon cœur puisse aimer,
Ouvre-toi! dans tes flancs puissé-je m'abîmer!
Je la perds!... c'en est fait!... O peine inconsolable!...

SCÈNE V.

MÉROVÉE, PRÉTEXTAT.

PRÉTEXTAT.

Eh! seigneur, est-ce vous dont la voix lamentable
A fait gémir ces murs d'accents si douloureux?
Vos plaintes...

MÉROVÉE.

Elle part!... Suis-je assez malheureux?
Ami, soutenez-moi, conduisez-moi vers elle;
Pour l'arrêter encor prêtez-moi votre zèle...
Conjurez-la... C'est vous qui nous avez unis :
Elle rompt des liens par vous-même bénis...
Venez! votre éloquence auguste, charitable,
Peut-être amollira cette âme impitoyable...
Trop plein de ma fureur, je n'ai pu la fléchir;
Vous seul...

PRÉTEXTAT.

Il n'est plus temps; elle vient de franchir
La barrière voisine à ses coursiers ouverte.
J'ai pressenti les maux que vous causait sa perte :
Déjà loin...

MÉROVÉE.

L'inhumaine! elle emporte après soi
Mon bonheur, et ma vie attachée à sa foi!

PRÉTEXTAT.

Elle fuit ses périls, et non votre présence.

MÉROVÉE.

Non, mon amour pesait à sa lâche inconstance :
Je lui sais quelque gré de n'avoir pu partir
Sans que sa propre voix daignât m'en avertir.
Sa pudeur s'est du moins soumise à ma colère;
Elle a sur ma pâleur jugé de ma misère,
Et de mes maux longtemps pourra se souvenir...
Abandonné, trahi, que vais-je devenir?...

PRÉTEXTAT, avec chaleur et onction.

O mon fils (permettez qu'ainsi ma voix vous nomme),
Toujours l'ingratitude a fait les maux de l'homme :
Vous en êtes victime; il faut que vos tourments
Délivrent votre cœur des faux attachements,
Et que leur trahison, cette fois éprouvée,
D'une leçon durable éclaire Mérovée.
Ne fondez plus l'espoir du bonheur de vos jours
Sur la fragilité des mortelles amours :
Tournez, tournez vers Dieu votre âme désolée;
N'attendez que de Dieu qu'elle soit consolée.
Les secours des humains sont de faibles appuis
A ceux qu'ont terrassés les extrêmes ennuis :
Pour leur faire écouter les conseils du courage,
L'impuissante amitié n'a plus même un langage.
La religion seule, en leur tendant la main,
Peut relever leur force, et leur ouvre son sein.
N'adorez désormais que la bonté suprême,
Que seule on doit aimer, et qui toujours nous aime;
Et qui seule jouit des grands épanchements
D'un cœur inépuisable en tendres dévouements.
Sachez dès aujourd'hui faire à son doux empire
L'offrande de vos pleurs et de votre martyre :
Effacez, oubliez de périssables traits :
N'ayez plus d'autre épouse, et retrouvez la paix.

MÉROVÉE.

Vœux trop tardifs! ce cœur le confesse et l'expie,
Mon désespoir fatal me rend presque un impie.
La cruelle, qu'ici je n'ai pu retenir,
M'ôte les biens présents et les biens à venir;
Son crime ainsi m'enlève, en mon malheur extrême,
Les consolations de la piété même!
Sans l'avoir mérité, frappé de coups soudains,
Je demande quel Dieu veille au sort des humains;
Mon esprit éperdu cherche une Providence...
Pieux en mon bonheur, croyant qu'à sa puissance
Je devais Brunehaut qui feignait de m'aimer,
Ma timide pensée eût craint de blasphémer,
Trop inquiète alors qu'à ma volage reine
Le moindre égarement attirât quelque peine!
Mais que craindre à cette heure, où, seul dans l'univers,

Innocent, je subis les tourments des enfers?
Qu'espérer... que la mort?

PRÉTEXTAT.

Une coupable femme
Sera donc à jamais l'idole de votre âme?
N'êtes-vous plus un prince?...

MÉROVÉE.

Ah! dût mon lâche amour
Me rendre à tous les yeux la fable de sa cour,
Je veux et me traîner et mourir sur ses traces.

PRÉTEXTAT.

On entre... je prévois de nouvelles disgrâces;
De Frédégonde ici le ministre paraît.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANSOALDE, DEUX GARDES.

ANSOALDE.

Aux ordres de ma cour j'obéis à regret:
Le roi veut de tous deux que ma garde réponde;
Et les troubles du camp alarmant Frédégonde,
On jugera le prince au conseil de l'État,
Et l'on doit au synode entendre Prétextat.

PRÉTEXTAT.

Grand Dieu! puisse en mon sang la haine être assouvie!
Que le sien....

MÉROVÉE, après avoir rendu son épée.

J'ai déjà perdu plus que la vie!...
Le seul et dernier coup dont j'aie à frissonner
Est en mes noirs destins de vous voir entraîner.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

FRÉDÉGONDE, ANSOALDE.

FRÉDÉGONDE.

Ansoalde, apprends-moi si ta fidélité
A su remplir mon ordre?

ANSOALDE.

Il est exécuté.

FRÉDÉGONDE.

Est-il vrai?... Mérovée...

ANSOALDE.

Il expire à cette heure.

FRÉDÉGONDE.

Ainsi donc en mes mains la victoire demeure;
Et mon génie heureux, punissant leur orgueil,
Met Brunehaut en fuite, et le prince au cercueil!
Mais as-tu sans témoin porté ce coup propice?

ANSOALDE.

Seul, désarmé, pleurant son amoureux supplice,
Je l'ai trouvé, madame, assis près de l'autel
Qui reçut de sa foi le serment solennel;
D'une voix qu'altérait son désordre funeste,
Il implorait la mort de la bonté céleste :
« La voici, m'écriai-je en approchant de lui;
« J'apporte ce secours à votre sombre ennui.
« Au vœu religieux d'une retraite obscure
« Sacrifiez l'honneur de votre chevelure;
« Ou bien, guérissez-vous dans la paix des tombeaux.
« Vous voyez cette coupe et ces fatals ciseaux;
« Choisissez, si pour vous la vie est trop pesante,
« Le premier de ces dons que ma main vous présente. »
Mérovée, à ces mots, jeta soudain vers moi
Des yeux où le courroux se mêlait à l'effroi.
« Dis-moi qui te chargea d'un pareil ministère? »
Et je lui répondis le tenir de son père.

A ce nom je l'ai vu s'étonner et trembler :
Il voulait voir le roi, l'entendre, lui parler
En vain je l'arrêtais; mais, transporté de rage,
Il s'élança, tenta de s'ouvrir un passage,
Et, sur moi vomissant des discours pleins d'horreur,
Me força d'opposer le glaive à sa fureur :
En aveugle il venait fondre sur mon épée,
Quand cette folle ardeur tout à coup dissipée
A fait place au conseil d'un profond désespoir.
« Mon père, de mourir tu me fais un devoir,
« A-t-il dit; sois content : j'accepte ce breuvage,
« Qui des ciseaux honteux me sauve au moins l'outrage.
« Je crus en tes pardons; tu parjures ta foi :
« Il manquait à mes maux d'être immolé par toi.
« C'en est trop ! terminons ma triste destinée. »
Il dit, prend de ma main la coupe empoisonnée,
M'absout de ma rigueur, et comme sans effort
Après un froid adieu boit à longs traits la mort.
Bientôt son œil se ferme au jour qui nous éclaire;
J'entraîne sa faiblesse en un lieu solitaire,
Et le laisse plongé dans un accablement
Certain avant-coureur de son dernier moment.
Rien ne rappellera sa force évanouie;
Il exhale à présent les restes de sa vie.

FRÉDÉGONDE.

O fidèle Ansoalde ! un service si grand
M'est de ton amitié le solide garant.
Forme, exprime un désir, et ma reconnaissance
Ne mettra point de borne à sa munificence.

ANSOALDE.

[1] J'ose donc souhaiter que dans l'épiscopat
L'humble Mélanthius remplace Prétextat.
Ce n'est pas sans terreur que pour vous satisfaire
J'obéis à votre ordre au sein du sanctuaire :
Mes remords ont besoin qu'un prêtre indulgeminent
Lave en moi le mensonge et l'empoisonnement,
Pour que de ces forfaits la souillure effacée
Cesse de présenter l'enfer à ma pensée :
Le rigide prélat dans cette chaire admis

[1] Historique.

Ne pardonnerait pas à ceux que j'ai commis.

FRÉDÉGONDE.

De ce scrupule vain purge ta conscience;
Ma volonté poussa ta simple obéissance :
Au gré de tes souhaits Prétextat déposé
Ne tourmentera point ton esprit abusé.
Je ne suis qu'une femme, et, te donnant l'exemple
J'oserai sans remords l'arracher de son temple

ANSOALDE.

Reine, votre courage est au-dessus du mien;
Ce qui glace mes sens ne vous émeut en rien.

FRÉDÉGONDE.

L'âme de Prétextat se sent-elle alarmée
D'exciter saintement les rumeurs de l'armée?
A ta garde, à nos fers, n'est-il pas échappé,
Par les clameurs du camp sur ses vertus trompé?
De l'ordre et du devoir cet apôtre sévère
Sans scrupule a soufflé la révolte et la guerre;
Et nous redouterions d'atteindre en ce saint lieu
Nos ennemis couverts de l'égide d'un Dieu!...
J'aperçois Chilpéric, et, désormais sauvée,
Je vais, lui colorant la mort de Mérovée,
Chercher quelque prétexte à lui faire souffrir
Un ennui que mes soins sauront bientôt guérir.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

CHILPÉRIC, FRÉDÉGONDE.

CHILPÉRIC.

Je reçois de la triste Audovère
Des lettres respirant les craintes d'une mère.
Du fond du saint exil où j'ai banni ses jours,
Son cœur excuse un fils et vole à son secours,
Et, dans un tendre écrit arrosé de ses larmes,
Pour son cher Mérovée exprime ses alarmes.
Elle y rappelle encor que nous fûmes liés
De nœuds par vous rompus, et pour vous oubliés.
Quand j'ai lu de sa main les touchants caractères,
J'ai pris quelque pitié de ses longues misères,

Et je veux rassurer son effroi maternel
En montrant à son fils un cœur plus paternel;
Je veux que Mérovée à Soissons reparaisse
Absous de ses erreurs qu'excuse sa jeunesse,
Et qu'aux premiers honneurs replacé dans ma cour,
La gloire au moins l'arrache aux peines de l'amour.
Aisément mes bontés consoleront son âme
Des regrets que lui coûte une imprudente flamme :
En un mot, je le plains; et sa mère en mon cœur
Achève d'effacer tout sujet de rigueur.
Je songe quels chagrins rempliront ma carrière,
Si, tyran soupçonneux de ma famille entière,
Cruel à mes enfants, moi-même je détruis
Mes nobles héritiers, qui sont mes vrais appuis.

FRÉDÉGONDE.

Hélas, seigneur!

CHILPÉRIC.

Eh quoi! Frédégonde soupire!
Craint-elle que mon sang n'attente à son empire,
Et que le prince, ingrat à mes nouveaux bienfaits,
De notre attachement n'altère les effets?

FRÉDÉGONDE.

Les volontés du ciel, de notre espoir jalouses,
Dans leurs fils tour à tour affligent vos épouses.

CHILPÉRIC.

Eh comment?

FRÉDÉGONDE.

Audovère a tremblé pour les siens :
On m'écrit que la mort plane aussi sur les miens.
Prévoyant leurs dangers, mes ordres par avance
Au lit de saint Médard font porter leur enfance,
Afin que la prière, autour de son tombeau,
Rappelle encor des cieux la vie en leur berceau.
Mon courageux effort épargnait à leur père
Ce secret, trop pesant pour le cœur d'une mère!

CHILPÉRIC.

Dieu, lorsque tant de soins nous pressaient à la fois,
De ce fardeau cruel vous portiez tout le poids,
Ma chère Frédégonde! Et pourquoi ce silence?
Nos cœurs doivent entre eux partager leur souffrance.
Me croyez-vous si faible, en nos communs malheurs,

Que je ne puisse plus consoler vos douleurs?

FRÉDÉGONDE.

Mes craintes pour mes fils, jusqu'à ce jour muettes,
Cèdent à mes terreurs de vos peines secrètes.
Des fruits de notre hymen les innocents destins
Ne vous ont pas encor coûté d'amers chagrins;
Ils n'ont pu s'attirer votre juste colère,
Comme le fruit fatal de l'hymen d'Audovère,
Qui de votre ennemie épousa l'intérêt;
Qui même lui jura qu'il vous détrônerait;
Qui, si votre pouvoir n'eût calmé la Neustrie,
Au sang de votre épouse eût éteint sa furie,
Et pour qui Prétextat, abusant d'un pardon,
Fait murmurer vos camps révoltés en son nom:
Ce Mérovée enfin, qu'épargnent vos faiblesses,
Plus que mes deux enfants est cher à vos tendresses;
Et leur perte pour moi serait un coup du sort
Moins affreux que pour vous ne le serait sa mort.

CHILPÉRIC.

De ce confus langage expliquez le mystère...

FRÉDÉGONDE.

O roi trop malheureux, puissé-je encor me taire!

CHILPÉRIC.

Parlez..

FRÉDÉGONDE.

En votre sein est-ce à moi d'enfoncer
Le trait si déchirant tout prêt à le percer?

CHILPÉRIC.

Je frissonne... achevez!

FRÉDÉGONDE.

Nécessité cruelle
De porter jusqu'à vous cette affreuse nouvelle!

CHILPÉRIC.

Quel que soit ce désastre, éclairez mes esprits.

FRÉDÉGONDE.

Ah! vous me maudirez de vous l'avoir appris.
N'importe! il vous souvient de quelle frénésie
Cette vaine beauté rendue à l'Austrasie
Agita Mérovée, égaré sans retour:
Il a fui vos faveurs, vos drapeaux, votre cour:
Songez qu'il fut rebelle, ingrat, parjure, et traître;

Ne le pleurez donc pas lorsqu'il veut cesser d'être,
Et qu'immolant ses jours à de trompeurs appas,
Sa rage à vos bontés préfère le trépas.

CHILPÉRIC.

Quoi ? mon fils...

FRÉDÉGONDE.

Il n'est plus.

CHILPÉRIC.

Ah ! qu'osez-vous m'apprendre !

FRÉDÉGONDE.

Lui-même dans la tombe il a voulu descendre.

CHILPÉRIC.

Frédégonde !...

FRÉDÉGONDE.

Seigneur, à cet événement
J'avais bien pressenti votre frémissement.

CHILPÉRIC.

Frédégonde !..

FRÉDÉGONDE.

Ce fils, objet de votre peine,
Bien plus que vos regrets mérita votre haine.

CHILPÉRIC.

Frédégonde !..

FRÉDÉGONDE.

D'où vient, ô mon terrible époux,
Qu'à votre désespoir se mêle un tel courroux ?

CHILPÉRIC.

Quel secret ennemi l'a frappé ? quel complice
D'un forfait par sa mort crut me cacher l'indice ?
Serait-ce Brunehaut qui trancha son destin ?
Serait-ce Prétextat ? ou Frédégonde enfin ?

FRÉDÉGONDE.

Modérez vos transports... la douleur vous égare,
Seigneur !...

CHILPÉRIC.

Que votre bouche à l'instant me déclare
D'où, de quel intérêt, de qui, de quelle main,
Quand tout semblait calmé, part un coup si soudain.

FRÉDÉGONDE.

Ainsi qu'envers un père, envers soi trop coupable,
Mérovée est l'auteur de sa fin misérable.
Je crois vous l'avoir dit, sa seule déraison

A cherché dans ses maux le secours du poison...

CHILPÉRIC.

Le poison!... Ceci couvre une action plus noire...

FRÉDÉGONDE.

Sans doute le remords d'avoir trahi sa gloire,
La perte douloureuse et les cruels mépris
De cette Brunehaut dont il fut trop épris,
L'auront fait se punir par l'arrêt volontaire
Qui de ses attentats devance le salaire.

CHILPÉRIC.

O rapport dont l'horreur me remplit de soupçon!
O désastre nouveau tombé sur sa maison!
L'aîné de Mérovée est mort dans les batailles,
Et son frère après lui hâte ses funérailles!
Il ne me reste plus, si je perds vos deux fils,
Qu'un dernier successeur du grand nom de Clovis,
Seul rejeton qui porte ombrage à votre race,
Et qu'en ma cour déjà votre regard menace.
A quoi bon tant d'États que j'ai su conquérir,
Quand je vois de mon sang les sources se tarir?
A qui les transmettrai-je? O mon cher Mérovée!
Pour jamais de te voir ma tendresse est privée.
Vers toi, vers toi toujours inclina mon penchant:
Ton cœur ardent et fier n'était pas né méchant:
L'art de ta Brunehaut t'enlaça dans un piége...
Vous en étonnez-vous? moi, le condamnerai-je?
N'avons-nous pas de même, aveuglés par nos feux,
Tout franchi, tout bravé, pour nous unir tous deux,
Et, jaloux de serrer nos nœuds illégitimes,
L'un par l'autre poussés, commis de plus grands crimes?
Des désordres du cœur exemples tour à tour,
Est-ce à nous d'accuser les fureurs de l'amour?
Je conçois que l'excès de la mélancolie
Désole un noble cœur qu'une parjure oublie,
Et que pour ce qu'il aime ayant tout immolé,
N'existant qu'à regret, de sa perte accablé,
Il fuie un désespoir où sa force succombe,
Et cherche le repos dans la nuit de la tombe.
Mais, hélas! pour surcroît à ses adversités,
Il y descend chargé de mes sévérités:
Le courroux de son père, et l'oubli d'une amante,

Ont à la fois pesé sur son âme expirante.
Que n'ai-je pu du moins, en lui fermant les yeux,
Remplir de mes pardons nos éternels adieux!

FRÉDÉGONDE.

Contre de tels assauts le courage est sans armes :
Pleurez donc en mon sein, et confondons nos larmes...
Ou plutôt suspendons le cours de nos douleurs,
Prince, et punissons-en l'un des pervers auteurs.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PRÉTEXTAT.

PRÉTEXTAT.

Seigneur, de votre camp j'ai calmé les murmures.
Ma vue a dissipé le torrent d'impostures
Qui, parmi les mutins publiant mon trépas,
M'ont forcé de paraître aux yeux de vos soldats.
Les faux bruits, démentis par ma seule présence,
Se sont tus à ma voix, qui dans l'obéissance
A fait rentrer soudain les plus audacieux.
Vos vengeurs ont saisi quelques séditieux :
Dans leurs aveux déjà la vérité trouvée
N'accuse des rumeurs ni moi, ni Mérovée :
Une autre main puissante a mû tous les ressorts
Du piége recélant le péril d'où je sors.
On voulut pour nous perdre, agitant votre armée,
Imputer à nos noms la révolte allumée :
Heureux d'avoir partout rétabli le repos,
Je m'abstiens d'indiquer d'où partent ces complots;
Vous en découvrirez l'artisan et la cause :
Mais fort de ma vertu sur qui je me repose,
S'il faut, en m'accusant moi-même d'une erreur,
D'un motif pour me perdre armer votre fureur,
J'accorde à vos désirs ce généreux mensonge,
Et dans l'abîme ouvert mon dévouement se plonge,
Pourvu que, m'assurant la paix de votre fils,
De mon arrêt mortel sa grâce soit le prix.

CHILPÉRIC.

Que me dis-tu? pourquoi ce cruel artifice
Ne veux-tu qu'affecter un noble sacrifice,
Quand tu sais le trépas de cet infortuné?

PRÉTEXTAT.

Ciel!...

FRÉDÉGONDE.

Par sa propre main le prince empoisonné...

PRÉTEXTAT.

O terreur!

FRÉDÉGONDE.

Cette mort est le fruit de sa rage.

PRÉTEXTAT.

Madame, est-il bien sûr qu'elle soit son ouvrage?

CHILPÉRIC.

Voilà de tes complots la déplorable fin!
Toi seul me préparas cet éternel chagrin.

PRÉTEXTAT.

Oh! si vous disiez vrai, je serais trop coupable!
Mon sang paierait trop peu sa perte irréparable.
Du fils que vous enlève un coup dont je frémi,
N'accablez pas, seigneur, l'inconsolable ami!
Son cœur vous chérissait : sa flamme nuptiale
N'égara qu'un moment sa vertu filiale;
Et ses tendres respects, et son pieux amour...

FRÉDÉGONDE.

S'il eût aimé son père, aurait-il fui le jour?
Faut-il, en prolongeant son éloge stérile,
Renouveler du roi le regret inutile?

CHILPÉRIC.

Hélas! ne craignez plus d'ajouter à mon deuil!
Menez-moi vers ce fils qu'attend le froid cercueil...

FRÉDÉGONDE.

Éloignez-vous : fuyons le lieu qui le recèle...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉROVÉE, dans l'accablement, et appuyé sur Gailène.

GAILÈNE, au prince qu'il soutient.

Venez... la force échappe à sa langueur mortelle

CHILPÉRIC.

O ciel!.. puissent mes yeux ne me point abuser!

FRÉDÉGONDE, à part.

Est-ce son spectre ou lui qui revient m'accuser?

PRÉTEXTAT.

Dans les bras d'un ami, grand Dieu, fais-le renaître !

CHILPÉRIC.

Mon fils respire encore !

FRÉDÉGONDE, à part.

Il parlera peut-être.

GAILÈNE.

Seigneur, j'ai rencontré ce prince malheureux,
Sur la terre abattu par un sommeil affreux.
Mes mains ont relevé sa tête appesantie;
Il mourait : de son sein une plainte est sortie,
Qui de le ranimer m'a rendu quelque espoir :
Ses yeux se sont rouverts, et dès qu'il m'a pu voir :
« Traîne-moi, m'a-t-il dit, jusqu'aux pieds de mon père.
« Je l'offensai, je veux apaiser sa colère...
« Qu'il me voie expirer, et me pardonne enfin. »

CHILPÉRIC.

Ranimez-le, mes pleurs, en arrosant son sein !

FRÉDÉGONDE.

De ses sens presque éteints il a perdu l'usage;
Quittez...

CHILPERIC.

Non, ses soupirs se font encor passage.

FRÉDÉGONDE.

N'épuisez point votre âme à contempler l'effort
D'un malheureux luttant sous les coups de la mort.

GAILÈNE.

Comme en un songe horrible, ému par intervalle,
Parfois en mots confus sa voix encor s'exhale :
Déjà même il s'agite, et tente de parler.

MÉROVÉE, sans sortir de son assoupissement.

Oh ! de quel feu rongeur... mon corps se sent brûler !
Vers toi... vers toi, mon père... il est temps de me rendre
Je n'ai plus qu'un instant... oui... la mort va me prendre :

CHILPÉRIC.

Lève encor, si tu peux, la paupière sur moi :
Je te presse en mes bras...

MÉROVÉE, de même.

Il m'appelle... eh pourquoi?...
Veut-il être témoin de mon dernier supplice?

PRÉTEXTAT, au roi.

De son égarement excusez l'injustice.

CHILPÉRIC.

Son tourment me déchire; ah! qu'il revive au moins!

MÉROVÉE, de même.

Victime de ton père, ô Cramme! je te joins....
Dis-moi si l'incendie où s'exhala ton âme
De mon brûlant poison put égaler la flamme.

CHILPÉRIC.

Quel effroyable rêve à son esprit errant
Montre son oncle en proie au brasier dévorant!
D'où vient ce souvenir du crime de Clotaire?

MÉROVÉE, de même.

Clotaire!... il a transmis ses fureurs à mon père.

CHILPÉRIC.

Sors de ce noir sommeil, mon fils! réveille-toi.

MÉROVÉE, revenant à soi-même.

Où suis-je?... en quelle nuit...

CHILPÉRIC.

Enfin reconnais-moi.

MÉROVÉE.

Ah! c'est vous! N'ai-je pas satisfait à vos haines?
Le poison... par votre ordre... a coulé dans mes veines.

CHILPÉRIC.

Par mon ordre!

MÉROVÉE.

Je l'ai reçu sans murmurer...
Mais j'ai voulu vous voir avant que d'expirer,
Obtenir le pardon d'une erreur que j'expie,
Et moi, vous pardonner d'avoir tranché ma vie.

CHILPÉRIC.

Je n'ai point, je le jure, ordonné ton trépas:
Je le crus volontaire, et mes sanglots ..

MÉROVÉE.

Hélas!...
Une coupe à la main... votre propre émissaire...
En votre nom... ah ciel!

CHILPÉRIC.

Parle, achève, et m'éclaire.

FRÉDÉGONDE, au roi.

Son délire...

MÉROVÉE.

On m'a dit... oh! je me sens périr...

CHILPÉRIC.

Qu'il tarde à s'expliquer!

FRÉDÉGONDE, à part.

Qu'il est lent à mourir!

CHILPÉRIC.

Eh bien?

MÉROVÉE.

De mes tourments c'était le plus horrible,
De vous croire l'auteur d'un arrêt si terrible...
Ce n'est donc point par vous que je suis immolé?

CHILPÉRIC.

J'en atteste les cieux!

MÉROVÉE.

Je meurs donc consolé.

CHILPÉRIC.

Eh! quel autre t'arrache à ma tendresse, au monde?
Qui d'un si grand forfait...

MÉROVÉE.

Regardez Frédégonde...
En se tournant vers elle, aussitôt éclaircis,
Vos yeux verront par qui mes jours furent proscrits.

FRÉDÉGONDE.

Quoi! poussé contre moi d'une aveugle démence,
Votre dernier soupir est encore une offense!

MÉROVÉE.

Les vivants ont besoin d'un langage trompeur...
Mais j'expire... un mourant parle au crime sans peur.
Oui, furie! oui, Dieu même un instant me ranime
Pour irriter l'enfer aux cris de ta victime...
Ton époux vit par toi son frère assassiné;
De ses premiers enfants tu fis périr l'aîné;
Tu te défais de moi par un mortel breuvage;
Déjà mon dernier frère est proscrit par ta rage;
Et l'exil de ma mère et de mes tendres sœurs
Ne les sauvera pas du cours de tes noirceurs,
Si le roi, de tes coups se préservant lui-même,
Du ciel, en nous vengeant, ne prévient l'anathème...
Mon empoisonnement, l'oseras-tu nier?

FRÉDÉGONDE.

Non, ta fureur suffit pour m'en justifier.
J'ai fait au nom du roi ce qu'il aurait dû faire;

J'ai dans son fils ingrat puni son adversaire;
J'ai vengé mon époux d'un prince révolté
Qu'au péril de son trône épargnait sa bonté;
J'ai coupé pour jamais la trame criminelle
Des mutins réclamant à leur tête un rebelle :
Et je ne démens point par un timide effroi
Les coups que j'ai portés pour le salut du roi.

MÉROVÉE.

Vous l'entendez, mon père!...

CHILPÉRIC, à soi-même.

O monstre! son audace
A franchi toute borne, et la terreur me glace.

MÉROVÉE.

Redoutez-la... Ma voix par ce dernier avis...
Brunehaut!... tes adieux m'ont tué... je péris.

(Il meurt.)

PRÉTEXTAT.

Mérovée!... il est mort! La cruelle avec joie
Peut repaître ses yeux de cette noble proie...
Mais vous, pâle et muet, vous que je vois frémir,
N'osez-vous même plus soupirer ni gémir?
Si vous souffrez l'horreur d'un aveu qui vous brave,
Au crime, faible roi, livrez-vous en esclave :
Veuillez que votre sceptre et votre autorité
Soient les seuls instruments de sa témérité :
Du sceau de votre arrêt couvrez cette vengeance
Des empoisonnements souscrivez la sentence;
Légitimez ses coups qui vous feront haïr;
Et même, un jour, tremblez d'être las d'obéir.

CHILPÉRIC.

Arrêtez! respectez votre maître... et la reine.

FRÉDÉGONDE, à soi-même.

Il me craint... ma puissance est désormais certaine.
Encore un heureux coup sur son jeune Clovis,
Et le roi n'aura plus d'héritiers que mes fils.

FIN DE FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME DES TRAGIQUES.

Pages.

Notice sur Ducis 1
HAMLET, tragédie 3
ŒDIPE CHEZ ADMÈTE, tragédie 57
MACBETH, tragédie 113
ABUFAR, tragédie 169
Notice sur Chénier 224
CHARLES IX, tragédie 225
Notice sur Legouvé 278
LA MORT D'ABEL, tragédie 279
Notice sur Luce de Lancival 316
HECTOR, tragédie 317
Notice sur Lemercier 374
AGAMEMNON, tragédie 375
FRÉDÉGONDE et BRUNEHAUT, tragédie 434

FIN.

PQ
1227
C5
t.2

Chefs-d'oeuvre tragiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY